A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE
de l'Académie Goncourt

III

L'INGÉNUE LIBERTINE
LES VRILLES DE LA VIGNE
DOUZE DIALOGUES DE BÊTES
AUTRES BÊTES

Le Fleuron

se vend à Paris, 26, rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE

III

Digitized by Google

Digitized by Google

Colette, Sidonie Gabrielle

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE
de l'Académie Goncourt

III

L'INGÉNUE LIBERTINE
LES VRILLES DE LA VIGNE
DOUZE DIALOGUES DE BÊTES
AUTRES BÊTES

Le Fleuron

se vend à Paris, 26 rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

848
C694
1948
v.3

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1949 by Le Fleuron.
Printed in France.

Digitized by Google

Rom hang.
Blanchetteau
68??a

02-6-50 SP

L'INGÉNUE LIBERTINE

SP

Digitized by Google

Formé par la réunion de *Minne* paru en 1904, sous la signature Willy, chez Paul Ollendorff, et de *Les égarements de Minne*, paru en 1905 sous la signature Willy, chez Paul Ollendorff. Il a été tiré de *Minne*, 50 exemplaires sur hollande, et des *Égarements de Minne :* 50 exemplaires sur hollande. *L'Ingénue libertine* parut en 1909, sous la signature Colette Willy, chez Paul Ollendorff. Il a été tiré : 2 exemplaires sur japon, 25 exemplaires sur hollande. Éditeur actuel : Albin Michel.

Digitized by Google

PRÉFACE

JE *ne voulais, lorsque j'écrivis* Minne, *qu'écrire une nouvelle, avec l'espoir que je la signerais de mon nom. Il fallait donc, pour détourner d'elle une convoitise qui s'adressait d'habitude aux dimensions du roman, que ma nouvelle fût assez brève. Elle le fut : pas longtemps. Son succès la perdit : j'entendis d'une bouche conjugale des paroles de louange, et d'autres paroles aussi qui furent trop insistantes pour que je leur donne une place dans cet Avertissement. Il me fallut délayer* Minne *quelque peu.*

Que ceux qui n'ont jamais désiré la paix comme le plus grand des biens me jettent la première pierre : je dus écrire encore Les Égarements de Minne, *que je ne pus jamais considérer comme un bon roman.*

Fut-il meilleur lorsque redevenu plus tard ma propriété, abrégé, soulagé, je le soudai à Minne *pour constituer un seul volume sous le titre :* L'Ingénue libertine ? *Je voudrais bien le croire, mais je crains que cette édition définitive elle-même ne parvienne pas à m'en donner la certitude, ni à me réconcilier complètement avec les premiers aspects de ma carrière de romancière.*

COLETTE

Digitized by Google

Digitized by Google

L'INGÉNUE LIBERTINE

PREMIÈRE PARTIE

« Minne ?... Minne chérie, c'est fini, cette rédaction ? Minne, tu vas abîmer tes yeux ! »

Minne murmure d'impatience. Elle a déjà répondu trois fois : « Oui, maman » à maman qui brode derrière le dossier de la grande bergère...

Minne mordille son porte-plume d'ivoire, si penchée sur son cahier qu'on voit seulement l'argent de ses cheveux blonds, et un bout de nez fin entre deux boucles pendantes.

Le feu parle tout bas, la lampe à huile compte goutte à goutte les secondes, maman soupire. Sur la toile cirée de sa broderie — un grand col pour Minne — l'aiguille, à chaque point, toque du bec. Dehors, les platanes du boulevard Berthier ruissellent de pluie, et les tramways du boulevard extérieur grincent musicalement sur leurs rails.

Maman coupe le fil de sa broderie... Au tintement des petits ciseaux, le nez fin de Minne se lève, les cheveux d'argent s'écartent, deux beaux yeux foncés apparaissent, guetteurs... Ce n'est qu'une fausse alerte; maman enfile paisiblement une autre aiguillée, et Minne peut se pencher de nouveau sur le journal ouvert, à demi dissimulé sous son cahier de

Digitized by Google

devoirs d'Histoire... Elle lit lentement, soigneusement, la rubrique *Paris la nuit :*

« Nos édiles se doutent-ils seulement que certains quartiers de Paris, notamment les boulevards extérieurs, sont aussi dangereux, pour le promeneur qui s'y aventure, que la Prairie l'est pour le voyageur blanc ? Nos modernes apaches y donnent carrière à leur naturelle sauvagerie, il ne se passe pas de nuit sans qu'on ramasse un ou plusieurs cadavres.

« Remercions le Ciel — il vaut mieux s'en remettre à lui qu'à la police — quand ces messieurs se bornent à se dévorer entre eux, comme cette nuit, où deux bandes rivales se rencontrèrent et se massacrèrent littéralement. La cause du conflit ? « Cherchez la femme ! » Celle-ci, une fille Desfontaines, dite Casque-de-Cuivre à cause de ses magnifiques cheveux roux, allume toutes les convoitises d'une douteuse population masculine. Inscrite aux registres de la préfecture depuis un an, cette créature, qui compte à peine seize printemps, est connue sur la place pour son charme équivoque et son caractère audacieux. Elle boxe, lutte et joue du revolver à l'occasion. Bazille, dit La Teigne, le chef de la bande des Frères de Belleville, et Le Frisé, chez des Aristos de Levallois-Perret, un souteneur dangereux dont on ignore le véritable nom, se disputaient cette nuit les faveurs de Casque-de-Cuivre. Des menaces on en vint aux couteaux. Sidney, dit La Vipère, déserteur belge, grièvement blessé, appela Le Frisé à son aide, les acolytes de La Teigne sortirent leurs revolvers, et alors commença une véritable boucherie. Les agents, arrivés après le combat, selon leur immuable tradition, ont ramassé cinq individus laissés pour morts; Defrémont et Busenel, Jules Bouquet, dit Bel-Œil, et Blaquy, dit La Boule, ont été transportés d'urgence à l'hôpital, ainsi que le sujet de Léopold, Sidney la Vipère.

Digitized by Google

« Quant aux chefs de bandes et à la Colombine, cause première du duel, on n'a pu mettre la main dessus. Ils sont activement recherchés. »

Maman roule sa broderie. Vite, le journal disparaît sous le cahier, où Minne griffonne, au petit bonheur :

« Par ce traité, la France perdait deux de ses meilleures provinces. Mais elle devait quelque temps après en signer un autre beaucoup plus avantageux. »

Un point... un trait d'encre à la règle au bas du devoir d'Histoire... le papier buvard qu'elle lisse de sa main longue et transparente — et Minne victorieuse, s'écrie :

— Fini !

— Ce n'est pas trop tôt ! dit maman soulagée, va vite au lit, ma souris blanche ! Tu as été longue, ce soir. C'était donc bien difficile, ce devoir ?

— Non, répond Minne qui se lève. Mais j'ai un peu mal à la tête.

Comme elle est grande ! Aussi grande que maman, presque. Une très longue petite fille, une enfant de dix ans qu'on aurait tirée, tirée... Étroite et plate dans son fourreau de velours vert-empire, Minne s'allonge encore, les bras en l'air. Elle passe ses mains sur son front, rejette en arrière ses cheveux pâles. Maman s'inquiète :

— Bobo ? Une compresse ?

— Non, dit Minne. Ce n'est pas la peine. Ce sera parti demain.

Elle sourit à maman, de ses yeux marron foncé, de sa bouche mobile dont les coins nerveux remuent. Elle a la peau si claire, les cheveux si fins aux racines, qu'on ne voit pas où finissent les tempes. Maman regarde de près cette petite figure qu'elle connaît veine par veine, et se tourmente, une fois de plus, de tant de fragilité. « On ne lui donnerait jamais ses quatorze ans huit mois... »

Digitized by Google

— Viens, Minne chérie, que je roule tes boucles !

Elle montre un petit fagot de rubans blancs.

— Oh ! s'il te plaît, non, maman. A cause de mon mal de tête, pas ce soir !

— Tu as raison, mon joli. Veux-tu que je t'accompagne jusqu'à ta chambre ? As-tu besoin de moi ?

— Non, merci, maman. Je vais me coucher vite.

Minne prend l'une des deux lampes à huile, embrasse maman et monte l'escalier, sans peur des coins noirs, ni de l'ombre de la rampe qui grandit et tourne devant elle, ni de la dix-huitième marche qui crie lugubrement. A quatorze ans et huit mois, on ne croit plus aux fantômes...

« Cinq ! songe Minne. Les agents en ont ramassé cinq, laissés pour morts. Et le Belge aussi qui a reçu un mauvais coup ! Mais elle, Casque-de-Cuivre, on ne l'a pas prise, ni les deux chefs, Dieu merci !... »

En jupon de nanzouk blanc, en corset-brassière de coutil blanc, Minne se regarde dans la glace :

« Casque-de-Cuivre ! Des cheveux rouges, c'est beau ! Les miens sont trop pâles... Je sais comment elles se coiffent... »

A deux mains, elle relève ses cheveux de soie, les roule et les épingle en coque hardie, très haut, presque sur le front. Dans un placard, elle prend son tablier rose du matin, celui qui a des poches en forme de cœur. Puis elle interroge la glace, le menton levé... Non, l'ensemble reste fade. Qu'est-ce qui manque donc ? Un ruban rouge dans les cheveux. Là ! Un autre au cou, noué de côté. Et, les mains dans les poches du tablier, ses coudes maigriots en dehors, Minne, charmante et gauche, se sourit et constate :

« Je suis sinistre. »

Minne ne s'endort jamais tout de suite. Elle entend, au-dessous d'elle, maman fermer le piano, tirer les rideaux qui

Digitized by Google

grincent sur leurs tringles, entr'ouvrir la porte de la cuisine pour s'assurer qu'aucune odeur de gaz ne filtre par les robinets du fourneau, puis monter à pas lents, tout empêtrée de sa lampe, de sa corbeille à ouvrage et de sa jupe longue.

Devant la chambre de Minne, maman s'arrête une minute, écoute... Enfin, la dernière porte se ferme, on ne perçoit plus que des bruits étouffés derrière la cloison.

Minne est étendue toute raide dans son lit, la nuque renversée, et sent ses yeux s'agrandir dans l'ombre. Elle n'a pas peur. Elle épie tous les bruits comme une petite bête nocturne, et gratte seulement le drap avec les ongles de ses orteils.

Sur le rebord en zinc de la fenêtre, une goutte de pluie tombe de seconde en seconde, lourde et régulière comme le pas du sergent de ville qui arpente le trottoir.

« Il m'agace, ce sergent de ville ! songe Minne. A quoi ça peut-il servir, des gens qui marchent si gros ? Les... les Frères de Belleville, et les Aristos... on ne les entend pas, eux, ils marchent comme des chats. Ils ont des souliers de tennis, ou bien des pantoufles brodées au point croisé... Comme il pleut ! Je pense bien qu'ils ne sont pas dehors à cette heure-ci ! Pourtant, La Teigne et l'autre, le chef des Frères, Le Frisé, où sont-ils ? Enfuis, cachés dans... dans des carrières. Je ne sais pas s'il y a des carrières par ici... Oh ! ce gros pas ! Pouf, pouf, pouf, pouf... Et s'il y en avait un, d'un coup, qui vienne par derrière et qui lui enfonce un couteau dans sa vilaine nuque, au sergent de ville ! Devant la porte, juste pendant qu'il passe !... Ah ! ah ! j'entends Célénie demain matin : « Madame, Madame ! il y a un agent de tué devant la porte ! » C'est pour le coup qu'elle se trouverait mal !...

Et Minne, blottie dans son lit blanc, ses cheveux de soie balayés d'un côté et découvrant une oreille menue, s'endort avec un petit sourire.

Digitized by Google

MINNE dort et maman songe. Cette petite fille si mince, qui repose à côté d'elle, remplit et borne l'avenir de Madame... qu'importe son nom ? elle s'appelle maman, cette jeune veuve craintive et casanière. Maman a cru souffrir beaucoup, il y a dix ans, lors de la mort soudaine de son mari; puis ce grand chagrin a pâli dans l'ombre dorée des cheveux de Minne fragile et nerveuse, les repas de Minne, les cours de Minne, les robes de Minne... Maman n'a pas trop de temps pour y penser, avec une joie et une inquiétude qui ne se blasent ni l'une ni l'autre.

Pourtant, maman n'a que trente-trois ans, et il arrive qu'on remarque dans la rue sa beauté sage, éteinte sous des robes d'institutrice. Maman n'en sait rien. Elle sourit, quand les hommages vont aux surprenants cheveux de Minne, ou rougit violemment, lorsqu'un vaurien apostrophe sa fille, il n'y a guère d'autres événements dans sa vie occupée de mère-fourmi. Donner un beau-père à Minne ? vous n'y pensez pas ! Non, non, elles vivront toutes seules dans le petit hôtel du boulevard Berthier qu'a laissé papa à sa femme

Digitized by Google

et sa fille, toutes seules... jusqu'à l'époque, confuse et terrible comme un cauchemar, où Minne s'en ira avec un monsieur de son choix...

L'oncle Paul, le médecin, est là pour veiller de temps en temps sur elles deux, pour soigner Minne en cas de maladie et empêcher maman de perdre la tête; le cousin Antoine amuse Minne pendant les vacances. Minne suit les cours des demoiselles Souhait pour s'y distraire, y rencontrer des jeunes filles bien élevées et, mon Dieu, s'y instruire à l'occasion... « Tout cela est bien arrangé », se dit maman qui redoute l'imprévu. Et si l'on pouvait aller ainsi jusqu'à la fin de la vie, serrées l'une contre l'autre dans un tiède et étroit bonheur, comme la mort serait vite franchie, sans péché et sans peine !...

— Minne chérie, c'est sept heures et demie.

Maman a dit cela à mi-voix, comme pour s'excuser.

Dans l'ombre blanche du lit, un bras mince se lève, ferme son poing et retombe.

Puis la voix de Minne, faible et légère, demande :

— Il pleut encore ?

Maman replie les persiennes de fer. Le murmure des sycomores entre par la fenêtre, avec un rayon de jour vert et vif, un souffle frais qui sent l'air et l'asphalte.

— Un temps superbe !

Minne, assise sur son lit, fourrage les soies emmêlées de sa chevelure. Parmi la clarté des cheveux, la pâleur rose de son teint, la noire et liquide lumière de ses yeux étonne. Beaux yeux, grands ouverts et sombres, où tout pénètre et se noie, sous l'arc élégant des sourcils mélancoliques... La bouche

Digitized by Google

mobile sourit, tandis qu'ils restent graves... Maman se souvient, en les regardant, de Minne toute petite, d'un bébé délicat tout blanc, la peau, la robe, le duvet de la chevelure, un poussin argenté qui ouvrait des yeux étonnants, des yeux sévères, tenaces, noirs comme l'eau ronde d'un puits...

Pour l'instant, Minne regarde remuer les feuilles d'un air vide. Elle ouvre et resserre les doigts de ses pieds, comme font les hannetons avec leurs antennes... La nuit n'est pas encore sortie d'elle. Elle vagabonde à la suite de ses rêves, sans entendre maman qui tourne par la chambre, maman tendre et toute fraîche en peignoir bleu, les cheveux nattés...

— Tes bottines jaunes, et puis ta petite jupe bleu marine, et une chemisette... une chemisette comment ?

Enfin réveillée, Minne soupire et détend son regard :

— Bleue, maman, ou blanche, comme tu voudras.

Comme si d'avoir parlé lui déliait les membres, Minne saute sur le tapis, se penche à la fenêtre : il n'y a pas de sergent de ville étendu en travers du trottoir, un couteau dans la nuque...

« Ce sera pour une autre fois », se dit Minne, un peu déçue.

L'arome vanillé du chocolat s'est glissé dans la chambre et stimule sa toilette minutieuse de petite femme soignée; elle sourit aux fleurs roses des tentures. Des roses partout : sur les murs, sur le velours anglais des fauteuils, sur le tapis à fond crème, et jusqu'au fond de cette cuvette longue montée sur quatre pieds laqués en blanc... Maman a voulu superstitieusement des roses, des roses autour de Minne, autour du sommeil de Minne...

— J'ai faim ! dit Minne qui devant la glace noue sa cravate sur son col luisant blanc d'empois.

Quel bonheur ! Minne a faim ! voilà maman contente

Digitized by Google

pour la journée. Elle admire sa grande fille, si longue et si peu femme encore, le torse enfantin dans la chemisette à plis, les épaules frêles où roulent les beaux cheveux en copeaux brillants...

— Descendons, ton chocolat t'attend.

Minne prend son chapeau des mains de maman et dégringole l'escalier, leste comme une chèvre blanche. Elle court, pleine de l'heureuse ingratitude qui embellit les enfants gâtés, et flaire son mouchoir où maman a versé deux gouttes de verveine citronnelle...

Le cours des demoiselles Souhait n'est pas un cours pour rire. Demandez à toutes les mères qui y conduisent leurs filles; elles vous répondront : « C'est ce qu'il y a de mieux fréquenté dans Paris ! » Et on vous citera coup sur coup les noms de Mlle X..., des petites Z.., de la fille unique du banquier H... On vous parlera des salles bien aérées, du chauffage à la vapeur, des voitures de maître qui stationnent devant la porte, et il est à peu près sans exemple qu'une maman, séduite par ce luxe hygiénique, éblouie par des noms connus et fastueux, s'aventure jusqu'à éplucher le programme d'études.

Tous les matins, Minne, accompagnée tantôt de maman, tantôt de Célénie, suit les fortifications jusqu'au boulevard Malesherbes où le cours Souhait tient ses assises. Bien gantée, une serviette de maroquin sous le bras, droite et sérieuse, elle salue d'un regard l'avenue Gourgaud verte et provinciale, d'une caresse les chiens et les enfants du peintre Thaulow qui vagabondent en maîtres sur l'avenue déserte.

Digitized by Google

Minne connaît et envie ces enfants blonds et libres, ces petits pirates du Nord, qui parlent entre eux un norvégien guttural... « Tout seuls, sans bonne, le long des fortifications !... Mais ils sont trop jeunes, ils ne savent que jouer... Ils ne s'intéressent pas aux choses intéressantes... »

Arthur DUPIN, le styliste du *Journal*, a ciselé un nouveau chef-d'œuvre :

Encore nos apaches ! — Capture importante.
Le Frisé introuvable.

« Nos lecteurs ont encore présent à l'esprit le récit lugubre et véridique de la nuit de mardi à mercredi. La police n'est pas restée inactive depuis ce temps, et vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que l'inspecteur Joyeux mettait la main sur Vandermeer, dit L'Andouille, qui, dénoncé par un des blessés transportés à l'hôpital, se faisait pincer dans un garni de la rue de Norvins. De Casque-de-Cuivre, point de nouvelles. Il semblerait même que ses amis les plus intimes ignorent sa retraite, et l'on nous fait savoir que l'anarchie règne parmi ce peuple privé de sa reine. Jusqu'à présent, Le Frisé a réussi à échapper aux recherches. »

Minne, avant d'entrer dans son lit blanc, vient de relire le *Journal* avant de le jeter dans sa corbeille à papier. Elle tarde à s'endormir, s'agite et songe :

« *Elle* est cachée, elle, leur reine ! Probablement aussi dans une carrière. Les agents ne savent pas chercher. *Elle*

Digitized by Google

a des amis fidèles, qui lui apportent de la viande froide et des œufs durs, la nuit... Si on découvre sa cachette, elle aura toujours le temps de tuer plusieurs personnes de la police avant qu'on la prenne... Mais, voilà, son peuple se mutine ! Et les Aristos de Levallois vont se disperser aussi, privés du Frisé... Ils auraient dû élire une vice-reine, pour gouverner en l'absence de Casque-de-Cuivre... »

Pour Minne, tout cela est monstrueux et simple à la manière d'un roman d'autrefois. Elle sait, à n'en point douter, que la bordure pelée des fortifications est une terre étrange, où grouille un peuple dangereux et attrayant de sauvages, une race très différente de la nôtre, aisément reconnaissable aux insignes qu'elle arbore : la casquette de cycliste, le jersey noir rayé de vives nuances, qui colle à la peau comme un tatouage bariolé. La race produit deux types distincts :

1° Le Trapu, qui balance en marchant des mains épaisses comme des biftecks crus, et dont les cheveux, bas plantés sur le front, semblent peser sur les sourcils;

2° Le Svelte. Celui-là marche indolemment, sans le moindre bruit. Ses souliers Richelieu — qu'il remplace souvent par des chaussures de tennis — montrent des chaussettes fleuries, trouées ou non. Parfois aussi, au lieu de chaussettes, on voit la peau délicate du cou-de-pied, nu, d'un blanc douteux, veiné de bleu... Des cheveux souples descendent sur la joue bien rasée, en manière d'accroche-cœurs, et la pâleur du teint fait valoir le rouge fiévreux des lèvres.

D'après la classification de Minne, cet individu-là incarne le type noble de la race mystérieuse. Le Trapu chante volontiers, promène à ses bras des jeunes filles en cheveux, gaies comme lui. Le Svelte glisse ses mains dans les poches d'un pantalon ample, et fume, les yeux mi-clos, tandis qu'à son côté une inférieure et furieuse créature crie, pleure et reproche... « Elle l'ennuie, invente Minne, d'un tas de petits

Digitized by Google

soucis domestiques. Lui, il ne l'écoute même pas, il rêve, il suit la fumée de sa cigarette d'Orient... »

Car les songeries de Minne ignorent le caporal vulgaire, et pour elle il n'est de cigarettes qu'orientales...

Minne admire combien, pendant le jour, les mœurs de la race singulière restent patriarcales. Lorsqu'elle revient de son cours, vers midi, elle « les » aperçoit, nombreux, au flanc du talus où leurs corps étendus pendent, assoupis. Les femelles de la tribu, accroupies sur leurs talons, ravaudent et se taisent, ou lunchent comme à la campagne, des papiers gras sur leurs genoux. Les mâles, forts et beaux, dorment. Quelques-uns de ceux qui veillent ont jeté leurs vestes, et des luttes amicales entretiennent la souplesse de leurs muscles...

Minne les compare aux chats, qui le jour dorment, lustrent leur robe, aiguisent leurs griffes courbes au bois des parquets. La quiétude des chats ressemble à une attente. La nuit venue, ce sont des démons hurleurs, sanguinaires, et leurs cris d'enfants étranglés parviennent jusqu'à Minne pour troubler son sommeil.

La race mystérieuse ne crie point la nuit; elle siffle. Des coups de sifflets vrillants, terribles, jalonnent le boulevard extérieur, portent de poste en poste une téléphonie incompréhensible. Minne, à les entendre, frémit des cheveux aux orteils, comme traversée d'une aiguille...

« Ils ont sifflé deux fois... une espèce de *ui-ui-ui* tremblé a répondu, loin, là-bas... Est-ce que ça veut dire : *Sauvez-vous ?* ou bien : *Le coup est fait ?* Peut-être qu'ils ont fini, qu'ils ont tué la vieille dame ? La vieille dame est maintenant au pied de son lit, par terre, dans « une mare de sang ». *Ils* vont compter l'or et les billets, s'enivrer avec du vin rouge et dormir. Demain, sur le talus, ils raconteront la vieille dame à leurs camarades, et ils partageront le butin...

Digitized by Google

« Mais, hélas ! leur reine est absente, et l'anarchie règne : le *Journal* l'a dit ! Être leur Reine avec un ruban rouge et un revolver, comprendre le langage sifflé, caresser les cheveux du Frisé et indiquer les coups à faire... La reine Minne... la reine Minne !... Pourquoi pas ? on dit bien la reine Wilhelmine... »

Minne dort déjà et divague encore...

Digitized by Google

Aujourd'hui, dimanche, comme tous les dimanches, l'oncle Paul est venu déjeuner chez maman, avec son fils Antoine.

Ça sent la fête de famille et la dînette. Il y a un bouquet de roses au milieu de la table, une tarte aux fraises sur le dressoir. Ce parfum de fruits et de roses entraîne la conversation vers les vacances prochaines; maman songe au verger où jouera Minne, dans le bon soleil; son frère Paul, tout jaune de mal au foie, espère que le changement d'air dépaysera ses coliques hépatiques. Il sourit à maman qu'il traite toujours en petite sœur; sa figure longue et creusée semble sculptée dans un buis plein de nœuds. Maman lui parle avec déférence, penche pour l'approuver son cou serré dans le haut col blanc. Elle porte une robe triste, en voile gris, qui accentue son allure de jeune femme habillée en grand'mère. Elle a gardé un puéril respect pour ce frère hypocondriaque, qui a voyagé sur l'autre face du monde, qui a soigné des nègres et des Chinois, qui a rapporté de là-bas un foie congestionné dont la bile verdit son visage, et des fièvres d'une espèce rare...

Digitized by Google

Antoine reprendrait bien du jambon et de la salade, mais il n'ose pas. Il craint le petit sifflement désapprobateur de son père et l'observation inévitable : « Mon garçon, si tu crois que c'est en te bourrant de salaisons que tu feras passer tes boutons... » Antoine s'abstient, et considère Minne en dessous. De trois ans plus âgé qu'elle, il s'intimide pourtant dès que les yeux noirs de Minne se posent sur lui : il sent ses boutons rougir, ses oreilles s'enflammer, et boit de grands verres d'eau.

Dix-sept ans, c'est un âge bien difficile pour un garçon, et Antoine subit douloureusement son ingrate adolescence. L'uniforme noir à petits boutons d'or lui pèse comme une livrée humiliante, et le duvet qui salit sa lèvre et ses joues fait que l'on hésite : « Est-il déjà barbu ou pas encore lavé ? » Il faut une longue patience aux collégiens pour supporter tant de disgrâces. Celui-ci, grand, le nez chevalin, les yeux gris bien placés, fera sans doute un bel homme, mais qui couve dans la peau d'un assez vilain potache...

Antoine dépêche sa salade à bouchées précautionneuses : « Ma tante a la rage de servir de la romaine coupée en long : c'est rudement embêtant à manger ! Si je rattrape une feuille avec mes lèvres, Minne dira que je mange comme une chèvre. C'est épatant, les filles, ce que ça a du culot, avec leurs airs de ne rien dire ! Qu'a-t-elle encore, ce matin ? Mademoiselle a les yeux accrochés ! Elle n'a pas démuselé depuis les œufs à la coque. Des manières !... »

Il pose sa fourchette et son couteau sur son assiette, essuie sa bouche ombrée de noir et dévisage Minne d'un œil froid et arrogant. Cependant qu'elle semble le dédaigner — de quelle hauteur ! — il songe :

« C'est égal, elle est plus jolie que la sœur de Bouquetet. Ils ont beau la chiner, à la boîte, parce que, sur ses photo-

Digitized by Google

graphies, ses cheveux viennent blancs, ils n'ont guère de cousines aussi chouettes, ni aussi distinguées. Ce pied de Bouquetet qui la trouve maigre ! C'est possible, mais je n'apprécie pas, comme lui, les femmes au poids ! »

Minne est assise face au grand jour, le reflet des feuilles, la réverbération du boulevard Berthier, blanc comme une route campagnarde, la pâlissent encore. Distraite, absorbée depuis le matin, elle fixe, sans cligner, la fenêtre éblouissante, avec une attention de somnambule. Elle suit ses visions familières, cauchemars longuement inventés, tableaux recomposés cent fois, et que varie la minutie des détails : la Tribu, honnie et redoutée, des Sveltes et des Trapus coalisés assaille Paris terrifié... Un soir, vers onze heures, les vitres tombent, des mains armées de couteaux et d'os de mouton renversent la table paisible, la lampe gardienne... Elles égorgent confusément, parmi des râles doux, des bondissements ouatés de chats... Puis, dans des ténèbres rosées d'incendie, les mains enlèvent Minne, l'emportent d'une force irrésistible, on ne sait pas où...

— Minne chérie, un peu de tarte ?

— Oui, maman, merci.

— Et du sucre en poudre ?

— Non, maman, merci.

Inquiète de sa Minne pâle et absente, maman la désigne du menton à l'oncle Paul, qui hausse les épaules :

— Peuh ! elle va très bien, cette enfant. Un peu de fatigue de croissance...

— Ce n'est pas dangereux ?

— Mais non, voyons ! C'est une enfant qui se forme tard, voilà tout. Qu'est-ce que ça te fait ? Tu ne veux pas la marier cette année, n'est-ce pas ?

— Moi ? grand Dieu !...

Maman se couvre les oreilles des deux mains, ferme les

Digitized by Google

yeux, comme si elle avait vu la foudre tomber de l'autre côté du boulevard Berthier.

— Qu'est-ce qui te fait rire, Minne ? demande l'oncle Paul.

— Moi ?

Minne décroche enfin son regard de la fenêtre ouverte :

— Je ne riais pas, oncle Paul.

— Mais si, petit singe, mais si...

Sa longue main osseuse tire amicalement une des anglaises de Minne, défrise et refrise le brillant copeau d'argent blond...

— Tu ris encore ! C'est cette idée de te marier, hein ?

— Non, dit Minne sincèrement. Je riais d'une autre idée...

« Mon idée, poursuit Minne au fond d'elle-même, c'est que les journaux ne savent rien, ou qu'on les paie pour se taire... J'ai cherché à toutes les pages du *Journal*, sans que maman me voie... C'est tout de même joliment commode, une maman comme la mienne, qui ne voit jamais rien !... »

Oui, c'est commode... Il est bien évident que l'insoluble problème de l'éducation d'une jeune fille n'a jamais troublé l'âme simplette de maman. Maman n'a tremblé, devant Minne, depuis presque quinze ans, que de crainte et d'admiration. Quel dessein mystérieux a formé, en elle, cette enfant d'une inquiétante sagesse, qui parle peu, rit rarement, éprise en secret du drame, de l'aventure romanesque, de la passion, la passion qu'elle ignore, mais dont elle murmure tout bas le mot sifflant, comme on essaie la lanière neuve d'un fouet ? Cette enfant froide, qui ne connaît ni la peur, ni la pitié, et se donne en pensée à de sanguinaires héros, ménage pourtant, avec une délicatesse un peu méprisante, la sensibilité naïve de sa mère, gouvernante tendre, nonne vouée au seul culte de Minne...

Ce n'est pas par crainte que Minne cache ses pensées à sa mère. Un instinct charitable l'avertit de demeurer, aux yeux

Digitized by Google

de maman, une grande petite fille sage, soigneuse comme une chatte blanche, qui dit « oui, maman » et « non, maman », qui va au cours et se couche à neuf heures et demie... « Je lui ferais peur », se dit Minne en posant sur sa mère, qui verse la café dans les tasses, ses calmes yeux insondables...

La chaleur de juillet est venue tout d'un coup. La Tribu, sous les fenêtres de Minne, halette dans l'ombre maigre, sur la pente pelée du talus. Les rares bancs du boulevard Berthier s'encombrent de dormeurs aux membres morts dont la casquette, posée comme un loup, masque le haut du visage. Minne, en robe de lingerie blanche, un grand paillasson cloche sur ses cheveux légers, passe tout près d'eux, jusqu'à frôler leur sommeil. Elle cherche à deviner les visages masqués, et se dit : « Ils dorment. D'ailleurs, on ne lit plus, dans les journaux, que des suicides et des insolations... C'est la morte-saison. »

Maman, qui conduit Minne à son cours, l'oblige à changer de trottoir à chaque instant et soupire :

— Ce quartier n'est pas habitable !

Minne n'ouvre pas de grands yeux et ne demande pas d'un air innocent : « Pourquoi donc, maman ? » Ces petites roueries-là sont indignes d'elle.

Parfois, on rencontre une dame, une amie de maman, et l'on cause cinq minutes. On parle de Minne, naturellement, de Minne qui sourit avec politesse et tend une main aux doigts longs et minces. Et maman dit :

— Mais oui, elle a encore grandi depuis Pâques ! Oh ! c'est un bien grand bébé ! Si vous saviez comme elle est

Digitized by Google

restée enfant ! Je me demande comment une fillette pareille pourra devenir une femme !

Et la dame, attendrie, se risque à caresser les beaux cheveux à reflets de nacre que lie un ruban blanc... Cependant, le « bien grand bébé », qui lève ses beaux yeux noirs et sourit de nouveau, divague férocement : « Cette dame est stupide ! Elle est laide. Elle a une petite verrue sur la joue et elle appelle ça un grain de beauté... Elle doit sentir mauvais toute nue... Oui, oui, qu'elle soit toute nue dans la rue et emportée par *Eux*, et qu'ils dessinent, à la pointe du couteau, des signes fatidiques sur son vilain derrière ! Qu'ils la traînent, jaune comme du beurre rance, et qu'ils dansent sur son corps la danse de guerre, et qu'ils la précipitent dans un four à chaux !... »

Minne, toute prête, s'agite dans sa chambre claire, nerveuse au point de piétiner. Célénie, la grosse femme de chambre, se fait attendre... *S'il* était parti !

Depuis quatre jours, Minne *le* rencontre au coin de l'avenue Gourgaud et du boulevard Berthier. Le premier jour, il dormait assis, adossé au mur et barrant la moitié du trottoir. Célénie, effrayée, tira Minne par sa manche; mais Minne — elle est si distraite ! — avait déjà effleuré les pieds du dormeur, qui ouvrit les yeux... Quels yeux ! Minne en eut le choc, le frisson des admirations absolues... Des yeux noirs en amandes, dont le blanc bleuissait dans le visage d'une pâleur italienne. La moustache fine, comme dessinée à l'encre, et des cheveux noirs tout bouclés de moiteur... Il avait jeté, pour dormir, sa casquette à carreaux noirs et violets, et sa main droite serrait, du pouce et de l'index, une cigarette éteinte.

Digitized by Google

Il dévisagea Minne, sans bouger, avec une effronterie si outrageusement flatteuse qu'elle faillit s'arrêter...

Ce jour-là, Minne eut *cinq* en histoire et, dame, comme on dit au cours Souhait : « Cinq, c'est la honte ! » Minne s'entendit infliger un blâme public, tandis que, soumise et les yeux ailleurs, elle vouait silencieusement Mlle Souhait à des tortures ignominieusement compliquées...

Chaque jour, à midi, Minne frôle le rôdeur, et le rôdeur regarde Minne, toute claire dans sa robe d'été, et qui ne détourne pas de lui ses yeux sérieux. Elle pense : « Il m'attend. Il m'aime. Il m'a comprise. Comment lui faire savoir que je ne suis jamais libre ? Si je pouvais lui glisser un papier où j'aurais écrit : *Je suis prisonnière. Tuez Célénie et nous partirons ensemble...* Partir ensemble... vers sa vie... vers une vie où je ne me souviendrai plus même que je suis Minne... »

Elle s'étonne un peu de l'inertie de son « ravisseur » qui somnole, élégant et sans linge, au pied d'un sycomore. Mais elle réfléchit, s'explique cette veulerie exténuée, cette pâleur d'herbe des caves : « Combien en a-t-il tué cette nuit ? » Elle cherche, d'un coup d'œil furtif, le sang qui pourrait marquer les ongles de son inconnu... Point de sang ! Des doigts fins, trop pointus, et, toujours, une cigarette, allumée ou éteinte, entre le pouce et l'index... Le beau chat, dont les yeux veillent sous les paupières dormantes ! Que son bondissement serait terrible, pour occire Célénie et emporter Minne !

Maman, elle aussi, a remarqué l'inconnu à la méridienne. Elle presse le pas, rougit, et soupire longuement quand le péril est dépassé, l'avenue Gourgaud franchie...

— Tu vois souvent cet homme assis par terre, Minne ?

— Un homme assis par terre ?

Digitized by Google

— Ne te retourne pas !... Un homme assis par terre au coin de l'avenue... J'ai toujours peur que ces gens-là ne guettent un mauvais coup à faire dans le quartier !

Minne ne répond rien. Tout son petit être secret se dilate d'orgueil : « C'est moi qu'il guette ! C'est pour moi seule qu'il est là ! Maman ne peut pas comprendre... »

Vers le huitième jour, Minne est frappée d'une idée, qu'elle nomme tout de suite une révélation : cette pâleur mate, ces cheveux noirs qui moutonnent en boucles... c'est Le Frisé ! C'est Le Frisé lui-même ! Les journaux l'ont dit : « On n'a pu parvenir à s'emparer du Frisé... » Il est au coin du boulevard Berthier et de l'avenue Gourgaud, Le Frisé, il est amoureux de Minne et pour elle, tous les jours, expose sa vie...

Minne palpite, ne dort plus, se lève la nuit pour chercher sous sa fenêtre l'ombre du Frisé.

« Cela ne peut se prolonger longtemps, se dit-elle. Un soir, il sifflera sous la fenêtre, je descendrai par une échelle ou une corde à nœuds, et il m'emportera sur une motocyclette, jusqu'aux carrières où l'attendront ses sujets assemblés. Il dira : « Voici votre Reine ! Et... et... ce sera terrible ! »

Un jour, Le Frisé manqua au rendez-vous. Devant maman navrée, Minne oublia de déjeuner... Mais le lendemain, ni le surlendemain, ni les jours suivants, point de Frisé somnolent et souple, qui ouvrait sur Minne des yeux si soudains lorsqu'elle le frôlait...

Oh ! les pressentiments de Minne ! « Je le savais bien, moi, qu'il était Le Frisé ! et maintenant il est en prison, à la guillotine peut-être !... » Devant les larmes inexplicables, la fièvre de Minne, maman, éperdue, envoie chercher l'oncle Paul, qui prescrit bouillon, poulet, vin tonique et léger, et départ pour la campagne...

Digitized by Google

Durant que maman emplit les malles avec une activité de fourmi qui sent venir l'orage, Minne appuie, dolente et oisive, son front aux vitres, et rêve... « Il est en prison pour moi. Il souffre pour moi, il languit et il écrit dans son cachot des vers d'amour : *A une inconnue...* »

Digitized by Google

MINNE, éveillée en sursaut par un grincement de poulie, ouvre des yeux épouvantés sur la chambre paisible : « Où suis-je ? »

Arrivée depuis trois jours chez l'oncle Paul, Minne n'est pas encore habituée à sa maison des champs. Elle cherche, au sortir de son tumultueux sommeil, peuplé de rêves fumeux, l'ombre bleue et claire de sa chambre parisienne, l'odeur citronnée de son eau de toilette... Ici, à cause des volets pleins, c'est la nuit noire, malgré les coqs qui crient, les portes qui battent, le tintement de vaisselle qui monte de la salle à manger où Célénie dispose les tasses du petit déjeuner, la nuit massive percée seulement, à la fenêtre, d'un rais d'or vif, mince comme un crayon...

Ce petit bâton étincelant guide Minne, qui va pieds nus, à tâtons, ouvrir les persiennes et recule, aveuglée de lumière... Elle reste là, les mains sur les yeux, l'air, dans sa longue chemise, d'un ange repentant...

Quand le soleil a percé la coquille rose de sa main, elle retourne à son lit, s'assied, saisit son pied nu, sourit à la

Digitized by Google

fenêtre où dansent des guêpes, et ressemble à présent, la bouche entr'ouverte et les yeux naïfs, à un baby de magazine anglais. Mais les sourcils s'abaissent, une pensée habite soudain les larges prunelles qui se moirent comme un étang. Minne songe que tout le monde ne jouit pas de cette lumière bourdonnante, qu'il y a, dans une grande ville, un cachot sombre, où rêve, sur son grabat, un inconnu aux cheveux noirs en boucles...

Il faut pourtant s'habiller, descendre, humer le lait qui mousse, rire, s'intéresser à la santé de l'oncle Paul... « C'est la vie ! » soupire Minne en peignant ses cheveux, que le soleil pénètre et dévore comme s'ils étaient en verre filé.

Au pas léger de Minne, le plancher gémit. Si elle reste immobile, les fauteuils empire s'étirent, craquent, éclatent, le bois du lit leur répond. La maison desséchée et sonore pétille, comme travaillée d'un sourd incendie. Debout depuis deux siècles dans le soleil et le vent, sa charpente chaude gémit sans cesse, et on l'appelle, dans le pays, la Maison Sèche.

Minne l'aime pour ses vastes dimensions, pour son salon à tout faire, qu'un perron de cinq marches sépare seul du jardin, pour ses parquets de bois blanc, tiède aux pieds nus, pour les dix hectares, parc et verger, qui l'entourent. En petite Parisienne accoutumée aux nuances discrètes, elle s'étonne qu'en sa chambre tant de nuances crues réjouissent les yeux. Le papier à rayures d'un rose foncé s'accorde au couvre-lit de perse treillagé de liserons bleus, de guirlandes vertes; des rideaux de mousseline orangée pendent aux fenêtres, et le bignonier, lourd de fleurs, balance jusque dans la chambre d'ardents bouquets... Minne, pâle comme une nuit de lune, se réchauffe, un peu blessée, à ce feu de couleurs, et parfois, toute nue au soleil, un miroir à la main, cherche en vain, à travers son corps mince, l'ombre plus noire de son squelette élégant...

Digitized by Google

— Une lettre pour toi, Minne... Ça, c'est *Femina ;* ça, c'est le *Journal de la Santé,* et puis la *Chronique médicale,* et puis un prospectus...

— Il n'y a rien pour moi ? implore Antoine.

L'oncle Paul émerge, tout jaune, du bol de lait qu'il tient à deux mains :

— Mon pauvre garçon, tu es extraordinaire ! Tu n'écris à personne, pourquoi veux-tu qu'on t'écrive ?... Fais-moi la grâce de me répondre !

— Je ne sais pas, dit Antoine.

La boutade de son père l'agace; l'ironie supérieure de Minne l'exaspère. Elle ne prend aucune part à la discussion, elle boit son lait à petites gorgées, reprend haleine de temps en temps, et regarde la fenêtre ouverte, fixement, comme elle faisait boulevard Berthier. Ses yeux noirs reflètent étrangement le vert du jardin...

« Elle est bien fière pour une lettre ! » se dit Antoine.

Fière ? il n'y paraît pas. Elle a posé l'enveloppe fermée près de son assiette et vide son bol de lait avant de l'ouvrir.

— Viens voir, Minne ! appelle Antoine qui feuillette *Femina.* C'est épatant... Il y a des photos de la journée des Drags... Oh ! on voit Polaire !

— Qui, Polaire ? daigne questionner Minne.

Antoine s'esclaffe, reprenant du coup tous ses avantages :

— Ah ! ben, vrai ! tu ne connais pas Polaire ?

La rêveuse petite figure de Minne devient méfiante :

— Non. Et toi ?

— Quand je dis *connaître,* naturellement, je ne lui dis pas

Digitized by Google

bonjour dans la rue... C'est une actrice. Je l'ai vue à une représentation de charité. Elle était avec trois autres; elle faisait une pierreuse...

— Antoine ! gronde la voix douce de maman.

— Oui, ma tante... Une femme, je veux dire, des boulevards extérieurs.

Les yeux de Minne grandissent, brillent :

— Ah !... Elle était habillée comment ?

— Épatante ! un corsage rouge, un tablier, et puis les cheveux comme ça jusque dans les yeux, et puis une casquette...

— Comment, une casquette ? interrompt Minne, choquée par l'inexactitude du détail.

— Oui, en soie, très haute. C'était tout à fait ça...

Minne se détourne, désintéressée :

— Moi, je n'aurais pas mis de casquette, dit-elle avec simplicité.

Elle regarde Antoine, sans le voir, machinalement. Il s'agite, gêné par la beauté de Minne, par la petite flamme diabolique de ses yeux noirs. Il enfonce dans sa poche un mouchoir mal roulé qui fait gros, brosse d'un revers de main le duvet de sa lèvre, et ramasse la cloche de paille jetée sous la chaise.

— Je vais manger des mirabelles, déclare-t-il.

— Pas trop ! prie maman.

— Laisse donc, dit l'oncle Paul derrière son journal, ça le purge.

Antoine rougit violemment et sort comme si son père l'avait maudit.

Minne, en tablier rose, se lève et noue sous son menton les brides d'une capeline de lingerie, qui la rajeunit encore. Toute gentille, elle tend à maman la lettre bleue :

— Garde-moi ma lettre, maman. C'est d'Henriette Des-

Digitized by Google

landres, ma voisine de cours. Tu peux la lire, tu sais, maman. Je n'ai pas de secrets. Adieu, maman. Je vais manger des prunes.

L'herbe du verger éblouit, miroite de toutes ses lances de gazon, vernies et coupantes. Minne la traverse à grandes enjambées, comme si elle fendait une eau courante; il en jaillit, en éclaboussures, mille sauterelles, bleues en l'air, grises à terre. Le soleil traverse la capeline ruchée de Minne, cuit ses épaules d'un feu si vif qu'elle frissonne. Les fleurs de panais sauvage font la roue, encensent le passage de Minne d'une odeur écœurante et douce. Minne se dépêche parce que les pointes de l'herbe, enfilées aux mailles de ses bas, la piquent : si c'étaient des bêtes ?

La prairie ondulée creuse des combes où l'herbe bleuit; par-dessus la clôture à demi ruinée, les petites montagnes rondes et régulières semblent continuer la houle du sol...

« Est-il bête, cet Antoine, de ne pas m'avoir attendue ! S'il venait un serpent, pendant que je suis toute seule ?... Eh bien ! je tâcherais de l'apprivoiser. On siffle, et ils viennent. Mais comment saurais-je si c'est une vipère ou une couleuvre ?... »

Antoine est assis sur les roches plates qui se montrent à fleur de terre. Il a vu venir Minne et appuie deux doigts à sa tempe, d'un air pensif et distingué.

— C'est toi ? dit-il comme au théâtre.

— C'est moi. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Moi, rien. Je réfléchissais...

— Je ne voudrais pas te déranger.

Il tremble de la voir partir et répond maladroitement qu' « il y a place pour deux dans le verger ! »

Minne s'assied par terre, dénoue sa capeline pour que le

Digitized by Google

vent touche ses oreilles... Elle considère Antoine avec soin et sans ménagement, comme un meuble :

— Tu sais, Antoine, je t'aime mieux comme ça, en chemise de flanelle, sans gilet.

Il rougit une fois de plus.

— Ah ! tu trouves ? Je suis mieux qu'en uniforme ?

— Ça, oui. Seulement cette cloche de paille te donne l'air d'un jardinier.

— Merci !

— J'aimerais mieux, poursuit Minne sans l'entendre, une... oui, une casquette.

— Une casquette ! Minne, tu as un grain, tu sais !

— Une casquette de cycliste, oui... Et puis les cheveux... attends !

Elle détend ses jarrets comme une sauterelle, vient tomber à genoux contre lui et lui ôte son chapeau. Troublé, il ramène ses pieds sous lui et devient grossier :

— Vas-tu me fiche la paix, sacrée gosse !

Elle rit des lèvres, pendant que ses yeux sérieux reflètent, tout au fond, les petites montagnes, le ciel blanc de chaleur, une branche remuante du prunier... Elle peigne Antoine avec un petit démêloir de poche, manie son cousin sans plaisir, sans pudeur, comme un mannequin.

— Ne bouge donc pas ! Là ! comme ça, les cheveux sur le front, et puis bien ramenés sur les côtés... Mais ils sont trop courts sur les côtés... C'est égal, c'est déjà mieux. Avec une casquette à carreaux noirs et violets...

Ces derniers mots ont évoqué trop vivement le languissant dormeur des fortifs; elle se tait, laisse son mannequin et s'assied sans mot dire. « Encore une lune ! » songe Antoine.

Lui non plus ne dit rien, remué de rancune et d'envie confuse. Cette Minne si près de lui — il aurait compté ses cils ! — ces petites mains maigres, froides comme des souris,

Digitized by Google

les doigts pointus courant sur les tempes, dans les oreilles... Le grand nez d'Antoine palpite, pour rassembler ce qui flotte encore du parfum de verveine citronnelle... Assis, humble et mécontent, il attend quelque reprise des hostilités. Mais elle rêve, les mains croisées, le regard vague devant elle, inattentive à la gêne d'Antoine, à sa laideur don-quichottesque : grand nez osseux et bon, grands yeux cernés d'adolescent, grande bouche généreuse aux dents carrées et solides, teint inégal, enflammé au menton de quelques rougeurs...

Soudain, Minne s'éveille, serre les lèvres, tend un doigt pointu :

— Là-bas ! dit-elle.

— Quoi ?

— Tu le vois ?

Antoine rabat en visière son chapeau sur ses yeux, regarde, et bâille avec indifférence :

— Oui, je vois. C'est le père Corne. Qu'est-ce qui te prend ?

— Oui, c'est lui, chuchote Minne profondément.

Elle se dresse sur ses pieds fins, jette en avant des bras de Furie :

— Je le déteste !

Antoine sent venir encore une « lune ». Il prend un visage neutre, où la méfiance combat l'apitoiement :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a fait ?... Il m'a fait qu'il est laid, que l'oncle Paul lui a prêté un morceau de verger pour planter des légumes, que je ne peux plus venir ici sans rencontrer le père Corne, qui ressemble à un crapaud, qui pleure jaune, qui sent mauvais, qui plante des poireaux, qui... qui... Dieu ! que je souffre !

Elle se tord les bras, comme un petite fille qui jouerait

Digitized by Google

Phèdre. Antoine craint tout de cette ménade. Mais elle change de visage, se rassied sur la roche plate, tire sa robe sur ses souliers. Ses yeux présagent le potin et le mystère...

— Et puis, tu sais, Antoine...

— Quoi ?

— C'est un vilain homme, le père Corne.

— Oh ! la la !

— Il n'y a pas de « oh ! la la ! » dit Minne vexée. Tu ferais mieux de me croire et de remonter tes chaussettes. Tout le monde n'a pas besoin de savoir que tu portes des caleçons mauves.

Ce genre d'observations plonge Antoine dans une irritation pudique dont Minne se délecte.

— Et puis, il joue du flageolet dans son lit, le dimanche matin !

Antoine se roule le dos dans l'herbe, comme un âne :

— Du flageolet ! Non, Minne, tu es tordante ! Il ne sait pas !

— Je n'ai pas dit qu'il savait en jouer. Je te dis qu'il en joue. Célénie l'a vu. Il est couché, en tricot marron, avec sa tête abominable, il pleure jaune, ses draps sont sales, et il joue du flageolet... Oh !

Un frisson d'horreur secoue Minne de la tête aux pieds... « Les filles, c'est toujours un peu maboul », philosophe tout bas Antoine, qui connaît depuis quinze ans le père Corne, un vieil expéditionnaire aux yeux malades, geignard et malpropre, dont le seul aspect suscite chez Minne une sorte de frénésie répulsive....

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien lui faire, Antoine ?

— A qui ?

— Au père Corne.

— Je ne sais pas, moi...

— Tu ne sais jamais, toi ! As-tu un couteau ?

Digitized by Google

Il pose instinctivement la main sur la poche de son pantalon.

— Non.

— Si ! affirme Minne péremptoire. Prête-le !

Il ricane, gauche comme un ours devant une chatte...

— Dépêche-toi, Antoine !

Elle se jette sur lui, plonge une main hardie dans la poche défendue et s'empare d'un couteau à manche de buis... Antoine, les oreilles violettes, ne dit mot.

— Tu vois, menteur ! Il est joli, ton couteau ! il te ressemble... Viens, le père Corne est parti. On va jouer, Antoine ! on va jouer dans le potager du père Corne ! Les poireaux sont les ennemis, les potirons sont les forteresses : c'est l'armée du père Corne !

Elle brandit, comme une petite fée redoutable, le couteau ouvert; elle divague tout haut et piétine les laitues :

— Han ! aïe donc ! nous traînerons leurs cadavres et nous les violerons !

— Hein ?

— Nous les violerons, je dis ! Dieu, que j'ai chaud !

Elle se jette à plat ventre sur une planche de persil. Antoine, médusé, regarde cette enfant blonde, qui vient de proférer quelque chose de scandaleux :

— J'entends bien... Tu sais que ce ça veut dire ?

— Probable.

— Ah ?

Il ôte son chapeau, le remet, gratte du talon la terre fendillée de sécheresse...

— Que tu es bête, Antoine ! Tu espères toujours m'en remontrer. C'est maman qui m'a expliqué ce que ça signifie.

— C'est... ma tante qui...

— Un jour, dans une leçon, je lisais : « Et leurs sépultures furent violées. » Alors, je demande à maman : « Qu'est-ce que

Digitized by Google

c'est, violer une sépulture ? » Maman dit : « C'est l'ouvrir sans permission... » Eh bien, violer un cadavre, c'est l'ouvrir sans permission. Tu bisques ?... Écoute la cloche du déjeuner ! tu viens ?...

A table, Antoine s'essuie le front avec sa serviette, boit de grands verres d'eau...

— Tu as bien chaud, mon pauvre loup ? lui demande maman.

— Oui, ma tante, nous avons couru; alors...

— Qu'est-ce que tu racontes ? crie du bout de la table cette diablesse de Minne. On n'a pas couru du tout. On a regardé le père Corne qui jardinait !

L'oncle Paul hausse les épaules :

— Il est congestionné, ce gamin-là. Mon garçon, tu me feras le plaisir de te remettre à boire de la gentiane : ça te fera passer tes boutons.

— Ce melon a du mal à descendre, soupire l'oncle Paul, affalé dans un fauteuil de canne.

— C'est l'estomac que vous avez faible, décrète le père Luzeau. Moi, je prends du Combier avant et après mes repas, et je peux manger autant de melon et de haricots rouges que ça me convient.

Le père Luzeau, droit et raide dans un complet de chasse en toile kaki, fume sa pipe, l'œil embusqué sous des poils roussâtres. Ce solide débris est une faiblesse de l'oncle Paul qui se résigne, une fois la semaine, à héberger sa stupidité solennelle de vieux chasseur. Le père Luzeau « pipe » avec bruit, fleure le cabaret et le sang de lièvre, et Minne ne l'aime pas.

« Il a l'air d'un reître, se dit-elle. On prétend que c'est

Digitized by Google

un brave homme, mais il cache son jeu. Cet œil ! il doit enlever des petits enfants et les donner aux porcs. »

Une soirée immobile pèse sur la campagne. Après dîner, pour fuir les lampes cernées de moustiques, de bombyx bruns coiffés d'antennes méphistophéliques, de petits sphinx aux yeux d'oiseaux, fourrés de duvet, l'oncle Paul et son convive, Minne et Antoine sont venus s'asseoir sur la terrasse.

Le feu de la cuisine, la lampe de la salle à manger dardent sur le jardin deux pinceaux de lumière orangée. Les cigales crient comme en plein jour, et la maison, qui a bu le soleil par tous les pores de sa pierre grise, restera tiède jusqu'à minuit.

Minne et Antoine, assis, jambes pendantes, sur le mur bas de la terrasse, ne disent mot. Antoine cherche dans l'obscurité à distinguer les yeux de Minne; mais la nuit est si dense... Il a chaud, il est mal à l'aise dans sa peau, et supporte patiemment cette sensation trop familière.

Minne, immobile, regarde devant elle. Elle écoute les pas de la nuit froisser le sable du jardin et crée dans l'ombre des figures épouvantables qui la font frémir d'aise. Cette heure apaisée et lourde l'emplit d'impatience, et devant tant de beauté calme, elle évoque le Peuple aimé que gouvernent ses songes...

Nuit accablée, où les mains cherchent le froid de la pierre ! Elle sera, le long des fortifications, emplie de fièvre et de meurtre, traversée de sifflements aigus... Minne se tourne, brusque, vers son cousin :

— Siffle, Antoine !

— Siffle quoi ?

— Siffle un grand coup, aussi fort que tu pourras... Plus fort !... Plus fort !... Assez ! tu n'y connais rien !

Elle joint ses mains, fait craquer toutes ses phalanges et bâille au ciel comme une chatte.

Digitized by Google

— Quelle heure est-il ? Il ne va pas s'en aller, ce père Luzeau ?

— Pourquoi ? Il n'est pas tard. Tu as sommeil ?

Une moue de mépris : sommeil !

— Il m'agace, ce vieux !

— Tout t'agace aussi ! C'est un brave homme, un peu bassin...

Elle hausse les épaules et parle droit devant elle dans le noir.

— Tout le monde est un brave homme, avec toi ! Tu n'as donc pas vu ses yeux ? Va, je sais ce que je sais !

— Tu sais peau de balle.

— Sois convenable, je te prie ! A qui crois-tu parler ?... Le père Luzeau est un vétéran du crime.

— Un vétéran du crime, lui ! Minne, s'il t'entendait !...

— S'il m'entendait, il n'oserait plus revenir ici ! Dans sa petite cabane de chasseur, il attire des fillettes, et puis il abuse d'elles, et il les étrangle ! C'est comme ça que la petite Quenet a disparu.

— Oh !

— Oui.

Antoine sent sa cervelle fumer. Il éclate à voix basse, prudemment :

— Mais c'est pas vrai ! Tu sais bien que ses parents ont dit qu'elle était partie pour Paris en compagnie d'un...

— D'un commis-voyageur, je sais. Le père Luzeau les a payés pour ne pas raconter la vérité. Ces gens-là, ça fait tout pour l'argent.

Antoine demeure écrasé une minute, puis son bon sens se révolte. Il s'enhardit jusqu'à saisir, dans ses mains rudes, les poignets de Minne :

— Écoute, Minne, on n'avance pas des horreurs comme ça sans en être sûr ! Qui t'a dit tout ça ?

Digitized by Google

Le halo argenté, autour de la figure invisible de Minne, tremble aux secousses de son rire :

— Ah ! ah ! penses-tu que je serais assez bête pour te dire qui ?

Elle dégage ses poignets, reprend sa raideur d'infante :

— J'en sais bien d'autres, Monsieur ! Mais je n'ai pas assez confiance en vous !

Le grand garçon tendre et gauche se sent tout de suite envie de pleurer, et prend un ton rogue :

— Pas confiance ! est-ce que j'ai jamais rapporté quelque chose ? Encore ce matin, quand le père Corne est venu se plaindre pour ses légumes abîmés, est-ce que j'ai bavardé ?

— Il ne manquerait plus que ça ! C'est l'enfance de l'art.

— Alors ?... supplie Antoine.

— Alors quoi ?

— Tu me diras encore ?...

Il a renoncé à toute parade de dédain, il penche sa longue taille vers cette petite reine indifférente, qui abrite tant de secrets sous ses cheveux de poudre blonde...

— Je verrai, dit-elle.

— Je peux entrer, Antoine ? crie la voix aiguë de Minne derrière la porte.

Antoine, effaré comme une vierge surprise, court de côté et d'autre en criant : « Non ! non ! » et cherche éperdument sa cravate. Un petit grattement d'impatience et Minne ouvre la porte :

— Comment « non, non » ? Parce que tu es en bras de chemise ? Ah ! mon pauvre garçon, si tu crois que ça me gêne !

Digitized by Google

Minne, en bleu de lin, les cheveux lisses sous le ruban blanc, s'arrête devant son cousin, qui noue d'une main nerveuse sa cravate enfin retrouvée. Elle le dévisage de ses profonds yeux noirs, où tremble et se mire l'herbe fine des cils. Devant ces yeux-là, Antoine admire et se détourne. Ils ont la candeur sévère qu'on voit aux yeux des bébés très jeunes, ceux qui sont si sérieux parce qu'ils ne parlent pas encore. Leur eau sombre boit les images, et, pour s'y être miré un instant, Antoine, gêné en manches de chemise comme un guerrier sans cuirasse, perd toute assurance...

— Pourquoi mets-tu de l'eau sur tes cheveux ? questionne Minne agressive.

— Pour que ma raie tienne, donc !

— Ce n'est pas joli, ça te fait des cheveux plaqués de Peau-Rouge.

— Si c'est pour me dire ça que tu viens me voir quand je suis en chemise !

Minne hausse les épaules. Elle tourne dans la chambre, joue à la dame en visite, se penche sur une boîte vitrée, pointe un index :

— Qu'est-ce que c'est que ce papillon-là ?

Il se penche, chatouillé par les cheveux fins de Minne.

— C'est un vulcain.

— Ah !

Saisi d'un grand courage, Antoine a pris Minne par la taille. Il ne sait pas du tout ce qu'il va faire ensuite... Un parfum de citronnelle, blond comme les cheveux de Minne, lui met sous la langue une eau acide et claire...

— Minne, pourquoi ne m'embrasses-tu plus en me disant bonjour ?

Réveillée, elle se dégage, reprend son air pur et grave :

— Parce que ce n'est pas convenable.

— Mais quand il n'y a personne ? comme maintenant ?

Digitized by Google

Minne réfléchit, les mains pendantes sur sa robe :

— C'est vrai, il n'y a personne. Mais ça ne me ferait aucun plaisir.

— Qu'en sais-tu ?

Ayant parlé, il s'effraie de son audace. Minne ne répond rien... Il se remémore, le sang aux joues, un après-midi de lectures vilaines qui l'ont laissé, comme en ce moment, vibrant, les oreilles chaudes et les mains gelées... Minne semble se décider tout à coup :

— Eh bien ! embrasse-moi. Mais il faut que je ferme les yeux.

— Tu me trouves si laid ?

Point touchée du cri humble et sincère, elle hoche la tête, secoue ses boucles brillantes :

— Non. Mais c'est à prendre ou à laisser.

Elle ferme les yeux, reste toute droite, attend. Ses yeux noirs disparus, elle est soudain plus blonde et plus jeune : une fillette endormie... D'un élan mal calculé, Antoine atteint sa joue d'une bouche goulue, veut recommencer... Mais il se sent repoussé par deux petites mains griffues, tandis que les yeux ténébreux, brusquement dévoilés, lui crient sans paroles :

« Va-t'en ! tu n'as pas su me tromper ! Ce n'est pas *lui !* »

Minne dort mal, cette nuit, d'un sommeil inquiet d'oiseau. Quand elle s'est couchée, le ciel bas avançait à l'ouest comme une muraille noire, l'air sec et sableux durcissait les narines... L'oncle Paul, très mal à l'aise, le foie gonflé, a cherché en vain une heure de repos sur la terrasse, et puis il est monté de bonne heure, laissant maman cadenasser les

Digitized by Google

volets, gourmander Célénie : « La petite porte d'en bas ? — Elle est *fromée*. — La lucarne du grenier ? — On l'ouvre jamais. — Ce n'est pas une raison... J'y vais moi-même... »

Pourtant, Minne s'est endormie, bercée par des roulements sourds et doux... Un bref fracas l'éveille, suivi d'un coup de vent singulier, qui débute en brise chuchotante, s'enfle, assaille la maison qui craque tout entière... Puis, un grand calme mort. Mais Minne sait que ce n'est pas fini : elle attend, aveuglée par les lames de feu bleu qui fendent les volets...

Elle n'a pas peur; mais cette attente physique et morale la surmène. Ses pieds et ses mains sont anxieux, et le bout de son nez fin remue d'une angoisse autonome. Elle rejette le drap, relève ses cheveux sur son front, car leur frôlement de fils d'araignée l'agace à crier.

Une autre vague de vent ! Elle accourt en furie, tourne autour de la maison, insiste, secoue humainement les persiennes; Minne entend les arbres gémir... Un vacarme creux couvre leur plainte, le tonnerre sonne vide et faux, rejeté par les échos des petites montagnes... « Ce n'est pas le même tonnerre qu'à Paris, songe Minne, pliée en chien de fusil sur son lit découvert... J'entends la porte de la chambre de maman... Je voudrais voir la figure d'Antoine !... Il fait le brave devant le monde, mais il a peur de l'orage... Je voudrais voir aussi les arbres tendre le dos... »

Elle court à la fenêtre, guidée par les éclairs. Au moment où elle pousse les volets, une lumière foudroyante la frappe, la repousse, et Minne croit qu'elle meurt...

La certitude de vivre lui revient avec l'obscurité. Un vent irrésistible lève ses cheveux tout droits, gonfle les rideaux jusqu'au plafond. Ranimée, Minne peut distinguer, dans la lumière fantastique qui jaillit de seconde en seconde, le jardin torturé, les roses qui se débattent, violacées sous

Digitized by Google

l'éclair mauve, les platanes qui implorent, de leurs mains de feuilles ouvertes et épouvantées, un ennemi invisible et innombrable...

« Tout est changé ! » songe Minne : elle ne reconnaît plus l'horizon paisible des montagnes, dans cette découpure de cimes japonaises, tantôt verdâtres et tantôt roses, et qu'une arborescence étincelante relie tour à tour au ciel tragique.

Minne, visionnaire, s'élance vers l'orage, vers la théâtrale lumière, vers le grondement souverain, de toute son âme amoureuse de la force et du mystère. Elle cueillerait sans peur ces fougères qui donnent la mort, bondirait sur les nuages ourlés de feu, pourvu qu'un regard offensant et flatteur, tombé des paupières languissantes du Frisé, l'en récompensât. Elle sent confusément la joie de mourir pour quelqu'un, devant quelqu'un, et que c'est là un courage facile, pourvu que vous y aident un peu d'orgueil ou un peu d'amour...

Antoine, la figure dans son oreiller, serre les mâchoires à fêler l'émail de ses dents. L'approche de l'orage le rend fou. Il est tout seul, il peut se tordre à l'aise, étouffer dans la plume chaude plutôt que de regarder les éclairs, espérer, avec la ferveur d'un explorateur mourant de soif, les premières gouttes de l'averse apaisante...

Il n'a pas peur, non, — pas positivement. Mais c'est plus fort que lui... Pourtant, la violence extrême de la tempête arrive à détacher de lui-même son égoïste appréhension. Dressé sur son séant, il écoute : « Sûr, ça vient de tomber dans le verger !... Minne ! elle doit mourir de peur !... »

L'évocation précise de Minne affolée, pâle en sa chemise blanche, les cheveux en pluie mêlée d'argent et d'or, précipite dans l'âme d'Antoine un flot de pensées amoureuses et héroïques. Sauver Minne ! courir à sa chambre, l'étreindre à l'instant même où la voix lui manque pour appeler au

Digitized by Google

secours... L'étendre auprès de lui, ranimer sous des caresses ce petit corps froid dont la minceur se féminise à peine... Antoine, les jambes hors du lit, la nuque baissée pour garer son visage des éclairs qui le frappent en gifles, ne sait plus s'il fuit l'orage, ou s'il court chez Minne, quand la vue de ses longues jambes faunesques, dures et velues, arrête son élan : a-t-on idée d'un héros en bannière ?

Pendant qu'il hésite, tour à tour exalté et timide, l'orage s'éloigne, s'amortit en artillerie lointaine... Une à une, les premières gouttes d'un déluge tombent, rebondissent sur les feuilles d'aristoloche comme sur des tambourins détendus... Une dépression exquise accable Antoine et glisse dans tous ses membres l'huile bienfaisante de la lâcheté...

Minne n'apparaît plus sous les traits d'une victime émouvante, mais sous l'aspect, non moins troublant, d'une jeune fille en vêtement de nuit... Prolonger magiquement son sommeil, ouvrir ses bras assouplis, baiser ses paupières transparentes que bleuit le noir caché de ses prunelles...

Recouché au creux du lit tiède, Antoine étire son énervement transformé. Sous le petit jour qui vient, gris et rassurant, il va fermer les yeux, posséder longuement Minne endormie, la plus jeune, la plus menue de son sérail coutumier, où il élit tantôt Célénie, la forte et brune femme de chambre, Polaire aux cheveux courts, Mlle Moutardot, qui fut reine du lavoir Saint-Ambroise, et Didon qui fut reine de Carthage...

Digitized by Google

L'INGÉNUE LIBERTINE

Antoine et Minne, seuls dans la salle à manger sonore, goûtent, debout près de la fenêtre fermée, et regardent, mélancoliques, tomber la pluie. Fine et serrée, elle fuit vers l'est, en voiles lentement remués, comme le pan d'une robe de gaze qui marche. Antoine assouvit sa faim sur une large et longue tartine de raisiné, où ses dents marquent des demi-lunes. Minne tient, le petit doigt en l'air, une tartine plus mince, qu'elle oublie de manger pour chercher là-bas, à travers la pluie, plus loin que les montagnes rondes, quelque chose qu'on ne sait pas... A cause de la pluie froide, elle a repris son fourreau de velours vert empire, sa collerette blanche qui suit la ligne tombante des épaules. Antoine aime tristement cette robe, qui rajeunit Minne de six mois et fait songer à la rentrée d'octobre.

Plus qu'un mois ! et il faudra quitter cette Minne extravagante, qui dit des monstruosités avec un air paisible de ne pas les comprendre, accuse les gens de meurtre et de viol, tend sa joue veloutée et repousse le baiser avec des yeux de haine... Il tient à cette Minne de tout son cœur, en potache dévergondé, en frère protecteur, en amant craintif, en père aussi quelquefois... par exemple le jour où elle s'était

Digitized by Google

coupée avec un canif, et qu'elle serrait les lèvres d'un air dur, pour retenir ses larmes... Cette journée triste gonfle son cœur d'une tendresse dont il rougit devant lui-même. Il étire ses longs bras, glisse un regard vers sa Minne blonde, partie si loin... Il a envie de pleurer, de l'étreindre, et s'écrie :

— Fichu temps !

Minne décroche enfin son regard de l'horizon cendreux et le dévisage, silencieuse. Il s'emporte sans motif :

— Qu'est-ce que tu as à me regarder, avec un air de savoir quelque chose de mal sur mon compte ?

Elle soupire, sa tartine mordue au bout des doigts :

— Je n'ai pas faim.

— Mâtin ! il est pourtant fameux, le raisiné de Célénie !

Minne fronce un nez distingué :

— Il y paraît ! Tu manges comme un maçon.

— Et toi comme une petite chipoteuse !

— Je n'ai pas faim pour du raisiné aujourd'hui.

— Pour quoi as-tu faim ? du beurre frais sur du pain chaud ? du fromage blanc ?

— Non. Je voudrais une pipe en sucre rouge.

— Ma tante ne voudra pas, observe Antoine sans autre étonnement. Et puis, ce n'est pas bon.

— Si, c'est bon ! une pipe en sucre rouge pas trop fraîche, quand le dessus est blanc et un peu mou, et qu'il n'y a plus au milieu qu'un petit tuyau de sucre dur qui craque comme du verre... Porte ma tartine sur le buffet : elle m'agace.

Il obéit et revient s'asseoir aux pieds de Minne, sur une chaise basse.

— Parle-moi, Antoine. Tu es mon ami, distrais-moi !

C'est bien ce qu'il craignait. La dignité d'ami confère à Antoine une gêne extraordinaire. Quand Minne raconte des histoires d'assassinat ou d'outrage aux mœurs, ça va bien; mais parler tout seul, il s'en déclare incapable...

Digitized by Google

— Et puis, tu comprends, Minne, un jeune homme comme moi, ça n'a pas un répertoire d'anecdotes pour jeunes filles !

— Eh bien ! et moi donc ! riposte Minne blessée. Te figures-tu que je pourrais te raconter tout ce qui se passe à mon cours ? Va, la moitié de ces chipies qui viennent au cours en automobile en remontreraient au père Luzeau !

— Non ?

— Si ! Et la preuve, c'est qu'il y en a cinq ou six qui ont des amants !

— Oh ! Tu blagues ! leurs familles le sauraient.

— Pas du tout, Monsieur. Elles sont trop malignes !

— Et toi, comment le sais-tu ?

— J'ai des yeux peut-être !

Ah ! oui, elle a des yeux ! Des yeux terriblement sérieux qu'elle penche sur Antoine à lui donner le vertige...

— Tu as des yeux, oui... Mais leurs parents aussi ! Où se rencontreraient-elles, tes copines, avec leurs amants ?

— A la sortie des cours, tiens ! réplique Minne indémontable. Ils échangent des lettres.

— Ah ! ben vrai ! s'ils n'échangent que des lettres !...

— Qu'est-ce que tu as à rire ?

— Eh bien ! elles ne courent pas le risque d'écoper un enfant, tes amies !

Minne bat des cils et se méfie de sa science incomplète :

— Je ne dis que ce que je veux dire. Penses-tu que je vais livrer à... à la honte... l'élite de la société parisienne ?

— Minne, tu parles comme un feuilleton !

— Et toi, comme un voyou !

— Minne, tu as un sale caractère !

— C'est comme ça ? je m'en vais.

— Eh bien ! va-t'en !

Elle se détourne, très digne, et va quitter la chambre, lorsqu'un brusque rayon, jailli d'entre les nuées, provoque

Digitized by Google

chez les deux enfants le même « ah ! » de surprise : le soleil ! quel bonheur ! L'ombre digitée des feuilles de marronnier danse à leurs pieds sur le parquet...

— Viens, Antoine ! courons !

Elle court au jardin, qui pleure encore, suivie d'Antoine qui traîne ses semelles avec mauvaise grâce. Elle longe les allées encore trempées, contemple le jardin rajeuni. Au loin, l'échine des montagnes fume comme celle d'un cheval surmené, et la terre finit de boire dans un silence fourmillant.

Devant l'arbre à perruque, Minne s'arrête, éblouie. Il est pomponné, vaporeux et rose comme un ciel Trianon : de sa chevelure en nuages pommelés, diamantée d'eau, ne va-t-on pas voir s'envoler des Amours nus, de ceux qui tiennent des banderoles bleu tendre et qui ont trop de vermillon aux joues et au derrière ?...

L'espalier ruisselle, mais les pêches en forme de citrons, qu'on nomme tétons-de-Vénus, sont demeurées sèches et chaudes sous leur velours imperméable et fardé... Pour secouer les roses lourdes de pluie, Minne a relevé ses manches et montre des bras d'ivoire fluets, irisés d'un duvet encore plus pâle que ses cheveux; et Antoine, morose, se mord les lèvres en pensant qu'il pourrait baiser ces bras, caresser sa bouche à ce duvet d'argent...

La voilà accroupie au-dessus d'une limace rouge, et le fin bout de ses boucles trempe dans une flaque d'eau :

— Regarde, Antoine, comme elle est rouge et grenue ! On dirait qu'elle est en « sac de voyage » !

Il ne daigne pas pencher son grand nez qui boude.

— Antoine, s'il te plaît, retourne-la : je voudrais savoir s'il fera beau demain.

— Comment ?

— C'est Célénie qui m'a appris : si les limaces ont de la terre au bout du nez, c'est signe de beau temps.

Digitized by Google

— Retourne-la, toi !

— Non, ça me dégoûte.

En grognant pour sauvegarder sa dignité, Antoine retourne, d'un brin de bois, la limace qui bave et se crispe. Minne est très attentive :

— A quel bout est son nez, dis ?

Accroupi près d'elle, Antoine ne peut défendre à son regard de glisser vers les chevilles de Minne, sous le jupon blanc à feston, jusqu'aux dents brodées du petit pantalon... Le vilain animal, en lui, tressaille : il songe qu'un geste brusque renverserait Minne dans l'allée humide... Mais elle se lève d'un bond :

— Viens, Antoine ! nous allons ramasser des courgelles sous le cornouiller !

Rose d'animation, elle l'entraîne vers le potager lavé et reconnaissant. La tôle gondolée des choux déborde de pierreries, et les arbres fins qui portent la graine des asperges balancent un givre rutilant...

— Minne ! un escargot rayé ! Regarde : on dirait un berlingot.

Escargot
Manigot,
Montre-moi tes cornes !
Si tu m' les montres pas,
J'te ferai prendre
Par ton père,
Par ta mère,
Par le roi de France !

Minne chante la vieille ronde de sa voix haute et pure, puis s'interrompt soudain :

— Un escargot double, Antoine !

— Comment, double ?

Digitized by Google

Il se baisse et reste penaud, n'osant toucher les deux escargots accolés, ni regarder Minne qui se penche :

— N'y touche pas, Minne ! c'est sale !

— Pourquoi sale ? Pas plus sale qu'une amande ou une noisette... C'est un escargot philippine !

Après cette grande pluie, la chaleur est revenue brutale, à peine supportable, et la Maison Sèche a refermé ses persiennes.

Comme le dit maman, dolente dans ses percales claires : « La vie n'est plus possible ! » L'oncle Paul tue dans sa chambre les lentes heures du jour, et la salle à manger sombre, pleine d'échos et de craquements, abrite de nouveau Minne alanguie, Antoine bienheureux... Il est assis en face de sa cousine et dispose mollement les treize paquets de cartes d'une patience. Il est ravi d'avoir devant lui Minne changée, qui a relevé hardiment ses cheveux en chignon haut « pour avoir frais ». Elle découvre, en tournant la tête, une nuque blanche, bleutée comme un lis dans l'ombre, où des cheveux impalpables, échappés du chignon, se recroquevillent avec une grâce végétale.

Sous cette coiffure qui la déguise en « dame », Minne parade d'un air aisé et tranchant, qui relègue loin Antoine et ses essais d'élégance : pantalon de coutil blanc, chemise en tussor, ceinture haute bien sanglée... Sans qu'il s'en doute, avec sa chemise de soie rouge, ses cheveux noirs et son teint hâlé, il ressemble terriblement à un cow-boy du Nouveau-Cirque. Pour la première fois, Antoine éprouve l'indigence des moyens de plaire, et qu'un amoureux ne saurait être beau, s'il n'est aimé...

Digitized by Google

Minne se lève, brouille les cartes :

— Assez ! il fait trop chaud !

Elle s'en va aux volets clos, applique son œil au trou rond qu'y fora un taret, et assiste à la chaleur comme à un cataclysme :

— Si tu voyais ! Il n'y a pas une feuille qui bouge... Et le chat de la cuisine ! il est fou, cet animal, de se cuire comme ça ! Il attrapera une insolation, il est déjà tout plat... Tu peux me croire, je sens la chaleur qui me vient dans l'œil par le trou du volet !

Elle revient en agitant les bras « pour faire de l'air » et demande :

— Qu'est-ce qu'on va faire, nous ?

— Je ne sais pas... Lisons...

— Non, ça tient chaud.

Antoine enveloppe du regard Minne, si mince dans sa robe transparente :

— Ça ne pèse pas lourd, une robe comme ça !

— Encore trop ! Et pourtant je n'ai rien mis dessous, presque : tiens...

Elle pince et lève un peu l'ourlet de sa robe, comme une danseuse excentrique. Antoine entrevoit les bas de fil havane, ajourés sur la cheville nacrée, le petit pantalon dentelé, serré au-dessus des genoux... Les cartes à patience, échappées de ses mains tremblantes, glissent à terre...

— Je ne serai pas si bête que la dernière fois, songe-t-il, affolé.

Il avale un grand coup de salive et réussit à feindre l'indifférence :

— Ça, c'est pour en bas... mais tu as peut-être chaud par en haut, dans ton corsage ?

— Mon corsage ? j'ai juste ma brassière et ma chemise en dessous... tâte !

Digitized by Google

Elle s'offre de dos, la tête tournée vers lui, cambrée et les coudes levés. Il tend des mains rapides, cherche la place plate des petits seins... Minne, qu'il a effleurée à peine, saute loin de lui, avec un cri de souris, et éclate d'un rire secoué qui lui emplit les yeux de larmes :

— Bête ! bête ! Oh ! ça, c'est défendu ! ne me touche jamais sous les bras ! je crois que j'aurais une attaque de nerfs !

Elle est énervée, il la croit provocante, et d'ailleurs il a frôlé, sous les bras moites de la fillette, un tel parfum... Toucher la peau de Minne, la peau secrète qui ne voit jamais le jour, feuilleter les dessous blancs de Minne comme on force une rose — oh ! sans lui faire de mal, pour voir... Il s'efforce à la douceur, en se sentant des mains singulièrement maladroites et puissantes...

— Ne ris pas si haut ! chuchote-t-il en avançant sur elle.

Elle se remet lentement, rit encore en frissonnant des épaules, et s'essuie les yeux du bout des doigts :

— Tiens, tu es bon, toi ! je ne peux pas m'en empêcher ! ne recommence pas, surtout !... Non, Antoine, ou je crie !

— Ne crie pas ! prie-t-il très bas.

Mais, comme il continue d'avancer, Minne recule, les coudes serrés à la taille pour garantir la place chatouilleuse. Bientôt bloquée contre la porte, elle s'y arc-boute, tend des mains qui menacent et supplient... Antoine saisit ses poignets fins, écarte ses bras peureux et songe alors que deux autres mains lui seraient en ce moment bien utiles... Il n'ose pas lâcher les poignets de Minne incertaine, silencieuse, dont il voit bouger les yeux comme une eau remuée...

Des cheveux envolés frôlent le menton d'Antoine, y suscitent une démangeaison enragée qui se propage sur tout

Digitized by Google

son corps, en flamme courante... Pour l'apaiser, sans lâcher les poignets de Minne, il écarte davantage les bras, se plaque contre elle et s'y frotte à la manière d'un chien jeune, ignorant et excité...

Une ondulation de couleuvre le repousse, les poignets fins se tordent dans ses doigts comme des cous de cygnes étranglés :

— Brutal ! brutal ! lâche-moi !

Il recule d'un saut contre la fenêtre, et Minne reste contre la porte où elle semble clouée, mouette blanche aux yeux noirs et mobiles... Elle n'a pas bien compris. Elle s'est sentie en danger. Tout ce corps de garçon appuyé au sien, si fort qu'elle en sent encore les muscles durs, les os blessants... Une colère tardive la soulève, elle veut parler, injurier, et éclate en grosses larmes chaudes, cachée dans son tablier relevé...

— Minne !

Antoine, stupéfait, la regarde pleurer, tourmenté de chagrin, de remords, et de la crainte aussi que maman revienne...

— Minne, je t'en supplie !

— Oui, sanglote-t-elle, je dirai... je dirai...

Antoine jette son mouchoir à terre, d'un mouvement rageur :

— Naturellement ! « Je le dirai à maman ! » Les filles sont toutes les mêmes, elles ne savent que rapporter ! Tu ne vaux pas mieux que les autres !

Instantanément, Minne découvre un visage offensé où les cheveux et les larmes ruissellent ensemble.

— Oui, tu crois ça ? Ah ! je ne suis bonne qu'à rapporter ? Ah ! je ne sais pas garder de secrets ? Il y a des filles, Monsieur, qu'on brutalise et qu'on insulte...

— Minne !

Digitized by Google

— ... Et qui en ont plus lourd sur le cœur que tous les collégiens du monde !

Ce vocable innocent de « collégien » pique Antoine à l'endroit sensible. Collégien ! cela dit tout : l'âge pénible, les manches trop courtes, la moustache pas assez longue, le cœur qui gonfle pour un parfum, pour un murmure de jupe, les années d'attente mélancolique et fiévreuse... La colère brusque qui échauffe Antoine le délivre de sa trouble ivresse : maman peut entrer, elle trouvera cousin et cousine debout l'un devant l'autre, qui se mesurent avec ce geste du cou familier aux coqs et aux enfants rageurs. Minne s'ébouriffe, comme une poule blanche, le chignon en bataille, mousselines froissées; Antoine, en nage, relève ses manches de soie rouge de la manière la moins chevaleresque... Et maman paraît, arbitre en percale claire, portant sur ses mains ouvertes deux assiettes de prunes blondes...

Ce soir-là, Minne rêve dans sa chambre avant de se déshabiller. Autour d'un ruban blanc, elle roule lentement la dernière boucle de sa chevelure et demeure immobile, debout, les yeux ouverts et aveugles sur la flamme de la petite lampe. Tous ses cheveux roulés, liés de rubans blancs, la coiffent bizarrement de six escargots d'or, deux sur le front, deux sur les oreilles, deux sur la nuque, et lui donnent un air de villageoise frisonne...

Les volets clos enferment l'air pesant, et l'on entend distinctement, dans l'épaisseur de leur bois, le précieux travail du ver. Si l'on ouvrait, les moustiques se rueraient vers la lampe, chanteraient aux oreilles de Minne, qui bondirait comme une chèvre, et marbreraient ses joues délicates de piqûres roses et boursouflées...

Minne rêve, au lieu de se déshabiller, bouche pensive, yeux fixes et noirs où se mire, toute petite, l'image de la

Digitized by Google

lampe, beaux yeux somnambuliques sous les sourcils de velours blond, dont la courbe noble prête tant de sérieux à cette figure enfantine...

Minne pense à Antoine, à l'affolement qui le rendit soudain si brutal et si tremblant. Elle ne sait guère jusqu'où fût allée la lutte, mais elle voue au collégien une sourde rancune de ce qu'il fut, à cet instant-là, Antoine et non un autre. Elle en souffre, seule devant elle-même, comme pour un inconnu qu'elle eût embrassé par méprise dans l'obscurité. Point d'indulgence, même physique, pour le pauvre petit mâle ardent et maladroit : Minne proteste, de tout son être, contre une erreur sur la personne. Car, si le nonchalant dormeur du boulevard Berthier fût sorti, au passage de Minne, de son menaçant sommeil, si les mains fines et moites eussent saisi les poignets de la petite fille et qu'un corps trop souple, fleurant la paresse et le sable chaud, se fût étiré contre le sien, Minne frémit à pressentir qu'un tel assaut, renforcé de gestes doux, de regards insultants, l'eût trouvée soumie, à peine étonnée...

« Il faut attendre, attendre encore », songe-t-elle obstinément. « Il s'évadera de sa prison et reviendra m'attendre au coin de l'avenue Gourgaud. Alors je partirai avec lui. Il m'imposera à son peuple, il m'embrassera — sur la bouche — devant tous, pendant qu'ils gronderont d'envie... Notre amour croîtra dans le péril quotidien... »

La Maison Sèche craque. Aussi léger qu'une robe traînante, un vent chaud balaie, dehors, les fleurs tombées du jasmin de Virginie...

❀

« On aurait vu des choses plus ridicules ! » conclut Antoine en lui-même. Il pointille à l'encre le bois de son

Digitized by Google

pupitre, mord son porte-plume en merisier odorant. Le thème latin l'écœure presque physiquement; il éprouve prématurément cette défaillance de la rentrée, qui blêmit les collégiens au matin du premier octobre... A mesure que septembre s'écoule, l'âme d'Antoine se tourne désespérément vers Minne, Minne blanche aux reflets dorés, Minne, image rafraîchissante d'un juillet libre, d'un beau mois neuf et brillant comme une monnaie vierge, Minne fuyante, insaisissable autant que l'heure même, Minne et les vacances !... Oh ! garder Minne, s'affiner peu à peu au contact de sa duplicité voilée de candeur ! Il y a bien une solution, un arrangement, une conclusion lumineuse et naturelle... « On a vu, se répète-t-il pour la vingtième fois, des choses plus ridicules que des fiançailles à longue échéance entre un garçon de dix-huit ans et une jeune fille de quinze... Dans les familles princières, par exemple... » Mais à quoi bon argumenter ? Minne voudra ou ne voudra pas, voilà tout. Le hochement de tête d'une petite fille aux cheveux d'or peut suffire à changer le monde...

Onze heures sonnent. Antoine s'est levé, tragique, comme si cette pendule Louis-Philippe sonnait son heure dernière... La glace de la cheminée lui renvoie l'image résolue d'un grand diable au nez aventureux, dont les yeux, sous l'abri touffu des sourcils, disent : « Vaincre ou mourir ! » Il franchit le corridor, frappe chez Minne d'un doigt assuré... Elle est toute seule, assise, et fronce un peu les sourcils parce qu'Antoine a claqué la porte.

— Minne ?

— Quoi ?

Elle n'a dit qu'un mot. Mais ce mot, mais cette voix signifient tant de méchantes choses sèches, de défiance, de politesse exagérée... Le vaillant Antoine ne faiblit pas :

— Minne ! Minne... m'aimes-tu ?

Digitized by Google

Habituée aux façons incohérentes de ce sauvage, elle le regarde de profil, sans tourner la tête. Il répète :

— Minne, m'aimes-tu ?

Une intraduisible expression d'ironie, de pitié négligente, d'inquiétude, anime cet œil noir, coulé en coin entre les cils blonds; un sourire fugitif étire la bouche nerveuse... En une seconde, Minne a revêtu ses armes.

— Si je t'aime ? Bien sûr que je t'aime !

— Je ne te demande pas si c'est bien sûr; je te demande si tu m'aimes ?

L'œil noir s'est détourné. Minne regarde la fenêtre et ne montre qu'un profil presque irréel de fragilité, aux lignes fondues dans la lumière dorée...

— Fais attention, Minne. C'est une chose très grave que je veux te dire. C'est aussi une chose très grave que tu vas répondre... Minne, est-ce que tu m'aimerais assez pour m'épouser plus tard ?

Cette fois, elle a bougé ! Antoine voit, en face de lui, une sorte d'ange têtu, dont les yeux menaçants parlaient déjà avant que sa voix eût répondu :

— Non.

Il ne ressent pas, d'abord, la douleur physique prévue, la douleur espérée qui l'eût empêché de penser. Il a seulement l'impression que son tympan crevé laisse sa cervelle s'emplir d'eau, mais il fait bonne figure.

— Ah ?

Minne juge superflue une seconde réponse. Elle guette Antoine en dessous, la tête penchée. L'un de ses pieds, avancé, bat le parquet imperceptiblement.

— Est-ce indiscret, Minne, de te demander les raisons de ton refus ?

Elle soupire, d'un long souffle qui soulève, comme des plumes, les cheveux égarés sur ses joues. Elle mord, pensive,

Digitized by Google

l'ongle de son petit doigt, considère amicalement le malheureux Antoine qui, raide comme à la parade, laisse stoïquement la sueur rouler le long de ses tempes, et daigne enfin répondre :

— C'est que je suis fiancée.

Elle est fiancée. Antoine n'a rien pu obtenir de plus. Toutes les questions ont échoué devant ces yeux sans fond, cette bouche serrée sur un secret ou sur un mensonge.. Seul à présent dans sa chambre, Antoine crispe ses mains dans ses cheveux et essaie de réfléchir...

Elle a menti. Ou bien elle n'a pas menti. Il ne sait, des deux, quel est le pire. « Les filles, c'est terrible ! » songe-t-il ingénument. Des lambeaux de romans passent tout imprimés devant ses yeux : « La cruauté de la femme... la duplicité de la femme... l'inconscience féminine... Ils ont peut-être souffert, ceux qui écrivaient cela », pense-t-il avec une pitié soudaine... « Mais au moins, ils ont fini de souffrir et, moi, je commence... Si j'allais demander la vérité à ma tante ? » Il sait bien qu'il n'ira pas, et ce n'est pas seulement la timidité qui l'arrête, c'est que tout lui est sacré, qui lui vient de Minne. Confidences, mensonges, aveux : les précieuses paroles de Minne à Antoine doivent s'enfouir en lui, dépôt inestimable qu'il gardera contre tous...

« Minne est fiancée ! » Il se répète ces trois mots avec un désespoir respectueux, comme si sa Minne blonde avait conquis un grade notable; il dirait à peu près de même : « Minne est chef d'escadron », ou bien : « Minne est première en thème grec. » Ce n'est pas sa faute, à cet amant sincère, s'il n'a que dix-huit ans.

C'est un pitoyable corps qui se roule, à demi vêtu, sur le lit d'Antoine. Le pauvre enfant peine, dans ses soupirs de bûcheron, à comprendre ceci : que la douleur peut enfiévrer les sens, et qu'il lui faudra longtemps mûrir, sans doute, pour souffrir purement.

Digitized by Google

MINNE est malade. La maison s'agite en silence; maman a des yeux rouges dans une figure tirée. L'oncle Paul a parlé de fièvre de croissance, de mauvais moments à passer, d'embarras gastrique... Maman perd la tête. Sa chérie, son petit soleil, son poussin blanc a la fièvre et reste couchée depuis deux jours...

Antoine erre, prêt à s'accuser de tout ce qui arrive; par la porte entre-bâillée, il glisse dans la chambre de Minne son long museau; mais ses gros souliers craquent et des « chut ! chut ! » le chassent jusqu'au bas de l'escalier. A peine a-t-il entrevu Minne couchée, pâle, dans le lit à perse bleue et verte... Elle boit un peu de lait, très peu, avec un petit bruit de ses lèvres sèches, puis retombe et soupire... Sauf le cerne mauve des yeux, et ce pli au coin des ailes fines du nez, on la croirait couchée par caprice. Seulement, le soir, quand maman a tiré les rideaux, allumé la veilleuse dans le verre bleu, voilà que Minne soupire plus fort, remue les mains, s'assoit, se recouche, et commence à murmurer des choses indistinctes : « Il dort... il fait semblant de dormir... la reine... la reine Minne », de courtes phrases puériles, enfin, à la manière d'un enfant qui rêve haut...

Digitized by Google

Par une aube de brouillard rouge, qui sent la mousse humide, le champignon et la fumée, Minne s'éveille, en déclarant qu'elle se sent guérie. Avant que maman en croie sa joie, Minne bâille, montre une langue pâlotte mais pure, s'étire longue, longue, dans son lit, et pose cent questions : « Quelle heure est-il ? où est Antoine ? est-ce qu'il fait beau ? est-ce que je peux avoir du chocolat ?... »

Le surlendemain, elle déguste, au bout d'une mouillette, le lait blanc et la crème jaune d'un œuf à la coque. Minne, gourmande, bien calée entre deux oreillers, joue à la convalescente. L'air délicieux, par la fenêtre ouverte, gonfle les rideaux et fait penser à la mer...

Minne se lèvera demain. Aujourd'hui, il fait humide et les feuilles pleuvent. Le vent d'ouest chante sous les portes, avec une voix d'hiver, une voix qui donne envie de cuire des châtaignes dans la cendre. Minne serre sur ses épaules un grand châle de laine blanche, et ses cheveux nattés découvrent ses oreilles de porcelaine rosée. Elle admet Antoine à lui tenir compagnie, et il en témoigne une gratitude discrète de chien trouvé. Le menton amenuisé de Minne l'attendrit aux larmes : il voudrait prendre cette petite dans ses bras, la bercer et l'endormir... Pourquoi faut-il qu'il lise, dans les yeux noirs mystérieux, tant de malice et si peu de confiance ? Antoine a déjà lu à haute voix, parlé de la température, de la santé de son père, du départ proche, et ce regard pénétrant ne désarme pas ! Il va reprendre le roman commencé; mais une main effilée se tend hors du lit, l'arrête :

— Assez, prie Minne. Ça me fatigue.

— Tu veux que je m'en aille ?

— Non... Antoine, écoute ! Je n'ai confiance, ici, qu'en toi... Tu peux me rendre un grand service.

— Oui ?

Digitized by Google

— Tu vas écrire une lettre pour moi. Une lettre que maman ne doit pas voir, tu comprends ? Si maman me voit écrire dans mon lit, elle pourrait demander à qui j'écris... Toi, tu écris là, à cette table, tu me tiens compagnie, personne n'a rien à y voir... Je voudrais écrire à mon fiancé.

Elle peut guetter, à ce coup, la figure de son cousin : Antoine, très en progrès, n'a pas bronché. A vivre près de Minne, il a gagné le sens de l'extraordinaire et du variable. Simple comme la férocité de Minne, cette idée l'a traversé : « Je vais écrire sans faire semblant de rien; alors, je saurai qui *il* est, et je le tuerai. »

Sans parler, il suit, docile, les instructions de Minne.

— Dans mon buvard... non, pas ce papier-là... du blanc sans chiffre... nous sommes obligés de prendre tant de précautions, lui et moi !...

Lorsqu'il s'est assis, qu'il a humecté la plume neuve, affermi le sous-main, elle dicte :

— « Mon bien-aimé... »

Il ne tressaille pas. Il n'écrit pas non plus. Il regarde Minne profondément, sans colère, jusqu'à ce qu'elle s'impatiente.

— Eh bien ! écris donc !

— Minne, dit Antoine d'une voix changée et lente, pourquoi fais-tu cela ?

Elle croise sur sa poitrine son châle blanc, d'un geste de défiance. Une émotion nouvelle rosit ses joues transparentes. Antoine lui paraît étrange, et c'est à son tour de le regarder, d'un air lointain et divinateur. Peut-être découvre-t-elle, à travers lui, l'instant d'un regret, l'Antoine qu'il sera dans cinq ou six ans, grand, solide, à l'aise dans sa peau comme dans un vêtement à sa taille, n'ayant gardé d'aujourd'hui que ses doux yeux de brigand noir ?...

— Pourquoi, Minne ? Pourquoi me fais-tu cela ?

Digitized by Google

— Parce que je n'ai confiance qu'en toi.

Confiance ! elle a trouvé le mot qui suffit à abîmer la volonté d'Antoine... Il obéira, il écrira la lettre, soulevé par ce flot de lâcheté sublime qui a absous tant de maris complaisants, tant d'amants humbles et partageurs...

— « Mon bien-aimé, que tes chers yeux ne s'étonnent pas d'une écriture qui n'est pas la mienne. Je suis malade, et quelqu'un de dévoué... »

La voix de Minne hésite, semble traduire mot à mot un texte difficile...

— « quelqu'un de dévoué... veut bien te donner de mes nouvelles, pour que tu te rassures, que tu te donnes tout à ta dangereuse carrière... »

« Sa dangereuse carrière ! » rumine Antoine. « Il est chauffeur ?... ou sous-dompteur chez Bostock ? »

— Tu y es, Antoine ?... « Ta dangereuse carrière. Mon bien-aimé... quand me retrouverai-je dans tes bras et respirerai-je ta chère odeur ?... »

Une grande vague amère emplit le cœur de celui qui écrit. Il endure tout cela comme un rêve pénible, dont on souffre à mourir en sachant que c'est un rêve...

— « Ta chère odeur... Je voudrais parfois oublier que je fus à toi... » Tu y es, Antoine ?

Il n'y est pas. Il tourne vers elle une figure de noyé, une figure enlaidie et suffoquée qui irrite Minne sur-le-champ :

— Eh bien ! va donc !

Il ne va pas. Il secoue la tête, comme pour chasser une mouche...

— Tu ne dis pas la vérité, dit-il enfin. Ou bien tu perds la tête. Tu n'as pas appartenu à un homme.

Rien, plus que l'incrédulité, ne peut exaspérer Minne. Elle ramasse sous elle, avec une grâce brusque, ses jambes cachées.

Digitized by Google

Les lumineux yeux noirs, dévoilés, accablent Antoine de leur colère :

— Si ! crie-t-elle, je lui ai appartenu !

— Non !

— Si !

— Non !

— Si !...

Et elle jette comme un argument sans réplique :

— Si ! je te dis, puisque c'est mon amant !

L'effet sur Antoine, d'un mot aussi catégorique, est au moins surprenant. Toute son attitude obstinée et tendue s'assouplit. Il pose son porte-plume, soigneusement, au bord de l'encrier, se lève sans renverser sa chaise et s'approche du lit où trépide Minne. Elle ne fait pas attention qu'aux prunelles d'Antoine luit la singulière et fauve douceur d'une bête qui va bondir...

— Tu as un amant ? tu as couché avec lui ? demande-t-il très bas.

Comme sa voix appuie, presque mélodieuse, sur les derniers mots !... La vive rougeur de Minne avoue, croit-il, sa faute.

— Certainement, Monsieur ! j'ai couché avec lui !

— Oui ? où donc ?

Par un renversement des rôles qu'elle n'aperçoit pas, c'est Minne qui répond, embarrassée, à un Antoine agressif, plein d'une lucidité qu'elle n'avait point prévue...

— Où ? ça t'intéresse ?

— Ça m'intéresse.

— Eh bien ! la nuit... sur le talus des fortifications.

Il réfléchit, fixe sur Minne des yeux rapetissés et prudents.

— La nuit... sur le talus... Tu sortais de la maison ? ta mère n'en sait rien ?... non, je veux dire : c'est quelqu'un dont tu ne pouvais expliquer la présence chez ta mère ?

Digitized by Google

Elle répond « oui » d'un grave hochement de tête.

— Quelqu'un... de condition inférieure ?

— Inférieure !

Redressée, tremblante, elle le foudroie du sombre éclat de ses yeux grands ouverts, ses nobles petites narines, serrées et farouches, palpitent. « Inférieur ! » Inférieur, cet ami silencieux et menaçant, dont le corps souple, jeté en travers du trottoir, feignait une mort gracieuse !... Narcisse en jersey rayé, évanoui au bord d'une source... Inférieur, le héros de tant de nuits, qui cache sous ses vêtements le couteau tiède et porte les marques roses de tant d'ongles épouvantés !...

— Je te demande pardon, Minne, dit Antoine très doux. Mais... tu parles de dangereuse carrière... Qu'est-ce qu'il fait donc, ton... ton ami ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Une dangereuse carrière... poursuit Antoine patiemment, cauteleusement... Il y en a beaucoup, de dangereuses carrières... Il pourrait être couvreur... ou conducteur d'automobile...

Elle arrête sur lui des yeux meurtriers :

— Tu veux le savoir, ce qu'il fait ?

— Oui, j'aimerais mieux...

— Il est assassin.

Antoine hausse ses sourcils de Méphistophélès départemental, ouvre une bouche badaude et part d'un jeune éclat de rire. Cette bonne grosse plaisanterie le remet, et il tape sur ses cuisses d'un air plus convaincu que distingué...

Minne frémit; dans ses yeux, où se mire un couchant rouge de septembre, passe l'envie distincte de tuer Antoine...

— Tu ne me crois pas ?

— Si... si... Oh ! Minne, quelle toquée tu fais !

Minne ne connaît plus de raison, ni de patience :

— Tu ne me crois pas ? Et si je te le montrais ! Si je te

Digitized by Google

le montrais vivant ? Il est beau, plus beau que tu ne seras jamais, il a un jersey bleu et rouge, une casquette à carreaux noirs et violets, des mains douces comme celles d'une femme ; il tue toutes les nuits d'affreuses vieilles qui cachent de l'argent dans leur paillasse, des vieux abominables qui ressemblent au père Corne ! Il est chef d'une bande terrible, qui terrorise Levallois-Perret. Il m'attend, le soir, au coin de l'avenue Gourgaud...

Elle s'arrête, suffoquée, cherchant une dernière flèche à enfoncer :

— ... il m'attend là, et, quand maman est couchée, je vais le retrouver, et nous passons la nuit ensemble !

Elle n'en peut plus, elle s'adosse aux oreillers, attend qu'Antoine éclate. Mais rien ne paraît chez lui qu'une inquiétude circonspecte, le souci d'avoir provoqué chez Minne un retour de fièvre, de délire léger...

— Je m'en vais, Minne...

Elle ferme les yeux, soudain pâle et dégrisée :

— C'est ça : va-t'en !

— Minne, tu n'es pas fâchée contre moi ?

Elle fait « non, non » d'un signe excédé.

— Bonsoir, Minne...

Il prend sur le drap une petite main sèche, chaude, inerte, hésite à la baiser et la repose doucement, doucement, comme un objet délicat dont il ne sait pas se servir...

Digitized by Google

Depuis que Minne a quitté la Maison Sèche, des dimanches ont passé, ramenant, autour de la tarte traditionnelle, l'oncle Paul et Antoine. Minne détourne d'eux ses yeux sauvages, parce que la vue de l'oncle Paul, jaune, fripé, offense sa fraîche et cruelle jeunesse, parce qu'Antoine, sous sa livrée noire à boutons dorés, a retrouvé sa dégaine d'enfant de troupe grandi trop vite, cuit au soleil...

Minne a repris ses cours quotidiens et ne cherche même plus, au coin de l'avenue déserte, l'inconnu à qui elle donne tous ses songes : le trottoir miroite d'averses ou sonne gelé sous le talon, comme aux matins de décembre... Maman brode, le soir, sous la lampe, se retourne parfois pour scruter innocemment le visage de sa chérie, et retombe dans sa paix active de mère tendre et aveugle... Il ne faut pas en vouloir à maman, si Dieu l'a pourvue d'un don d'amour sans discernement. Tant d'honnêtes poules couvèrent, sous leurs ailes rognées, l'essor, bleu et vert métallique, d'un beau canard sauvage !

Digitized by Google

« C'est Lui ! c'est Lui ! Je reconnais sa démarche ! »

Minne, penchée à tomber, crispe sur l'appui de la fenêtre ses deux mains, que l'exaltation glace... Ses yeux, son cœur le reconnaissent, à travers la nuit...

« Il n'y a que Lui pour marcher ainsi ! Qu'il est souple ! A chaque pas, on voit balancer ses hanches... La prison l'a maigri, on dirait... Est-ce la même casquette, à carreaux noirs et violets ? Il m'attend ! il est revenu ! Je voudrais me montrer... Il s'en va... Non ! il revient ! »

C'est un long rôdeur d'une souplesse désossée, qui fume et se promène. La clarté d'une fenêtre ouverte, à cette heure, l'étonne : il lève la tête. Minne, affolée, jurerait qu'elle reconnaît sur ce visage levé une pâleur unique, et la fumée de la cigarette monte vers elle comme un encens.

— Psst ! fait Minne.

L'homme s'est retourné, d'une manière courbe qui révèle la bête toujours au guet. C'est cette gosse, là-haut ? à qui en veut-elle ?

Une petite voix légère demande :

— Vous venez me chercher ? il faut descendre ?

A tout hasard, parce que la silhouette est jeune et fine, l'homme envoie, des deux mains, une obscène et gouailleuse réplique. « Bien sûr, c'est le signe ! » se dit Minne. « Mais je ne peux pas descendre comme ça. »

Fiévreuse, elle recommence la parure baroque de l'an dernier — le ruban rouge au cou, le tablier à poches, le chignon — oh ! ce peigne qui glisse tout le temps !... Faut-il prendre un manteau ? Non : on n'a pas froid quand on s'aime... Vite, en bas !

Digitized by Google

Les pieds bondissants de Minne, chaussés des mules rouges, effleurent le tapis... Un craquement terrible ! Minne, dans sa hâte, a oublié la dix-huitième marche, disjointe, qui gémit comme une porte rouillée... Elle s'aplatit, les mains au mur, retient son souffle... Rien n'a bougé dans la maison. En bas, les verrous de sûreté obéissent à la petite main qui tâtonne : la porte tourne, muette; mais comment la refermer sans bruit ?

« Eh bien ! je ne la referme pas ! »

Il fait frais, presque froid. Le vent, qui n'agite plus de feuilles aux platanes dépouillés, fait chanceler la clarté des becs de gaz...

« Où est-il ? »

Personne dans l'avenue... Quelle direction choisir ? Minne, désolée, tord enfantinement ses mains nues... Ah ! là-bas, une forme s'éloigne...

« Oui, oui, c'est lui ! »

Une main au chignon qui oscille, l'autre tenant la jupe légère, elle s'élance. L'heure inusitée, la gravité de ce qu'elle accomplit, portent Minne sur des pieds qui touchent à peine la terre. Elle étendrait les bras et volerait sans plus de surprise. Elle se dit seulement : « C'est mon âme qui court ! » Il faut courir, et très vite, car la longue forme de celui qu'elle suit n'est plus, du côté de la porte Malesherbes, qu'une larve onduleuse...

Minne dépasse l'avenue Gourgaud, atteint la grille du chemin de fer, le boulevard Malesherbes... Avec Célénie, avec maman, elle n'est jamais allée plus loin. Le boulevard continue, jalonné d'arbres. Mon Dieu, où donc est allé Le Frisé ? Elle n'ose pas crier, et elle ne sait pas siffler... Là-bas, c'est lui !... non, c'est un arbre plus gros !... Ah ! le voilà !... Arrêtée un instant pour comprimer son cœur essoufflé, elle repart, joint quelqu'un qui semble attendre,

Digitized by Google

quelqu'un de muet qui dérobe, sous le bord ramolli d'un feutre, le haut d'un visage anonyme...

— Pardon, Monsieur...

La petite voix suffoquée peut à peine parler. L'homme ne montre de lui, sous le gaz verdâtre, qu'un menton bleui par une barbe de trois jours... Pas de front, pas d'yeux, les mains même restent invisibles, enfoncées dans les poches. Mais Minne n'a pas peur de ce mannequin sans figure, qui semble vide, haut comme une armure ancienne...

— Monsieur, vous n'auriez pas vu passer un... un homme qui allait par là, un grand, qui se balance un peu en marchant ?

Les épaules de l'homme montent, retombent. Minne sent sur elle un regard qu'elle ne voit pas, et s'impatiente :

— Pourtant, il a dû passer près de vous, Monsieur...

Sa petite figure volontaire cherche bravement la figure d'ombre. La course a rosé ses joues, ses yeux reflètent le gaz comme deux flaques d'eau; elle ferme et rouvre la bouche et piétine, attendant une réponse. L'homme vide hausse encore les épaules, et dit enfin d'une voix sourde :

— Personne.

Elle secoue furieusement la tête et repart plus vite, affolée du temps perdu, prête à pleurer d'angoisse.

C'est plus noir, de ce côté-là. Mais la pente douce est bonne pour courir, et elle court, elle court, occupée seulement de maintenir son chignon qui la gêne... Elle vient de heurter un couple paisible d'agents, qui remonte le boulevard. Le choc d'une épaule carrée a fait chanceler Minne, elle distingue des paroles bourrues :

— Qu'est-ce qui m'a fichu une sacrée petite bougresse...

Elle court, le vent siffle à ses oreilles, elle va droit devant elle. Le Frisé n'a pu que suivre les fortifications qui lui constituent un royaume disputé, un asile peu sûr... Au fond de la tranchée, un train rampe, dépasse Minne en versant

Digitized by Google

sur elle un flot de fumée. Elle ralentit ses pieds fatigués, considère, tête basse, ses pantoufles, dont le nez effilé se coiffe déjà de boue, s'appuie à la grille pour suivre l'œil rouge du train : « Où suis-je ? »

A cinquante mètres, une baie d'ombre ferme la route, un portail noir, au faîte duquel passe une bête vive et longue, empanachée de fumée, trouée de feux rouges et jaunes...

« Encore un train ! il passe au-dessus du boulevard. Je ne connaissais pas ce pont... Si c'est un de leurs asiles, *il* m'attend là ! »

Elle court, les lèvres tremblantes. Ses décisions se suivent, faciles, irréfutables. Comment n'y reconnaîtrait-elle point la seconde vue que dispense, seul, l'amour ?... Sa main, qui tient le faîte de son chignon, semble follement la soulever tout entière, de trois doigts délicats, et le vent, qui frappe son gosier, le dessèche...

La bouche noire du pont, qui grandit devant elle, ne l'effraie pas. Elle y devine le seuil d'une autre vie, l'approche sacrée des mystères... Des mèches déroulées, échappées à son peigne d'écaille, la suivent, horizontales, ou bien, retombées sur sa nuque, y palpitent, vivantes comme des plumes... Quelque chose a remué, plus noir que l'ombre rougeâtre, quelque chose d'assis à même le sol, sous le halo de brouillard irisé qui nimbe la flamme du gaz... Est-ce lui ?... Non !... Une femme accroupie, deux femmes, un homme très petit et malingre. Les pieds silencieux de Minne ne les ont pas avertis; d'ailleurs, le pont vibre encore d'un grondement assourdi...

L'enfant qui courait force ses yeux à distinguer, parmi ces silhouettes atterrées, la stature plus noble de celui qu'elle poursuit. Il n'est pas là. Ceux-ci sont ses congénères, ses sujets peut-être : l'homme — une sorte d'enfant chétif, assis sur le trottoir — arbore le jersey connu, la molle

Digitized by Google

casquette de drap qui colle au crâne. Derrière le groupe, une futaie de piliers cannelés s'enfonce :

« C'est comme à Pompéi », constate Minne, que l'ombre d'une colonne dérobe toute.

L'une des deux femmes vient de se lever; elle porte le tablier, le corsage indigent et criard, le chignon en casque, d'un noir métallique, si lisse, si tendu, qu'il miroite, en carapace d'insecte batailleur. Minne regarde avidement et compare : ce qui lui manque, à elle, c'est ce chic particulier de coiffure dont pas un cheveu ne s'échappe, c'est ce corsage de laine rouge qu'un papillon de grossière dentelle agrafe au cou. C'est surtout ce je ne sais quoi, dans l'attitude, d'agressif et de découragé, ce cynisme et cette veulerie d'animal qui vit, se nourrit, se gratte et se satisfait en plein air... « Ceux-ci sont désormais les miens », se dit Minne, orgueilleuse. « Ils me diront, si je les questionne, où m'attend Le Frisé... »

La femme, qui s'est levée, étire ses bras masculins avec un bâillement rugissant : on voit un dos large, barré par la saillie du corset. Elle tousse convulsivement, et jure le nom de Dieu d'une voix épuisée.

« Il faut pourtant que je me décide ! » s'écrie Minne en elle-même. Le chignon assuré, les mains dans ses poches en cœur, elle sort de sa guérite d'ombre et s'avance, un pied au bord de la jupe :

— Pardon, Mesdames, vous n'avez pas vu passer un homme, grand, qui se balance un peu en marchant ?

Elle a parlé haut, vite, en petite comédienne qui a plus de feu que d'expérience. Les deux créatures, collées du dos au mur, regardent stupidement cette enfant déguisée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande la voix épuisée de celle qui toussait.

— C'est une gosse, dit l'autre. Elle est rigolotte.

Digitized by Google

En bas, le gringalet, ramassé en crapaud, rit par secousses, puis élève une voix nasillarde de bossu :

— Qui s' tu serches, la môme ?

Blessée, Minne abaisse sur l'avorton un regard royal :

— Je cherche Le Frisé.

L'avorton se lève, cérémonieux, en découvrant un crâne aux cheveux rares :

— Le Frisé, c'est moi, pour vous servir...

Au rire des deux femmes, Minne fronce les sourcils et va passer outre, quand le rôdeur s'approche davantage et lui glisse ces mots en confidence :

— Je suis frisé, mais ça ne se voit que dans l'intimité.

Puis, comme il avance vers la taille de Minne une main sournoise, elle frémit de tous ses nerfs et fuit, poursuivie une minute par un traînement de savates agiles, qu'interrompt la voix des deux femmes :

— Antonin ! Antonin ! laisse-la donc, je te dis !...

Ce n'est pas la peur qui fait bondir ainsi le cœur et les pieds ailés de Minne, mais l'orgueil offensé, la brûlure humiliée d'une reine étreinte par un valet. « Ils n'ont pas pressenti qui j'étais ! Malheur à eux s'ils m'appartiennent plus tard ! Je lui dirai, à lui... mais où le trouver, mon Dieu ?... » Elle marche vite, déjà trop lasse pour courir. Cette route et ce talus, depuis combien de temps les longe-t-elle ? Comme il y a peu de monde, cette nuit ! Où sont-ils tous ? Peut-être y a-t-il grand conseil dans une carrière ?... Elle veut s'asseoir sur un banc, pour vider ses pantoufles qui s'emplissent de sable, de petits cailloux pointus. Mais un couple serré, que désunit son approche, la chasse avec des paroles dont le sens lui demeure obscur...

Un « psst ! » jailli du talus, l'arrête, l'attire :

— C'est vous ? crie-t-elle.

— Oui, c'est moi, répond une voix de fausset qu'on change exprès.

Digitized by Google

— Qui, vous ?

— Moi, voyons, moi, le chéri, la gueule en or...

— Ce n'est pas vous que je cherche ! réplique Minne sévèrement.

Elle repart, se range un peu plus loin pour laisser passer un troupeau de moutons : petits sabots secs criblant le sol, bêlements en gamme disloquée, odeur caséeuse et pacifique... Minne entend le souffle des chiens qui vont et viennent, frôle les rondes croupes laineuses. Ils passent comme la grêle, et Minne peut croire un instant qu'ils ont emporté avec eux tous les bruits de la nuit... Mais un train bout au loin, s'élance, rageur, crachant derrière lui une mitraille de charbons rouges...

Le dos à un arbre, Minne a cessé de marcher. Elle se répète encore, pour lutter contre sa lassitude : « Je vais finir par le retrouver, en me renseignant... C'est ma faute, aussi ! j'ai perdu du temps à vouloir me faire belle !... A-t-il pu croire que j'aie douté ? Non, je n'ai pas douté ! Je ne doute pas de lui plus que de moi-même ! »

Redressée, balayant des deux mains ses cheveux d'argent, elle brave la nuit, car ses yeux recèlent assez d'ombre pour lutter en ténèbres avec elle... Elle lève ses pieds douloureux, regarde, à la lueur d'un gaz enfumé de brume, ses mains raides de froid, et rit toute seule, d'un petit rire ironique et triste :

« Si maman était là, elle ne manquerait pas de dire : « Ma petite Minne, c'est bien la peine que je t'aie acheté des gants en lièvre blanc ! » Mais ce n'est pas de ça que je me soucie... Si, au moins, j'avais une brosse ou un linge pour enlever la boue de mes pantoufles ?... Paraître devant lui en pieds crottés ! »

Pour trouver un peu d'herbe où essuyer ses semelles, elle traverse l'avenue déserte, et tressaille. Elle n'avait pas vu

Digitized by Google

une femme qui arpente, d'un pas morne de bête accoutumée à ne point trouver d'issue à sa cage, le sable mou. Celle-ci porte le casque de cheveux, armure d'amour et de bataille, le tablier de cotonnade et des souliers à bouffettes, pitoyables dans les flaques...

— Madame ! crie Minne résolument, car la créature s'éloigne, jalouse de sa solitude de fauve peureux, qui chasse seul et se contente des bas gibiers... Madame !...

La femme se retourne, mais continue à s'éloigner à reculons. C'est un être hommasse et carré, avec une figure violacée, de petits yeux porcins et méfiants... Minne, qui lui trouve quelque ressemblance avec Célénie, reprend sa plus royale assurance et parle du haut de sa tête décoiffée :

— Madame, voilà... Je me suis égarée. Pouvez-vous me dire le nom de cette avenue ?

Une voix sans timbre, comme celle des chiens de ferme qui couchent dehors, répond, après un silence :

— C'est écrit sur les plaques, que je pense !

— Je sais bien, dit Minne impertinente. Mais je ne connais pas du tout le quartier. Je cherche quelqu'un... Et quelqu'un que vous connaissez sûrement, Madame !

— Quelqu'un que je connais ?

L'être hommasse répète les derniers mots de Minne, d'un parler épais où traîne un vague accent de terroir :

— Je connais pas grand monde...

Minne veut rire, et tousse parce qu'elle a froid :

— Ne faites donc pas de cachotteries avec moi ! je suis des vôtres... ou je vais en être !

La femme, qui conserve sa distance, n'a pas l'air d'avoir compris. Elle lève la tête vers le ciel noir et dit, pour dire quelque chose :

— Y aura de la pluie avant le jour...

Minne frappe du pied. De la pluie ! Bête inférieure ! La

Digitized by Google

pluie, le vent, la foudre, est-ce que tout cela compte ? Il y a seulement des heures de nuit et des heures de jour. Le jour, on dort, on fume, on rêve... Mais, sous la nuit, tente veloutée, on tue, on aime, on secoue les pièces d'or encore poissées de sang... Ah ! trouver Le Frisé, oublier dans ses bras une enfance asservie, obéir passionnément à lui, à lui seul !... Minne piaffe, hume la nuit, reprise de fièvre et d'enthousiasme...

— T'as l'air bien jeune, murmure la voix sourde de chien de garde enroué.

Minne regarde la femme de haut, entre ses cils :

— Très jeune ! j'aurai seize ans dans huit mois.

— Dépêche-toi de les avoir, c'est plus sûr.

— Ah !

— Tu travailles toute seule ?

— Je ne travaille pas, dit Minne fièrement. Les autres travaillent pour moi.

— T'as bien de la veine... C'est des sœurs plus petites, ou plus grandes que toi ?

— Je n'ai pas de sœurs. Et puis qu'est-ce que ça vous fait ? Si vous vouliez seulement me dire... Je cherche Le Frisé. J'ai quelque chose à lui dire, quelque chose de tout à fait sérieux.

Le monstre triste s'est rapproché pour regarder cette petite fille frêle, qui parle là comme chez elle, qui est accoutrée comme un carnaval et dépeignée que c'en est honteux, et qui demande « Le Frisé »...

— Le Frisé ? quel donc Frisé ?

— Le Frisé, voyons ! Celui qui était avec Casque-de-Cuivre, le chef des Aristos de Levallois-Perret.

— Celui qui était avec Casque-de-Cuivre ? Celui qui... Est-ce que je connais des espèces comme ça ? Qu'est-ce qui m'a foutu une petite gadoue pareille ?

— Mais...

— Tâche moyen de savoir, petite saloperie, que je suis

Digitized by Google

une honnête femme, et qu'on n'a jamais vu traîner un marlou dans mes jupes depuis l'exposition de 89 !... Ça n'a pas plus de poils que ma main, et ça parle de bande, et de Frisé, et de ci et de ça et de l'autre ! Veux-tu me fiche le camp, et vivement ! ou je t'en mets une, de frisure, qui ne sera pas ordinaire !

... « Voilà une chose inouïe ! »

Minne, hors de souffle, s'est assise au bord du trottoir, délivrée enfin de la poursuite affreuse de la mégère, qui a couru sur elle, avec des bonds batraciens, des menaces incompréhensibles... Minne, affolée, s'est jetée de l'autre côté du boulevard, dans une petite rue, puis dans une autre, jusqu'à ce boyau noir et désert, où le vent chante comme à la campagne et gèle les épaules moites de Minne, qui serre les coudes, tousse et tâche de comprendre...

« Oui, c'est extraordinaire ! On me traite partout en ennemie ! Il y a trop de choses qui m'échappent... Tout de même, il y a bien longtemps que je suis sur mes jambes : je n'en peux plus... »

L'accablement plie son dos, penche sa tête, gerbe en désordre, vers ses genoux; pour la première fois depuis sa fuite, Minne se souvient d'un lit tiède, d'une chambre blanche et rose... Elle a honte, à se sentir accroupie et lâche, la robe crottée et l'échine tendue... Tout est à recommencer. Il faut rentrer, espérer de nouveau la venue du Frisé, de nouveau s'échapper, parée, fiévreuse... Oh ! que, du moins, vienne cette nuit-là, complète, débordante d'amour ! Qu'un bras, dont elle devine la force traîtresse, guide ses premiers pas, qu'une main infaillible lève, un à un, tous les voiles qui cachent l'inconnu, car Minne se sent épuisée jusqu'au sommeil, jusqu'à la mort...

... Le silence l'éveille, le froid aussi. « Ou suis-je ? » Pour quelques minutes d'assoupissement au bord d'un trottoir, la voici éperdue, séparée du monde réel, inconsciente de

Digitized by Google

l'heure, prête à croire qu'un cauchemar l'a portée dans un de ces pays où le seul visage des choses immobiles suffit à créer une terreur sans nom...

Qu'est devenue la Minne sauvage, l'amante d'un assassin fameux, la reine du peuple rouge ? Petit oiseau maigre, elle grelotte sous sa chemisette rose d'été, toussote, tourne sur place, avec des yeux noirs effarés, de grands cheveux blonds, décoiffés et tristes. Sa bouche tremble pour retenir aussi le mot qui devrait guérir toutes les épouvantes, appeler l'étreinte, la lumière, l'abri : « Maman... » Ce mot-là, Minne ne le criera que si elle se sent mourir, si des bêtes effroyables l'emportent, si son sang, par sa gorge ouverte, s'épand comme une étoffe tiède... Ce mot-là, c'est le dernier recours, il ne faut pas l'user en vain !

Elle se remet en route courageusement, en ressassant des choses raisonnables :

« Je vais regarder le nom de la rue, n'est-ce pas, et puis je retrouverai le chemin de la maison, et puis je rentrerai tout doucement, et puis ce sera fini... »

Au coin du boyau désert, elle se dresse sur la pointe des pieds, pour lire : « Rue... rue... qu'est-ce que c'est que cette rue-là ?... La suivante, peut-être que je la reconnaîtrai... »

La suivante est déserte, bossuée de pavés disjoints, d'immondices en tas... Une autre rue, une autre, une autre, qui portent des noms baroques... Et Minne demeure atterrée, les mains pendantes, envahie peu à peu d'une crainte folle : « On m'a transportée, pendant mon sommeil, dans une ville inconnue !... Si encore je rencontrais un sergent de ville... Oui, mais... Faite comme je suis, il commencera par me mener au poste... »

Elle marche encore, s'arrête, le cou renversé, pour lire des noms de rues; elle hésite, revient sur ses pas, cherche avec désespoir l'issue du labyrinthe...

Digitized by Google

« Si je m'assieds, je mourrai là. »

Cette pensée soutient les pas de Minne. Non que l'idée de la mort l'effraie; mais elle voudrait, petit animal perdu et souffrant, finir en son gîte...

Le froid plus vif, le vent qui s'éveille, des bruits lents et lointains de charrettes, tout cela sent le matin proche, mais Minne n'en sait rien. Elle marche, insensible; elle boite, parce que ses pieds lui font mal et que l'une de ses pantoufles rouges a perdu un talon... Soudain, elle s'arrête, tend l'oreille : un pas s'approche, que rythme gaîment un refrain fredonné...

C'est un homme. Un « monsieur » plutôt. Il marche, un peu lourd, un peu vieux, dans une pelisse à col fourré qui l'engonce. Toute l'âme de Minne se relève :

« Qu'il a l'air bon ! qu'il est rassurant ! que sa pelisse fourrée doit être chaude et douce ! De la chaleur, mon Dieu, un peu de chaleur ! il me semble que cela me manque depuis si longtemps !... »

Elle va courir, se jeter vers l'homme comme vers un grand-père, lui balbutier en pleurant qu'elle s'est perdue, que maman saura tout si le jour vient... Mais elle se reprend, avec la prudence que donne un long malheur : si l'homme, incrédule, allait la chasser ?... Sous la pluie fine qui commence à tomber, Minne rajuste, comme elle peut, sa chevelure humide, repasse d'une main gourde les plis de son tablier rose, tâche de prendre l'air bien naturel et pas autrement gêné, mon Dieu, d'une jeune fille de bonne famille qui a perdu son chemin en se promenant...

« Je vais lui dire... comment déjà? Je vais lui dire : « Pardon, Monsieur, vous seriez bien aimable de m'indiquer le chemin du boulevard Berthier... »

L'homme est si proche qu'elle peut sentir l'odeur de son cigare. Elle sort de l'ombre, s'avance sous le gaz verdâtre :

— Pardon, Monsieur...

Digitized by Google

A la vue de cette mince silhouette, de ces cheveux de paille argentée, le promeneur s'est arrêté... « Il se méfie », soupire Minne, et elle n'ose pas continuer la phrase préparée...

— Qu'est-ce qu'elle fait là, cette petite fille ?

C'est l'homme qui a parlé, un peu pâteux, mais extrêmement cordial.

— Mon Dieu, Monsieur, c'est bien simple...

— Oui, oui. Elle m'attendait, la fifille ?

— Vous vous trompez, Monsieur...

La pauvre douce voix de Minne... Elle recommence à avoir peur, une peur d'enfant retrouvée et reperdue...

— Elle m'attendait, reprend la voix engageante d'ivrogne heureux. La fifille a froid, elle va me mener près d'un bon feu !

— Oh ! je voudrais bien, Monsieur, mais...

L'homme est tout près : on voit, sous le chapeau haut de forme, des pommettes rouges, une barbe de foin grisonnant.

— Mâtin de mâtin ! qu'est-ce que c'est donc qu'une enfant comme ça ? Dis-moi ton âge ?

Il souffle l'eau-de-vie, le cigare, il respire court et fort. Minne, désespérée, recule un peu, se colle au mur, essaie encore d'être gentille, de ne pas le contrarier...

— Je n'ai pas tout à fait quinze ans et demi, Monsieur. Voilà ce qui s'est passé : je suis sortie de chez maman...

— Hein ! hennit-il. La fifille va me raconter tout ça, devant un bon feu, sur mes genoux...

Un bras capitonné de fourrure étreint la taille de Minne, que la force abandonne... Mais l'haleine chargée de cigare et d'alcool, sur sa figure, galvanise son évanouissement : d'un tour d'épaules elle se rend libre et, fière, redevenue l'infante blonde qui terrorisait Antoine :

— Monsieur, vous ne savez pas à qui vous parlez !

Digitized by Google

Il hennit plus doucement :

— Ça va bien, ça va bien ! La fifille aura tout ce qu'elle voudra. Allons, petite chérie... Mimi...

— Je ne m'appelle pas Mimi, Monsieur !

Comme il marche sur elle, elle bondit et recommence à courir... Mais sa pantoufle boiteuse la quitte à chaque pas, et il lui faut ralentir, s'arrêter...

« Il est vieux, il ne pourra pas me suivre... »

Au premier tournant, elle souffle, écoute avec terreur... Rien... oh ! si.. un cliquètement de talons et de canne, et, tout de suite, surgit le vieux, qui emboîte le pas, s'acharne, murmure en hennissant :

— Petite chérie... tout ce qu'elle voudra... Elle me fait courir, mais j'ai de bonnes jambes...

L'enfant perdue se traîne comme une perdrix dont l'aile cassée pend. Il n'y a plus qu'une pensée sous son front douloureux : « Peut-être qu'en marchant si longtemps j'arriverai à la Seine, et alors je me jetterai dedans. » Elle croise sans les voir des voitures de laitier, des tombereaux lents où le charretier dort... Sous le rayon d'une lanterne, Minne vient d'entrevoir le visage du vieux, et son cœur s'est arrêté : le père Corne ! il ressemble au père Corne !

« Je comprends ! je comprends à présent ! je fais un rêve ! Mais comme il dure longtemps, et comme j'ai mal partout ! Pourvu que je m'éveille avant que le vieux m'attrape ! »

Un dernier, un suprême élan pour courir... Elle manque le bord du trottoir, tombe, les genoux meurtris, se relève gainée de boue, une joue souillée...

Avec un grand soupir abandonné, elle regarde autour d'elle, reconnaît, sous une aube vague et grise, ce trottoir, ces arbres nus, ce talus pelé... C'est... non... si ! C'est le boulevard Berthier...

Digitized by Google

— Ah ! crie-t-elle tout haut, c'est la fin du rêve ! Vite, vite, que je m'éveille à la porte !

Elle se traîne, elle arrive : la porte est entr'ouverte comme hier soir... Minne appuie ses deux mains au vantail qui cède, et roule évanouie sur la mosaïque du vestibule.

Antoine dort. Le sommeil transparent du petit matin lui tend et lui retire tour à tour mille beautés, qui toutes s'appellent Minne, et dont pas une ne ressemble à Minne. Pitoyables à sa timidité de garçon tout neuf, elles ont des précautions de mères, des sourires de sœurs, puis des caresses qui ne sont ni fraternelles, ni maternelles... Et tout ce facile bonheur s'empoisonne peu à peu : il y a quelque part, pendue dans les nuages roses et bleus, une horloge qui va sonner sept heures, précipitant Antoine, la tête la première, en bas de son paradis de Mahomet.

Adieu, beautés ! D'ailleurs, il rêvait sans espoir... Voici la sonnerie redoutée, les sept coups stridents qui vibrent jusque dans le creux de l'estomac. Ils persistent, se prolongent en grelottement rageur de timbre, si réel qu'Antoine, éveillé pour de bon, se dresse, hagard comme Lazare ressuscité :

« Mais, bon Dieu ! c'est à la porte d'entrée qu'on sonne ! »

Antoine tombe dans ses pantoufles, enfile son pantalon à tâtons :

« Papa se lève... Quelle heure peut-il être ? Elle est raide, celle-là... »

Il ouvre sa porte : par le corridor arrive une voix pleurarde, que la hâte entrecoupe, et, tout de suite, Antoine sent trembler ses joues d'un singulier frisson, au seul nom entendu de « Mademoiselle Minne ».

Digitized by Google

— Antoine ! de la lumière, mon garçon !

Antoine cherche la bougie, casse une allumette, puis deux... « Si la troisième ne prend pas, c'est que Minne sera morte... »

Dans l'antichambre, Célénie achève et recommence un récit qui ressemble à un fragment de roman-feuilleton :

— Elle était là par terre, Monsieur, évanouie, et faite !... De la boue jusque dans les cheveux, sans chapeau, sans rien... Pour moi, je n'ai pas d'avis, n'est-ce pas, mais mon idée, c'est qu'on l'a enlevée, qu'on lui a fait les mille et une abominations, et qu'on l'a rapportée pour morte...

— Oui..., dit machinalement l'oncle Paul, qui croise et décroise son pyjama marron.

— Toute mouillée, Monsieur, toute pleine de boue !

— Oui... Fermez donc votre porte ! J'y vais.

— Je vais avec toi, papa... supplie Antoine en claquant des dents.

— Mais non, mais non ! tu n'as rien à faire là-bas, mon garçon ! C'est une histoire de l'autre monde que Célénie nous raconte là ! On n'enlève pas les filles dans leur chambre !

— Si, papa ! je te dis que j'y vais !

Il crie presque, au bord d'une attaque de nerfs. Il a tout compris, lui ! Tout était vrai, et Minne n'a pas menti ! Les nuits sur les talus, les amours inavouables, le monsieur à la dangereuse carrière, tout, tout ! Et voici venue la fin logique du drame : Minne souillée, blessée à mort, agonise là-bas...

Devant la porte de la chambre de Minne, Antoine attend, l'épaule appuyée au mur. De l'autre côté de cette porte, l'oncle Paul et maman, penchés sur le lit taché de boue, achèvent une effrayante recherche : la lampe, au bout du bras de maman, chancelle...

— Mais, bon Dieu ! on n'y a pas touché ! Elle est plus intacte qu'un bébé... Si j'y comprends quelque chose !

Digitized by Google

— Tu es sûr, Paul ? tu es sûr ?

— Ça oui ! il n'y a pas besoin d'être bien malin !... Tiens donc ta lampe !... Allons, bon ! trouve-toi mal, à présent !...

— Non, laisse : ça va bien...

Maman sourit, d'un bienheureux sourire à lèvres blanches; Antoine, qui s'attendait à une maman en larmes, en cris, folle, vocératrice, ne sait que penser, quand elle lui ouvre enfin la porte...

— C'est toi, mon pauvre petit ? Entre donc... Ton père vient de... de l'ausculter, tu comprends...

D'une main ferme, elle tient un mouchoir humecté d'éther sous les narines de Minne... Minne, mon Dieu ! est-ce bien Minne ?... Il y a, sur le lit — le lit non défait — une petite pauvresse en tablier rose tout empesé de boue, une petite pauvresse aux pieds raidis, dont l'un garde encore une pantoufle rouge sans talon... De la figure à demi cachée par le mouchoir, on ne distingue que la barre noire des deux paupières fermées...

— Elle respire bien, dit l'oncle Paul. Un peu enrhumée. Je ne lui vois rien que de la fièvre... On saura le reste plus tard.

Une plainte l'interrompt... Maman se penche, avec un élan de mère-chienne farouche.

— Tu es là, maman ?

— Mon amour ?

— Tu es là... pour de vrai ?

— Oui, mon trésor.

— Qui est-ce qui parle ? ils sont partis ?

— Qui ? dis-moi qui ? ceux qui t'ont fait du mal ?

— Oui... le père Corne... et l'autre ?

Maman soulève Minne, l'assied contre son cœur. Antoine reconnaît à présent la tête pâle sous ses cheveux blonds, tout gris de boue séchée. Ces cheveux qui ont changé de couleur,

Digitized by Google

cette souillure qui a l'air d'un vieillissement soudain... Antoine éclate en sanglots pressés qui lui font mal à mourir...

— Chut ! dit maman.

Au bruit des sanglots, les paupières fermées de Minne, toutes bleues dans son visage de cire, se soulèvent... Beaux yeux profonds sous le noble sourcil, égarés de ce qu'ils ont vu, ce sont bien les yeux de Minne ! Ils roulent vers le plafond, puis s'abaissent vers Antoine, qui pleure debout et sans mouchoir... Un rose brûlant enflamme ses joues pâles; elle semble faire un effort terrible, s'accroche à maman, tend vers Antoine ses mains fragiles et maculées...

— Tu sais, Antoine, ce n'était pas vrai ! ce n'est pas vrai ! rien n'était vrai ! N'est-ce pas, tu ne crois pas que c'était vrai ?

D'un grand hochement de tête, il fait « non, non » en reniflant ses larmes... Ce qu'il croit, effondré, c'est que cette enfant charmante a servi de jouet consentant, de poupée vicieuse, puis épouvantée, puis brutalisée, à un, à plusieurs misérables peut-être ?

Il pleure sur Minne, il pleure aussi sur lui-même, puisqu'elle est perdue, avilie, marquée à jamais d'un sceau immonde...

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

« Je vais coucher avec Minne ! »

Le petit baron Couderc énonça cette résolution d'une voix distincte et concentrée, puis rougit violemment et releva son col de fourrure. La canne au port d'arme, il parut vouloir conquérir ce steppe vaste et morne où l'on plonge, au sortir de l'aveuglante rue Royale, en de fumeuses ténèbres. On ne vit plus de lui qu'un peu de nuque court tondue, blonde, et un nez insolent de petite gouape distinguée. Sous les arbres de l'avenue Gabriel, il osa répéter, défiant un dos frileux de sergent de ville : « Je vais coucher avec Minne !... C'est drôle, à part l'Anglaise de mon petit frère, la première de toutes, jamais une femme ne m'a impressionné comme ça... Minne n'est pas une femme comme les autres... »

En approchant de la rue Christophe-Colomb, il ne pensa plus qu'aux gâteaux à disposer, à la bouilloire électrique, au déshabillage, surtout, qu'il souhaitait rapide, aisé, qu'il eût voulu escamoter. Sa grande jeunesse commença de le gêner. On est le petit baron Couderc, que les dames de chez Maxim's traitent tendrement de « petite frappe » ; on a un

Digitized by Google

nez qui oblige à l'insolence, des yeux bleus moqueurs, myopes, une bouche faubourienne et fraîche; mais... on ne peut pas toujours oublier qu'on n'a que vingt-deux ans...

— Monsieur le baron, cette dame est là, lui murmura le valet de chambre.

« Bon Dieu ! elle est déjà là ! Et les gâteaux ! et les fleurs ! et tout !... Ça va être fichu comme quatre sous... Pourvu que le feu marche, au moins ! »

Elle était là comme chez elle, son chapeau enlevé, assise devant le feu. Sa robe simple couvrait ses pieds; ses cheveux blonds en casque, électrisés par la gelée, la nimbaient d'argent : une jeune fille des gravures anglaises, ses mains croisées sur les genoux... Et quelle gravité enfantine sur ces traits d'une finesse presque trop précise ! Antoine, son mari, lui disait souvent : « Minne, pourquoi as-tu l'air si petite quand tu es triste ? »

Elle leva les yeux sur le blondin qui entrait, et lui sourit. Son sourire lui faisait une figure de femme. Elle souriait avec une expression à la fois hautaine et prête à tout, qui donnait aux hommes l'envie d'essayer n'importe quoi...

— Oh ! Minne ! comment me faire pardonner ?... Est-ce que je suis réellement en retard ?

Minne se leva et lui tendit sa main étroite, déjà dégantée :

— Non, c'est moi qui suis en avance.

Ils parlaient presque de la même voix, lui avec une manière parisienne de hausser le ton, elle d'un soprano posé et ralenti...

Il s'assit près d'elle, démoralisé par leur solitude. Plus d'amis en galerie malveillante, plus de mari, — inattentif, le mari, c'est vrai, mais on pouvait au moins se donner en sa présence des joies d'écoliers malicieux : les mains qu'on effleure sous la soucoupe à thé, la moue du baiser qu'on échange derrière le dos d'Antoine... Hier encore, le petit

Digitized by Google

baron Jacques pouvait se dire : « Je les roule, ils n'y voient tous que du feu ! » Aujourd'hui, il est seul avec Minne, cette Minne qui arrive, tranquille, au premier rendez-vous, en avance !

Il lui baisa les mains, en l'examinant furtivement. Elle pencha la tête et sourit de son sourire orgueilleux et équivoque... Alors, il se jeta goulûment vers la bouche de Minne et la but sans rien dire, mi-agenouillé, si ardent tout à coup que l'un de ses genoux trépida, d'une danse inconsciente...

Elle suffoquait un peu, la tête en arrière. Son casque blond pesait sur les épingles, près de couler en flot lisse...

— Attendez ! murmura-t-elle.

Il desserra les bras et se mit debout. La lampe éclaira en dessous son visage changé, les narines pâlies, la bouche mordue et vive, le menton frais et tremblant, tous les traits enfantins encore, vieillis par le désir qui délabre et ennoblit.

Minne, restée assise, le regardait, obéissante et anxieuse... Comme elle affermissait son chignon, son ami lui prit les poignets :

— Oh ! ne te recoiffe pas, Minne !

Sous le tutoiement, elle rougit un peu, offusquée et contente, et baissa ses cils plus foncés que ses cheveux.

« Peut-être que je l'aime ? » songea-t-elle secrètement.

Il s'agenouilla, les mains tendues vers le corsage de Minne, vers la complication évidente de ses agrafes, les doubles boutonnières de son col droit glacé d'empois. Elle vit, à la hauteur de ses lèvres, la bouche entr'ouverte de Jacques, une bouche d'enfant haletant que la soif d'embrasser séchait. Les bras au cou de son ami agenouillé, elle baisa de bon cœur cette bouche, gentiment, en sœur trop tendre, en fiancée qu'enhardit l'innocence; il gémit et la repoussa, les mains fiévreuses et maladroites :

— Attendez ! répéta-t-elle.

Digitized by Google

Debout, elle commença posément de défaire le col blanc, la chemisette de soie, la jupe plissée qui tomba tout de suite. Elle sourit, à demi tournée vers Jacques :

— Croyez-vous que c'est lourd, ces jupes plissées !

Il s'empressait pour ramasser la robe.

— Non, laissez ! je quitte mon jupon et ma jupe ensemble, l'un dans l'autre : c'est plus facile à remettre, vous voyez ?

Il fit signe, de la tête, qu'il voyait en effet. Il voyait Minne en pantalon, qui continuait son déshabillage tranquille. Pas assez de croupe pour évoquer la p'tite femme de Willette, pas assez de gorge non plus. Jeune fille, toujours, à cause de la simplicité des gestes, de la raideur élégante, et aussi à cause du pantalon à jarretière qui méprisait la mode, un pantalon étroit précisant le genou sec et fin.

— Jambes de page ! des merveilles ! jeta-t-il tout haut, et la palpitation de son cœur rendait ses amygdales grosses et douloureuses.

Minne fit la moue, puis sourit. Une subite pudeur sembla l'oppresser, quand elle dut dénouer ses quatre jarretelles; mais, une fois en chemise, elle reconquit son calme et rangea méthodiquement, sur le velours de la cheminée, ses deux bagues et le bouton de rubis qui fixait son col à sa chemisette.

Elle se vit dans la glace, pâle, jeune, nue sous la chemise fine; et, comme son casque d'argent à reflets d'or chancelait d'une oreille à l'autre, elle défit et aligna ses épingles d'écaille. Une mèche bouffante demeura en auvent au-dessus de son front, et elle dit :

— Quand j'étais petite, maman me coiffait comme ça...

Son ami l'entendit à peine, bouleversé de voir Minne à peu près nue, et soulevé, noyé d'une immense, d'une amère vague d'amour, d'amour vrai, furieux, jaloux, vindicatif.

— Minne !

Digitized by Google

Saisie de l'accent nouveau, elle s'approcha, voilée de cheveux blonds, les mains en coquilles sur ses seins si petits.

— Quoi donc ?

Elle était contre lui, tiède d'avoir quitté sa robe lourde, et son parfum aigu de verveine citronnelle faisait penser à l'été, à la soif, à l'ombre fraîche...

— O Minne, sanglota-t-il, jure-le-moi ! Jamais, pour personne...

— Pour personne ?

— Pour personne, devant personne, tu n'as rangé ainsi tes épingles et tes bagues, jamais tu n'as dit que ta mère te coiffait comme ça, jamais tu n'as, enfin, tu n'as...

Il la tenait dans ses bras, si fort qu'elle plia en arrière comme une gerbe qu'on lie trop serré, et ses cheveux frôlèrent le tapis.

— Vous jurer que je n'ai jamais... Oh ! que vous êtes bête !

Il la garda contre lui, ravi du mot. Toute renversée sur son bras, il la contempla de près, curieux du grain de la peau, des veines des tempes, vertes comme des fleuves, des yeux noirs où danse la lumière... Il se souvint d'avoir regardé avec la même passion la nacre bleue, les antennes plumeuses, toutes les merveilles d'un beau papillon vivant, capturé un jour de vacances... Mais Minne se laissait déchiffrer sans battre des ailes...

Une pendule sonna, et ils tressaillirent ensemble.

— Déjà cinq heures ! soupira Minne. Il faut nous dépêcher.

Les deux bras de Jacques descendirent, caressèrent les hanches fuyantes de Minne, et l'égoïsme vaniteux de son âge faillit se trahir tout dans un mot :

— Oh ! moi, je...

Il allait dire, jeune coq fanfaron : « Moi j'aurai toujours le temps ! » Mais il se reprit, honteux devant cette enfant qui

Digitized by Google

lui apprenait à la fois, en quelques minutes, la jalousie, le doute de soi-même, une petite convulsion du cœur inconnue, et cette paternité délicate qui peut éclore, chez un homme de vingt ans, devant la nudité confiante d'un être fragile, que l'étreinte fera peut-être crier...

Minne ne cria pas. Jacques vit seulement, sous ses lèvres, un extraordinaire et pur visage d'illuminée, des yeux noirs, agrandis, qui regardaient loin, plus loin que la pudeur, plus loin que lui-même, avec l'expression ardente et déçue de sœur Anne en haut de la tour. Minne, terrassée sur le lit, subit son amant en martyre avide qu'exaltent les tortures, et chercha, d'une cambrure fréquente et rythmée de sirène, le choc de sa fougue... Mais elle ne cria pas, ni de douleur, ni de plaisir, et, quand il retomba le long d'elle, les yeux fermés, les narines pincées et pâles, avec un souffle sanglotant, elle pencha seulement, pour le mieux voir, sa tête qui versait hors du lit un flot tiède et argenté de cheveux blonds...

... Ils durent se quitter, encore que Jacques la caressât avec une folie d'amant qui va mourir, et qu'il baisât sans fin ce corps effilé qu'elle ne défendait guère; tantôt, étonné, il en suivait les contours lentement, d'un index précautionneux qui dessine, tantôt il serrait entre ses genoux les genoux de Minne, jusqu'à la meurtrir; ou bien il jouait, cruel et affolé, à effacer sous ses paumes la saillie faible des seins... Il la mordit à l'épaule, tandis qu'elle se rhabillait; elle gronda tout bas et vira vers lui d'un fauve mouvement... Puis elle rit tout à coup, et s'écria :

— Oh ! ces yeux ! ces drôles d'yeux que vous avez !

Dans la glace, il se trouva une drôle de figure, en effet : les orbites creuses, la bouche gonflée et rouge, les cheveux en mèches sur les sourcils, un air, enfin, de noce triste, avec quelque chose en plus, quelque chose de brûlant et d'éreinté qu'on ne peut pas dire...

Digitized by Google

— Méchante, va ! Laisse-moi voir les tiens ?

Il la prit par les poignets; mais elle se dégagea, et le menaça d'un sévère petit doigt tendu.

— Si vous ne me laissez pas partir, je ne reviens plus !... Dieu ! ça va être affreux, dehors, après ce bon dodo chaud, et ce feu, et cette lampe rose...

— Et moi, Minne ? me ferez-vous la grâce de me regretter, après la lampe rose ?

— Ça dépend ! dit-elle en coiffant sa toque piquée de camélias blancs. Oui, si vous me trouvez un fiacre tout de suite.

— La station est tout près, soupira Jacques en brossant ses cheveux au petit bonheur. Zut ! il n'y a plus d'eau chaude !

— C'est bien rare qu'il y ait assez d'eau chaude... murmura Minne, distraite.

Il la regarda, les sourcils hauts, reprenant peu à peu, avec ses habits, sa figure de « petit baron Couderc » :

— Ma chère amie, vous dites quelquefois des choses, des choses... qui me feraient douter de vous, ou de mes oreilles !

Minne ne jugea pas nécessaire de répondre. Elle se tenait sur le seuil, fine et modeste dans sa robe sombre, les yeux absents, déjà partie.

« Encore un ! » songe Minne crûment.

D'une épaule rageuse, elle s'accote au drap décoloré du fiacre et renverse la tête, non par crainte d'être vue, mais par horreur de tout ce qui passe dehors.

« Voilà, c'est fait... Encore un ! Le troisième, et sans succès. C'est à y renoncer. Si mon premier amant, l'interne

Digitized by Google

des hôpitaux, ne m'avait pas affirmé que je suis « parfaitement conformée pour l'amour », j'irais consulter un grand spécialiste... »

Elle se remémore tous les détails de son bref rendez-vous, et serre les poings dans son manchon.

« Enfin, voyons ! ce petit, il est gentil comme tout ! Il meurt de plaisir dans mes bras, et moi, je suis là à attendre, à dire : « Évidemment, ce n'est pas désagréable... mais montrez-moi ce qu'il y a de mieux ! »

« ... C'est comme mon second, cet Italien qu'Antoine avait connu chez Pleyel, allons... celui qui avait des dents jusqu'aux yeux... Diligenti !... Quand je lui ai demandé, chez lui, ce qu'on appelait dans les livres des « pratiques infâmes », il a ri, et il a recommencé ce qu'il venait de faire !... Voilà ma veine, voilà ma vie, jusqu'à ce que j'en aie assez !... »

Elle ne pense à Antoine, en cette minute-là, que pour le charger d'une vague et inutile responsabilité : « C'est sa faute, je parie, si je ressens autant de plaisir que... ce strapontin. Il a dû me fausser quelque chose de délicat. »

« Pauvre Minne !... » soupire-t-elle. Le fiacre atteint la place de l'Étoile. Dans quelques minutes, elle sera chez elle, avenue de Villiers, tout près de la place Péreire... Elle traversera le trottoir glacé, franchira l'escalier surchauffé qui sent le ciment frais et le mastic, — et puis les grands bras d'Antoine, sa joie canine... Elle baisse la tête, résignée. Il n'y a plus d'espoir pour aujourd'hui.

Deux ans de mariage, et trois amants... Des amants ? peut-elle les nommer ainsi dans son souvenir ? Elle ne leur accorde qu'une indifférence faiblement vindicative, à ceux-là qui ont goûté près d'elle le convulsif et court bonheur qu'elle cherche avec une persistance déjà découragée. Elle les oublie, les relègue dans un coin gris de sa mémoire,

Digitized by Google

où s'effacent leurs traits, presque leurs noms... Un seul souvenir net, d'une neuve couleur de coupure fraîche : la nuit de ses noces.

Minne dessinerait encore du doigt, sur le mur de sa chambre, l'ombre qui y caricaturait Antoine, cette nuit-là : un dos bossu d'effort, des cheveux en mèches cornues, une courte barbe de satyre, toute l'image fantastique d'un Pan besognant une nymphe.

Au cri aigu de Minne blessée, Antoine avait répondu par une manifestation idiote de joyeuse gratitude, de soins émus, de dorlotements fraternels... Il était bien temps !

Elle claquait tout bas des dents et ne pleurait pas. Elle respirait avec surprise cette odeur d'homme nu. Rien ne l'enivrait, pas même sa douleur — il y a des brûlures de fer à friser qui sont autrement insupportables — mais elle espérait mourir, sans trop y croire... Son mari tout neuf, son ardent et maladroit mari s'étant endormi, Minne avait tenté, timidement, de s'évader des bras encore fermés sur elle. Mais ses doux cheveux de soie, mêlés aux doigts d'Antoine, la tenaient captive. Tout le reste de la nuit, la tête tirée en arrière, Minne avait songé, immobile et patiente, à ce qui lui arrivait là, aux moyens d'arranger les choses, à l'erreur profonde d'avoir épousé cette espèce de frère...

« C'est la faute de maman, quand on y réfléchit bien... Cette pauvre maman ! elle était restée persuadée que je portais écrit sur mon front : « Voici la fille qui a découché !... » Découché ! pour ce que ça m'a rapporté ! J'ai eu beau lui dire que je n'avais rencontré sur ma route que deux femmes, un vieux, et un gros rhume... L'oncle Paul me bat froid, depuis que maman est morte, comme si j'étais la cause de sa mort... Pauvre maman ! elle n'a rien trouvé de mieux à me dire, avant de nous quitter, que : « Épouse Antoine, ma chérie : il t'aime, et tu ne peux guère en épouser un autre... »

Digitized by Google

Allons donc ! je pouvais en épouser trente-six mille autres, n'importe quel autre, pourvu que ce ne fût pas celui-là !... »

Minne, depuis son mariage, vit close dans son passé, sans se douter qu'il n'est pas normal, chez une femme presque enfant, de commencer ses méditations par « Autrefois... ».

Du rêve qui l'emportait naguère vers l'avenir, vers Le Frisé, vers le monde obscur qui s'agite, la nuit, dans l'ombre des fortifications, elle semble s'être réveillée, effarée, sans mémoire précise. Elle a gardé son habitude de songer longuement, les yeux tendus vers l'Aventure... Mais, déçue, humiliée, renseignée, elle commence à deviner que l'Aventure, c'est l'Amour, et qu'il n'y en a pas d'autre. Mais quel amour ? « Oh ! supplie Minne en elle-même, un amour, n'importe lequel, un amour comme tout le monde, mais un vrai, et je saurai bien, avec celui-là, m'en créer un qui soit digne de moi seule !... »

Digitized by Google

« Ah ! je le savais bien, que ce coup de sonnette-là, c'était ma Minne ! Je parie que tu vas m'en vouloir, parce que tu es en retard ! »

Elle sourit, encore qu'elle n'ait guère envie de rire, de savoir si prévue, et si respectée, son injuste humeur. Au fond, elle retrouve sans déplaisir ce grand garçon à figure chevaline, beau, si l'on veut, et qui habille sa jeune figure d'une barbe sérieuse. « Au moins, songe-t-elle en dénouant sa voilette, je suis sûre de celui-ci : je n'en attends plus rien. C'est quelque chose, au point où j'en suis. »

— Pourquoi « en retard » ? On dîne ici, je suppose ?

Antoine lève des bras scandalisés qui touchent presque le plafond :

— Bon Dieu ! et les Chaulieu ?

— Ah ! dit Minne.

Et elle reste plantée, la voilette tendue entre ses doigts fins, si délicieuse avec sa figure d'enfant grondée qu'Antoine se jette sur elle, la soulève de terre, veut l'embrasser; mais elle se dégage vite, les yeux refroidis :

— C'est ça, va ! retarde-moi encore ! D'ailleurs, on dîne tellement tard chez eux... Nous ne serons jamais les derniers !

Digitized by Google

Elle glisse vers la porte de sa chambre et se retourne, les lèvres plissée d'une moue :

— Tu y tiens, toi, à ce dîner ?

Antoine ouvre la bouche, puis la referme, puis la rouvre, évidemment sous un flot si pressé d'arguments que Minne s'énerve et crie avant qu'il ait parlé :

— Oui, je sais ! Tes relations avec Pleyel ! Et la publicité des journaux affermés par Chaulieu ! Et Lugné-Poë qui veut commander un *barbytos* pour les danses d'Isadora Duncan ! Je sais tout, tout, je te dis ! Dans dix minutes, je serai prête !

« Puisqu'elle sait tout ça, se dit Antoine resté tout seul au milieu du salon, pourquoi me demande-t-elle si je tiens à ce dîner ? »

L'amour d'Antoine ignore la supercherie, comme la modération. Sa tendresse le fait trop tendre, et trop gai sa gaîté, et trop soucieux son souci. Peut-être n'y a-t-il pas d'autres barrières, entre elle et lui, que ce besoin — « cette manie », dit Minne — d'être sincère et sans détour ?... Un jour, l'oncle Paul, le père d'Antoine, a dit à son fils, devant Minne : « Il faut se défier de son premier mouvement ! — Oh ! c'est bien vrai », a répondu Minne, docile, achevant en elle-même : « ... surtout les gens qui ne mentent pas spontanément. Ce sont des paresseux, qui ne se donnent même pas la peine d'arranger un peu la vérité, quand ce ne serait que par politesse, ou bien pour intriguer... »

Antoine est un de ces incorrigibles. Il s'écrie vers Minne, à chaque instant : « Je t'aime ! » Et c'est vrai. C'est vrai d'une manière absolue, sans nuances, pour toujours.

« Où irions-nous, philosophait Minne, si, usant du même procédé d'affirmation, je m'exclamais avec une conviction égale à la sienne : « Je ne t'aime pas ! »

Cette fois encore, planté dans le salon blanc, il discute loyalement avec Minne absente : « Pourquoi me l'a-t-elle

Digitized by Google

demandé, puisqu'elle le savait ? » Il bouscule, en passant, le *barbytos* qu'il a fait construire chez Pleyel. La grande lyre gémit, lamentable et harmonieuse : « Bon Dieu ! mon modèle huit ! » Il la palpe avec sollicitude et sourit, dans la glace, à son image de rhapsode barbu.

Antoine n'est pas un aigle, mais il a le bon sens de s'en rendre compte. Tourmenté du besoin de se grandir aux yeux de Minne, il détourne avec l'autorisation de Gustave Lyon, son patron, quelques heures de son temps, dû à la comptabilité de la maison Pleyel, pour les donner à la reconstruction d'instruments grecs ou égyptiens. « Je me serais aussi bien occupé d'automobiles, s'avoue-t-il, mais la reconstitution du *barbytos* me vaudra peut-être un bout de ruban rouge... »

La porte de la chambre à coucher se rouvre, Antoine tressaille.

— J'ai dit dix minutes, jette une petite voix triomphante. Regarde ta montre !

— C'est épatant, concède ce modèle des maris. Que tu es belle, Minne !

Belle, on ne sait pas bien; mais singulière et charmante, comme elle fut toujours. Elle est habillée d'un tulle vert, vert bleu, bleu vert, une robe couleur d'aigue-marine. Une ceinture d'argent, une rose d'argent au bord du décolletage discret, c'est tout. Mais il y a les épaules frêles de Minne, les cheveux étincelants de Minne, et les yeux noirs qui étonnent, qui ne vont pas avec le reste, et, au-dessous de son collier — des perles pas plus grosses que des grains de riz, — deux toutes petites salières si attendrissantes...

— Viens vite, ma poupée !...

Chez les Chaulieu, chacun arrive avec une âme de combat, les poings serrés, la mâchoire contractée et défensive. Les plus forts montrent une mine affectée d'aise et de bien-être,

Digitized by Google

la face reposée d'un bon ami qui vient chez ses bons amis pour passer tranquillement la soirée. Mais ceux-là sont rares. En thèse générale, quand un homme annonce dans la journée : « Je dîne ce soir chez les Chaulieu », les visages se tournent vers lui avec un ironique intérêt. On dit « ah ! ah ! » et cela signifie : « Bonne chance ! vous sentez-vous en forme ? le biceps va ? »

Dégagé de toute légende, le salon des Chaulieu n'a pas de quoi inquiéter les plus fiers courages; Mme Chaulieu est une harpie, soit. Mais, il se trouve encore des esprits paisibles, sur qui cette révélation ne produit pas d'autre effet que, par exemple, celle-ci : « Mme Chaulieu est un peu bossue. »

Cette insigne créature se pare de méchanceté, comme les autres de vice. Pratique, elle s'est d'abord fait connaître en parlant d'elle-même, d'elle-même, et encore d'elle-même. Patiente, elle a, durant cinq ou six années, commencé toutes ses phrases par : « Moi qui suis la plus méchante femme de Paris... » Et Paris, à cette heure, redit avec un touchant ensemble : « Mme Chaulieu, qui est la plus méchante femme de Paris... »

Peut-être n'est-ce chez elle qu'activité inemployée, énergie de bossue dont la bosse est en dedans; car son corps menu porte solennellement une grande et magnifique tête de juive orientale.

Chaulieu, son mari, est un homme discret, découragé et bûcheur, épouvanté de sa compagne. On dit volontiers, en parlant de lui : « Ce pauvre Chaulieu »; car il laisse paraître, sur sa figure de petit hildago camus, la mélancolie des malades incurables et résignés. Il accepte fièrement le malheur d'être l'époux de sa femme, et son silence signifie : « Laissez-moi tranquille avec votre pitié; si je suis son mari, c'est que je l'ai bien voulu ! »

Digitized by Google

Irène Chaulieu s'habille coûteusement, porte des robes blanches de dentelle ou de tulle qui gagneraient à connaître plus fréquemment le teinturier-dégraisseur, des zibelines d'occasion, et des gants blancs toujours un peu craqués à cause de la nervosité remuante de ses petites mains, des mains tripoteuses et moites, qui accaparent la poussière des bibelots, le sucre des gâteaux, le beurre des sandwiches, et les traces oxydées d'une chaîne de cou qu'elle tourmente sans cesse.

Chez elle, assise, afin de paraître plus grande, sur l'extrême bord d'une chaise, Irène Chaulieu se tient au fond d'un immense salon carré, face à la porte pour dévisager ses amis dès qu'ils entrent, et les suivre, durant qu'ils traversent le parquet miroitant comme une mare, de son beau regard brutal et malveillant.

Telle est l'étrange amie que le hasard a donnée à Minne. Irène s'est jetée sur cette jeune femme avec la curiosité collectionneuse qui la fait si aimable aux nouveaux venus, tout animée de la joie de connaître, d'éplucher, de détruire. Et puis, mon Dieu, Antoine n'est pas si mal... grand et barbu, une dégaine de Brésilien honnête... La prévoyante sensualité d'Irène sait ménager l'avenir.

— Ah ! les voilà enfin !

Antoine, derrière Minne qui traverse en patineuse le parquet glacé, marmonne des excuses et s'effondre sur la main tendue de Mme Chaulieu. Mais elle ne le regarde même pas, occupée à détailler la toilette de Minne...

— C'est cette belle robe, ma chère, qui vous a mise en retard ?

Son ton châtie plus qu'il n'interroge; mais Minne n'en semble pas émue. Elle compte, l'œil noir et grave, les convives masculins et oublie de dire bonsoir à Chaulieu qui s'écrie mollement, fatigué jusque dans l'enthousiasme :

— Minne, notre ami Maschaing désire vous connaître.

Digitized by Google

Cette fois, Minne semble s'éveiller de son indifférence : Maschaing l'académicien, le Maschaing de *Spectre d'Orient* et des *Désabusées,* Maschaing lui-même !.... « En voilà un qui doit s'y connaître en voluptés ! » se dit Minne... Elle se penche, très attentive, vers un petit homme agile qui la salue... « Ah ! je l'aurais cru plus jeune ! Et puis il ne me regarde pas assez... c'est dommage !... »

Irène Chaulieu se lève, traînant deux mètres de guipure poussiéreuse et s'empare du bras de Maschaing. Sa tête royale et busquée, son petit corps raidi sur des talons périlleux proclament l'orgueil d'une chasse fructueuse : « Enfin, je l'ai, leur académicien ! »

— Maugis, jette-t-elle par-dessus l'épaule, vous offrez le bras à Minne...

Minne suit, sa main dégantée sur la manche de Maugis, qu'elle n'a jamais vu de si près. « Il est drôle, mon voisin. Il a des yeux d'escargot. Mais j'aime assez cette moustache militaire. Et puis il a un nez trop court qui m'amuse. En voilà un qui passe pour la mener joyeuse, comme ils disent ! Irène Chaulieu affirme qu'on peut faire beaucoup de fond sur ces hommes de la génération précédente... En somme, dépouillé de son bords-plats, il perd le trait le plus caractéristique de sa physionomie... J'ai mal aux reins, pourquoi ?... Tiens ! je n'y pensais plus ! mais c'est ce petit Couderc, aujourd'hui... » Elle sourit froidement à son souvenir, et refuse le potage.

A sa gauche, Chaulieu boit de l'eau de Vichy, prudent et résigné, car : « Il n'y a pas de maison, dit-il, où l'on mange plus mal que chez moi. » A sa droite, Maugis l'épie de son œil saillant. En face d'elle, Irène Chaulieu, superbe, très grande dès qu'elle est assise, expédie sa bisque, y trempe un bout d'écharpe — qui, d'ailleurs, en a vu bien d'autres — et « fait du plat » à Maschaing, avec cette brutalité dans la louange, ce cynisme dans l'admiration qui subjuguent parfois

Digitized by Google

leur objet et l'amènent, passif, heureux, jusqu'aux lèvres buveuses et bien ciselées d'Irène, jusqu'entre ses bras musclés de dompteuse...

Antoine sourit à sa femme. Elle lui rend le sourire en renversant la tête, pour que Maugis suive le mouvement du cou, note l'éclair des yeux entre les cils blonds... « On ne sait jamais », se dit-elle.

Aux deux bouts de la table, des gens vagues, cousines pauvres d'Irène, jeunes prodiges de la littérature, pas encore bacheliers, mais qui traitent Mallarmé de rétrograde; une Américaine, qu'on nomme « la belle Suzie » sans la désigner davantage, et son flirt de la semaine; un marchand de pierres israélite, sur qui l'hôtesse, qui convoite un saphir étoilé, essaiera vainement tout à l'heure ses regards les plus explicites et son cynisme fraternel : « Nous deux, qui sommes de bonnes crapules... » Un blond pianiste beethovenien est annoncé pour onze heures...

Minne regarde tous ces gens-là et rit : « Ce pauvre Antoine, il a encore écopé la tante Rachel ! Ça ne rate jamais. Comme il n'y a guère que lui de poli, ici, on lui repasse toutes les vieilles parentes... »

— Vous ne buvez pas, Madame ?

« Ah ! ah ! il se décide, ce gros Maugis ? Quelles moustaches, tout de même ! Je ne peux pas m'habituer à entendre sortir de ces broussailles sa voix de jeune fille un peu enrhumée.... »

— Mais si, Monsieur ! je bois du champagne et de l'eau.

— Et comme vous avez raison ! Le champagne est le seul vin tolérable de cette maison. Chaulieu est chargé de la publicité du Pommery, heureusement pour vous !

— Je ne savais pas. Si Irène vous entendait !

— Pas de danger ! Elle s'éreinte en effets de corsage pour Maschaing...

Digitized by Google

— C'est ce qui vous trompe, mon petit Maugis, j'entends toujours tout !

Le regard et la phrase tombent raide sur l'imprudent, qui plie le dos et tend les mains jointes :

— Pardon ! ferai plus ! gémit-il.

Mais on ne désarme pas si vite Irène Chaulieu :

— Ne vous mettez pas mal avec moi, mon petit Maugis : ça pourrait vous coûter cher !

Blessé d'être menacé devant Minne, l'homme aux grosses moustaches devient insolent :

— Cher ? Ma pauvre amie, je suis bien tranquille : les femmes ne m'ont jamais rien coûté, et ce n'est fichtre pas pour vous que je changerai mes habitudes !

Irène Chaulieu flaire le vent en cavale de sang, et va répondre... Déjà tous les convives se taisent et se penchent comme au théâtre... La voix douce et lasse de Chaulieu détourne — quel dommage ! — la tempête :

— Je l'avais bien dit, que la timbale serait ratée !...

Bien que l'assertion soit rigoureusement exacte, les convives jettent à ce martyr des regards féroces : Chaulieu leur fait manquer un de ces attrapages soignés, spécialité de la maison, et puis, comme dit Maugis, pendant ce temps-là, on n'aurait pas pensé à ce qu'on mange ! N'empêche que Minne jette à son voisin, ce brave, une œillade singulièrement flatteuse. « Ses moustaches ne mentent pas : c'est un héros ! » Le héros sent venir, d'elle à lui, cette sympathie d'ordre inférieur, penchant de la petite femme du monde pour le lutteur qui vient de « tomber » un adversaire... Il est prêt à en profiter, séduit par l'inquiétante beauté de Minne, son charme de bibelot hors commerce...

Le dîner se dégèle. Irène Chaulieu flambe d'entrain, grisée par sa première escarmouche. Elle ne mange plus, parle comme on délire, et comble de calomnies inédites l'oreille

Digitized by Google

tendue de l'académicien qui prend des notes. Antoine l'entend, épouvanté, défendre une amie de fraîche date :

— Non, mon cher maître, vous ne vous ferez pas l'écho de pareilles infamies ! Mme Barnery est une honnête femme, qui n'a jamais eu avec Claudie les relations que l'on dit ! Mme Barnery a des amants...

— Ah ! comment ? elle a des amants ?

— Parfaitement, elle a des amants ! Et c'est son droit, d'avoir des amants ! C'est le droit de toute femme trompée par la vie ! Et je n'admettrai jamais qu'on parle d'elle, devant moi, en des termes équivoques !

« Bon Dieu ! soupire Antoine, assommé. Si jamais cette mégère-là prenait Minne en grippe, nous serions frais ! Ma petite Minne si pure ! Comme elle rit des fumisteries de ce gros journaliste !... Rien de tout cela ne l'effleure... »

Minne rit, en effet, la tête en arrière, et on voit le rire descendre en ondes sous la peau nacrée du cou, jusqu'aux deux petites salières attendrissantes... Elle rit pour s'embellir et pour éviter de répondre à Maugis emballé, qui lui dépeint son état d'âme en termes vigoureux :

— ... et vous verriez quel bath aimoir, avec quels divans !

— Des divans ! répète Minne, tout à coup très réservée... Vous entendez, Monsieur Chaulieu, ce que me dit mon voisin ?

— J'entends bien, répond Chaulieu... mais je faisais, par discrétion, le monsieur qui savoure sa salade *Femina*. Et, bon Dieu ! qu'elle est mauvaise ! avec quoi peut-on bien fabriquer l'huile d'olives, chez moi ?

Minne le tire par la manche, gamine :

— Mais, Monsieur Chaulieu, défendez-moi ! il me dit des choses horribles !

Chaulieu tourne vers Minne sa figure camuse :

— Comment ? ma pauvre enfant, vous en êtes déjà à me demander secours ? Dans ce cas, il y a...

Digitized by Google

— Il y a ?... insiste Minne, très coquette.

Chaulieu, du menton, désigne Antoine :

— Mais... celui-là, de qui les biceps me semblent compter... Hé ! Maugis, qu'est-ce que tu en dis ?

Maugis, embêté au fond, ricane, pose lourdement ses coudes sur la table, exagère la vigueur de son large dos :

— Mon vieux, pourvu qu'une femme ait des faiblesses, la force du mari, moi, je m'en fiche !

— C'est une opinion.

— Dites donc, petite madame blonde, il a l'air occupé, votre mari ?

Très occupé ! Irène Chaulieu, dès qu'elle a vu le jeu de Maugis, a résolument tourné le dos à l'Immortel et s'est jetée sur Antoine, sur le mari, sur l'ennemi... Elle lui masque tout un côté de la table, de son chignon gonflé et lâche, de son éventail ouvert, de son épaule évadée du corsage... Elle l'ahurit de paroles, se découvre un intérêt récent et passionné pour le *barbytos*.

— Mais, mon cher, c'est une révolution dans la musique !

— Oh ! c'est beaucoup dire ! hasarde loyalement Antoine.

— Laissez donc, laissez donc, vous êtes trop modeste ! Ah ! si j'étais homme ! A nous deux, nous remuerions le monde !... Quand on a votre force, votre jeunesse, votre...

Le beau regard oriental d'Irène s'appuie sur celui d'Antoine; ses cils, lourds de mascaro, battent paresseusement comme l'aile d'un papillon posé... Il cligne, gêné, fatigué aussi par l'électricité crue qui tombe sur la nappe brodée et rejaillit blafarde jusqu'aux visages. Un coup de timbre lointain met fin à son supplice, et Chaulieu avertit sa femme d'un petit claquement de langue :

— Hep, Irène !

Digitized by Google

Elle se lève à regret, enroule son écharpe, accroche et entraîne des pelures de bananes, en disant tout haut :

— Déjà les cures-dents qui rappliquent ! Je vais encore trouver au salon des têtes à quarante-cinq degrés. Tant pis, je n'y peux rien ! Tout le monde voudrait dîner ici... Minne, vous ferez la jeune fille au salon, pour le café et les liqueurs.

Minne ne déteste pas cet office délicat qui consiste à manier, dans un salon encombré, des tasses fragiles, une cafetière, une pince à sucre... Elle y apporte des mains soigneuses, une application de fausse ingénue qui attendrit les dîneurs bien remplis.

— Quel trésor, mon cher, qu'une petite femme comme ça ! Elle vous a une frimousse à repriser des chaussettes, tu ne trouves pas ?

L'emballement de Maugis n'a plus de bornes. Il vient de se confier à un jeune poète, trop jeune pour n'être pas blasé sur la beauté des femmes...

— Quel petit cou à étrangler ! Et ces cheveux ! et ces yeux ! et ces...

Irène Chaulieu survient, chétive et excitée.

— Là, là, Maugis, un peu de calme ! Convenez au moins que je suis une bonne amie ? A table, pour vous laisser le champ libre, j'ai occupé le mari !

— C'est vrai, je vous revaudrai ça. Elle est rudement gentille, l'enfant ! Je vous fous mon billet que si je la rencontrais dans une île déserte...

— Mon pauvre Maugis, vous me faites pitié ! Il n'y a rien à faire avec Minne.

L'homme de lettres lève ses lourdes épaules :

— Elle est honnête ? raison de plus ! une femme qui n'a pas marché se méfie moins.

— Ça dépend, objecte Irène nonchalante, les cils couchés en abat-jour. Il y a celles à qui les hommes ne disent rien...

Digitized by Google

Maugis lance, pour mieux écouter, sa cigarette dans un vase de roses.

— Non ? vrai ? elle ?... Racontez-moi tout ! On est des vieux copains, nous deux, pas, Irène ?

— Oui, à présent ! jette-t-elle, moqueuse. Vous êtes trop chineur, mon gros, vous ne saurez rien.

Tranquille, sûre d'avoir semé de la bonne graine de mensonge, elle s'en va vers les couples qui arrivent. Rares, les couples : le célibataire abonde, et l'homme marié venu tout seul. Elle sourit, tend ses mains aux ongles brillants. Le grand salon glacial se peuple enfin, perd sa sonorité d'appartement à louer. Irène permet le cigare, et Minne verse les liqueurs, si sage dans sa robe bleue...

— Un peu de curaçao sec, Monsieur ?

Elle dit cela d'une voix distinguée, une voix qui s'ennuie poliment...

— Un peu de curaçao sec, Monsieur ?

Pas de réponse. Minne lève les yeux et se trouve devant le petit baron Couderc qui vient d'entrer... Il n'en revient pas. Pourquoi ne lui a-t-elle pas dit qu'il la verrait ce soir ? Et pourquoi n'a-t-elle pas l'air émue ? Car, enfin, il y a cinq heures à peine que, là-bas, rue Christophe-Colomb, elle détachait ses jarretelles avec une pudeur si charmante et si drôlement placée... A ce souvenir, il suffoque un peu, et son teint d'enfant frais s'empourpre d'un seul flot.

— Mais, murmure-t-il, vous êtes donc ici ?

— On le dit... raille-t-elle en lui souriant des yeux.

Elle lui laisse aux doigts un verre plein, et s'en va, Hébé indifférente, servir Antoine.

Irène Chaulieu a vu... Maugis aussi...

— Bon Dieu ! Irène, qu'est-ce qu'il a pris, le gosse, souffle Maugis, intéressé violemment. Vous avez vu ce qu'il a tiqué ?

Digitized by Google

— Ça vous étonne ? Pas moi ! Vous ne savez donc pas ? Ce petit Couderc est fou d'elle, mais elle ne veut rien savoir. Elle a dû le remiser encore une fois, et sec; il fera bien de ne plus se retrouver devant elle !

— Il ne s'en remet pas : regardez-le... Pauvre gosse ! il me fait pitié !

— Pitié ! vous êtes épatant, mon cher, à vouloir que toutes les femmes passent leur vie dans les garçonnières ! C'est bien fait pour le petit Courderc ! Moi, j'aime les femmes qui se tiennent !

Il est exact, d'ailleurs, que Jacques Couderc souffre. Il supporte son nouvel état d'amant heureux avec impatience et malaise. La semaine d'avant, son flirt avec Minne lui procurait un agacement délicieux, l'exaltation d'un vin léger qui fait chanceler la tête sans couper les jambes. Il aurait voulu se battre devant elle, insulter à tout ce qui existe, enlever une autre femme pour que Minne le sût et l'admirât; mais il ne subissait pas ce morne et ardent amour, si près des larmes et de la violence, cet amour que la première heure de possession avait fait sortir d'un gîte sombre où il dormait tout armé...

Jacques souffre de jalousie, parce qu'il aime, et son mal lui donne une contenance un peu courbée et gauche, un air de rhumatisant précoce.

Sans déférence pour le pianiste qui joue une tumultueuse rengaine de Liszt, Maugis a rejoint Minne, et Jacques Couderc la regarde roucouler et rire.

« Elle n'a ri qu'une fois aujourd'hui, songe-t-il, c'est quand elle m'a dit que j'étais bête. Seigneur ! je le suis encore bien plus qu'elle ne le croit... Quelle sale tête il a, ce Maugis ! Il ressemble au « Frog Prince » des dessins de Walter Crane... Tant pis ! je m'en vais mettre la puce à l'oreille du mari ! »

Jacques Couderc relève son nez de gavroche, affermit son

Digitized by Google

sourire en coin, et s'en va crânement « rapporter » à Antoine, qui fume en paix près de la table de poker, dans le clan des hommes mûrs, car sa barbe et sa figure de cheval sérieux lui ont créé des relations au-dessus de son âge. Et puis, le rénovateur du barbytos ne folâtre pas avec des gigolos !

— Monsieur...

— Cher Monsieur...

Ils échangent une poignée de mains, et Antoine sourit, paternel.

— Vous avez vu ma femme ?

— Oui... c'est-à-dire... elle causait avec M. Maugis : alors, je n'ai pas cru devoir...

— Vous ne connaissez pas Maugis ?

— A peine... C'est un de vos amis personnels ?

— Non, pas du tout. Je le rencontre ici, et ailleurs. Il amuse Minne.

Jacques jette sur Antoine un regard furieux :

— Charmant garçon, d'ailleurs. Un peu bohème, mais quand on est célibataire, n'est-ce pas ?...

— Je ne vous le fais pas dire !

— Mais je ne le dis pas non plus ! se récrie imprudemment Jacques, rouge d'une pudeur insolite. Je sais bien qu'on a la rage de dire que je mène une vie de bâton de chaise, mais c'est très, très exagéré. Dans tous les cas, je n'ai pas, comme Maugis, la fâcheuse réputation de coucher avec des vieilles dames, moi !

Antoine lève les sourcils et regarde du côté de Maugis, toujours assis auprès de Minne.

— Comment ? il couche avec des vieilles dames ?

— Des vieilles dames, c'est beaucoup dire... avec une vieille dame, une blonde teinte, hors d'âge... Et Dieu sait pourquoi ! car il aime plutôt les petites personnes très jeunes...

— Vrai ? c'est épatant, déclare Antoine.

Digitized by Google

Son accent révèle une si vive admiration que le petit Couderc s'indigne.

— Ça ne vous dégoûte pas plus que ça ?

— Moi ? mais je trouve ça merveilleux, cher Monsieur ! Vous pourriez me mettre dans un lit avec une femme d'âge pendant sept ans... je resterais comme... comme... je ne peux pas dire quoi, moi !

Le baron Couderc se lève, déçu.

— Vous permettez, cher Monsieur ? Je crois que Mme Minne me fait signe...

Ce n'est pas un signe, mais un froncement têtu des sourcils. Minne voit, Minne sent un commencement de danger contre lequel se dresse son âme brave et rusée. Elle regarde venir Jacques avec défiance... Il est gentil, pourtant, cet enfant, et si bien habillé !

« Le pantalon de Maugis visse, pense-t-elle, et puis je n'aime pas les revers de moire... Mais, décidément, Jacques est trop jeune. Cette surprise, cette rougeur en me trouvant ici !... Je n'aurais jamais dû compter sur un garçon si jeune pour faire de moi une femme comme les autres... Quand je pense à ce que disait Marthe Payet, l'autre jour : « Moi, je suis comme Bilitis; quand je suis avec mon amant, le plafond tomberait sans changer le fil de mes idées ! » Jacques aussi, il est comme Bilitis... Oh ! je le battrais !... »

Elle se tourne un peu du côté de Maugis, dont le souffle caresse son épaule : « Celui-ci... on ne peut pas lui reprocher d'être trop jeune, au contraire. Il n'est pas beau... Mais son assurance, sa voix de jeune fille, sa câlinerie blessante, et ce... je ne sais quoi... Ah ! oui ! s'interrompt-elle résignée, le je ne sais quoi des hommes qu'on ne connaît pas beaucoup ! »

Jacques est revenu à Minne, qui lui tend sa main dégantée. Il l'effleure des lèvres, et attend pour Maugis une présentation qui ne vient pas. Maugis fume, suave et vague, les yeux vers

Digitized by Google

l'azur pommelé du plafond... Minne se lève enfin, déplisse sa robe et marche vers la table qui porte des rafraîchissements, pour que son amant l'y suive...

— Un verre d'orangeade, chère Madame ?... Minne, supplie-t-il tout bas, vous saviez que vous veniez ici ce soir, et vous ne me l'avez pas dit...

— C'est vrai, avoue-t-elle. Je n'y ai pas pensé...

Elle lui parle de profil, une coupe aux doigts, inondée de lumière crue. Ses cils retroussés semblent la flèche que lancent ses yeux aux aguets; le peu de champagne qu'elle a bu rosit sa petite oreille compliquée...

— Minne, poursuit-il, enragé de tant de grâce, jure-moi que tu ne voulais pas cacher ton flirt avec cet ignoble individu !

Elle tressaille, mais ne se tourne pas vers Jacques.

— Connais-je d'ignobles individus ? Et osez-vous aujourd'hui, *aujourd'hui,* me parler ainsi ?

Il jette à travers la table son sandwich mordu, qui tombe dans les cerises déguisées.

— Eh ! c'est d'aujourd'hui seulement que je puis vous parler ainsi, parce que c'est d'aujourd'hui que je souffre, d'aujourd'hui que je t'aime !

Minne s'est retournée, brusque; elle plonge dans les yeux défiants et tristes de son amant son grave regard.

— D'aujourd'hui ? parce que vous m'avez eue ? Réellement ?... Oh ! expliquez-moi comment il se peut que l'amour vienne d'une pareille chose ?... Dites-moi : vous m'aimez davantage parce que, cet après-midi... ?

Il croit comprendre, et se trompe; il croit que Minne veut ranimer son imagination au feu d'un souvenir tout proche, qu'elle veut goûter, devant tous, l'outrage exquis d'une évocation précise... Son teint d'enfant sanguin s'embrase et pâlit tour à tour : le voici de nouveau changé, sans défense,

Digitized by Google

comme elle l'a vu tout à l'heure rue Christophe-Colomb...

— Oh ! Minne, quant tu t'es penchée pour dénouer tes jarretelles...

Il délire et tremble, son genou gauche trépide, comme là-bas... Elle l'écoute, très sérieuse, sans baisser les yeux, sans frémir aux mots brûlants, et quand il s'arrête, honteux et enivré, elle n'a qu'une exclamation, à peine prononcée, de découragement :

— C'est inconcevable !

Digitized by Google

Minne se lève tôt, pour une Parisienne qui sort souvent le soir. A neuf heures, elle a pris son bain, et mange ses rôties sans langueur, très éveillée, dans son cabinet de toilette blanc. A chaque étage de la maison neuve, il y a le même cabinet de toilette blanc, le même petit salon gris-perle à fausses boiseries, le même grand salon à baies vitrées... Cela désole l'imagination; mais Minne n'y pense pas.

Ensachée dans sa robe de moinillon blanc, la tresse en corde d'or dansant sur les reins, elle savoure ce matin, pas encore blasée, l'exquise solitude où la laisse le départ quotidien de son mari.

Jusqu'à midi, elle sera seule, seule à lisser en arrière, tout aplatis, ses cheveux polis par la brosse, ce qui lui fait une figure d'enfant japonais; seule à regarder la couleur du temps, à vérifier, d'un index pointu, le balayage des petits coins; seule à camper sur un chapeau le *paradis* qu'éparpille son souffle et qui se couche comme une graminée des prés; seule à rêver, à écrire, à lire, à jouir de l'enivrante solitude qui, depuis toujours, a conseillé Minne.

C'est par un matin d'hiver, clair et sonore comme celui-ci,

Digitized by Google

qu'elle a couru chez Diligenti, vague compositeur italien. Elle l'a trouvé à son piano, flatté, embêté, irrésolu... Pour la punir de le déranger à cette heure-là, il a, rageur, possédé Minne déçue...

Mais, aujourd'hui, Minne se sent une âme de ménagère raisonnable. Sa déconvenue d'hier — la quatrième — lui donne à réfléchir, et elle réfléchit, en effet, devant une tasse vide.

« Il faut aviser. Parfaitement, il faut aviser. Je ne sais pas encore comment. Mais ça ne peut plus durer. Je ne peux pas m'en aller, de lit en lit, pour faire plaisir à MM. Chose et Machin, pour l'unique satisfaction d'avoir un peu mal partout et mon chignon à refaire, sans compter les chaussures qu'on remet toutes froides et quelquefois mouillées... De quoi est-ce que j'ai l'air ? Irène Chaulieu dit qu'il faut se ménager, si on ne veut pas paraître tout de suite cinquante ans, et elle assure que, pourvu qu'on crie *ah ! ah !* qu'on serre les poings et qu'on fasse semblant de suffoquer, ça *leur* suffit parfaitement. Ça leur suffit peut-être aux hommes, mais pas à moi !... »

L'arrivée d'un pneumatique interrompt l'amère rêverie de Minne.

« C'est de Jacques. Déjà !... »

« Minne chérie, Minne rêvée, Minne terriblement aimée, je t'attends aujourd'hui chez nous. Je ne peux pas te dire, ma chère petite reine, tout ce que tu apportes dans ma vie, mais je sais depuis hier, je sais d'une manière absolue que, si je n'arrive pas à te voir autant que je veux, tout croulera ! Ne ris pas, Minne, je ne mets pas d'orgueil à t'avouer que je n'aurais jamais soupçonné ce qui m'arrive là. Es-tu l'amour ? Es-tu une maladie de mon cerveau ? A coup sûr tu n'es pas le bonheur, Minne chérie...

« JACQUES. »

Digitized by Google

Elle déchire le papier en tout petits morceaux, avec une application vindicative.

« Et lui, est-il le bonheur pour moi ? Cet égoïsme ! Il ne parle que de lui ! Ce n'est pas en ce petit si jeune que je pourrai jamais me réfugier, ce n'est pas à lui que je pourrai m'avouer, supplier : « Guérissez-moi ! Donnez-moi ce qui me manque, ce que j'appelle si humblement, qui me ravalera au rang des autres femmes !... » Toutes les femmes que je connais parlent de *ça,* dès qu'elles sont seules ensemble, avec des paroles et des regards qui salissent l'amour... Tous les livres aussi ! Et il y en a qui sont d'un formel ! Celui d'hier encore... »

Elle ouvre un volume tout moite d'encre fraîche et relit :

« *Leur étreinte fut à la fois une assomption et un paroxysme. Adila rugissante enfonça ses ongles aux épaules de l'homme, et leurs regards exacerbés se croisèrent comme deux poignards empennés de volupté... Dans un spasme suprême, il sentit sa force se dissoudre en elle, tandis qu'elle, les paupières révulsées, dépassait d'un envol les sommets inconnus où le Rêve se confond avec la sensation...* »

« C'est péremptoire, ça ! conclut Minne en refermant le livre. Je me demande quelquefois ce qu'Antoine a bien pu faire de son célibat pour être aussi... ignorant ! »

Minne pense peu à Antoine, d'habitude. Il lui arrive de l'oublier; il lui arrive aussi de l'accueillir joyeusement, comme s'il était encore le fraternel cousin d'autrefois... Mais, aujourd'hui, lorsqu'il rentre affamé, fleurant le palissandre et le vernis, son bavardage heureux échoue devant le mutisme de Minne, un mutisme à petite bouche pincée, à sourcils excédés...

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

Elle n'a rien. Elle en veut à Antoine du rendez-vous que

Digitized by Google

lui donne Jacques cet après-midi. Ce petit tient de la place, il supplie, il s'impose, il écrit... C'est le baron Couderc, évidemment, mais... « La belle avance ! » songe Minne. « Ça m'amuserait si je le volais à quelqu'un, ou si je pouvais le dire à Irène Chaulieu. Mais, pour moi, qu'il soit le baron Couderc, ou le charbonnier d'en face, le résultat ne diffère pas ! »

Elle ira pourtant rue Christophe-Colomb. Elle ira parce qu'elle ne recule jamais devant rien, même devant une corvée, et puis, c'est encore si nouveau, leur aventure d'amour...

Dans la salle à manger, où il entre tant de lumière qu'on en a froid, Antoine dévore du veau marengo et son journal; puis il contemple avec extase sa femme qui, serrée dans une robe foncée, tout unie, ressemble à une vendeuse très distinguée. Il tâche, en bavardant, d'adoucir l'expression distante de ces yeux noirs, tourment de toute sa jeunesse, de cette bouche qui mentait autrefois si follement, si artistement...

— J'ai bien déjeuné, ma Minne. C'est toi qui as fait le menu ?

— Mais oui, comme tous les jours.

— C'est épatant ! Ma tante ne t'avait pourtant guère appris.

Minne se rengorge.

— J'ai appris toute seule. Les sauces sont démodées, les entremets compliqués n'ont plus de succès, les légumes manquent en cette saison, et, si je ne me donne pas un peu de peine, on mangera aussi mal ici que chez les Chaulieu.

Elle joue à la madame, croise ses mains, et professe sur les denrées d'hiver. Antoine l'admire et jubile, à demi caché derrière son *Figaro*... Minne perçoit le tremblement insolite du journal et proteste :

— C'est trop fort ! pourquoi ris-tu ?

— Pour rien, ma poupée. Je t'aime trop.

Digitized by Google

Il se lève et vient baiser tendrement les beaux cheveux brillants, où serpente et se perd un étroit velours noir... Minne appuie un instant sa tête au flanc de son mari, d'un air las :

— Tu sens le piano, Antoine.

— Je le sais bien. C'est très sain, tu sais. Ça chasse les mites, cette odeur de vernis et de bois neuf. Si nous enfermions un piano à queue dans chacune de tes armoires à robes ?

Minne daigne rire, ce qui le remplit d'allégresse.

— Hop ! viens me verser mon café, chérie ! il faut que je file de bonne heure !

Il l'enlève dans ses bras et la porte dans le salon blanc à bouquets, qui conserve une odeur banale de tentures neuves, car Minne n'y reçoit guère et habite plus volontiers sa chambre à coucher, et surtout son cabinet de toilette.

— Qu'est-ce que tu fais, mignonne, cet après-midi ?

Le visage de Minne se durcit un peu, non qu'elle redoute un soupçon, mais ce second rendez-vous, au lendemain du premier, menace son repos...

— Des courses embêtantes. Mais je rentrerai de bonne heure.

— Oui, je sais ce que ça veut dire ! Tu vas m'arriver à sept heures et demie, avec un air de tomber de la lune, en t'écriant : « Comment ? moi qui croyais qu'il était cinq heures ! »

Minne secoue la tête, sans gaîté :

— Ça m'étonnerait bien.

Dans le petit rez-de-chaussée de la rue Christophe-Colomb, elle trouve le thé bouillant, le feu qui croule

Digitized by Google

en braises roses, et, dans tous les vases, des chrysanthèmes échevelés, larges comme des pieds de chicorée... Les sandwiches au caviar, déballés trop tôt, se recroquevillent comme des photographies mal collées... Jacques est là depuis deux heures, plus grave qu'hier, et Minne le trouve changé; il y a quelque chose de sincère et de sérieux qui ne lui va pas du tout. « C'est bien ma veine ! » soupire-t-elle. Et elle cache sa mauvaise humeur sous un sourire mondain :

— Comment ? vous êtes déjà là, cher ami ?

Le « cher ami » fait signe que oui, qu'il est déjà là, et lui serre les doigts très fort. « On jurerait, se dit Minne, qu'il a envie de pleurer... Un homme qui pleure, ah ! non ! ah ! non !... »

— Qu'est-ce que vous avez contre moi ? je suis en retard ?

— Oui, mais ça ne fait rien.

Il l'aide à retirer sa fourrure, reçoit dans ses mains dévotes le petit tricorne piqué de camélias, et pâlit de lui voir la même robe qu'hier, un col strict où scintille le même bouton de rubis... Il se sent navré et perdu :

« Mon Dieu ! songe-t-il, que je l'aime déjà ! C'est terrible, je ne le savais pas... Hier, ça allait encore; mais, aujourd'hui, je suis au-dessous de tout, je ne suis bon qu'à pleurer et à coucher avec elle jusqu'à en mourir... Elle va me prendre pour un goujat... »

Elle se tourne vers lui, agacée de son silence :

— Dites donc, Jacques, laissez-moi placer un mot !

Il sourit, d'un sourire qui a délaissé toute son heureuse insolence :

— Ne vous moquez pas de moi, Minne, je ne suis pas dans mon assiette.

Elle s'approche, empressée, caresse les doux cheveux du blondin assis devant elle :

— Mais il fallait le dire ! C'était si simple de remettre à un autre jour !... Un pneu aurait suffi...

Digitized by Google

Cette fausse sollicitude rallume dans les yeux de Jacques une inquiétante lumière. Il se lève et parle presque durement :

— Remettre !... un pneu !... Suis-je un invalide ? Il ne s'agit pas d'une grippe ou d'une migraine. Croyez-vous que je puisse me passer de vous ?

Il n'a pas su se contenir, il s'explique maladroitement, et Minne se cabre :

— Alors, quand vous ne pourrez pas vous passer de moi, il faudra que je vienne ici à n'importe quelle heure ?

Elle n'a pas haussé le ton, mais sa bouche nerveuse blanchit et elle regarde son amant de bas en haut, en bête faible et menaçante. Il s'effraie et saisit les froides petites mains dégantées :

— Dieu ! Minne, mais nous sommes fous ! Qu'est-ce que j'ai ? qu'est-ce que je dis ? Pardonne-moi... C'est que je t'aime : tout le mal vient de là ; c'est que je me fais un mal infini en pensant à toi, à toi telle que tu étais hier, telle que tu vas être... Dis, dis, n'est-ce pas ? telle que tu étais hier, toute pâle dans tes cheveux, et puis toute fatiguée sur le lit, avec tes pieds pointus et joints...

Il parle, et déshabille Minne. Ses baisers, l'accolement de son jeune corps vigoureux et rose, qui sent la blonde, l'éclair de beauté mystérieuse qui le visite à cette minute-là, raniment au fond des yeux sombres de Minne, encore une fois, l'espoir du miracle attendu... Mais, encore une fois, il succombe seul, et Minne, à le contempler si près d'elle immobile, mal ressuscité d'une bienheureuse mort, déchiffre au plus secret d'elle-même les motifs d'une haine naissante : elle envie férocement l'extase de cet enfant fougueux, la pâmoison qu'il ne sait pas lui donner : « Ce plaisir-là, il me le vole ! C'est à moi, à moi, ce foudroiement divin qui le terrasse sur moi ! je le veux ! ou bien, qu'il cesse de le connaître par moi !... »

— Minne !

Digitized by Google

L'enfant, apaisé, soupire ce nom, et rouvre les yeux dans l'ombre colorée des rideaux. Il n'est plus méchant, il n'est plus jaloux, il est heureux et câlin, il cherche Minne à travers le grand lit...

— Minne, tu reviens ? Tu es longue !...

Comme elle ne revient pas, il se soulève, s'assied, et demeure béant à constater que Minne, corsetée, renoue dans ses cheveux l'étroit ruban de velours noir.

— Tu es folle ! tu t'en vas ?

— Mais oui.

— Où ?

— Chez moi.

— Tu ne m'avais pas dit que ton mari...

— Antoine ne rentre qu'à sept heures.

— Alors ?

— Je n'ai plus envie de rester.

Il saute du lit, nu comme Narcisse, bute sur des bottines éparses.

— Minne !... Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu me quittes ? Je t'ai fait mal ? peut-être que je t'ai fait un peu mal ?...

Elle va parler, répondre : « Même pas ! » revendiquer sa part de joies, dire sa longue recherche, ses chutes infructueuses... Une pudeur spéciale la retient : que ce secret-là, avec les divagations d'autrefois, soit du moins son triste lot, le trésor de Minne...

— Non, je n'ai rien... Je m'en vais. Je n'ai plus envie de rester, voilà tout. J'en ai assez.

— Assez de quoi ? De moi ?

— Si vous voulez. Je ne vous aime pas suffisamment...

Elle lui assène ça comme un madrigal, en enfilant ses deux bagues. Pour lui, tout cela est un cauchemar, ou une mystification, qui sait ?

Digitized by Google

— Minne chérie, vous en avez de bonnes ! On ne s'ennuie pas une minute avec vous !

Il rit, toujours tout nu... Minne, les mains dans son manchon, le dévisage. Elle le hait. Elle en est certaine, à présent. Elle scrute cruellement, sans honte, les détails de cette figure d'enfant las, le dessous des yeux mauve, la bouche molle et rougie, la poitrine où mousse une toison blonde, les cuisses maigres et musclées... Elle le hait. Elle se penche davantage et lui dit doucement :

— Je ne vous aime pas assez pour revenir. Hier, je n'en étais pas sûre. Avant-hier, je n'en savais rien. Vous ne saviez pas, hier, que vous m'aimiez. Nous avons fait, tous deux, des découvertes.

Puis, elle glisse vivement vers la porte, pour qu'il n'ait pas le temps de lui faire du mal.

Digitized by Google

Antoine, qui revient à pied du quartier Rochechouart, se sent morne pour deux raisons : d'abord parce qu'il dégèle et que, du pavé gras, fume une vapeur à goût de torchon mouillé; ensuite, parce que son chef, agacé, l'a traité de « luthier pour momies... ».

En proie à des pensers navrants, Antoine est rentré sans tumulte, n'a pas chanté dans l'antichambre, n'a pas fait choir les parapluies suspendus aux patères de l'entrée... Il pousse la porte du salon avant que rien l'y ait annoncé et s'arrête, surpris : Minne est là, endormie sur le canapé blanc à bouquets...

Endormie ? pourquoi endormie ? Elle a posé son chapeau sur la table, jeté ses gants dans une jardinière, et son manchon, roulé à ses pieds, semble un chat accroupi dans l'ombre...

Endormie... cela ressemble si peu à Minne, ce désordre insolite, ce sommeil de vaincue !... Il s'approche davantage : elle dort, la tête appuyée au dossier sec, et le pur métal de ses cheveux a coulé un peu sur son épaule... Il se penche, le cœur battant, ému d'être là, vaguement pénétré de crainte

Digitized by Google

et de honte, comme s'il ouvrait une lettre volée... Cette enfant qu'il adore, comme elle sommeille tristement ! Les sourcils se plissent, la bouche détendue s'abaisse aux coins, et les narines délicates, dilatées, respirent tout à coup plus fort... Ce navré visage aveugle va-t-il fondre en larmes ?

« Qu'a-t-elle de changé ? songe Antoine avec angoisse, ce n'est plus la même Minne... D'où vient-elle, si fatiguée et si triste ? Son sommeil est désolé, et je ne l'ai jamais sentie si loin de moi. Est-ce qu'elle va recommencer à mentir ?... »

C'est un mensonge déjà, que cet assoupissement harassé, cet autre visage qu'elle ne lui montre jamais... Il recule d'un pas. Minne a remué. Ses mains tressaillent faiblement, comme les pattes des chiens qui courent en rêve, et elle s'assied en sursaut, effarée :

— C'est vous ? quoi donc ? c'est vous ?

Antoine la regarde profondément :

— C'est moi, Minne. Je rentre à l'instant. Tu dormais... Pourquoi me dis-tu *vous ?*

Minne, si pâle, s'empourpre jusqu'aux cheveux et aspire l'air, un grand coup :

— Ah ! c'est toi !... quel mauvais rêve !...

Antoine s'assied près d'elle, encore étreint de doute et de malaise :

— Raconte ton mauvais rêve ?

Elle sourit, de son féminin et audacieux sourire, en secouant sa mèche blonde défaite :

— Merci ! pour me faire peur !

— Je te rassurerai, ma Minne, dit Antoine, en la prenant toute dans son grand bras.

Mais elle rit et s'échappe, frissonnante, et danse pour se réchauffer, pour s'éveiller, pour oublier la menaçante image que faisait, dans son rêve, un corps d'adolescent, nu et blond, étendu sans vie sur un tapis rouge...

Digitized by Google

Aujourd'hui, c'est dimanche, un jour qui détraque la semaine, différent des autres jours. Le dimanche, Antoine — qui croit aimer la musique depuis qu'il reconstitue des *barbytos* — emmène Minne au concert.

Minne ne saurait pas dire, vraiment, pourquoi elle est plus frileuse le dimanche. Elle arrive au concert claquant des dents, et la musique ne la réchauffe guère, parce qu'elle l'écoute trop. Elle l'écoute, penchée, les mains jointes dans son manchon, attentive à regarder le chef d'orchestre, comme si le geste de Chevillard ou de Colonne allait enfin lever le rideau d'un spectacle mystérieux qu'on devine derrière la musique, et qu'on ne voit jamais... « Mon Dieu, soupire Minne, pourquoi rien n'est-il jamais parfait ? On attend, on attend, c'est comme une envie de pleurer qu'on a par tout le corps, et... rien n'arrive !... »

Pour ce gris dimanche de dégel, Minne se pare d'une robe grise, en velours couleur d'argent terni, et d'une étole de renard noir. Sous le chapeau couronné de plumes sombres, ses cheveux rayonnent, emboîtant la nuque d'un casque serré en or poli. Debout dans le cabinet de toilette, multipliée par la glace d'un miroir Brot, Minne s'avoue satisfaite :

« Je réalise assez bien l'idée qu'on se fait de la femme du monde. »

Puis, elle s'en va taquiner son mari, car sa propre perfection la rend volontiers autoritaire. Il s'habille dans une petite pièce, installée à la diable à côté de son bureau-fumoir : Minne ne tolère pas auprès d'elle des « affaires d'homme » qui sont noires, rudes à toucher, ni des dessous masculins. « Si, au moins, dit-elle, on pouvait mettre des rubans aux

Digitized by Google

caleçons et aux gilets de flanelle, pour que ça fasse joli quand on ouvre une armoire !... »

Antoine est en train de s'habiller, formé par le collège à une célérité silencieuse.

— Allons, Antoine, allons ! gronde la petite fée en argent.

Il tourne vers elle une figure barbue et préoccupée, des yeux noirs et blancs de bon rastaquouère :

— Tiens, Minne, mets-moi donc le bouton de ma manchette gauche.

— Je ne peux pas, j'ai mes gants.

— Tu pourrais en ôter un...

Il n'insiste pas davantage, mais la même préoccupation revient peser sur ses sourcils. Minne s'admire dans le miroir incliné d'une vieille psyché reléguée dans ce coin, et qu'elle ne consulte jamais : il y a toujours quelque chose de nouveau à apprendre dans une glace inconnue...

Elle chante soudain, de sa voix de petite fille, aiguë et pure :

J'ai du di,
J'ai du bon,
J'ai du dénédinogé,
J'ai du zon, zon, zon,
J'ai du tradéridera;
J'ai du ver-t-et-jaune,
J'ai du vi-o-let,
J'ai du bleu teindu,
J'ai de l'orangé !

Antoine s'est retourné, saisi :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça ? c'est une chanson.

— Où l'as-tu apprise ?

Elle cherche, un doigt sur la tempe et se rappelle tout à

Digitized by Google

coup que son premier amant, l'interne des hôpitaux, chantait cette paysannerie sur un pas d'obscène fantasia. Le souvenir l'amuse, et elle éclate de rire :

— Je ne sais pas. Quand j'étais petite... Peut-être dans la cuisine, avec Célénie ?

— Ça m'étonne, dit Antoine avec plus de sérieux que n'en comporte l'incident. Je l'ai connue autant que toi, Célénie...

Minne lève une mains insouciante :

— Possible... Tu sais qu'il va être deux heures, et que c'est terrible pour avoir une voiture, le dimanche ?

Dans le fiacre, Antoine ne parle guère, froncé d'un malaise qu'il n'explique pas, et Minne s'avise de le réconforter, de le conseiller :

— Mon pauvre garçon, si tu as besoin de deux jours pour te remettre, chaque fois qu'on blaguera ton.. chose... *barbytos*... qu'est-ce que tu feras dans la vie ? Il faut bien que quelque chose cloche, va ! et si tu n'as jamais d'autres catastrophes dans ton existence !...

Elle soupire, si comiquement et maternellement désabusée que la morose humeur d'Antoine se fond en chaude tendresse et qu'il a recouvré, en gravissant l'escalier du Châtelet l'agressif orgueil de tout homme qui promène à son bras une très jolie créature.

— Regarde, Antoine, Irène Chaulieu... là, dans une loge, avec son mari...

— Et avec Maugis. Est-ce qu'il lui ferait la cour ?

— La belle affaire ! dit Minne impertinente. Il me la fait aussi, à moi !

— Non ?

— Parfaitement ! L'autre soir, chez les Chaulieu, si j'avais voulu...

Digitized by Google

— Pas si haut, donc ! Tu as une façon de parler bas !... Alors, Maugis a osé te... te...

— Oh ! Antoine, je t'en supplie, pas de scène conjugale ici, surtout à cause de Maugis ! ça n'en vaut pas assez la peine.... Et puis, tais-toi, voilà Pugno qui s'installe.

Il se tait. Au fond, il s'en fiche, de Maugis. Son malaise, récent, dépend de Minne, de Minne seule. Il pense bien, mon Dieu, il est sûr que Minne ne fait pas de bêtises; il a peur seulement qu'elle ne recommence à mentir pour le plaisir de mentir, qu'elle ne cultive de nouveau ce jardin pervers, féerique, mal connu, où erra toute son enfance de fillette mystérieuse...

— Tiens ! le petit Couderc, remarque-t-il distraitement.

L'œil seul de Minne a bougé :

— Où donc ?

— Il vient d'entrer dans la loge de Mme Chaulieu. Ce qu'ils jabotent, dans cette loge. On les entend d'ici !

Effectivement, Irène Chaulieu jase comme à l'Opéra, posée de trois quarts contre la tenture rouge, et ses paupières à l'orientale battent pour exprimer la lassitude, le désir, la défaite voluptueuse. Des dentelles authentiques et défraîchies chargent ses épaules, pendent à ses manches.

— C'est pourtant vrai, souffle Minne, qu'elle a toujours l'air de s'habiller chez les revendeuses de la rue de Provence !

Elle feint d'éplucher la toilette d'Irène, pour pouvoir épier Jacques Couderc. Qu'il a mauvaise mine, ce petit ! Et l'une de ses mains fait danser fébrilement son chapeau... Minne le méprise :

« Je déteste ces gens nerveux, qui ne savent pas cacher leurs émotions ! L'autre jour, c'était son genou qui avait la danse de Saint-Guy; aujourd'hui, c'est son bras ! tout ça, c'est des tics de dégénéré ! »

Elle se venge tout bas du bref frisson qui vient d'effleurer sa

Digitized by Google

nuque... Puis, le menton tendu, attentive, elle paraît se livrer toute à *Schéhérazade*.

Sa taille se balance au rythme des flots — trombones déchaînés que crête un coup de cymbales — un sourire pâlot étire les coins de ses lèvres, quand Rimsky-Korsakow la traîne de vaisseau en harem, de naufrages en fêtes à Bagdad; quand, au sortir du prestigieux vacarme d'un combat de géants, il la plonge jusqu'aux lèvres dans la confiture orientale — pistaches, pétales de roses qu'engluent le sucre et l'huile de sésame — d'un dialogue entre le prince et la jeune princesse... Cette musique excessive va-t-elle livrer à Minne le secret d'elle-même? Trop de douceur, par instants, ou bien les violons impudiques, l'irrésistible tournoiement, qu'on devine, d'une beauté voilée d'écharpes, entr'ouvrent çà et là des bouches sur un « ah ! » extatique...

Dans la loge d'Irène Chaulieu, un malheureux enfant cherche à comprendre ce qui lui arrive. La musique l'éparpille, et il lui faut beaucoup de courage, quand les violons chantent à l'aigu, pour ne pas hurler, comme un chien près d'un orgue de Barbarie... La présence de Minne le bouleverse. Elle l'a abandonné, nu et faible, elle l'a abandonné encore ivre d'elle, avec des mots si secs et si mesurés, des yeux si noirs, si sauvagement résolus... Hélas ! l'histoire de leurs amours tient en trois lignes : il l'a vue... elle l'a séduit, parce qu'elle ne ressemble à personne... et puis elle s'est donnée tout de suite, en silence...

— Quelle chaleur dans cette salle ! soupire Irène Chaulieu.

Son éventail porte jusqu'à Jacques Couderc un parfum poisseux et lourd, et il se sent mal à l'aise... Ah ! comme une goutte de verveine citronnelle, évaporée, rajeunirait l'air poussiéreux ! Citrons écorchés, feuilles qu'on froisse pour qu'elles vous livrent leur verte odeur, jeunesse de l'été

Digitized by Google

commençant, paille de seigle à peine blondi — le parfum de Minne, les cheveux de Minne, la peau de Minne, et ses yeux, source noire où viennent boire et se mirer les songes ! « Se peut-il que j'aie eu tout cela ? et comment l'ai-je mérité ? et comment l'ai-je perdu ? »

— Dites donc, mon petit Jacques, vous avez une fichue mine ! La noce, la pâle noce ? les coupables voluptés ? Qu'est-ce que vous vous êtes fait faire ? Ça m'amuserait de le savoir, sinon de le voir !

Il sourit à Irène, avec l'envie de la tuer, exagère sa myopie insolente :

— Si jeune, et déjà voyeuse ?

Elle lève son nez de peseuse d'or :

— Mon petit, vous avez les préjugés d'un bourgeois du Marais. Et si ça m'amuse, moi, de doubler mon plaisir par la vue du plaisir d'autrui ? Vous me faites rire, tous, avec vos prétentions d'assigner à la volupté des limites convenables ! Mon âme à moi demeure assez orientale, Dieu merci, pour concevoir et embrasser la sensualité de tous les siècles...

Elle continue, à travers les *chut !* indignés, et n'entend même pas Maugis qui ronchonne, tout haut :

— Qu'est-ce qu'elle a encore lu depuis hier, la bougresse ?

Jacques Couderc se tait, découragé, et l'entr'acte vient à propos lui permettre de sortir, de remuer, de promener son mal... Un court instant, il médite d'attendre Antoine et de saluer Minne, de l'effrayer; mais une espèce de torpeur morale l'en empêche. Tout ce qu'il veut préparer, préciser, se dissout à mesure et il descend, lâchement, le grand escalier.

Cette fuite honteuse donne à Minne, les jours suivants, une grande sûreté de soi, la conscience d'être, cette fois, la plus forte... La semaine du jour de l'an, qui trouble même les calmes abords de la place Péreire, maintient d'ailleurs Minne,

Digitized by Google

de force, parmi les soucis de bonbons, de visites, de cartes et de cadeaux. Son esprit, sournois et fantasque, jamais léger, se détache de la brève et méchante aventure d'amour... Elle s'affaire comme une demoiselle de chez Boissier, rédige des listes de visite, glisse des Christmas-Cards dans des enveloppes, et reprend un air soucieux de fillette qui joue à la dame. Elle accueille Antoine, dès qu'il rentre, par des questions précises et malveillantes :

— Et les d'Hauville ? c'est comme ça que tu as pensé à leur petit garçon ?

— C'est vrai, je l'ai oublié !

— J'en étais sûre !

— Et cette vieille sorcière de mère Poulestin ?

— Oh ! zut ! encore une !

Il baisse un nez mélancolique.

— Enfin, mon ami, s'il faut que je sois seule pour penser à tout, vraiment, ce n'est pas un métier !...

Et puis, est-ce « un métier », je vous le demande, d'aller voir demain l'oncle Paul, ce malade hostile qu'elle devra embrasser — embrasser ! — sur son front couleur de buis ? Horreur !... Elle s'énerve d'avance, et ravage à deux mains sa chevelure :

— A quelle heure, demain, Antoine ?

— A quelle heure quoi ?

— L'oncle Paul, voyons !

— Je ne sais pas, moi. A deux heures. Ou à trois heures. On a toute la journée.

— Tu me combles ! Bonsoir, je vais me coucher, je ne tiens plus debout.

Elle s'étire, bâille éperdument, s'ennuie soudain, son ardeur rageuse tout à coup tombée, et vient offrir un coin de joue, de chignon et d'oreille au baiser de son mari.

— Tu vas te coucher, ma poupée ?... Dis donc, je...

Digitized by Google

— Quoi ?

— J'y vais aussi.

Elle le regarde félinement de côté... Il n'y a pas de doute : Antoine la suivra dans sa chambre, dans son lit... Elle hésite : « Suis-je malade ? Faut-il faire une scène et bouder ? ou m'endormir ?... Ce sera difficile... »

Difficile, à coup sûr, car Antoine rôde autour d'elle, respire dans toute la pièce le clair parfum de Minne... Elle le suit des yeux. Il est grand, plutôt trop. Gauche lorsqu'il est habillé, la nudité le met à l'aise, comme la plupart des hommes bien bâtis. Un nez bossu au milieu, des yeux de charbonnier amoureux... « Voilà, c'est mon mari. Il n'est pas plus mal qu'un autre, mais... c'est mon mari. En somme, pour ce soir, j'aurai la paix plus tôt, si je consens... » Sur cette conclusion, qui contient toute une philosophie d'esclave, elle va lentement à sa chambre, et retire en marchant les épingles de ses cheveux.

Digitized by Google

L'oncle Paul est affreux à voir. Sa tête en buis durci fait peur, cette tête de missionnaire qu'on a un peu scalpé, un peu brûlé, un peu laissé mourir de faim dans une cage au soleil. Ratatiné dans un fauteuil, il joue à cache-cache avec la mort, au milieu d'une chambre peinte à la chaux, gardé par une infirmière qui a l'air d'une vache blonde. Il accueille ses enfants sans parler, tend une main desséchée et attire exprès Minne vers son crâne nu, heureux de la sentir raidie et prête à crier.

Ils se comprennent admirablement, elle et lui, par-dessus Antoine. Minne, par ses yeux noirs, fixes et grands, lui souhaite la mort; lui, la maudit à toute minute, silencieusement, l'accuse en toute injustice d'avoir fait mourir maman de chagrin et de rendre son fils très malheureux...

Elle lui demande de ses nouvelles, d'une voix ralentie. Il trouve un souffle pour la complimenter de sa robe gris d'argent. S'ils vivaient dans la même maison, on ne sait pas ce qui pourrait se passer.

Aujourd'hui, l'oncle Paul s'amuse à retenir Minne longtemps.

Digitized by Google

— Ce n'est pas tous les jours le premier janvier, articule-t-il en suffoquant.

Il provoque et prolonge, en respirant très fort, une quinte de toux, dont les nausées finales font blanchir et frémir les joues de Minne. Quand il a repris haleine, il donne des détails minutieux sur ses fonctions naturelles, et surprend avec bonheur le regard révolté de sa belle-fille. Puis il rassemble ses forces et commence lentement à parler de la mort de sa sœur.

Cette fois, c'est un vain gaspillage d'énergie : Minne, qui se sent tout à fait innocente du trépas de maman, écoute sans remords, se détend peu à peu, trouve un mot, un sourire triste et tendre... « Elle est bien forte ! » se dit le moribond, indigné. Et, lassé du jeu, il met fin à la visite.

Dehors, sous la nuit piquante et glacée, Minne a envie de danser. Elle donne un nickel à un pauvre, prend le bras d'Antoine, et pense, généreuse en sa joie d'évadée : « Si Jacques Couderc était là, ma parole, je l'embrasserais ! »

Toute la soirée, elle remue, bavarde, rit toute seule. L'eau noire de ses yeux bouge et scintille, une fièvre charmante anime son teint, Antoine la contemple, mélancolique et attentif. Un moment, elle s'arrête de rire pour sourire, et son visage change. Oh ! ce sourire de Minne ! ce provocant et délicieux sourire qui remonte les pommettes, transforme l'arc de la bouche et tire les coins des paupières !... Pour la seconde fois, Antoine s'efforce de découvrir, sur la figure de Minne, un autre visage, un masque qu'y pose légèrement le sourire... Il se sent le cœur flottant et mal à l'aise, comme le jour où il l'a vue dormir sur le canapé... Dans ce sommeil soucieux qui la trahissait, comme dans ce secret sourire voluptueux où apparaît une autre femme, Minne lui échappe... Cette fois, ce n'est qu'un éclair; car Minne bâille en chatte, crispe ses griffes sur le vide, et annonce qu'elle va se coucher.

Digitized by Google

Minne ne peut pas se coucher tout de suite. Enveloppée dans sa robe blanche de moine, elle ouvre sa fenêtre pour « voir le froid ».

Elle lève la tête, et le halètement des étoiles la surprend. Comme elles tremblent ! Cette grosse, là, au-dessus de la maison, elle va sûrement s'éteindre : on l'aura accrochée dans un courant d'air...

Ayant assez joué à goûter le froid, Minne ferme la fenêtre et se tient debout contre la vitre, trop légère, trop délicatement exaltée ce soir pour se coucher, reprise par l'absurde et ardente certitude que le bonheur peut encore fondre sur sa vie comme une catastrophe merveilleuse, comme une brusque fortune, qu'elle le mérite, qu'on le lui doit. L'homme qui fera d'elle une femme ne porte point de signes mystérieux, sans doute, et si elle le trouve, ce sera par hasard. Le hasard, jadis, s'appelait miracle... L'effort d'un carrier, plus d'une fois, creva d'un coup de pic aveugle la prison où dormait une source...

Irène Chaulieu a donné rendez-vous à Minne, au Palais de Glace, vers cinq heures.

Son « jour » ne suffit pas à la petite Israélite infatigable, qui considère le désœuvrement et la solitude comme des maladies. Tous les jours, elle rassemble en quelque thé des amis, des ennemis, d'anciens amants restés dociles... La longue galerie du Fritz connaît ses traînes de dentelles, ourlées de zibeline. L'Empyrée-Palace et l'Asturie résonnent de sa voix coupante, qui glapit quand elle croit chuchoter. Le Palombin vieux jeu, le discret Afternoon de la place Vendôme, tous perdent le repos, les jours où Irène Chaulieu y retient sa table.

Digitized by Google

Aujourd'hui, c'est le Palais de Glace. Minne, qui y pénètre pour la première fois, a revêtu une toilette sombre d'honnête femme à son premier rendez-vous, et les ramages d'une voilette d'application tatouent de blanc son fin visage invisible : deux trous d'ombre impénétrable, une fleur rose voilée décèlent seulement les yeux et la bouche.

— Ah ! Voilà Sainte Minne ! D'où sortez-vous sous cette muselière ? Maugis, donnez votre place à cette enfant. Antoine va bien ? Prenez donc un grog bouillant : on respire la mort ici. Et puis, faut être adéquat aux ambiances, comme disait feu la *Revue Héliotrope*. Moi, je bois du thé en Angleterre, du chocolat en Espagne, de la bière à Munich...

— Je ne savais pas que vous aviez tant voyagé ! glisse la voix suave de Maugis.

— Une femme intelligente a toujours beaucoup voyagé, vieil alcoolique !

Maugis, gilet clair, jabot en avant comme une poule grasse, plastronne pour Minne, qui semble n'en rien voir. Elle regarde autour d'elle, déçue, après avoir pesé de l'œil les « ombres » de ce five o'clock. Pas brillante, la bande, aujourd'hui ! Irène a amené sa sœur, un monstre batracien sans jambes, gibbeux, impossible à marier, qu'elle nourrit, terrorise, et contraint à une muette complicité. Les habitués du salon Chaulieu ont donné à cette duègne tératologique le nom significatif de « Ma sœur Alibi ».

A côté de Maugis, un vague bas-bleu sirote un cocktail très foncé. L'Américaine, la « belle Suzie », s'absorbe en un duo chuchoté avec son voisin, un sculpteur andalou à barbe de Christ : on ne voit d'elle qu'une nuque courte et solide, des épaules carrées, un nez court et velouté de bête sensuelle... Il y a, enfin, Irène, mal ficelée et de mauvaise humeur. Minne détaille avec un calme plaisir le maquillage voyant des joues et des lèvres, l'excès de bijoux au col et aux mains nues...

Digitized by Google

Minne attend que Maugis, debout derrière elle, reprenne leur flirt. Il la couve d'un regard dont l'alcool a terni le bleu naïf, et se tait, cherchant à retrouver, sous la robe tailleur, la ligne tombante des épaules, les bras pâles et veinés, les deux petites salières attendrissantes... Patiente, Minne s'occupe au tournoiement des patineurs. Cela, du moins, est nouveau, un peu étourdissant à regarder et de minute en minute plus captivant. Elle se surprend à suivre, d'une inclinaison du buste, l'élan qui courbe tous les patineurs comme des épis sous le vent... La lumière haute cache les visages sous l'ombre des chapeaux, un reflet de neige monte de la piste écorchée, poudrée de glace moulue. Les patins ronronnent et, sous leur effort, la glace crie comme une vitre qu'on coupe. L'air sent la cave, l'alcool, le cigare... une molle valse conduit la ronde.

Des femmes très parées frôlent le coude de Minne : c'est celles-là qu'elle voudrait voir patiner, toutes plumes tournoyantes, les jupes élargies en toupie... Mais celles-là, justement, ne descendent pas sur la piste...

— Minne, vous vous avez vu Polaire ?

— Non; comment est-elle ?

— Ça, c'est bien vous, par exemple ! Vous resterez, dans mon esprit, la femme qui ne connaît pas Polaire ! Là, tenez : elle passe.

Deux silhouettes valsantes : l'une mince, étranglée à la taille, épanouie à la jupe, semble moins une femme qu'une de ces apparences de vases créées par la giration d'un fil d'archal incurvé... Minne n'a pas vu le visage de la valseuse, — une tache pâle, renversée dans des cheveux noirs, — ni de pieds — un éclair d'acier, le coup de queue d'un poisson au soleil... mais elle demeure charmée, attendant que repasse le couple de patineurs enlacés... Cette fois, elle a senti le souffle des jupes étendues, distingué l'extase du pâle visage renversé...

Digitized by Google

« La seule ivresse du tournoiement, la vitesse des pieds ailés peut donc suffire à peindre sur un visage cette mort bienheureuse ? Je voudrais, moi aussi... Si je pouvais apprendre ! Tourner, tourner à en mourir, renversée, les yeux fermés... »

Son nom, prononcé à demi-voix, l'éveille...

— Mme Minne a l'air bien absorbé, vient de dire Maugis.

— Elle pense à son flirt, réplique Irène Chaulieu.

— Quel flirt ? consent à demander Minne.

Irène Chaulieu se penche par-dessus la table, traînant dans les tasses les queues de sa zibeline; sa bouche fardée se gonfle du besoin de parler, de mentir, de calomnier, de tout savoir...

— Mais le plus malheureux d'entre tous, le petit Couderc ! On ne parle que de ça, ma chère, on sait comment vous l'avez reçu !

Les yeux de Minne rient derrière la dentelle : « C'est plutôt lui, jusqu'à présent, qui m'a reçue !... »

— ... On voit sa petite gueule démolie depuis le jour où vous l'avez envoyé... aimer ailleurs, on le rencontre dans des tripots, il perd tout ce qu'il veut à la Ferme, enfin, quoi ! on parlerait moins de vous deux, si vous aviez couché ensemble !

— C'est un conseil ? demande la douce petite voix de Minne.

— Un conseil, moi ? ah ! ma chère amie, ce n'est pas parce que Maugis est là, mais ce n'est pas moi qui irais prôner à mes amies des gigolos de vingt-trois ans ! Ça n'est bon qu'à vous enrosser, ou ça vous demande de l'argent, ou bien ça se cramponne, et vous parlez de menaces, de suicides, de revolvers et de tous les scandales !

Minne fronce les sourcils... Où donc a-t-elle vu, sur un tapis rouge, un gracieux corps d'adolescent, nu et blanc, étendu... Ah ! oui, ce mauvais rêve !... Elle frissonne sous l'étole de renard noir, et Maugis, qui la regarde avec une

Digitized by Google

gourmandise dévote, suit, de la nuque aux reins, le sillage du frisson...

— Allons, Maugis, ne vous excitez pas ! conseille Irène. La glace vous fait un drôle d'effet aujourd'hui !

— C'est mon heure, bouffonne le journaliste. On ne peut pas s'imaginer ce que je suis brillant, entre cinq et sept !

L'éclat de rire d'Irène couvre le ronron des patins, coupe le duo extasié de la belle Suzie et du sculpteur andalou, qui rapprochent leurs visages ébahis d'amants qu'on éveille. Seul, le monstre batracien, accroupi en idole hindoue, n'a pas souri.

— Moi, affirme crânement Irène, je serais plutôt du matin. Quoique, pourtant, l'après-midi... ou le soir, très tard...

Maugis joint des mains admiratives :

— O riche nature ! est-il vrai que l'abondance rend généreux ?

Elle l'écarte, du bout de ses doigts aux ongles polis :

— Attendez ! Minne n'a rien dit... Minne, c'est votre tour. J'attends vos impressions d'alcôve. Vous m'agacez, à rester là, les mains dans votre manchon !

Minne hésite, avance un menton câlin, et fait l'enfant :

— Moi, je ne sais pas : je suis trop petite ! Je parlerai après tout le monde !

Elle désigne le couple hispano-américain, assis genou à genou. L'Américaine, d'ailleurs, n'y met pas de façons :

— Moi, ça dépend de qui, avoue-t-elle. Mais toutes les heures sont aussi bien.

— Bravo ! crie Irène. Vous y allez bravement de votre « petite mort », vous, au moins !

La belle Suzie rit lentement, fronce un mufle frais et félin :

— Petite mort ? Non, ce n'est pas... C'est plutôt comme quand la balançoire va trop haut, vous savez ? Ça coupe en deux, on retombe et on crie : « Ha ! »

Digitized by Google

— Ou bien : « Maman ! »

— Taisez-vous, Monsieur Maugis ! Et on recommence.

— Ah ! on recommence ? Mes compliments à monsieur votre... escarpolette !

Irène Chaulieu mordille une rose et réfléchit, les yeux droit devant elle... De courtes émotions passent sur sa belle figure de Salomé...

— Moi, commence-t-elle, je trouve que vous êtes tous des égoïstes. Vous ne parlez que de votre plaisir, de votre sensation, comme si celle de... l'autre n'était pas d'importance. Le plaisir que je donne vaut quelquefois plus que le mien...

— Tant y a que la façon de... donner, interrompt Maugis.

— Zut, vous ! Et puis, l'escarpolette... non, c'est pas ça du tout. Moi, c'est le plafond qui crève, un coup de gong dans les oreilles, une sorte de... d'apothéose qui m'est due, l'avènement de mon règne sur le monde... et puis, je t'en fiche ! ça ne dure pas !

Emballée, Irène Chaulieu semble goûter quelque mélancolie sincère...

Quasi déserte, écorchée, dépolie, la piste de glace jette aux visages un blafard reflet. Un long gaillard, vêtu de drap vert collant, le polo sur l'oreille, fend la piste d'un élan oblique de nageur...

— Il n'est pas mal, celui-là... murmure Irène... Dites donc, vous, la Minne, j'attends toujours votre mot de la fin ?

— Oui, insiste Maugis, vous nous devez le terminal cul-de-lampe, si j'ose dire, de ce mémorable plébiscite !

Minne se lève, et tend sa voilette sur son menton, en avançant une petite bouche de carpe :

— Oh ! moi, je ne sais pas... Vous comprenez, je n'ai jamais eu qu'Antoine...

Son succès de rire l'interloque un peu... Dans le cirque vide, les rires se doublent en écho. Des femmes se retournent

Digitized by Google

vers le groupe. L'homme au collant retraverse la piste en danseuse, un pied levé... Suivi du monstre bossu, Irène trottine vers la sortie, l'œil sur le patineur vert :

— Il n'est pas mal, ce garçon, décidément; hein, Minne ?

— Oui...

— Il a quelque chose de Boni de Castellane, en plus robuste. Ah ! si on ne se tenait pas !... Mais on se tient. Ils sont gâtés par les grues à béguins, et, quand on a une faiblesse pour eux, tout Paris le sait le lendemain !

Elle secoue, d'un haussement d'épaules, toutes ses queues de zibeline, et congédie le bas-bleu miséreux. Puis, comme Maugis s'attarde, elle grince.

— Allons ! gros plein d'alcool, quand vous aurez fini de lécher les gants de Minne !

L'Américaine et le sculpteur andalou ont disparu, on ne sait où ni comment. De plus en plus grincheuse, Irène déclare, pendant qu'un chasseur hèle son automobile, que « la belle Suzie s'est encore fait lever » et que « bientôt pas une femme honnête ne voudra se montrer avec elle » !

Minne sent ses ailes pousser.

Depuis huit jours, à deux heures, le métropolitain l'emmène, court-vêtue, au Palais de Glace. Les premières séances ont été dures : Minne, horrifiée de sentir fuir sous elle un sol savonneux, criait menu, d'une voix de souris prise, ou, muette, les yeux dilatés, cramponnait aux bras de son professeur de petites mains de noyée. La courbature aussi fut cruelle, et Minne, à son réveil, souffrait de « deux os nouveaux, très méchants », plantés le long de ses tibias.

Mais les ailes poussent... Un roulis harmonieux, à présent,

Digitized by Google

balance Minne sur la glace, plus vite, encore plus vite... jusqu'à l'arrêt en pirouette. Minne quitte le bras de l'homme en vert, croise ses mains dans son manchon, s'élance, et glisse, droite, les pieds joints...

Mais ce qu'elle voudrait, c'est valser comme Polaire, perdre la notion de tout ce qui existe, pâlir, mourir, devenir la spirale de papier qui vire dans l'air chaud au-dessus d'une lampe, devenir la banderole de fumée qu'enroule à son poignet le fumeur absorbé...

Elle essaie de valser, et s'abandonne au bras du gaillard en polo, mais le charme n'opère pas : l'homme sent le cervelas et le whisky... Minne, écœurée, lui échappe et glisse seule, les bras tombés, relevant, d'un geste encore craintif, des mains de danseuse javanaise...

Elle travaille tous les jours, avec la persistance inutile d'une fourmi qui thésaurise des fétus. Sa mélancolie désœuvrée s'amuse, et le sang monte à ses joues pâles. Antoine est content.

Aujourd'hui, l'ardeur têtue de Minne redouble. C'est à peine si elle a vu, dehors, que Mars amollit les bourgeons, fonce l'outremer du ciel, qu'un printemps chétif exalte l'odeur des bouquets à deux sous, réséda corrompu, violettes fatiguées, jonquilles niçoises qui sentent le champignon et la fleur d'oranger...

Minne glisse sur la piste presque déserte, raie la glace avec le bruit d'un diamant sur une vitre, tourne court en s'inclinant comme une hirondelle... une ligne de plus, et son patin touchait la bordure ! Elle a heurté, sans le voir, un coude appuyé, puis elle se retourne en murmurant :

— Pardon !

L'homme appuyé, c'est Jacques Couderc. Une inexplicable colère la grise tout à coup, devant cet humble et livide visage, ces yeux mornes qui la suivent...

Digitized by Google

« Comment ose-t-il ?... C'est abominable ! Il vient me montrer sa pâleur comme un mendiant exhibe son moignon, et ses yeux disent : « Regarde-moi maigrir ! » Mais qu'il maigrisse ! qu'il fonde ! qu'il disparaisse ! que je perde enfin la vue de cet être... de cet être... »

Elle tourne sur la glace, comme un oiseau affolé sous une voûte, résolue pourtant à ne pas céder la place... C'est lui qui cède, et qui s'en va.

Mais sa victoire la laisse, cette fois, un peu fourbue, tremblante sur ses jarrets fins. Elle a pris son parti. Puisque Jacques ne veut pas se détacher d'elle, qu'il meure !... Elle le supprime de la vie, redevenue la petite reine cruelle qui, dans ses songes enfantins, dispensait le poison et le couteau à tout un peuple imaginaire.

Digitized by Google

Le lendemain, Minne s'éveille comme si elle devait prendre un train matinal. Les gestes de sa toilette s'accomplissent avec une hâte décisive. Antoine, pendant le déjeuner, reçoit des avis brefs, jetés en projectiles sur sa tête innocente. Elle bat du pied le tapis, suit chacun des mouvements de son mari; s'en ira-t-il enfin ?

Il y songe. Mais, auparavant, debout contre la cheminée, il mire, inquiet, sa figure de brigand débonnaire et empoigne sa barbe à deux mains :

— Minne, si je faisais couper ma barbe ?

Elle le regarde une seconde, puis part d'un rire si aigu et si insultant qu'Antoine souffre de l'entendre...

Une nuit qu'il la possédait, pressé, haletant, elle a ri de cette manière insupportable, parce que la poire de la sonnette électrique, contre le rideau du lit, battait le mur d'un tic tac régulier d'érotique métronome... C'est à cette méchante nuit que pense Antoine, en regardant Minne. Elle a ri si fort que deux petites larmes claires tremblent à ses cils blonds, et les coins de sa bouche tressaillent comme après les sanglots...

Digitized by Google

Quelque chose de dur les sépare. Il voudrait lui dire : « Ne ris pas ! Sois douce et petite comme tu l'es quelquefois. Sois moins subtile, moins lointaine; mets quelque indulgence à m'être supérieure. Que tes yeux noirs sans bornes ne me jugent pas ! Tu me trouves bête parce que je fais la bête volontiers. Si je pouvais, je m'abêtirais encore, jusqu'à ne pouvoir que t'aimer, t'aimer sans pensée, sans ces crises de fine souffrance que ton dédain, ou ta seule dissimulation, sont si puissants à m'infliger... »

Mais il se tait, et continue machinalement de tenir sa barbe à deux mains...

Minne se lève, hausse les épaules :

— Coupe ta barbe, va ! Ou ne la coupe pas ! Ou bien coupes-en une moitié ! Tonds-toi en lion comme les caniches ! Mais fais quelque chose, et remue, parce que c'est terrible de te voir là, statufié !

Antoine rougit. Rajeuni par l'humiliation, il pense : « Elle a de la chance d'être ma femme en ce moment-ci, parce que, si elle n'était que ma cousine, elle prendrait quelque chose ! » Et il part, stoïque, sans embrasser sa femme.

Seule, elle court à la sonnette :

— Mon chapeau, mes gants ! vite.

Elle s'énerve, elle court... Ah ! que la vie est belle, dès que la lueur d'un danger la dore ! Enfin, enfin !... Un coup d'œil sur ce petit Couderc livide, puis je ne sais quelle tiédeur fade de l'estomac, puis ce tremblement des jarrets l'ont avertie : c'est l'aube d'un péril, c'est la menace qui peut-être s'ignore... Un péril assez grand pour remplir le désert de la vie, pour suppléer au bonheur, à l'amour — ah ! quel espoir !... Elle court, et ne s'arrête qu'au seuil du Palais de Glace, pour composer son visage et dompter sa respiration... Puis, soignant son entrée, elle descend sur la piste, une main sur la manche de l'homme au drap vert.

Digitized by Google

— Ah ! mon lacet, s'il vous plaît...

Elle se penche, découvre sa cheville fine et sèche, un peu de son mollet... « Jambes de page, des merveilles... » Cambrée, elle file, les yeux vagues, avec un sourire d'acrobate. Elle sait qu'il est là, accoudé. Elle n'a pas besoin de le regarder. Elle le voit au fond d'elle-même, elle dessinerait d'une main sûre toutes les ombres, toutes les lignes creuses qu'ont tracées, sur ce visage d'enfant amaigri, les progrès du poison. Elle glisse, fiévreuse et fière, ravie de se dire : « S'il m'accoste, va-t-il me saluer ou me tuer ? »

Le jeu passionnant se prolonge. « Je ne partirai pas la première ! » se jure Minne, dont tout l'être tendu se dresse pour la lutte. L'arène se peuple. On regarde beaucoup Minne, qui pâlit et s'essouffle sans qu'en souffre sa grâce. L'autre est toujours là. Un instant, elle va s'adosser à la bordure de la piste, droite, bras croisés. L'autre, en face d'elle, assis devant un grog, attend... Elle pense qu'il est tard, qu'Antoine va rentrer et s'inquiétera, elle flaire le guet-apens de la sortie, les larmes, les supplications qui se feront menaçantes...

— Mes hommages, Madame, je les mettrais à vos pieds s'ils n'avaient déjà chaussé leurs patins !

Qui donc a parlé dans son rêve ? Minne reconnaît cette voix étouffée et douce... Elle tourne vers l'interlocuteur des yeux de somnambule et se souvient de lui lentement, comme de très loin...

— Ah ! oui... Bonjour, Monsieur Maugis.

Il baise son gant; elle observe son crâne large, bossué, son nez court d'individu spontané et violent, ses yeux bleus qui furent purs, et sa bouche de gros enfant boudeur...

— Vous êtes fatiguée, petite madame ?

— Oui, un peu... J'ai beaucoup patiné...

— Jeunesse égoïste ! Ce petit Couderc vous aura encore fait valser jusqu'à la mort ?

Digitized by Google

Minne croise les bras d'un geste qui atteste :

— Je n'ai jamais patiné avec M. Couderc !

Maugis ne sourcille pas :

— Je le savais...

— Ah !...

— Oui, je le savais. Seulement, ça m'est agréable de vous l'entendre dire. Vous partez ? Je vous mets en voiture, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce, se fait aimable, à cause de l'autre, *l'autre* qui s'est levé et jette de la monnaie sur la table. Elle s'arrête, il s'arrête... Comme elle cherche la sortie la plus proche, elle voit Jacques Couderc faire en même temps qu'elle trois pas vers la gauche, puis trois pas vers la droite... Le joli jeu ! on dirait une pantomime anglaise. Les clowns qui font beaucoup rire ont ce teint de farine, cette comique raideur de cadavre distingué...

— Sortons ! dit Minne tout haut.

Le pantin, de l'autre côté de la piste, emboîte le pas au couple. Décidée à tout risquer, Minne se penche vers Maugis, l'effleure de l'épaule, rit de profil, et tout son dos onduleux frissonne d'aise et d'espoir... « Vienne le couteau, ou la balle, ou le jonc de fer sur la nuque ! prie-t-elle tout bas ; mais vienne au moins quelque chose, quelque chose d'assez horrible ou d'assez doux pour m'arracher la vie ! »

Près du vestiaire, elle s'arrête, brusque, et se retourne. Le pâle enfant, qui les suit à distance, s'arrête aussi.

— Monsieur Maugis, une minute, n'est-ce pas ? Je retire mes patins et je vous rejoins... Vous seriez si gentil de m'appeler une voiture...

Tandis que le critique s'empresse, courant d'un petit pas léger d'homme gras, les deux amants, immobiles, demeurent seuls parmi des inconnus. Le furieux éclat des yeux de Minne somme Jacques Couderc d'oser, d'agir, le défie et l'accable...

Digitized by Google

Mais le fil somnambulique, qui l'attachait à elle, semble casser tout à coup, et il passe, lâche, les épaules veules...

Dehors, un crépuscule de printemps mélancolise l'avenue; l'ombre mauve, piquée de feux jaunes, descend si moite et si caressante qu'on cherche dans l'air quelle palme parfumée, quelle ramure fleurie frôle la joue... Tant de douceur surprend les nerfs bandés de Minne, qui boit dans un grand soupir une gorgée de brise tiède...

— Oui, n'est-ce pas ? répond Maugis à ce soupir tremblé. Regardez-moi ce vert du couchant, là-bas, il me bleuit l'âme !

— Qu'il fait doux !... Est-ce que vous avez demandé un fiacre, Monsieur Maugis ?

— Vous y tenez beaucoup, à votre sapin ? Il ne passe que des maraudeurs infâmes, ou des bagnoles à galerie...

— Oh ! non, au contraire, j'aimerais tellement mieux rentrer à pied !...

Et, sans attendre, elle allonge le pas, silencieuse...

— Ah ! petite madame, souffle son compagnon, voici l'heure, pour moi, de regretter Irène Chaulieu...

— Par exemple !... Pourquoi ?

— Parce qu'elle est courte sur pattes — six pouces de jambes et la nuque tout de suite — et qu'à ses côtés je suis l'homme de belle stature, le nonchalant et élancé jeune homme ! Tandis qu'avec vous... nous avons l'air d'une fable : « Un bouledogue, un jour, aimait une levrette... » Mais, à domicile, je reprends tous mes avantages ! Je suis, à ne vous rien cacher, l'homme des cinq à sept, l'homme d'intérieur, celui des conversations d'après aimer. (Bon Dieu ! déjà la rue de Balzac ! Il faut qu'à l'Étoile je n'aie plus rien à vous avouer !) Je suis, disais-je, celui qui inspire confiance, qui reçoit la confidence et ne la rend jamais, je conseille et je loue. Faut-il ajouter que je fais les boissons glacées, le thé, la femme de chambre, et...

Digitized by Google

— Et que vous ne parlez jamais de vous ? interrompt Minne, malicieuse.

— Chamfort l'a dit : « Parler de soi, c'est faire l'amour. »

— Il a dit ça, Chamfort ?

— A peu près. Ce n'était pas un tempérament exigeant.

— En effet !

— Nous sommes tous comme ça, nous autres auteurs célèbres, jolie petite madame. Un peu fatigués, mais tant de charme ! Et si vous vouliez...

— Si je voulais quoi ?

Elle s'arrête à l'angle d'un trottoir, penchée, coquette, accessible... Maugis voit ses dents briller, cherche en vain ses yeux sous le large chapeau...

— Eh bien ! c'est pas pour charrier, mais j'ai chez moi des flopées de kakemonos, de Çakia-Mouni et de Kamasouthras...

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Des peintres japonais, parbleu ! Oui, nous en avons, nous en avons, dis-je, de quoi occuper une semaine de visites honnêtes. Vous viendrez ?

— Je ne sais pas... Peut-être... oui...

— Mais, vous savez, pas de blagues ! Je suis un homme sérieux ! Vous me jurez d'être sage ?

Elle rit, ne promet rien, et le quitte, sur un adieu gentil du bout des doigts.

« Ah ! la jolie gosse ! soupire Maugis. Dire que, si je m'étais marié, c'est peut-être comme ça que serait ma fille !... »

Quand Minne arrive, essoufflée, Antoine est à table. Il est à table et mange son potage. Il est à table, le fait est certain. Minne, suffoquée, n'en peut croire ses yeux. Dans la salle à manger on n'entend que le bruit agaçant de la cuiller sur l'assiette. A chaque va-et-vient du bras d'Antoine, le ventre poli de la lampe de cuivre reflète une main monstrueuse, le bout d'un nez fantastique.

Digitized by Google

— Comment ? tu es à table ! Quelle heure est-il donc ? Je suis en retard ?

Il hausse les épaules :

— Toujours la même chanson ! Naturellement, tu es en retard ! Peux-tu faire autrement ? Il faudrait que le Palais de Glace brûle, pour que tu rentres !

Minne comprend que c'est la « scène », la première digne de ce nom. Elle ne fera rien pour l'éviter. Elle retire de son feutre les longues épingles, violemment, comme de leur gaine autant de poignards, et s'assied, face au danger.

— Il fallait venir m'y chercher, mon cher. Tu aurais pu me surveiller à ton aise !

— Avec ça qu'on est jamais à l'aise, quand on surveille ! laisse échapper Antoine.

Minne, indignée, saute sur ses pieds :

— Ah ! tu l'avoues : tu me surveilles ! C'est nouveau, ça, et flatteur !

Il ne répond rien, et effrite la croûte de son pain sur la nappe.

Oui, il la surveille. Minne, l'esprit ailleurs, n'a pas fait assez attention à Antoine, depuis quelque temps. Il change; il parle et mange moins, et dort peu, lentement pénétré d'un souci à triple visage : Minne ! Le sourire, puis le sommeil tourmenté, puis le rire insultant de cette petite Hécate se superposent dans l'esprit d'Antoine pour y graver la face mystérieuse d'une inconnue, d'une étrangère...

« J'y ai mis le temps », se dit-il avec une ironie triste.

Il a emporté à son bureau, dans sa serviette, des photographies de Minne à tous les âges, pour les comparer. Ici, elle avait sept ans, une figure pointue de chaton maigre. La voici à douze ans, avec de longues boucles, et quels yeux déjà ! « Il fallait être idiot pour ne pas s'inquiéter de pareils yeux !... » Et, là, raidie, gauche, la bouche triste : c'est l'année où on l'a trouvée évanouie à la porte, les cheveux pleins de boue...

Digitized by Google

« Oui, oui, j'ai été idiot, et je le suis encore ! Mais, bon Dieu ! elle est à moi, à moi, et je finirai bien par... » Mais il ne sait par où commencer, et, maladresse de jeune homme, débute dans une enquête par une scène.

Son tourment est devant lui, sérieux et farouche. Qu'est-ce encore que cette lèvre relevée, blanche de colère ? Encore un détail inconnu de cette figure dont il croyait tout savoir, jusqu'à la nacre mauve des paupières, jusqu'aux arbres fins des veines ? Va-t-elle, chaque jour, lui rapporter une beauté changée, pour le bouleverser d'inquiétude ?...

— Tu ne manges pas ?

— Non. Tu as, pour mettre les gens en appétit, un procédé auquel il me faudra le temps de m'habituer..

« C'est cela, rage Antoine : elle s'en va, je ne sais où, pendant que je trime, et c'est elle qui va ma flanquer un galop ! Ah ! quel mari j'ai été jusqu'ici !... »

— Alors, je ne peux rien dire ? crie-t-il. Tu peux courir des journées entières, je ne sais pas avec qui, je ne sais même pas où, et, si je risque une observation, Mademoiselle s'en va...

— Pardon : *Madame !* interrompt-elle froidement. Tu oublies que nous sommes mariés.

— Tonnerre de Dieu ! non, je ne l'oublie pas ! Il faut que ça change, et nous allons voir.

Minne se lève, plie sa serviette.

— Qu'est-ce que nous allons voir, sans indiscrétion ?

Antoine fait de prodigieux efforts pour rester calme et pique la nappe du bout d'un couteau. Sa barbe tressaille, son nez chevalin se barre d'une grosse veine qui bat... Minne, les mains lentes, redresse, dans la verdure du surtout, une fougère qui tremble...

— Nous allons voir ! éclate-t-il. Nous allons voir pourquoi tu n'es plus la même !

— La même que quoi ?

Digitized by Google

Elle se tient debout en face de lui, les mains à plat sur la table. Il regarde cette tête attentive, ce fin menton triangulaire, ces yeux indéchiffrables, ces cheveux en vague argentée...

— La même qu'avant, parbleu ! Je ne suis pas aveugle, que diable !

Elle garde sa pose discuteuse et songe : « Il ne sait rien. Mais il va devenir ennuyeux. » D'une caresse, d'un bras posé sur l'épaule, elle le materait, l'attirerait, confus, épris, tout chaud de chagrin, contre elle... Elle le sait. Mais elle n'étendra pas la main vers son mari. Ce brusque éveil d'Antoine, la poursuite du petit baron Couderc qui traque et ne menace point encore, Minne les enregistre, passive, comme les gestes de son destin.

Antoine mâche une violette et regarde le ventre poli de la lampe. L'effort de sa pensée, l'attention qu'il porte à écouter croître en lui son mal, courbent sa nuque, remontent sa mâchoire inférieure... Minne n'a-t-elle pas vu ailleurs, dans un lointain autrefois, cette face régulière de brute ? La tribu que chérirent ses songes enfantins abondait en nuques courtes, en mâchoires bosselées de muscles, en fronts étroits envahis de toisons rudes...

Le soupir si léger de Minne a troublé le silence. Antoine se lève, presque à jeun, et va s'échouer au salon, sur le canapé qui porta Minne et son coupable sommeil. Un journal traîne là, qu'il saisit, qu'il ouvre et replie avec un bruit exagéré...

« *En Mandchourie*... Ah ! bien, ils peuvent tous crever, les blancs et les jaunes !... Et les théâtres, donc ! *Indiscrétions d'avant-première*... Peuple de badauds que nous sommes !... *Vraie jeune fille du monde désire mariage*... *Cabinet Camille, renseignements de toute nature, filatures, enquêtes délicates*... Sales boîtes à chantage !... »

Il se sent tout à coup fatigué, seul, malheureux. « Je suis malheureux ! » répète-t-il tout bas, avec l'envie de redire

Digitized by Google

tout haut ces trois mots, pour que le son de sa voix l'amollisse encore, le dissolve en larmes apaisantes... Un bruit grignoteur vient de la salle à manger; par la porte entre-bâillée, Antoine peut apercevoir sa femme : assise en amazone sur le bord de la table. Minne picore un compotier, écrase des amandes sèches...

« Elle a dîné ! songe Antoine. Elle a dîné : donc elle ne m'aime pas ! »

Il veut désormais s'appliquer au silence, à la dissimulation, et reprend son journal :

« *Cabinet Camille, enquêtes délicates...* »

« Minne, pouvez-vous me recevoir un jour de cette semaine, demain par exemple ? Si vous ne voulez pas venir chez moi, vous pourriez me fixer un rendez-vous au *British* : avant quatre heures, il n'y a jamais personne.

« JACQUES. »

« Quelle bête de lettre ! » se dit Minne en haussant les épaules. « Il écrit comme un commis de magasin, ce petit Couderc. »

Elle relit : « Minne, pouvez-vous me recevoir... » et demeure pensive, l'index entre ses dents coupantes. Ce billet, dans sa gaucherie, est inquiétant. Et puis la raideur de l'écriture, l'absence de formule respectueuse ou tendre... « Si je demandais conseil à Maugis ? » A cette idée baroque, son audacieux sourire s'épanouit. Elle marche nerveusement dans sa chambre, tambourine la vitre qu'effleure un bourgeon de marronnier, gonflé et pointu comme une fleur en bouton...

Digitized by Google

Le vent faible, qui sent la pluie et le printemps, soulève le rideau de tulle. Une désolation sans but, un vide désir enivre le cœur de l'enfant solitaire, que son indifférence physique garde uniquement, absurdement pure après ses fautes, et qui cherche, parmi les hommes, son amant inconnu.

Elle les touche, puis les oublie, comme une maîtresse en deuil, sur un champ de bataille, retourne les morts, les regarde au visage, et les rejette et dit : « Ce n'est pas lui. »

— Monsieur Maugis ?

— Il est sorti, Mademoiselle.

Minne n'avait pas prévu cela.

— Vous ne savez pas quand il rentrera ?

— L'irrégularité de ses habitudes ne permet guère de le conjecturer, Mademoiselle.

Étonnée, « Mademoiselle » lève les yeux sur l'homme qui parle, et reconnaît que ce visage rasé n'est pas celui d'un valet de chambre. Elle hésite :

— Puis-je lui laisser un mot ?

Le jeune homme imberbe dispose en silence, sur la table de l'antichambre, ce qu'il faut pour écrire. Il évolue avec une prestesse de danseur et ondule des hanches.

« *Cher Monsieur, je suis entrée en passant...* »

Minne n'écrit pas facilement. Son imagination, qui dessine à traits hâtifs, mordants, refuse le lent secours de l'écriture.

« *Cher Monsieur, je suis entrée en passant...* Et cet être qui reste derrière moi ! A-t-il peur que j'emporte du papier à lettres ? »

Une porte s'ouvre, et une voix connue, la voix de jeune fille alcoolique, résonne, douce, aux oreilles de Minne :

— Hicksem, faites donc entrer Madame dans le salon. Chère Madame, vous excuserez la sévérité d'une consigne qui protège mon austère solitude...

Maugis efface son jabot rondelet pour laisser passer Minne

Digitized by Google

qui pénètre, éblouie d'un flot de lumière jaune, dans une longue pièce meublée de chêne fumé.

— Oh ! c'est tout jaune ! s'écrie-t-elle gaîment.

— Mais oui ! Le soleil à la portée de tous, la Provence chez soi ! Je m'en suis collé pour deux cents francs de gaze bouton d'or. Et tout cela pour qui ? Pour vous seule !

Son bras désigne emphatiquement les rideaux jaunes tendus aux vitres. Les cils dorés de Minne battent. Elle se souvient des bains de soleil où son grêle corps de fillette se chauffait, nu, dans la chambre de la Maison Sèche... Vieille maison au squelette sonore, verger d'herbe bleuissante où elle courut avec Antoine, où s'assit leur fraternelle idylle... Mais où donc est la branche rose du bignonier, qui toquait aux vitres du bout de ses fleurs tubulaires ?

Un peu hallucinée, elle se tourne vers Maugis, comme pour interroger, et se tait en apercevant l'éphèbe rasé qui lui ouvrit la porte. Maugis comprend :

— Hicksem, vous n'auriez pas de courses à faire dans le quartier ?

— Si, certainement... répond l'autre, sans que ses yeux mobiles de rongeur trahissent autre chose qu'une courtoise indifférence.

— Bon. Justement, je n'ai plus d'allumettes. Il y a un petit magasin épatant, sur la rive gauche, qui en vend à deux sous la boîte : vous voyez ce que je veux dire ? Vous m'en rapporterez une boîte comme échantillon. Dieu vous garde, Messire ! à demain matin...

Le jeune homme salue, ondule, disparaît.

— Qui est-ce ? demande Minne, curieuse.

— Hicksem.

— Quoi ?

— Hicksem, mon secrétaire particulier. Il est gentil, n'est-ce pas ?

Digitized by Google

— Si vous voulez.

— Je le veux absolument. C'est un garçon précieux. Il est très bien habillé, et ça impressionne toujours les créanciers. Et puis, il a de mauvaises mœurs, Dieu merci, cet uranien frusqué à Londres.

Minne hausse des sourcils effarés... Comment ! ce gros Maugis, il... Mais il la rassure, familier et moqueur :

— Non, mon enfant, vous m'avez mal compris. Avec Hicksem, je suis tranquille : je peux recevoir une amie, deux amies, trois amies, simultanément ou l'une après l'autre, sans que me tenaille ce souci : « La prochaine fois, viendra-t-elle pour moi, ou pour les vingt-cinq printemps de mon secrétaire ? » Asseyez-vous ici, rapport à ce vase céruléen qu'enchante votre chevelure...

Il l'installe au creux d'une bergère, approche une table où tremblent des muguets... Minne s'assied, interloquée de trouver Maugis si amical. Elle s'étonne, et le laisse paraître; Maugis sourit bonnement :

— N'était mon indécrottable vanité, petite madame charmante, je croirais, à vous voir, que vous vous êtes trompée de porte.

Elle passe sa main sur ses yeux avec une grâce mal éveillée :

— Attendez ! c'est drôle pour moi, ici...

Maugis se rengorge et double son menton :

— Oh ! vous pouvez y aller ! Je sais que « c'est joli, chez moi », et j'aime à l'entendre dire.

— Oui, c'est joli... mais ça ne vous va pas.

— Tout me va !

— Non, je veux dire... je n'imaginais pas ainsi l'endroit où vous vivez.

Elle garde ses mains jointes et remue les épaules en parlant, comme une bête délicate aux pattes liées. Maugis l'admire si fort qu'il n'a pas pensé à la toucher... Un silence passe entre

Digitized by Google

eux et les sépare. Minne éprouve une gêne vague, un malaise qu'elle traduit par ces mots :

— On est bien, chez vous.

— N'est-ce pas ? Toutes ces dames m'en font des compliments. Venez voir !

Il se lève, prend le bras de Minne sous le sien et s'émeut de le sentir si mince, tiède contre lui...

— Pour les enfants sages, j'ai cette poupée qu'Ajalbert m'a apportée de Batavia : zyeutez !

Il désigne, sur une tablette, la plus sauvage divinité qu'ait créée un sculpteur de marionnettes javanaises, vêtue d'oripeaux rouges, dont la tête peinte sourit d'une bouche étroite et fardée, tandis que les yeux longs gardent une gravité voluptueuse, une ironique sérénité qui frappe Minne...

— Elle ressemble à quelqu'un... à quelqu'un que j'ai connu autrefois...

— Un gigolo ?

— Non... Il s'appelait Le Frisé.

— C'est un de mes pseudonymes, affirme Maugis en caressant la nudité de son crâne rose.

Minne renverse la tête pour rire aux éclats, et s'arrête court parce que Maugis fixe goulûment l'ombre délicieuse que découvre son menton levé... Elle dégage son bras, coquette :

— Allons voir autre chose, Monsieur Maugis !

— Ne m'appelez pas « Monsieur », dites !

— Et comment faut-il dire ?

Le gros romancier baisse des paupières pudiques :

— Je m'appelle Henry.

— Mais c'est vrai ! tout le monde le sait, puisque vous signez Henry Maugis ! C'est drôle, on ne pense jamais que vous vous appelez Henry, sans Maugis...

— Je ne suis plus assez jeune pour avoir un prénom.

La voix de Maugis s'est voilée d'une mélancolie réelle.

Digitized by Google

Quelque chose de nouveau fleurit dans le cœur de Minne, quelque chose qui n'a pas encore de nom dans ses pensées, et qui s'appelle la pitié... « Ce pauvre homme, qui n'aura plus jamais, jamais sa jeunesse !... » Elle s'accote à l'épaule de Maugis, lui sourit, généreuse, lui offre son fin visage sans plis, ses yeux noirs que dore la fenêtre jaune, la ligne claire et coupante de ses dents... C'est la première aumône désintéressée de Minne, aumône charmante et qu'accepte à demi le mendiant trop fier, car Maugis baise la joue duvetée, la grille abaissée des cils, mais ne mord point la petite bouche docile...

Minne commence à se déconcerter. Cette aventure met en défaut toutes ses expériences, car il n'y a point d'exemple que Minne ait franchi le seuil d'une garçonnière sans se sentir, après le cri de gratitude — « Enfin, vous êtes venue ! » — enveloppée, embrassée, dévêtue, possédée et déçue, le tout avant que sonnât la demie de cinq heures. Ce quadragénaire l'offenserait par sa retenue, s'il ne la désarmait par une sentimentalité foncière, qu'on devine aux gestes précautionneux, au regard vite embué...

Et puis Minne tergiverse sur l'attitude à prendre. Les hommes qui la convièrent (Antoine compris) à s'étendre sur un lit de repos, elle pouvait les traiter en cousins dociles, en camarades vicieux, à qui l'on ordonne, impérieuse et décoiffée : « Si tu ne me reboutonnes pas mes bottines, je ne reviens plus ! » ou bien : « Ça m'est égal qu'il pleuve, trotte me chercher un fiacre ! » Avec Maugis, elle n'ose pas... la différence de leurs âges l'humilie et la réconforte. Causer, assise et vêtue, avec un homme, chez lui ! Ne pas répandre tout de suite, devant lui, le flot lisse et argenté de cheveux qu'enserre un velours noir !...

Maugis parle, montre des reliures rares, une Nativité sur ivoire, « du quinzième allemand, ma petite enfant ! » qui

Digitized by Google

voisine avec un faune obscène, verdi et rouillé de la terre où il dormit mille années... Elle rit et se détourne, une main en éventail sur les yeux...

— Hein ? depuis mille ans ! Depuis mille ans, ce petit chèvre-pieds pense à la même chose, sans faiblir ! Ah ! on n'en fait plus comme ça...

— Dieu merci ! soupire Minne, avec tant de conviction naturelle que Maugis l'examine en coin, méfiant : « Est-ce que cette poison d'Irène Chaulieu aurait dit vrai, par hasard ? Est-ce que Minne ne s'intéresserait pas aux hommes ? »

Il replace le faune devant la Nativité, tire son gilet clair qui bride sur le ventre :

— Il y a longtemps que vous n'avez vu Mme Chaulieu ?

— Au moins quinze jours. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pour rien : je vous croyais intimes...

— Je n'ai pas d'amies intimes.

— Tant mieux...

— Qu'est-ce que ça vous fait ? Et puis, vraiment, je n'irais pas choisir pour amie intime Mme Chaulieu... Avez-vous déjà regardé ses mains ?

— Jamais entre les repas : ça chambarde mes digestions.

— Des mains qui ont l'air d'avoir tripoté je ne sais quoi !

— C'est qu'elles ont tripoté, en effet.

— Justement. Elles me font peur. Elles doivent donner des maladies...

Maugis baise les mains étroites de Minne, jolies pattes sèches de biche blanche.

— Que j'aime à vous voir, mon enfant, ce souci de l'hygiène ! Croyez bien qu'ici vous trouverez les derniers raffinements de l'antisepsie moderne, et que le xérol, le thymol, le lysol fumeront à vos pieds, comme un encens choisi... Si vous quittiez ce chapeau ? Lewis est un grand homme, certes, mais vous avez l'air d'une dame en visite. Le

Digitized by Google

renard aussi... Vous voyez, je mets tout ça avec les gants sur la petite table — rayon des modes.

Minne s'amuse, rit, détendue : « Ce n'est pas le petit Couderc qui m'aurait amusée ainsi, qui aurait su me faire oublier pourquoi je viens ici... Il faut pourtant finir par là !... »

Et — puisqu'elle vient pour ça, n'est-ce pas ? — elle continue, méthodique, déboucle la ceinture de peau souple, laisse glisser à ses pieds la jupe, puis le jupon de liberty blanc... Et voici qu'avant que Maugis, abasourdi, ait eu le temps d'en exprimer le désir, Minne se dresse, désinvolte, en pantalon. Pantalon étroit qui méprise la mode, étreint la cuisse élégante, dégage le genou parfait...

— Bon Dieu ? soupire Maugis cramoisi, c'est pour moi, tout ça ?

Elle répond d'une moue gamine, et attend, assise sur le divan, sans que la brièveté de son costume lui suggère de l'embarras, ni des gestes immodestes. La lumière jaune moire la ligne tombante de ses épaules, verdit le satin rose du corset. Un fil de perles, pas plus grosses que des grains de riz, joue sur les deux petites salières attendrissantes...

Maugis, assis près d'elle, tousse et se congestionne. Le parfum de verveine citronnelle de Minne se propage en ondes jusqu'à lui, mouille sa langue d'une acidité fruitée... Tant de grâces offertes, et qu'il n'osait encore implorer, ne lui suffisent pas cependant. Embarrassé devant cette froide enfant paisible, il lui trouve un air absent, un sourire, presque déférent, de fillette prostituée que styla une mère infâme...

Minne a défait ses quatre jarretelles roses. Le corset, le pantalon s'en vont rejoindre le rayon des modes... D'un frileux resserrement d'épaules, Minne a fait tomber les épaulettes de sa chemise et se cambre, nue jusqu'aux reins, fière de ses petits seins écartés, qu'en son désir de paraître « plus femme » elle tend, raidie, vers Maugis.

Digitized by Google

Il touche avec précaution les fleurs de cette gorge chaste, et Minne, candide, ne frissonne pas. Il serre d'un bras la taille qui ploie, obéissante, sans rébellion nerveuse comme sans sursaut flatteur...

— Petit glaçon ! murmure-t-il.

Il s'assied, et Minne, renversée sur ses genoux, lui passe ses deux bras au cou, comme un bébé ensommeillé qu'on va porter au lit. Maugis baise les cheveux d'or, attendri soudain à la câlinerie passive de cette enfant nue qui couche sur son épaule une tête plus résignée que tendre... Ce corps effilé qu'il berce, quel caprice, quel hasard l'a jeté en travers de ses genoux ?...

— Mon pauvre agneau, murmure-t-il dans un baiser. Vous ne m'aimez guère, dites ?

Elle découvre sa figure toujours pâle, lève sur lui deux yeux graves :

— Mais... si... Plus que je ne croyais.

— Jusqu'au délire ?

Elle rit, malicieuse, se tord en couleuvre et froisse sa peau délicate à la cheviotte du veston, aux durs boutons de corozo...

— Personne ne m'a poussée à délirer depuis que je suis ici.

— C'est un reproche ?

Il l'enlève comme une poupée et elle se sent emportée vers de plus secrètes alcôves... Elle se cramponne à lui, subitement épouvantée :

— Non, non ! Je vous en prie ! je vous en prie ! Pas tout de suite !

— Quoi donc ? bobo ? malade ?...

Minne respire tumultueusement, les yeux fermés. Ses seins fragiles halettent. Elle semble lutter pour arracher d'elle-même quelque chose de très lourd... Puis elle suffoque, et un flot de larmes abat le frisson dont Maugis la sentait trembler toute. De grosses larmes, fraîches et claires, qui se suspendent,

Digitized by Google

rondes, aux cils blonds abaissés, avant de rouler, sans la mouiller, sur la joue duvetée...

Maugis sent lui manquer, pour la première fois, sa vieille expérience des très jeunes femmes...

— Ça, tout de même, ce n'est pas banal ! Ma petite enfant, voyons !... Eh ! zut ! je ne sais plus, moi ! De quoi est-ce que nous avons l'air, je vous le demande !... Voyons, voyons...

Il la reporte au divan, l'y couche, rajuste la chemise qui drape en pagne les hanches de Minne, lisse les doux cheveux mêlés. Sa main d'abbé grassouillet essuie, légère, les larmes pressées, glisse un coussin sous les reins nus de son étrange conquête...

Minne s'apaise, sourit, sanglote encore un peu. Elle regarde, comme si elle s'éveillait, cette chambre ensoleillée. Contre la tenture d'un vert favorable, un buste de marbre tord ses épaules voluptueuses et musclées. Jetée au dos d'un siège, une robe japonaise est plus belle qu'un bouquet...

Les yeux de Minne vont de découverte en découverte jusqu'à cet homme assis près d'elle. Ce gros Maugis à moustache de demi-solde, c'est donc mieux qu'une éponge à whisky, mieux qu'un trousseur de jupes courtes ? Le voilà tout ému, sa cravate de travers ! Il n'est pas beau, il n'est pas jeune, et pourtant c'est à lui que Minne doit la première joie de sa vie sans amour : joie de se sentir chérie, protégée, respectée...

Timide, filiale, elle pose sa petite main sur la main qui l'a soignée, la main qui a, tout à l'heure, remonté sa chemise glissante...

Maugis renifle et enfle sa voix :

— Ça va mieux ? on n'est plus nerveuse ?

Elle fait signe que non.

— Un peu de porto blanc ? Oh ! du porto pour gosses : un vrai sucre !

Digitized by Google

Elle boit à petites gorgées espacées, tandis qu'il l'admire, stoïque. Le linon transparent voile à demi les fleurs roses des seins et laisse voir, au-dessus du bas mordoré, un peu de la cuisse fuselée !... Ah ! qu'il la prendrait bien de tout son cœur, de tous ses sens, cette enfant si grave sous ses cheveux d'argent !... Mais il la sent frêle et perdue, misérable comme une bête errante, craintive de l'étreinte, malade d'un secret qu'elle ne veut pas dire...

Elle tend son verre vide :

— Merci. Il est tard ? Vous ne m'en voulez pas ?

— Non, mon chéri. Je suis un vieux monsieur sans rancune, et sans vanité.

— Mais... je voudrais vous dire...

Elle remet lentement son corset, les mains distraites :

— Je voudrais vous dire... que... ça m'aurait déplu tout autant, et même plus, avec un autre.

— Oui ? bien vrai ?

— Oh ! oui, bien vrai !...

— On est fragile ? malade ? on a peur ?

— Non, mais...

— Allons ! dites tout à votre vieille nourrice de Maugis ! On n'aime pas ça, hein ? Je parie qu'Antoine n'est pas fichu de...

— Oh ! ce n'est pas seulement la faute d'Antoine, répond Minne, évasive.

— Et... l'autre ? le petit Couderc ?

A ce nom, Minne vient d'avoir un si farouche geste de tête que Maugis croit comprendre :

— Il vous barbe tant que ça, ce potache ?

— Le mot est faible, dit-elle froidement.

Elle achève de renouer ses quatre jarretelles, puis se plante, résolue, devant son ami :

— J'ai couché avec lui.

Digitized by Google

— Ah ! ça me fait bien plaisir ! répond Maugis, morne.

— Oui, j'ai couché avec lui. J'ai couché avec lui et trois autres, en comptant Antoine. Et pas un, pas un, vous entendez bien, ne m'a donné un peu de ce plaisir qui les jetait à moitié morts à côté de moi; pas un ne m'a assez aimée pour lire dans mes yeux ma déception, la faim et la soif de ce dont, moi, je les rassasiais !

Elle crie, tend ses poings fermés, se frappe la poitrine. Elle est théâtrale et touchante. Maugis la contemple et l'écoute avidement :

— Alors, jamais... jamais... ?

— Jamais ! redit-elle, plaintive. Est-ce que je suis maudite ? est-ce que j'ai un mal qu'on ne voit pas ? est-ce que je n'ai rencontré que des brutes ?

Elle est presque vêtue, mais ses cheveux désordonnés pendent encore, rejetés en crinière sur une épaule. Elle tend vers Maugis des mains mendiantes :

— Est-ce que vous ne voudriez pas, vous, essayer... ?

Elle n'ose rien ajouter. Son gros ami s'est levé d'un bond de jeune homme et la saisit par les épaules :

— Mon pauvre amour ! C'est moi qui vous crierai, à présent : « Jamais ! » Je suis un vieil homme très épris de vous, mais un vieil homme ! Je suis là, près de vous, le gros Maugis, avec son bedon jovial dans son sempiternel gilet clair, le Maugis en uniforme... Mais vous montrer, maintenant que je sais votre ignorance, la bête qu'il y a sous le gilet clair et la chemise à plis, illustrer votre souvenir d'une déception pire que les autres, d'une obscénité sans grâce et sans jeunesse... non, ma chérie, jamais ! Faites-moi la seule charité de croire que j'y ai quelque mérite, et puis... et puis, filez !... Antoine pourrait s'inquiéter...

Elle essaie un sourire, une malice dernière :

— Il aurait bien tort.

Digitized by Google

— C'est vrai, mon Minon; mais tout le monde ne peut pas savoir que je suis un saint.

— Pourtant, si vous vouliez... A présent, je n'ai plus peur...

Maugis rassemble dans sa main toute la chevelure de Minne; lentement, il l'effiloche à contre-jour, pour le plaisir de la voir ruisseler...

— Je sais bien. Mais c'est moi qui n'aurais plus un fil de sec !

Elle n'insiste pas, relève ses cheveux rapidement, et paraît regarder le fond sombre de ses pensées. Maugis lui tend un à un les petits peignes couleur d'ambre, le ruban de velours noir, le chapeau, les gants...

La voici, telle qu'elle est arrivée; et toute la sensualité du gros homme crie de regret, se raille férocement... Mais Minne, prête à sortir, appuyée d'une main sur son ombrelle, tourne vers lui un charmant et nouveau visage, des yeux alanguis de larmes, une caressante et triste bouche. Elle embrasse d'un regard les murs d'un vert assourdi, les fenêtres où meurt le jour couleur de mandarine, la robe japonaise qui flambe dans l'ombre, et dit :

— Je regrette de m'en aller d'ici. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il y a de nouveauté pour moi dans un tel sentiment...

Maugis incline la tête, très grave :

— Je le sais. Je n'ai pas fait grand'chose de propre dans toute ma vie... Laissez-moi, pour ma boutonnière, cette fleur-là : votre regret.

La main sur la porte, elle implore tout bas.

— Qu'est-ce que je vais faire à présent ?

— Retrouver Antoine.

— Et puis ?

— Et puis... je ne sais pas, moi... Le footing, les sports, le plein air, les œuvres charitables...

— La couture.

Digitized by Google

— Oh ! non, ça abîme les doigts. Il y a bien aussi la littérature...

— Et les voyages. Merci. Adieu...

Elle lui tend sa joue, hésite un moment, les lèvres entr'ouvertes.

— Quoi donc, ma petite enfant ?

Elle plisse l'arc pur de ses beaux sourcils blonds. Elle voudrait dire : « Vous êtes une surprise dans ma vie, une chère surprise un peu cuisante, un peu comique, très mélancolique... Vous ne m'avez pas donné le trésor qui m'est dû et que j'irais chercher jusque dans la boue; mais vous avez détourné de lui ma pensée, étonnée d'apprendre qu'un amour, différent de l'Amour, peut fleurir dans l'ombre même de l'Amour. Car vous me désirez et vous renoncez à moi. Quelque chose en moi a donc plus de prix pour vous que ma beauté ?... »

Elle hausse les épaules d'un geste las, espérant que Maugis comprendra tout ce qui tient d'incertitude, de faiblesse, de gratitude aussi, dans le serrement de sa petite main gantée... La lourde moustache effleure de nouveau sa joue chaude... Minne est partie.

Elle court presque. Non qu'elle daigne se soucier de l'heure, ou d'Antoine. Elle court parce que son état d'esprit s'accommode de la hâte et du mouvement. Elle descend l'avenue de Wagram, surprise de voir l'air si bleu au sortir de la chambre jaune. Les vernis du Japon jonchent le trottoir de leurs chenilles flétries, et la nuit printanière glace cette fin de journée tiède.

Tout à coup, elle sent quelqu'un derrière elle, quelqu'un qui suit, qui se rapproche. Elle se retourne et reconnaît, sans étonnement, cet enfant négligeable qui, au Palais de Glace, n'osa pas...

Digitized by Google

— Ah ! dit-elle seulement.

Jacques Couderc comprend parfaitement l'intonation, l'intention de ce *ah !* qui signifie : « C'est vous ? encore ? de quel droit ?... » Elle est devant lui, simple, décidée, les cheveux moins lisses que d'habitude; une de ses mains nues rassemble les plis de sa longue jupe...

Il est désespéré d'avance. Pas un mot de pitié ne sortira de cette bouche close, et ces yeux noirs, où le couchant mire un feu rose, lui disent clairement de mourir, de mourir là, tout de suite... Il baisse la tête, gratte l'asphalte du bout de sa canne. Il sent sur lui les yeux impitoyables qui jaugent son amaigrissement aux plis flottants du pardessus, au flageolement du pantalon trop large...

— Minne !...

— Quoi ?

— Je vous ai suivie.

— Bon.

— Je sais d'où vous venez.

— Et puis ?

— Je souffre affreusement, Minne, et je ne comprends pas.

— Je ne vous demande pas de comprendre.

Le son de la voix de Minne, dure, cause à Jacques une douleur physique. Il relève, suppliant, sa figure de gavroche tuberculeux.

— Minne... vous ne me trouvez pas changé ?

— Peuh !... un peu pâlot. Vous devriez rentrer : l'air du soir est trop vif pour vous.

Il avale sa salive avec un mouvement de cou pénible, et son sang monte d'un jet à ses joues, leur restitue une jeune transparence :

— Minne... vous exagérez !

— S'il vous plaît ?

Digitized by Google

— Vous exagérez le... l'insouciance que vous avez de moi ! Il me faut une explication.

— Non.

— Si ! tout de suite ! Vous ne voulez plus de moi ? Vous ne voulez plus m'appartenir ? Vous... ne m'aimez plus ?

Elle a lâché les plis de sa robe, reste droite devant lui, les poings fermés au bout de ses bras pendants. Il revoit le terrible et tentateur regard de bas en haut, qui le défie.

— Répondez ! crie-t-il tout bas.

— Je ne vous aime pas. J'ai horreur de vous, de votre souvenir, de votre corps... J'ai horreur de vous !

— Pourquoi ?

Elle écarte les bras, les laisse retomber dans un geste d'ignorance :

— Je ne sais pas. Je vous assure, je ne sais pas pourquoi. Il y a quelque chose en vous qui me met en colère. La forme de votre figure, le son de votre voix, c'est comme... c'est pire que des insultes. Je voudrais savoir pourquoi, parce qu'en somme, c'est étrange, quand on y pense...

Elle parle avec modération, cherchant des mots qui atténuent son aversion sauvage et sans mesure, pour l'humaniser, la rendre compréhensible...

— Vous couchez bien avec ce vieux ! crie-t-il, écorché.

— Quel vieux ?

— Le vieux de chez qui vous venez, cettte espèce d'ivrogne chauve, ce... ce...

Un rire bizarre danse sur le visage de Minne.

— Ne cherchez pas d'autres épithètes ! interrompt-elle. C'est encore une histoire à laquelle vous ne comprendriez rien...

Digitized by Google

Elle respire profondément, ses yeux quittent le visage de l'ennemi, se perdent dans le ciel d'un mauve hivernal...

— J'ai déjà bien assez de peine, achève-t-elle, à y comprendre quelque chose, moi !

Jacques se méprend : il croit entendre l'aveu d'une passion à peine avouable, et serre les dents :

— Je vous tuerai, murmure-t-il.

Elle songe à autre chose, les yeux en l'air.

— Vous m'entendez, Minne ?

— Pardon... Vous disiez ?

Il se devine ridicule. On ne répète pas une telle menace, on l'exécute...

— Je vous tuerai, répète-t-il plus mollement. Et je me tuerai après.

Le visage de Minne s'illumine d'une férocité allègre :

— Tout de suite ! Tout de suite ! Tuez-vous ! avant moi ! Disparaissez de moi, allez-vous-en, mourez ! Comment n'y avez-vous pas pensé plus tôt ?

Il la regarde, béant. Elle le précipite vers la mort, comme vers le but inévitable...

— La mort... Vous me la souhaitez vraiment ? vraiment ? demande-t-il, singulièrement radouci.

— Oui ! s'écrie Minne de tout son cœur. Vous m'aimez, je ne vous aime pas : est-ce que tout n'est pas dit pour vous ? Est-ce que la mort n'est pas le secours de toute vie que se refuse à couronner l'amour ?

L'enfant qu'elle voue au trépas semble tout près de la comprendre, et s'abandonne :

— Ah ! Minne, c'est cela, c'est cela ! Après vous, toutes les autres femmes...

— Il n'y a pas d'autres femmes, si vous m'aimez !

Il répète, en écho :

— Non, Minne, il n'y a pas d'autres femmes...

Digitized by Google

— On ne doit pas pouvoir changer d'amour, n'est-ce pas ? quand on aime... On meurt, on vit du même amour ? C'est bien cela ? Dites-le ! dites-le !

— Oui, Minne.

— Attendez, dites-moi encore... Vous m'avez aimée, comme ça, brusquement, sans savoir ce qui vous arriverait, sans le prévoir ? Oui ?... Et l'amour vient ainsi, traîtreusement à son heure ? Il vous saisit, quand on se croit libre, quand on se sent affreusement seul et libre ?

— Ah ! oui, gémit-il...

— Attendez !... L'amour, on me l'a dit, peut venir à tout âge ? Il peut venir — dites-le-moi, vous qui aimez ! — à des infirmes, à des maudits, à... à moi-même ?

Grave, il incline la tête.

— Qu'un dieu vous entende ! exhale-t-elle avec ferveur. Et si vous m'aimez, laissez-moi en repos, pour toujours !

Elle court derechef vers l'avenue de Villiers, légère, délivrée. Elle accomplit machinalement les gestes quotidiens, franchit le vestibule, renvoie l'ascenseur, sonne, et se trouve en face de son mari... Antoine l'attendait.

— D'où viens-tu ?

Elle cligne à la lumière vive, regarde son mari, saisie :

— Je... j'ai fait des courses.

Elle respire vite, ses mains nues tourmentent maladroitement le nœud de sa voilette. Ses yeux cernés errent, dépaysés, presque craintifs, et le chapeau enlevé laisse voir un somptueux désordre de cheveux renoués...

— Minne ! crie Antoine d'une voix tonnante.

Toute pâle, elle protège son visage de ses bras levés, et son geste laisse voir l'écharpe mal attachée... Son innocence se pare d'un charme si coupable qu'Antoine ne doute plus :

— D'où viens-tu, bon Dieu ?

Digitized by Google

Qu'il est grand, tout noir devant la lampe ! Ses épaules se voûtent, lourdes, pareilles à celles de l'Homme-des-Bois...

— Tu ne veux pas me dire d'où tu viens ?

Minne se revoit, chaste et nue, sur les genoux de Maugis. Son souvenir retourne à la chambre jaune et verte, au viveur sentimental qui ne voulut pas d'elle et la renvoya triste, heureuse, attendrie... Une main, qui n'a pas caressé ses seins ni ses jambes, a essuyé ses larmes... Cela est doux, poignant, d'une amertume fraîche d'eau marine...

— Tu ris, sale bête ? Je te ferai rire, moi !

— Je te défends de me parler sur ce ton-là !

La voix grondante a blessé Minne, qui se retrouve elle-même, dure, menteuse, et brave.

— Tu me défends ! tu me défends !...

— Parfaitement, je te défends. Je ne suis pas une femme de chambre qui découche !

— Tu es pire que ça ! J'en ai assez de...

— Si tu en as assez, va-t'en !

Décoiffée, la bouche lasse, la taille un peu veule accotée à la cheminée, Minne rassemble en ses yeux admirables tout le défi d'une créature tenace, d'une noble petite bête irritable, dont l'apparente faiblesse n'est qu'un mensonge de plus... Antoine pétrit le dossier d'une chaise et souffle comme un cheval :

— Dis-moi d'où tu viens !

— J'ai fait des courses.

— Tu mens !

Elle lève les épaules, méprisante :

— Pourquoi faire ?

— D'où viens-tu, sacré nom de...

— Tu m'ennuies. Je vais me coucher.

— Méfie-toi, Minne !

Digitized by Google

Elle le nargue, le menton levé :

— Me méfier ? mais je ne fais que ça, cher ami !

Antoine baisse le front, montre du doigt la porte :

— Va-t'en dans ta chambre ! Je sais que tu ne céderas pas, et je ne veux pas te casser avant de savoir...

Elle obéit lentement, traînant derrière elle sa jupe longue. Et, comme il tend l'oreille, espérant on ne sait quoi, il entend, avec un déclic sec de revolver qu'on arme, claquer le verrou.

Digitized by Google

Antoine, qui a demandé au « patron » sa liberté pour l'après-midi, remonte à grands pas le boulevard des Batignolles. Il cherche la rue des Dames... *Rue des Dames, cabinet Camille,* rue des Dames ! il y a là une intention du hasard qui séduit amèrement Antoine. Son imagination invente, rue des Dames, une sorte de vaste administration, une police de l'adultère féminin, mille limiers lancés à travers Paris à la suite d'autant de petites dames farceuses...

117, rue des Dames... La maison ne paie pas de mine. Antoine cherche à tâtons la loge du concierge, perchée à l'entresol... Un relent de chou qui mijote le guide jusqu'à une imposte entr'ouverte :

— Le cabinet Camille, je vous prie ?

— Troisième à gauche.

L'escalier visse, dans les ténèbres moisies, de toutes petites marches basses. Antoine bute et n'ose toucher à la rampe visqueuse... Au troisième étage, un peu de jour venu d'une courette permet de lire, gravés sur une plaque ternie, les mots : « *Cabinet Camille, renseignements.* » Point de sonnette,

Digitized by Google

mais une pancarte manuscrite prie le visiteur d'entrer sans frapper.

« Faut-il entrer ? quelle ignoble boîte ! Si je revenais ?... Oui, mais le patron ne m'a donné qu'un après-midi... »

Il se décide, tourne le bouton et retombe dans le noir. Ça sent l'oignon et la pipe froide... Il va tourner les talons, quand une voix violente, derrière une porte, le retient :

— Bougre d'empoté ! vous l'avez ratée encore, hein ? vous l'avez ratée en artiste ! Ah ! vous la tenez, la filature ! Dans un grand magasin, qu'il s'en va la perdre ! Mais j'aurais honte, moi, j'aurais honte de dire que j'ai perdu une cliente dans un grand magasin ! Un enfant de sept ans vous filerait un rat d'égout, dans un grand magasin !

Un silence... Le murmure confus d'une voix qui s'excuse...

— Oui, oui, allez lui dire ça, au cocu ! Moi, mon vieux, j'ai soupé de vous fringuer, et s'il ne vous faut que ma botte au derrière...

Antoine rougit et sue dans l'ombre, avec l'impression absurde que le « cocu » dont on parle là dedans, c'est lui... Enragé, il frappe à la porte invisible, n'attend pas de réponse et entre...

La pièce est nue, humide, propre à première vue, quoique une buée bleue ternisse la glace aux dorures rougies.

Un individu referme vivement un tiroir ouvert, où voisinent un pain-flûte, le rouleau d'argent d'un saucisson de Lyon, et un casse-tête américain.

— Vous désirez, Monsieur ?

Antoine s'avance et heurte un long pied, celui d'un être piteux assis contre la cheminée sur une pile de cartons verts, un être long, osseux, à figure asymétrique de séminariste défroqué, comme meurtrie de l'engueulade...

— Je désire parler à M. Camille.

— C'est moi, Monsieur.

Digitized by Google

M. Camille s'incline devant Antoine avec une aisance autoritaire, que justifie le chic bien français de sa mise : gilet de velours prune aux boutons ciselés, redingote à châle, col carcan, plastron violet épinglé d'un fer à cheval...

— Asseyez-vous, Monsieur. Puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Voici, Monsieur, ce qui m'amène. Je voudrais me renseigner sur une personne... Je n'ai pas de soupçons, mais, n'est-ce pas ? on aime à être renseigné...

M. Camille lève une main de prédicateur deux fois baguée :

— C'est le devoir de tout homme de sens !

Puis il hoche un menton indulgent et averti, et pince sa moustache d'écuyer de manège, tandis que ses yeux de ruffian détaillent Antoine, découvrant en lui la poire, la poire bénie...

— Pour tout dire, il s'agit de ma femme. Je suis forcé de la laisser seule toute la journée, elle est très jeune, influençable... Bref, Monsieur, je vous prierai de me faire connaître, heure par heure, l'emploi des journées de ma femme.

— Rien de plus facile, Monsieur.

— Il faudrait quelqu'un de très adroit : elle est méfiante, intelligente...

M. Camille sourit, les pouces dans les poches de son gilet :

— Cela tombe à merveille, Monsieur, j'ai quelqu'un de sûr, un de ces génies ignorés et modestes...

— Ah ! ah ! fait Antoine intéressé.

Du menton, M. Camille désigne l'être assis au coin de la cheminée, qui arrondit d'avance ses épaules pour le prochain abatage.

— Comment ? c'est...

— Mon meilleur limier, Monsieur. Et maintenant, si vous voulez bien, nous allons aborder la question des honoraires...

Digitized by Google

Antoine, effondré, n'écoute plus : il paiera tout ce qu'on voudra... mais sans espoir.

« La chance est contre moi », se lamente-t-il. « Cette espèce de martyr idiot ne sera jamais capable de suivre Minne... C'est trop de guigne, d'être allé tomber dans ce taudis, quand il y a trois cents agences qui valent sans doute mieux... Tout est contre moi ! »

Il redescend l'escalier noir, qui sent le chou et les latrines, et croit entendre une voix furieuse qui crie :

— Dans un grand magasin, qu'il s'en va me la perdre ! Allez lui dire ça, au cocu, voir s'il y coupe !

Digitized by Google

« J'AURAIS préféré, soliloque Minne, être malheureuse. Les gens ne savent pas assez que l'absence de malheur rend triste. Un bon malheur, bien cuisant, alimenté, renouvelé chaque heure, un enfer, quoi ! mais un enfer varié, remuant, animé, voilà qui tient en haleine, voilà qui colore la vie ! »

Elle secoue sa fluide chevelure sur sa robe blanche et redit, Mélisande qui s'ignore : « Je ne suis pas heureuse ici... »

Antoine a quitté la maison tout à l'heure sans demander si sa femme était éveillée; mais il l'a fait avertir qu'elle déjeunerait seule...

« Voilà un garçon, se dit-elle, où on ne comprend rien ! Tant que je l'ai trompé, il a été content. Et puis, je renvoie Jacques Couderc, je l'expédie au diable — et puis Maugis me traite en petite sœur — et, là-dessus, Antoine devient terrible !... »

La vérité, c'est qu'Antoine, bouleversé à l'idée qu'un espion suivra Minne tout le jour, s'est enfui. Sa Minne, sa méchante Minne tenue, pendant des heures, au bout d'un fil qu'elle ne verra pas, sa Minne qui courra, coupable et gaie,

Digitized by Google

vers l'adultère, qui criera « cocher ! » de sa voix pointue et impatiente, sans se douter qu'un œil, derrière elle, note l'heure, l'endroit, le numéro du fiacre !

Il s'est enfui, après une nuit abominable, car son amour révolté est près de prendre le parti de Minne, de lui crier : « Ne va pas là-bas ! un mauvais homme veut te suivre ! » Il s'est enfui, plein de larmes, certain qu'il achève de tuer son bonheur... « On me l'a donnée pour la rendre heureuse, plaide-t-il pour Minne; mais elle n'a pas juré d'être heureuse par moi... »

Il a souhaité, cette nuit, la vieillesse, l'impuissance, mais non la mort. Il a mûri cent projets, mais non celui d'une séparation. Il a prévu des fins amères et humiliantes, car c'est le plus grand amour, celui qui consent au partage... Et, chaque fois que, sur son lit détesté, il a tordu son corps en disant : « Ça ne peut pas durer ! » il admettait en sa pensée le renoncement à toutes choses, sauf à la possession de Minne...

A l'heure même où Antoine tue le temps, échoué dans une brasserie morne, Minne sort de chez elle. Elle sort pour sortir, attirée par le soleil, indécise et sans intentions...

Des nuages blancs, dans le ciel, balaient un fade azur. Minne lève vers ce bleu son nez bridé de tulle et descend l'avenue.

« Si j'allais chez Maugis ? » Elle s'arrête un instant, puis repart. « Eh bien, quoi ? j'irai chez Maugis. » Elle fronce les sourcils... « Qui m'en empêche ? Parfaitement, j'irai chez Maugis. S'il n'est pas là... eh bien ! je reviendrai. J'irai chez Maugis... »

Elle fait volte-face pour remonter vers la place Péreire, et donne de l'ombrelle dans un monsieur, un homme plutôt, qui marchait derrière elle. Elle murmure « pardon » d'un ton agacé, parce que l'homme sent le tabac froid et la bière aigre.

Digitized by Google

Elle répète, butée, le front en avant : « J'irai chez Maugis ! » et ne bouge pas...

« Si j'y vais, Maugis va croire que je ne viens que *pour ça*... »

Elle s'arrête et méconnaît la fleur tardive dont l'éclosion la trouble comme une adolescence nouvelle : la pudeur, qui n'est peut-être qu'un scrupule sentimental. Elle a gaspillé son corps ignorant, l'a donné, puis repris. Mais elle n'a jamais songé que le don implique la déchéance, et il n'y a rien de plus vierge que l'âme orgueilleuse de Minne... Son hochement de tête découragé refuse en même temps un fiacre qui rase le trottoir. Elle revient sur ses pas, redescend vers le parc Monceau : « Je n'ai envie de rien, je ne sais quoi faire... C'est un temps par lequel on voudrait avoir quelqu'un à tourmenter... »

Elle presse le pas, suit du regard la voile blanche d'un nuage qui vogue au-dessus d'elle, et ne prend pas garde que son geste découvre, comme exprès, le creux charmant de son menton, le dessous humide de sa lèvre supérieure...

A quelques pas devant elle, marche un homme dont elle reconnaît vaguement la couleur, la forme veule, les cheveux longs sur un col douteux... « C'est l'homme que j'ai cogné avec mon ombrelle tout à l'heure. »

Au parc Monceau, elle fait halte, repose ses yeux sur les pelouses, d'un vert ardent et frais de piment, puis repart, intriguée : l'homme est encore derrière elle ! il roule une cigarette, l'air absent. Il a un long nez, posé négligemment un peu de côté dans son visage...

« Il aurait le toupet de me suivre ? C'est qu'il marque tout à fait mal, ce type ! Un satyre, peut-être, ou bien un de ces individus qui se collent contre les robes dans les foules... On verra bien ! »

Elle repart : l'avenue de Messine offre sa facile pente, qui donne envie de courir et de jouer au cerceau. Minne allonge

Digitized by Google

le pas, heureuse du battement de son sang dans ses oreilles roses...

« Qu'est-ce que c'est que cette rue-là ? Miromesnil ? Prenons Miromesnil. Le satyre ? il est à son poste. Quel drôle de satyre ! si vague et si las ! Les satyres, d'habitude, sont barbus et fauves, avec l'œil cynique, et un peu de paille dans les cheveux, ou bien des feuilles sèches... »

Elle se plante près d'une vitrine de sellier, assez longtemps pour compter tous les colliers, hérissés de poils de blaireau, cloutés de turquoise, que la mode impose aux chiens de bonne compagnie. Le satyre, patient entre tous les satyres, attend à distance respectueuse et fume sa quatrième cigarette. C'est à peine s'il glisse vers elle un œil jaunâtre. Même, il crache, après un renâclement immonde : il crache au vu et au su de tous, et Minne, le cœur à l'envers, eût préféré à ce crachat copieux n'importe quel outrage à la pudeur... Elle tourne des épaules révoltées et repart. Faubourg Saint-Honoré, un embarras de voitures les sépare. D'un trottoir à l'autre, elle lui tirerait bien la langue; mais peut-être n'en faudrait-il pas plus pour déchaîner la rage érotique du monstre ?...

Lui, l'épaule de biais, se repose sur une jambe et profite de la halte pour griffonner quelque chose sur un carnet, après avoir consulté sa montre; ce geste suffit à dissiper l'erreur de Minne : le satyre, le ver de terre, le repoussant admirateur, est un vil stipendié !

« Comment ai-je pu m'y tromper ? C'est Antoine qui me fait suivre !... Le maladroit, le maladroit, le potache ! Un potache, il ne sera jamais que cela !... Ah ! tu paies quelqu'un pour marcher ? il marchera, je t'en réponds ! »

Elle marche. Elle bouscule des passants. Elle file, se sentant des jarrets de facteur...

« La Madeleine ?... autant là qu'ailleurs. Et puis les boulevards jusqu'à la Bastille. Parfaitement ! C'est moi qui

Digitized by Google

mène la chasse, aujourd'hui. » Elle sourit, d'un froid petit sourire, en revoyant, très loin en arrière, et si chétive, une Minne traquée, qui traîne, en boitillant, une pantoufle rouge sans talon...

« L'avenue de l'Opéra ? Le Louvre ? Non, il y a trop de monde à cette heure-ci. » Elle élit la rue du Quatre-Septembre, dont la dévastation plaît à son état d'âme. Ce ne sont que chausse-trappes, barricades, caves béantes, chaussées effondrées... Un abîme s'ouvre, où grouillent des serpents de plomb... Il faut franchir des passerelles, côtoyer des tranchées : le « satyre » aura du fil à retordre, pense Minne.

De fait, il inspirerait la pitié, n'était le caractère inacceptable de sa laideur. Il rougit, son nez brille, et tant de cigarettes ont dû allumer sa soif...

« Pauvre homme ! songe Minne. Après tout, ce n'est pas sa faute... Voilà la Bourse : j'ai envie de lui faire le coup de la rue Feydeau. »

Le « coup de la rue Feydeau » ! joie innocente du premier adultère de Minne... Pour retrouver chez lui son amant, l'interne des hôpitaux, elle entrait voilée dans une maison de la place de la Bourse et s'en allait par la rue Feydeau, contente d'avoir goûté, mieux que l'étreinte du grand diable luxurieux à barbe de chèvre, le charme de la maison à double issue... « Comme c'est loin tout ça ! murmure Minne... Ah ! je vieillis ! »

Pour classique qu'il soit, le coup de la rue Feydeau, aujourd'hui, réussit parfaitement. Place de la Bourse, Minne pénètre dans la cour du numéro 8 et tombe, rue Feydeau, dans un taxi providentiel.

Bercée au tic tac du taximètre, Minne allonge sur le strapontin ses pieds vernis, qui ont si activement erré. Elle se sent pleine de malice et de mansuétude, et sa colère contre Antoine se repose. Minne s'alanguit dans la victoire.

Digitized by Google

Il est cinq heures à peine quand elle rentre avenue de Villiers. Minne songe qu'elle va pouvoir s'accorder deux grandes heures de robe de chambre, de pieds nus dans les petits mocassins de daim cru... Mais il est dit que le soleil qui baise les rideaux roses ne veillera point le doux farniente de Minne : Antoine est rentré !

— Comment ? tu es là ?

— Tu vois.

Il a dû errer longtemps, lui aussi : on le devine au cuir poudreux de ses bottines...

— Pourquoi n'es-tu pas à ton bureau, Antoine ?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

Minne croit rêver. Comment ! elle rentre toute gentille, fatiguée, amusée d'avoir semé le limier, et elle tombe sur cet ours grossier !

— C'est comme ça ? Eh bien, mon cher, si tu as autant de loisirs, pourquoi ne les emploies-tu pas à m'espionner toi-même ?

— A t'esp...

— Mais oui. Je ne sais pas à qui tu t'adresses, mais on se fiche de toi, tu sais. Quel personnel ! Ma parole, cet après-midi, j'en avais honte pour toi ! Un homme à qui j'aurais fait l'aumône ! Hein ? ce n'est pas vrai ? dis que je suis folle ! Veux-tu que je te donne mon itinéraire ? Tu pourras le contrôler avec le rapport de tes agents !...

Elle récite, d'une voix de tête insupportable :

— Partis à trois heures de la maison, nous avons traversé le parc Monceau, descendu l'avenue de Messine, stationné rue de Miromesnil devant les colliers de chiens, suivi le faubourg Saint-Honoré jusqu'à...

— Minne !

Elle est lancée, elle ne lui fera pas grâce d'un carrefour. Elle compte sur ses doigts, roule des prunelles mobiles

Digitized by Google

d'aiglon irrité, insiste sur le détail de la maison à double issue, et, sans qu'il sache pourquoi, la jalousie qu'il portait en lui comme une corde tendue sensible et douloureuse, se détend, amollie, baignée d'une huile bienfaisante... Il contemple Minne, il n'entend plus sa colère bavarde... Il découvre lentement, devant cette enfant faible et furieuse, qu'il allait commettre l'erreur criminelle de la traiter en ennemie. Elle est seule au monde, et elle est à lui. A lui, même si elle le trompe; à lui, même si elle le hait; sans autre recours, sans refuge que lui ! Elle était sa sœur avant d'être sa femme, et, déjà, il eût donné pour elle tout son sang de frère fervent. Il lui doit à présent plus que son sang, puisqu'il a promis de la rendre heureuse. Tâche difficile ! car Minne est fantasque, souvent cruelle... Mais il n'y a pas de honte à souffrir, quand c'est le seul moyen de donner le bonheur...

Qu'elle suive donc, libre, le chemin capricieux de sa vie ! Elle court aux casse-cou, cherche les joies périlleuses : il étendra les mains seulement quand elle chancellera, mais caché, prudent, comme les mères qui suivent les premiers pas de leur petit, les bras grands ouverts et tremblants comme des ailes...

Elle a fini. Elle s'est excitée encore en parlant. Elle a crié on ne sait pas quoi, des mots de pensionnaire pédante, des appels à la liberté, des « c'est bien fait ! » de gosse... Deux petites larmes suspendues à ses cils s'irisent de lumière et elle est à bout de méchanceté. Antoine la prendrait bien dans ses grands bras, la bercerait toute en pleurs... Mais il sent que ce n'est pas le moment encore...

— Mon Dieu, Minne, qui est-ce qui te demande tout ça ?

Elle redresse son cou d'infante, passe une langue altérée sur ses lèvres :

— Comment ? qui me demande ? Mais toi ! mais ton attitude de martyr grognon, mais ton silence de mari qui

Digitized by Google

se contient ! Qui contient quoi ? Qu'est-ce que tu sais ? Tes valets de police ne t'ont-ils pas renseigné ? Ils sont si adroits !...

— Tu l'as dit, Minne, ils sont bien maladroits ! Mais c'est presque mon excuse. Je ne les connais pas, je les emploie mal... Et j'aurais dû ne jamais les employer.

Un étonnement défiant change le visage de Minne. Elle cesse d'effilocher le chapeau de paille bleue où s'occupaient ses mains destructrices...

— Tu me pardonnes, Minne ?

Elle a, dans ses yeux sombres, la froide suspicion d'une bête à qui l'on dit : « Va ! » en ouvrant la porte de sa cage...

— Minne, voyons ! Faut-il promettre que je ne le ferai plus ?

La grâce rassurante, un peu voulue, de son sourire barbu inquiète Minne, qui ne comprend pas... Pourquoi l'espionnage ? et pourquoi l'humble excuse, après ? Elle tend, hésitante, une petite main incrédule...

— Tu es joliment agaçant, Antoine, tout de même !

Il tire un peu à lui le bras de Minne qui cède du coude et résiste de l'épaule, et se penche tendrement vers elle :

— Écoute, Minne, si tu voulais...

Le crépuscule est descendu, rapide, et lui cache le visage de Minne...

— Si je voulais quoi ? Tu sais que je n'aime pas promettre !

— Tu n'as besoin de rien promettre, chérie.

Il parle dans l'ombre, en aîné, en paternel ami, et c'est une humiliation à goût double, détestable et chère, qui fait tressaillir la mémoire de Minne : une voix déjà, éraillée, indulgente, n'a-t-elle pas, l'autre jour, entr'ouvert tout au fond d'elle cette secrète cellule à aimer, cellule à souffrir, qu'elle croyait si fort verrouillée ?... Elle se sent soudain faiblir de fatigue et s'appuie aux courbes connues du grand corps debout près d'elle...

Digitized by Google

— Minne, voilà... Chaulieu voudrait m'envoyer à Monte-Carlo pour une grosse affaire de publicité à traiter avec l'administration des jeux. Ça ne me souriait pas beaucoup d'abord, mais le patron, chez Pleyel, consent à me laisser prendre, avant Pâques, mes vacances de Pâques. Alors... veux-tu venir avec moi à Monte-Carlo, pour dix, douze jours ?

— A Monte-Carlo ? moi ? pourquoi ?

« Si elle refuse, mon Dieu ! si elle refuse, se dit Antoine, c'est que quelqu'un la retient ici, c'est que tout est perdu pour moi... »

— Pour me faire un grand plaisir, dit-il simplement.

Minne songe à ses journées vides, à ses péchés sans saveur, à Maugis qui ne veut pas, au petit Couderc qui ne sait pas, à ceux qui viendront et qui n'ont encore ni nom ni visage...

— Quand partons-nous, Antoine ?

Il ne répond pas tout de suite, la tête levée dans l'obscurité, luttant contre les larmes, contre le besoin de bramer, de se vautrer aux pieds de Minne... Elle n'aime personne ! elle partira avec lui, avec lui tout seul ! elle partira !

— Dans cinq ou six jours. Tu seras prête ?

— C'est tout juste. Il faut s'habiller là-bas... Attends que j'allume : on n'y voit plus... Tu ne seras plus méchant, Antoine ?

Il la retient encore une minute contre lui, dans l'ombre. Un bras autour des frêles épaules de Minne, sans la trop serrer, sans l'emprisonner, il renouvelle le muet serment de lui donner le bonheur, de le lui laisser prendre où elle voudra, de le voler pour elle...

Digitized by Google

« Dix-neuf, rouge, impair et passe... »

— J'ai encore gagné dix francs ! s'écrie Minne, enchantée. Qu'est-ce que tu disais donc, qu'on perd toujours à Monte-Carlo ? Antoine, je vais à une autre table.

— Pourquoi ? puisque tu gagnes à celle-ci...

— Je ne sais pas. C'est amusant de changer. Tu me retrouves sous l'horloge, dis ?

Antoine la suit des yeux, plein d'admiration pour sa robe blanche bruissante, pour sa taille mince, pour sa nuque dorée et le chapeau de crin rose qui la coiffe... « Elle s'amuse, dit-il, quel bonheur ! »

Minne, debout derrière le croupier, s'excuse poliment : « Pardon, Monsieur », et pousse sa pièce sur la troisième douzaine. La bille tourne, se ralentit, trébuche :

— Rien ne va plus !

Minne considère, au-dessous d'elle, un jardin de roses et d'iris, un monstrueux chapeau qui abrite une dame invisible... « Quel chapeau ! c'est une grue, je parie... »

— Trente-six, rouge, pair et passe.

Digitized by Google

Minne gagne encore dix francs. Elle ramasse les trois pièces; presque en même temps qu'elle, se penche un gros Allemand, qui touche aussi sa troisième douzaine... Mais une voix sèche part de dessous le jardin suspendu :

— Pardon, Monsieur ! veuillez laisser cette masse.

— Verzeihung ! diese Einlage gehört mir !

Du tac au tac, la dame rétorque, en allemand, cette fois :

— Sie müssen nur auf ihr Spiel Acht geben. Das Goldstück gehört mir... Lassen Sie mich in Ruhe !

L'homme, stupéfait, invoque des yeux le témoignage d'une loyale assistance, mais la loyale assistance a bien autre chose à faire... Minne n'en revient pas non plus, car la dame au chapeau, la dame qui ramasse les orphelins avec l'autorité que donne une mauvaise conscience, c'est Irène, Irène Chaulieu !

— Comment ? c'est vous, Irène ?

— Minne ! elle est bonne, celle-là ! Croyez-vous ? ce barbu qui voulait me faire *mon* louis ! Ne me parlez pas, ma chère, j'essaie ma petite combine, une martingale épatante !

Les courtes mains d'Irène tripotent des louis, empilent des pièces, pointent un carnet. Son nez de peseuse d'or s'incline sur une comptabilité crasseuse, sur un butin de pillarde. Sous le chapeau en terrasse fleurie, ses yeux au-dessus du nez pincé et pâle, appellent l'or, l'adorent, le violentent, et ses mains d'escamoteuse dépouillent le tapis...

— N'est-ce pas qu'elle est épatante ? chuchote une voix dans l'oreille de Minne.

Avec une confusion de jeune mariée, Minne reconnaît Maugis. Tout le monde est donc à Monte-Carlo !... Elle reste interdite devant le journaliste et ne sait que dire. Il s'éponge le front, et cligne sous la lumière crue du lustre. Elle le trouve plus vieux qu'à Paris, avec des fils gris dans la moustache, un grand pli triste dans sa joue d'homme gai...

Digitized by Google

— Voulez-vous parier, dit-il, que j'entends ce que vous pensez de moi ?

— Non, dit-elle vivement. Je suis très contente de vous voir.

— Madame est bien bonne. Et le noble époux ?

— Il m'attend sous l'horloge...

— C'est la première fois que vous venez à Monte-Carlo ?

— Oui... Je suis toute dépaysée, c'est si curieux, ici ! Vous ne trouvez pas, Monsieur Maugis, qu'on rencontre des figures intéressantes ?

— J'allais le remarquer, acquiesce Maugis déférent.

Minne, qui n'aime pas la raillerie, remue les épaules, boudeuse.

— Il ne faut pas vous moquer de moi ! prie-t-elle.

— Me moquer de vous ? je n'y pense guère, mon enfant !

— A quoi pensez-vous, alors ?

— Je pense que vous avez, là, échappé de votre tempe, un seul cheveu d'or, presque d'argent, qui dessine un point d'interrogation en l'air, et je lui réponds « oui » à tort et à travers.

Elle rit sans entrain, et le silence tombe entre eux, gênant. Minne, lasse de rester debout, évite de regarder Maugis, et ils pensent tous deux, muets, à une chambre aux rideaux de gaze jaunes, où les paroles leur venaient faciles, sincères, où leur pensée s'est livrée, nue comme Minne elle-même. Ils se sont tout dit, là-bas...

Mélancoliques, ils se taisent. Ils écoutent, au fond d'eux-mêmes, la brisure musicale d'un petit fil très précieux...

— Je ne suis pas drôle, ce soir, mon enfant, hein ? Je ne vous amuse guère ?

Elle proteste d'un signe.

— Je ne suis pas gaie quand je m'amuse. Et je peux être contente sans m'amuser. Croyez — elle appuie un instant

Digitized by Google

sa main gantée sur le bras de Maugis — croyez que je suis votre amie et que je n'ai pas d'autre ami que vous... Cela me coûte à dire, mais... c'est qu'on m'a si peu habituée à l'amitié !... Retournez au jeu, à présent; moi, je m'en vais.

— Vous vous en allez où ?

— Retrouver Antoine. Il m'attend sous l'horloge.

Il n'insiste pas. Il s'éloigne, après un baiser sur la petite main dégantée, et Minne reste seule parmi tant d'inconnus, parmi le silence bourdonnant et studieux des salles de jeu...

Elle frissonne, en songeant à l'âpre vent qui balaie, ce soir, la Corniche... Un méchant hasard a jeté Minne et Antoine en pleine tempête sèche; des paillettes de silex volent sous le ciel plombé, la Méditerrannée est couleur d'huître grise...

Absorbée, Minne arrive, enfin, jusqu'à Antoine, qui l'a attendue sous l'horloge, et sort, à son bras, du Casino.

Le vent a balayé le ciel, où vogue une lune mauve. Les palmiers immobiles jalonnent l'avenue, les hôtels crémeux, les villas couleur de beurre rivalisent de blancheur... Mais la beauté de la nuit claire est sur tout cela, et, dans le vent qui tiédit, passe un souffle de printemps...

« Il fait presque aussi doux qu'à Paris », soupire Antoine.

Frileuse, dans la victoria attelée de deux biques osseuses et vives, Minne s'accote à l'épaule de son mari. La voiture monte, au grand trot, la route qui mène au Riviera-Palace; soudain, sombre et pure, apparaît la mer... Un filet d'argent y danse, autour d'un long fuseau de lumière nacrée comme le ventre pâle des poissons...

— Oh ! tu vois, Antoine ?

— Je vois, chérie. Tu aimes ce pays ?

— Je ne l'aime pas, mais je le trouve beau.

— Pourquoi ne l'aimes-tu pas ?

— Je ne sais pas. Il y a la mer, que je n'ai jamais vue. A

Digitized by Google

cause de cette eau sans fin, on y est loin, on y est plus seuls qu'ailleurs...

Il n'ose resserrer son étreinte autour du manteau blanc qui flotte, et se sent plus timide qu'un fiancé. Depuis le soir du verrou, il vit en frère auprès de Minne, ballotté du soupçon au remords, de la crainte à la colère, — et voici qu'il s'émerveille en pensant qu'il a été le mari de Minne, qu'il a disposé d'elle en pacha confiant, qu'il l'a possédée sans lui demander : « Me veux-tu ? »

Ces jours-là sont loin... Minne est pourtant là, contre son bras, et la poussière siliceuse, pailletée comme du givre, porte aux lèvres d'Antoine un peu du parfum de verveine citronnelle...

Ils se taisent jusqu'à la trop grande chambre d'où l'hygiène et la mode ont banni les tentures et les capitonnages. Même les vitres sans rideaux luisent, nues comme celles d'un appartement à louer, persiennes ouvertes.

Encore vêtue de son manteau, coiffée de son chapeau qui déborde de roses, Minne s'approche de la fenêtre emplie de nuit lumineuse. Les jardins de l'hôtel cachent Monte-Carlo; il n'y a plus, au-dessus d'une haie sombre de fusains, que la lune et la mer...

Trois nuances, de gris, d'argent, de bleu plombé, suffisent à la froide splendeur du tableau, et Minne aiguise son regard pour saisir la ligne délicate, le suave et mystérieux coup de crayon qui, tout au bout de la mer, touche le ciel...

Cette nuit sans ombre, qui éveille, au cœur récalcitrant de Minne, une sensibilité inconnue, résonne de tous les bruits du jour. Une musique lointaine monte par bouffées et, sur l'escarpement de la route, claquent des fouets, grincent des roues...

Minne cherche à rassembler son âme éparpillée sur la mer, volant sous la lune; elle remonte, angoissée, vers un foyer

Digitized by Google

qui n'existe pas. Nulle part, où qu'elle s'arrête, elle ne trouve l'Amour assis, et son rêve n'a point de figure... Ah ! que tout est grand, ce soir, et sévèrement beau, et cruel à la solitude !

Glacée, Minne se retourne vers Antoine, qui fume, en pyjama. Elle est près de lui tendre ses mains tremblantes, royales petites mains dont les paumes ne savent pas mendier et qui s'offrent hautes au baiser, les doigts retombant comme des cloches de digitales blanches...

Il fume une cigarette et paraît indifférent. Mais quelque chose a mûri dans sa figure d'honnête Brésilien, quelque chose attriste le grand nez chevalin, creuse les yeux de brigand amoureux... « Il réfléchit donc ? » s'étonne Minne. Jamais elle n'a pensé autant à lui. Elle se prend à souhaiter qu'il parle et que le son de sa voix trouble enfin cette nuit aveuglante, qui entre ici à pleines vitres...

— Antoine...

— Chérie ?

— J'ai froid.

— Il faut te coucher.

— Oui... Mets la couverture de voyage sur mon lit... Comme il fait froid, ici !

— Les gens du pays disent que c'est tout à fait exceptionnel. D'ailleurs, on peut compter sur une journée magnifique, demain. Le vent tourne... Tu verras le bleu de la mer... Nous monterons à la Turbie...

Il redouble de banalités, à mesure que le déshabillage de Minne la lui montre plus nue, nouvelle dans une chambre étrangère. Elle se hâte, impudique et fraternelle, court au cabinet de toilette, et ressort grelottante.

— Oh ! ce lit !... les draps sont glacés.

— Veux-tu ?...

Il allait lui proposer la chaleur de son grand corps brun et tiède, et s'arrête court, comme s'il retenait une inconvenance...

Digitized by Google

— Veux-tu que je demande une boule ?

— Pas la peine ! crie Minne d'une voix étouffée sous le drap. Mais borde-moi bien... Remonte le couvre-pieds.. Tourne l'abat-jour de l'autre côté... Merci, Antoine... Bonsoir, Antoine...

Il s'empresse, heureux et triste à pleurer, se fait agile et silencieux autour du lit. Une gratitude de chien enfle son cœur.

— Bonsoir, Antoine... répète Minne qui tend hors du lit un pâle museau tout froid.

— Bonsoir, chérie. Tu as sommeil ?

— Non.

— Tu veux que j'éteigne ?

— Pas tout de suite. Parle-moi. Je crois que j'ai un peu de fièvre. Assieds-toi une minute.

Il obéit, avec sa gaucherie tendre.

— Si tu n'es pas bien ici, Minne, nous pouvons repartir plus tôt; je me dépêcherai...

Minne creuse de la nuque le coussin de plume, s'arrange au chaud dans ses cheveux comme une poule dans la paille.

— Je ne demande pas à partir, moi.

— Tu pourrais regretter Paris, ta maison, tes... tes habitudes, ton...

Il a détourné la tête, en changeant de voix malgré lui, et Minne, à travers ses cheveux, l'épie.

— Je n'ai pas d'habitudes, Antoine.

Il fait un effort prodigieux pour se taire, mais il continue :

— Tu pourrais... aimer quelqu'un... regretter... des amis...

— Je n'ai pas d'amis, Antoine.

— Oh ! tu sais, je dis ça... Ce n'était pas pour te gronder. Je... j'ai réfléchi que, le mois dernier, j'avais été idiot... Quand on aime, n'est-ce pas ? on ne le fait pas exprès... Je ne peux pas plus t'empêcher d'aimer quelqu'un qu'empêcher la terre de tourner...

Digitized by Google

Il semble, à chaque mot, soulever des montagnes. Sa pensée, subtile et fervente, s'habille des mots les plus lourds, les plus vulgaires, et il en souffre. Ne pas pouvoir, grand Dieu, ne pas pouvoir expliquer à Minne qu'il lui fait don de sa vie, de son honneur de mari, de son dévouement complice !... Ne rien trouver qui ne la blesse ou ne la mette en défiance, cette enfant fragile qu'il vient de border dans son lit... Et que va-t-elle répondre ? Pourvu qu'elle ne pleure pas ! elle est si nerveuse, ce soir ! Il se jure, à bout de formules : « Je veux bien qu'elle me fasse cocu, mais je ne veux pas qu'elle pleure ! » Il devine, sous les cheveux mêlés, l'intensité du beau regard noir...

— Je n'aime personne, Antoine.

— C'est vrai ?

— C'est vrai.

Il dévore, front baissé, une joie et une amertume égales. Elle a dit : « Je n'aime personne », mais elle n'a pas dit qu'elle aimait Antoine...

— Tu es bien gentille, tu sais... Je suis content... Tu ne m'en veux plus ?

— Pourquoi est-ce que je t'en voudrais ?

— A cause,... à cause de tout. Un moment, je voulais tout faire sauter... mais ce n'est pas parce que je t'aimais moins, au contraire !... Tu ne peux pas comprendre ça, toi...

— Pourquoi donc ?

— Ce sont des idées d'homme qui aime, dit-il simplement.

Minne tend hors du lit une amicale petite main :

— Mais je t'aime bien aussi, je t'assure.

— Oui ? questionne-t-il avec un rire forcé. Alors je voudrais que tu m'aimes assez pour me demander tout ce qui te ferait plaisir, mais *tout,* tu entends, même les choses qu'on ne demande pas d'ordinaire à un mari, et puis que tu viennes

Digitized by Google

te plaindre, tu comprends, comme quand on est tout petit : « Un tel m'a fait quelque chose, Antoine : gronde-le, ou tue-le », ou n'importe quoi...

Elle a compris, cette fois. Elle s'assied sur son lit, ne sachant comment libérer la brusque tendresse qui voudrait s'élancer d'elle vers Antoine comme une brillante couleuvre prisonnière... Elle est toute pâle, les yeux agrandis... Quel homme est-il donc, ce cousin Antoine ?

Des hommes l'ont désirée, l'un jusqu'à vouloir la tuer, l'autre jusqu'à, délicatement, la repousser... Mais pas un ne lui a dit : « Sois heureuse, je ne demande rien pour moi : je te donnerai des parures, des bonbons, des amants... »

Quelle récompense accordera-t-elle à ce martyr qui attend, là, en pyjama ?... Qu'il prenne au moins ce que Minne peut donner, son corps obéissant, sa douce bouche insensible, sa molle chevelure d'esclave...

— Viens dans mon lit, Antoine...

Minne dort d'un sommeil fourbu, dans l'obscurité rose. Dehors, les fouets claquent, les roues grincent comme à minuit, et sous la terrasse vibrent des mandolines italiennes. Mais la muraille du sommeil sépare Minne du monde vivant et, seul, le nasillement ailé de la musique s'insinue jusqu'à son rêve pour l'agacer d'un bourdonnement d'abeilles...

Le songe ensoleillé, bénin, se trouble, et la pensée de Minne remonte vers le réveil par élans inégaux, comme un plongeur qui quitte le fond d'un océan merveilleux. Elle respire profondément, cache sa figure au creux de son bras plié, cherche le noir et doux sommeil... Une douleur légère,

Digitized by Google

bizarre, dont tout son corps retentit comme une harpe, l'éveille sans rémission.

Avant d'ouvrir les yeux, elle se sent nue dans sa chevelure; mais l'insolite de ce détail n'importe guère : il est arrivé cette nuit quelque chose... quoi donc ? Il faut s'éveiller vite, tout à fait, pour s'en souvenir avec plus de joie : c'est cette nuit qu'un miracle acheva de créer Minne !

Elle tourne vers les rideaux un vague et animal sourire : « Le soleil ?... nous avons donc dormi ? Oui, nous avons dormi, et longtemps... Antoine est sorti... Je n'aurai jamais le courage d'aller regarder l'heure... Heureusement que nous déjeunons tard, nous deux !... » Elle redit « nous deux » avec une naïveté orgueilleuse de jeune mariée et retombe sur l'oreiller, dans ses cheveux défaits...

« Viens dans mon lit, Antoine ! » Elle lui a crié cela, cette nuit, avec une équité convaincue de prostituée qui n'a que son corps pour payer l'amour des hommes... Et le malheureux, éperdu que la récompense fût si près de la peine, s'était jeté dans les bras exaltés de Minne.

Il ne voulait que la tenir contre lui, d'abord. Il l'enlaçait du buste seulement, enivré aux larmes de la sentir si tiède et si parfumée, si menue, si flexible dans ses bras... Mais elle se rapprocha toute de lui, d'un sursaut de reins, et agrippa aux siens ses pieds lisses et froids. Faiblissant, il murmura « Non, non » en bombant le dos pour s'éloigner d'elle, mais une petite main téméraire le frôla et il fut d'un bond sur le lit, rejetant le drap...

Elle vit, comme elle l'avait vu tant de fois, noir au-dessus d'elle, faunesque et barbu, ce grand corps brun exhalant une odeur connue d'ambre et de bois brûlé... Mais, aujourd'hui, Antoine a mérité plus qu'elle ne saurait lui donner ! « Il faut qu'il m'aie bien, que cette nuit le comble, il faut que j'imite,

Digitized by Google

pour lui donner la joie complète, le soupir et le cri de son propre plaisir... Je ferai « *Ah ! Ah !* » comme Irène Chaulieu, en tâchant de penser à autre chose... »

Elle glissa hors de la chemise longue, tendit aux mains et aux lèvres d'Antoine les fruits tendres de sa gorge et renversa sur l'oreiller, passive, un pur sourire de sainte qui défie les démons et les tourmenteurs...

Il la ménageait pourtant, l'ébranlait à peine d'un rythme doux, lent, profond... Elle entr'ouvrit les yeux : ceux d'Antoine, encore maître de lui, semblaient chercher Minne au delà d'elle-même... Elle se rappela les leçons d'Irène Chaulieu, soupira « Ah ! Ah ! » comme une pensionnaire qui s'évanouit, puis se tut, honteuse. Absorbé, les sourcils noueux dans un dur et voluptueux masque de Pan, Antoine prolongeait sa joie silencieuse... « Ah ! ah !... » dit-elle encore malgré elle... Car une angoisse progressive, presque intolérable, serrait sa gorge, pareille à l'étouffement des sanglots près de jaillir...

Une troisième fois, elle gémit, et Antoine s'arrêta, troublé d'entendre la voix de cette Minne qui n'avait jamais crié... L'immobilité, la retraite d'Antoine ne guérirent pas Minne, qui maintenant trépidait, les orteils courbés, et qui tournait la tête de droite à gauche, de gauche à droite, comme une enfant atteinte de méningite. Elle serra les poings, et Antoine put voir les muscles de ses mâchoires délicates saillir, contractés.

Il demeurait craintif, soulevé sur ses poignets, n'osant la reprendre... Elle gronda sourdement, ouvrit des yeux sauvages et cria :

— Va donc !

Un court saisissement le figea, au-dessus d'elle; puis il l'envahit avec une force sournoise, une curiosité aiguë, meilleure que son propre plaisir. Il déploya une activité

Digitized by Google

lucide, tandis qu'elle tordait des reins de sirène, les yeux refermés, les joues pâles et les oreilles pourpres... Tantôt elle joignait les mains, les rapprochait de sa bouche crispée, et semblait en proie à un enfantin désespoir... Tantôt elle haletait, bouche ouverte, enfonçant aux bras d'Antoine ses ongles véhéments... L'un de ses pieds, pendant hors du lit, se leva, brusque, et se posa une seconde sur la cuisse brune d'Antoine qui tressaillit de délice...

Enfin elle tourna vers lui des yeux inconnus et chantonna : « Ta Minne... ta Minne... à toi... » tandis qu'il sentait enfin, contre lui, la houle d'un corps heureux...

Minne, assise au milieu de son lit foulé, écoute au fond d'elle-même le tumulte d'un sang joyeux. Elle n'envie plus rien, ne regrette plus rien. La vie vient au-devant d'elle, facile, sensuelle, banale comme une belle fille. Antoine a fait ce miracle. Minne guette le pas de son mari, et s'étire. Elle sourit dans l'ombre, avec un peu de mépris pour la Minne d'hier, cette sèche enfant quêteuse d'impossible. Il n'y a plus d'impossible, il n'y a plus rien à quêter, il n'y a qu'à fleurir, qu'à devenir rose et heureuse et toute nourrie de la vanité d'être une femme comme les autres... Antoine va revenir. Il faut se lever, courir vers le soleil qui perce les rideaux, demander le chocolat fumant et velouté... La journée passera oisive, Minne ne pensera à rien, pendue au bras d'Antoine, à rien... qu'à recommencer des nuits et des jours pareils... Antoine est grand, Antoine est admirable...

La porte s'ouvre, un flot de lumière blonde inonde la chambre.

— Antoine !

— Minne chérie !

Ils s'étreignent, lui frais de vent et d'air libre, elle toute moite, odorante de sa nuit amoureuse...

Digitized by Google

— Chérie, il fait un soleil ! C'est l'été, lève-toi vite !

Elle bondit sur le tapis, court aux persiennes et recule, aveuglée...

— Oh ! c'est tout bleu !

La mer se repose, sans un pli à sa robe de velours, où le soleil fond en plaque d'argent. Minne, éblouie et nue, suit dans une hébétude ravie le balancement, contre la vitre, d'une branche de pélargonium rose... Elle a poussé pendant la nuit, cette fleur ? et les roses au nez roussi, Minne ne les avait pas vues hier...

— Minne ! j'en ai des nouvelles !

Elle quitte la fenêtre et contemple son mari. Le miracle aussi l'a touché, lui dispensant, croit-elle, une nouvelle et mâle assurance...

— Minne, si tu savais ! Maugis m'a raconté une histoire impossible : Irène Chaulieu s'empoignant avec un Anglais, à cause d'une affaire de louis étouffés, tout un petit scandale... Tant et si bien qu'elle a dû prendre le train pour Paris !

Minne s'enveloppe d'un lâche peignoir et sourit à Antoine qu'elle admire, si grand, si brun, la barbe assyrienne, le nez aventureux comme Henri IV...

— Et puis, voilà les journaux de Paris... Ça, c'est moins drôle... Tu sais bien, le petit Couderc ?

Ah ! oui, le petit Couderc, elle sait bien... Pauvre petit... Elle le plaint de loin, de haut, avec une mémoire redevenue indulgente...

— Le petit Couderc ? qu'est-ce qu'il a fait ?

— On l'a trouvé chez lui, avec une balle dans le poumon. Il avait voulu nettoyer son revolver.

— Il est mort ?

— Dieu merci, non ! on l'en tirera. Mais quel drôle d'accident, tout de même !

Digitized by Google

— Pauvre petit ! dit-elle tout haut...

— Oui, c'est malheureux...

« Oui, c'est malheureux, songe Minne... Il vivra, il redeviendra un petit noceur gai — il vivra, guéri, amputé du bel amour sauvage dont il eût dû mourir. C'est maintenant que je le plains... »

— Il l'a échappé belle, ce gosse, hein, Minne ? Est-ce qu'il ne te faisait pas la cour, ces derniers temps ? Allons, dis-le ! un tout petit peu ?...

Minne, demi-nue, frotte sa tête décoiffée à la manche d'Antoine, d'un geste amoureux de bête domestiquée. Elle bâille, lève vers son mari la flatteuse meurtrissure de ses yeux d'où s'est enfui le mystère :

— Peut-être bien... J'ai oublié, mon chéri.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES VRILLES DE LA VIGNE

Digitized by Google

Paru en 1908, sous la signature Colette Willy, aux Éditions de la *Vie parisienne*. Il a été tiré des exemplaires sur papier de Hollande, numérotés mais non justifiés (on estime qu'il y en a eu entre quinze et vingt). Réédité en 1934 aux éditions Ferenczi, il a été tiré : 250 exemplaires sur vélin bibliophile, 75 exemplaires sur papier simili japon de couleur, réservés à l'auteur. Dans cette édition, deux chapitres de la première édition ont été supprimés par Colette. Ce sont : *Toby-chien et la musique* et *Printemps de la Riviera*. Par contre, l'édition se trouve augmentée de : 1° *Rêverie de nouvel an*, tiré de la *Chambre éclairée* (1920). (C'est ici le lieu de signaler une erreur. En 1923 parut à la librairie Stock (collection « Les contemporains ») un petit ouvrage de Colette, intitulé *Rêverie de nouvel an*, composé de six nouvelles, que les bibliographes indiquent comme édition originale, alors que toutes les nouvelles de ce recueil sont tirées de la *Chambre éclairée*.) 2° *Chanson de la danseuse*, inédit. 3° *Un rêve*, inédit. 4° *Maquillage*, inédit. La présente édition reproduit la réédition de 1934 revue par l'auteur, moins *Toby-chien parle*, et *Dialogue de Bêtes*, que l'on trouvera dans *Douze dialogues de Bêtes*.

Digitized by Google

LES VRILLES DE LA VIGNE

Autrefois, le rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec les camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur éveil effarouché secouait les hannetons endormis à l'envers des feuilles de lilas.

Il se couchait sur le coup de sept heures, sept heures et demie, n'importe où, souvent dans les vignes en fleur qui sentent le réséda, et ne faisait qu'un somme jusqu'au lendemain.

Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si drues, cette nuit-là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes...

Il crut mourir, se débattit, ne s'évada qu'au prix de mille

Digitized by Google

peines, et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseraient.

Dès la nuit suivante, il chanta, pour se tenir éveillé :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse,
Je ne dormirai plus !
Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Il varia son thème, l'enguirlanda de vocalises, s'éprit de sa voix, devint ce chanteur éperdu, enivré et haletant, qu'on écoute avec le désir insupportable de le voir chanter.

J'ai vu chanter un rossignol sous la lune, un rossignol libre et qui ne se savait pas épié. Il s'interrompt parfois, le col penché, comme pour écouter en lui le prolongement d'une note éteinte... Puis il reprend de toute sa force, gonflé, la gorge renversée, avec un air d'amoureux désespoir. Il chante pour chanter, il chante de si belles choses qu'il ne sait plus ce qu'elles veulent dire. Mais moi, j'entends encore à travers les notes d'or, les sons de flûte grave, les trilles tremblés et cristallins, les cris purs et vigoureux, j'entends encore le premier chant naïf et effrayé du rossignol pris aux vrilles de la vigne :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avaient liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair, et j'ai fui... Quand la torpeur d'une nouvelle nuit de miel a pesé sur mes paupières, j'ai craint les vrilles de la vigne et j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix...

Toute seule éveillée dans la nuit, je regarde à présent monter devant moi l'astre voluptueux et morose... Pour me

Digitized by Google

défendre de retomber dans l'heureux sommeil, dans le printemps où fleurit la vigne crochue, j'écoute le son de ma voix... Parfois, je crie fiévreusement ce qu'on a coutume de taire, ce qui se chuchote très bas, puis ma voix languit jusqu'au murmure parce que je n'ose poursuivre...

Je voudrais dire, dire, dire tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je devine, tout ce qui m'enchante et me blesse et m'étonne; mais il y a toujours, vers l'aube de cette nuit sonore, une sage main fraîche qui se pose sur ma bouche... Et mon cri, qui s'exaltait, redescend au verbiage modéré, à la volubilité de l'enfant qui parle haut pour se rassurer et s'étourdir...

Je ne connais plus le somme heureux, mais je ne crains plus les vrilles de la vigne...

Digitized by Google

RÊVERIE DE NOUVEL AN

Toutes trois nous rentrons poudrées, moi, la petite bull et la bergère flamande...

Il a neigé dans les plis de nos robes, j'ai des épaulettes blanches, un sucre impalpable fond au creux du mufle camard de Poucette, et la bergère flamande scintille toute, de son museau pointu à sa queue en massue.

Nous étions sorties pour contempler la neige, la vraie neige et le vrai froid, raretés parisiennes, occasions, presque introuvables, de fin d'année... Dans mon quartier désert, nous avons couru comme trois folles, et les fortifications hospitalières, les fortifs décriées ont vu, de l'avenue des Ternes au boulevard Malesherbes, notre joie haletante de chiens lâchés. Du haut du talus, nous nous sommes penchées sur le fossé que comblait un crépuscule violâtre fouetté de tourbillons blancs; nous avons contemplé Levallois noir piqué de feux roses, derrière un voile chenillé de mille et mille mouches blanches, vivantes, froides comme des fleurs effeuillées, fondantes sur les lèvres, sur les yeux, retenues un moment aux cils, au duvet des joues... Nous avons gratté de

Digitized by Google

nos dix pattes une neige intacte, friable, qui fuyait sous notre poids avec un crissement caressant de taffetas. Loin de tous les yeux, nous avons galopé, aboyé, happé la neige au vol, goûté sa suavité de sorbet vanillé et poussiéreux...

Assises maintenant devant la grille ardente, nous nous taisons toutes trois. Le souvenir de la nuit, de la neige, du vent déchaîné derrière la porte, fond dans nos veines lentement et nous allons glisser à ce soudain sommeil qui récompense les marches longues...

La bergère flamande, qui fume comme un bain de pieds, a retrouvé sa dignité de louve apprivoisée, son sérieux faux et courtois. D'une oreille, elle écoute le chuchotement de la neige au long des volets clos, de l'autre elle guette le tintement des cuillers dans l'office. Son nez effilé palpite, et ses yeux couleur de cuivre, ouverts droit sur le feu, bougent incessamment, de droite à gauche, de gauche à droite, comme si elle lisait... J'étudie, un peu défiante, cette nouvelle venue, cette chienne féminine et compliquée qui garde bien, rit rarement, se conduit en personne de sens et reçoit les ordres, les réprimandes sans mot dire, avec un regard impénétrable... Elle sait mentir, voler; mais elle crie, surprise, comme une jeune fille effarouchée et se trouve presque mal d'émotion. Où prit-elle, cette petite louve au rein bas, cette fille des champs wallons, sa haine des gens mal mis et sa réserve aristocratique ? Je lui offre sa place à mon feu et dans ma vie, et peut-être m'aimera-t-elle, elle qui sait déjà me défendre...

Ma petite bull au cœur enfantin dort, foudroyée de sommeil, la fièvre au museau et aux pattes. La chatte grise n'ignore pas qu'il neige, et depuis le déjeuner je n'ai pas vu le bout de son nez, enfoui dans le poil de son ventre. Encore une fois me voici, comme au début de l'autre année, assise en face de mon feu, de ma solitude, en face de moi-même...

Une année de plus... A quoi bon les compter ? Ce jour de

Digitized by Google

l'an parisien ne me rappelle rien des premiers janvier de ma jeunesse; et qui pourrait me rendre la solennité puérile des jours de l'An d'autrefois ? La forme des années a changé pour moi, durant que, moi, je changeais. L'année n'est plus cette route ondulée, ce ruban déroulé qui de janvier montait vers le printemps, montait, montait vers l'été pour s'y épanouir en calme plaine, en pré brûlant coupé d'ombres bleues, taché de géraniums éblouissants, puis descendait vers un automne odorant, brumeux, fleurant le marécage, le fruit mûr et le gibier, puis s'enfonçait vers un hiver sec, sonore, miroitant d'étangs gelés, de neige rose sous le soleil... Puis le ruban ondulé dévalait, vertigineux, jusqu'à se rompre net devant une date merveilleuse, isolée, suspendue entre les deux années comme une fleur de givre : le jour de l'An...

Une enfant très aimée, entre des parents pas riches, et qui vivait à la campagne parmi des arbres et des livres, et qui n'a pas connu ni souhaité les jouets coûteux : voilà ce que je revois, en me penchant ce soir sur mon passé... Une enfant superstitieusement attachée aux fêtes des saisons, aux dates marquées par un cadeau, une fleur, un traditionnel gâteau... Une enfant qui d'instinct ennoblissait de paganisme les fêtes chrétiennes, amoureuse seulement du rameau de buis, de l'œuf rouge de Pâques, des roses effeuillées à la Fête-Dieu et des reposoirs — syringas, aconits, camomilles, — du surgeon de noisetier sommé d'une petite croix, bénit à la messe de l'Ascension et planté sur la lisière du champ qu'il abrite de la grêle... Une fillette éprise du gâteau à cinq cornes, cuit et mangé le jour des Rameaux; de la crêpe, en carnaval; de l'odeur étouffante de l'église, pendant le mois de Marie...

Vieux curé sans malice qui me donnâtes la communion, vous pensiez que cette enfant silencieuse, les yeux ouverts sur l'autel, attendait le miracle, le mouvement insaisissable de l'écharpe bleue qui ceignait la Vierge ? N'est-ce pas ?

Digitized by Google

J'étais si sage !... Il est bien vrai que je rêvais miracles, mais... pas les mêmes que vous. Engourdie par l'encens des fleurs chaudes, enchantée du parfum mortuaire, de la pourriture musquée des roses, j'habitais, cher homme sans malice, un paradis que vous n'imaginiez point, peuplé de mes dieux, des mes animaux parlants, de mes nymphes et de mes chèvre-pieds... Et je vous écoutais parler de votre enfer, en songeant à l'orgueil de l'homme qui, pour ses crimes d'un moment, inventa la géhenne éternelle... Ah ! qu'il y a longtemps !...

Ma solitude, cette neige de décembre, ce seuil d'une autre année, ne me rendront pas le frisson d'autrefois, alors que dans la nuit longue je guettais le frémissement lointain, mêlé aux battements de mon cœur, du tambour municipal, donnant l'aubade au village endormi... Ce tambour dans la nuit glacée, vers six heures, je le redoutais, je l'appelais du fond de mon lit d'enfant, avec une angoisse nerveuse proche des pleurs, les mâchoires serrées, le ventre contracté... Ce tambour seul, et non les douze coups de minuit, sonnait pour moi l'ouverture éclatante de la nouvelle année, l'avènement mystérieux après quoi haletait le monde entier, suspendu au premier *rrran* du vieux tapin de mon village.

Il passait, invisible dans le matin fermé, jetant aux murs son alerte et funèbre petite aubade, et derrière lui une vie recommençait, neuve et bondissante vers douze mois nouveaux... Délivrée, je sautais de mon lit à la chandelle, je courais vers les souhaits, les baisers, les bonbons, les livres à tranche d'or... J'ouvrais la porte aux boulangers portant les cent livres de pain et jusqu'à midi, grave, pénétrée d'une importance commerciale, je tendais à tous les pauvres, les vrais et les faux, le chanteau de pain et le décime qu'ils recevaient sans humilité et sans gratitude...

Matins d'hiver, lampe rouge dans la nuit, air immobile et âpre d'avant le lever du jour, jardin deviné dans l'aube

Digitized by Google

obscure, rapetissé, étouffé de neige, sapins accablés qui laissiez, d'heure en heure, glisser en avalanches le fardeau de vos bras noirs, coups d'éventail des passereaux effarés, et leurs jeux inquiets dans une poudre de cristal plus ténue, plus pailletée que la brume irisée d'un jet d'eau... O tous les hivers de mon enfance, une journée d'hiver vient de vous rendre à moi ! C'est mon visage d'autrefois que je cherche, dans ce miroir ovale saisi d'une main distraite, et non mon visage de femme, de femme jeune que sa jeunesse va, bientôt, quitter...

Enchantée encore de mon rêve, je m'étonne d'avoir changé, d'avoir vieilli pendant que je rêvais... D'un pinceau ému je pourrais repeindre, sur ce visage-ci, celui d'une fraîche enfant roussie de soleil, rosie de froid, des joues élastiques achevées en un menton mince, des sourcils mobiles prompts à se plisser, une bouche dont les coins rusés démentent la courte lèvre ingénue... Hélas, ce n'est qu'un instant. Le velours adorable du pastel ressuscité s'effrite et s'envole... L'eau sombre du petit miroir retient seulement mon image qui est bien pareille, toute pareille à moi, marquée de légers coups d'ongle, finement gravée aux paupières, aux coins des lèvres, entre les sourcils têtus... Une image qui ne sourit ni ne s'attriste, et qui murmure, pour moi seule : « Il faut vieillir. Ne pleure pas, ne joins pas des doigts suppliants, ne te révolte pas : il faut vieillir. Répète-toi cette parole, non comme un cri de désespoir, mais comme le rappel d'un départ nécessaire... Regarde-toi, regarde tes paupières, tes lèvres, soulève sur tes tempes les boucles de tes cheveux : déjà tu commences à t'éloigner de ta vie, ne l'oublie pas, il faut vieillir !

« Éloigne-toi lentement, lentement, sans larmes; n'oublie rien ! Emporte ta santé, ta gaîté, ta coquetterie, le peu de bonté et de justice qui t'a rendu la vie moins amère; n'oublie pas ! Va-t'en parée, va-t'en douce, et ne t'arrête pas le long

Digitized by Google

de la route irrésistible, tu l'essaierais en vain, — puisqu'il faut vieillir ! Suis le chemin, et ne t'y couche que pour mourir. Et quand tu t'étendras en travers du vertigineux ruban ondulé, si tu n'as pas laissé derrière toi, un à un, tes cheveux en boucles, ni tes dents une à une, ni tes membres un à un usés, si la poudre éternelle n'a pas, avant ta dernière heure, sevré tes yeux de la lumière merveilleuse, si tu as, jusqu'au bout, gardé dans ta main la main amie qui te guide, couche-toi en souriant, dors heureuse, dors privilégiée... »

Digitized by Google

CHANSON DE LA DANSEUSE

O toi qui me nommes danseuse, sache, aujourd'hui, que je n'ai pas appris à danser. Tu m'as rencontrée petite et joueuse, dansant sur la route et chassant devant moi mon ombre bleue. Je virais comme une abeille, et le pollen d'une poussière blonde poudrait mes pieds et mes cheveux couleur de chemin...

Tu m'as vue revenir de la fontaine, berçant l'amphore au creux de ma hanche tandis que l'eau, au rythme de mon pas, sautait sur ma tunique en larmes rondes, en serpents d'argent, en courtes fusées frisées qui montaient, glacées, jusqu'à ma joue... Je marchais lente, sérieuse, mais tu nommais mon pas une danse. Tu ne regardais pas mon visage, mais tu suivais le mouvement de mes genoux, le balancement de ma taille, tu lisais sur le sable la forme de mes talons nus, l'empreinte de mes doigts écartés, que tu comparais à celle de cinq perles inégales...

Tu m'as dit : « Cueille ces fleurs, poursuis ce papillon... », car tu nommais ma course une danse, et chaque révérence de mon corps penché sur les œillets de pourpre, et le geste, à chaque fleur recommencé, de rejeter sur mon épaule une écharpe glissante...

Digitized by Google

CHANSON DE LA DANSEUSE

Dans ta maison, seule entre toi et la flamme haute d'une lampe, tu m'as dit : « Danse ! » et je n'ai pas dansé...

Mais nue dans tes bras, liée à ton lit par le ruban de feu du plaisir, tu m'as pourtant nommée danseuse, à voir bondir sous ma peau, de ma gorge renversée à mes pieds recourbés, la volupté inévitable...

Lasse, j'ai renoué mes cheveux, et tu les regardais, dociles, s'enrouler à mon front comme un serpent que charme la flûte...

J'ai quitté ta maison durant que tu murmurais : « La plus belle de tes danses, ce n'est pas quand tu accours, haletante, pleine d'un désir irrité et tourmentant déjà, sur le chemin, l'agrafe de ta robe... C'est quand tu t'éloignes de moi, calmée et les genoux fléchissants, et qu'en t'éloignant tu me regardes, le menton sur l'épaule... Ton corps se souvient de moi, oscille et hésite, tes hanches me regrettent et tes seins me remercient... Tu me regardes, la tête tournée, tandis que tes pieds divinateurs tâtent et choisissent leur route...

« Tu t'en vas, toujours plus petite et fardée par le soleil couchant, jusqu'à n'être plus, en haut de la pente, toute mince dans ta robe orangée, qu'une flamme droite, qui danse imperceptiblement... »

Si tu ne me quittes pas, je m'en irai, dansant, vers ma tombe blanche.

D'une danse involontaire et chaque jour ralentie, je saluerai la lumière qui me fit belle et qui me vit aimée.

Une dernière danse tragique me mettra aux prises avec la mort, mais je ne lutterai que pour succomber avec grâce.

Que les dieux m'accordent une chute harmonieuse, les bras joints au-dessus de mon front, une jambe pliée et l'autre étendue, comme prête à franchir, d'un bond léger, le seuil noir du royaume des ombres...

Tu me nommes danseuse, et pourtant je ne sais pas danser...

Digitized by Google

NUIT BLANCHE

Il n'y a dans notre maison qu'un lit, trop large pour toi, un peu étroit pour nous deux. Il est chaste, tout blanc, tout nu; aucune draperie ne voile, en plein jour, son honnête candeur. Ceux qui viennent nous voir le regardent tranquillement, et ne détournent pas les yeux d'un air complice, car il est marqué, au milieu, d'un vallon moelleux, comme le lit d'une jeune fille qui dort seule.

Ils ne savent pas, ceux qui entrent ici, que chaque nuit le poids de nos deux corps joints creuse un peu plus, sous son linceul voluptueux, ce vallon pas plus large qu'une tombe.

O notre lit tout nu ! Une lampe éclatante, penchée sur lui, le dévêt encore. Nous n'y cherchons pas, au crépuscule, l'ombre savante, d'un gris d'araignée, que filtre un dais de dentelle, ni la rose lumière d'une veilleuse couleur de coquillage... Astre sans aube et sans déclin, notre lit ne cesse de flamboyer que pour s'enfoncer dans une nuit profonde et veloutée.

Un halo de parfum le nimbe; il embaume, rigide et blanc, comme le corps d'une bienheureuse défunte. C'est un parfum

Digitized by Google

compliqué qui surprend, qu'on respire attentivement, avec le souci d'y démêler l'âme blonde de ton tabac favori, l'arome plus blond de ta peau si claire, et ce santal brûlé qui s'exhale de moi; mais cette agreste odeur d'herbes écrasées, qui peut dire si elle est mienne ou tienne ?

Reçois-nous ce soir, ô notre lit, et que ton frais vallon se creuse un peu plus sous la torpeur fiévreuse dont nous enivra une journée de printemps, dans les jardins et dans les bois...

Je gis sans mouvement, la tête sur ta douce épaule. Je vais sûrement, jusqu'à demain, descendre au fond d'un sommeil si têtu, si fermé, que les ailes des rêves le viendront battre en vain. Je vais dormir... Attends seulement que je cherche, pour la plante de mes pieds qui fourmille et brûle, une place toute fraîche... Tu n'as pas bougé. Tu respires à longs traits, mais je sens ton épaule encore éveillée, attentive à se creuser sous ma joue... Dormons... Les nuits de mai sont si courtes. Malgré l'obscurité bleue qui nous baigne, mes paupières sont encore pleines de soleil, de flammes roses, d'ombres qui bougent, balancées, et je contemple ma journée, les yeux clos, comme on se penche, derrière l'abri d'une persienne, sur un jardin d'été éblouissant...

Comme mon cœur bat ! J'entends aussi le tien sous mon oreille. Tu ne dors pas ? Je lève un peu la tête, je devine la pâleur de ton visage renversé, l'ombre fauve de tes courts cheveux. Tes genoux sont frais comme deux oranges... Tourne-toi de mon côté, pour que les miens leur volent cette lisse fraîcheur...

Ah ! dormons !... Mille fois mille fourmis courent avec mon sang sous ma peau. Les muscles de mes mollets battent, mes oreilles tressaillent, et notre doux lit, ce soir, est-il jonché d'aiguilles de pin ? Dormons ! je le veux !

Je ne puis dormir. Mon insomnie heureuse palpite, allègre,

Digitized by Google

et je devine, en ton immobilité, le même accablement frémissant... Tu ne bouges pas. Tu espères que je dors. Ton bras se resserre parfois autour de moi, par tendre habitude, et tes pieds charmants s'enlacent aux miens... Le sommeil s'approche, me frôle et fuit... Je le vois ! Il est pareil à ce papillon de lourd velours que je poursuivais, dans le jardin enflammé d'iris... Tu te souviens ? Quelle lumière, quelle jeunesse impatiente exaltait toute cette journée !... Une brise acide et pressée jetait sur le soleil une fumée de nuages rapides, fanait en passant les feuilles trop tendres des tilleuls, et les fleurs du noyer tombaient en chenilles roussies sur nos cheveux, avec les fleurs des paulownias, d'un mauve pluvieux de ciel parisien... Les pousses des cassis que tu froissais, l'oseille sauvage en rosace parmi le gazon, la menthe toute jeune, encore brune, la sauge duvetée comme une oreille de lièvre, tout débordait d'un suc énergique et poivré, dont je mêlais sur mes lèvres le goût d'alcool et de citronnelle...

Je ne savais que rire et crier, en foulant la longue herbe juteuse qui tachait ma robe... Ta tranquille joie veillait sur ma folie, et quand j'ai tendu la main pour atteindre ces églantines, tu sais, d'un rose si ému, la tienne a rompu la branche avant moi, et tu as enlevé, une à une, les petites épines courbes, couleur de corail, en forme de griffes... Tu m'as donné les fleurs désarmées...

Tu m'as donné les fleurs désarmées... Tu m'as donné, pour que je m'y repose haletante, la place la meilleure à l'ombre, sous le lilas de Perse aux grappes mûres... Tu m'as cueilli les larges bluets de corbeilles, fleurs enchantées dont le cœur velu embaume l'abricot... Tu m'as donné la crème du petit pot de lait, à l'heure du goûter où ma faim féroce te faisait sourire... Tu m'as donné le pain le plus doré, et je vois encore ta main transparente dans le soleil, levée pour chasser la guêpe qui grésillait, prise dans les boucles de mes cheveux...

Digitized by Google

Tu as jeté sur mes épaules une mante légère, quand un nuage plus long, vers la fin du jour, a passé ralenti, et que j'ai frissonné, toute moite, toute ivre d'un plaisir sans nom parmi les hommes, le plaisir ingénu des bêtes heureuses dans le printemps... Tu m'as dit : « Reviens... arrête-toi... Rentrons ! » Tu m'as dit...

Ah ! si je pense à toi, c'en est fait de mon repos. Quelle heure vient de sonner ? Voici que les fenêtres bleuissent. J'entends bourdonner mon sang, ou bien c'est le murmure des jardins, là-bas... Tu dors ? non. Si j'approchais ma joue de la tienne, je sentirais tes cils frémir comme l'aile d'une mouche captive... Tu ne dors pas. Tu épies ma fièvre. Tu m'abrites contre les mauvais songes; tu penses à moi comme je pense à toi, et nous feignons, par une étrange pudeur sentimentale, un paisible sommeil. Tout mon corps s'abandonne, détendu, et ma nuque pèse sur ta douce épaule; mais nos pensées s'aiment discrètement à travers cette aube bleue, si prompte à grandir...

Bientôt la barre lumineuse, entre les rideaux, va s'aviver, rosir... Encore quelques minutes, et je pourrai lire, sur ton beau front, sur ton menton délicat, sur ta bouche triste et tes paupières fermées, la volonté de paraître dormir... C'est l'heure où ma fatigue, mon insomnie énervées ne pourront plus se taire, où je jetterai mes bras hors de ce lit enfiévré, et mes talons méchants déjà préparent leur ruade sournoise...

Alors tu feindras de t'éveiller ! Alors je pourrai me réfugier en toi, avec de confuses plaintes injustes, des soupirs excédés, des crispations qui maudiront le jour déjà venu, la nuit si longue à finir, le bruit de la rue... Car je sais bien qu'alors tu resserreras ton étreinte, et que, si le bercement de tes bras ne suffit pas à me calmer, ton baiser se fera plus tenace, tes mains plus amoureuses, et que tu m'accorderas la volupté

Digitized by Google

comme un secours, comme l'exorcisme souverain qui chasse de moi les démons de la fièvre, de la colère, de l'inquiétude... Tu me donneras la volupté, penchée sur moi, les yeux pleins d'une anxiété maternelle, toi qui cherches, à travers ton amie passionnée, l'enfant que tu n'as pas eu...

Digitized by Google

JOURS GRIS

Laisse-moi. Je suis malade et méchante, comme la mer. Resserre autour de mes jambes ce plaid, mais emporte cette tasse fumante, qui fleure le foin mouillé, le tilleul, la violette fade... Je ne veux rien, que détourner la tête et ne plus voir la mer, ni le vent qui court, visible, en risées sur le sable, en poudre d'eau sur la mer. Tantôt il bourdonne, patient et contenu, tapi derrière la dune, enfoui plus loin que l'horizon... Puis il s'élance, avec un cri guerrier, secoue humainement les volets, et pousse sous la porte, en frange impalpable, la poussière de son pas éternel...

Ah ! qu'il me fait mal ! Je n'ai plus en moi une place secrète, un coin abrité, et mes mains posées à plat sur mes oreilles n'empêchent qu'il traverse et refroidisse ma cervelle... Nue, balayée, dispersée, je resserre en vain les lambeaux de ma pensée; elle m'échappe, palpitante, comme un manteau arraché, comme une mouette dont on tient les pattes et qui se délivre en claquant des ailes...

Laisse-moi, toi qui viens doucement, pitoyable, poser tes mains sur mon front. Je déteste tout, et par-dessus tout la

Digitized by Google

mer ! Va la regarder, toi qui l'aimes ! Elle bat la terrasse, elle fermente, fuse en mousse jaune, elle miroite, couleur de poisson mort, elle emplit l'air d'une odeur d'iode et de fertile pourriture. Sous la vague plombée, je devine le peuple abominable des bêtes sans pieds, plates, glissantes, glacées... Tu ne sens donc pas que le flot et le vent portent, jusque dans cette chambre, l'odeur d'un coquillage gâté ?... Oh ! reviens, toi qui peux presque tout pour moi ! Ne me laisse pas seule ! Donne, sous mes narines que le dégoût pince et décolore, donne tes mains parfumées, donne tes doigts secs et chauds et fins comme des lavandes de montagne... Reviens ! Tiens-toi tout près de moi, ordonne à la mer de s'éloigner, fais un signe au vent, et qu'il vienne se coucher sur le sable, pour y jouer en rond avec les coquilles... Fais un signe : il s'assoira sur la dune, léger, et s'amusera, d'un souffle, à changer la forme des mouvantes collines...

Ah ! tu secoues la tête... Tu ne veux pas, — tu ne peux pas. Alors, va-t'en, abandonne-moi sans secours dans la tempête, et qu'elle abatte la muraille et qu'elle entre et m'emporte ! Quitte la chambre, que je n'entende plus le bruit inutile de ton pas. Non, non, pas de caresses ! Tes mains magiciennes, et ton accablant regard, et ta bouche, qui dissout le souvenir d'autres bouches, seraient sans force aujourd'hui. Je regrette, aujourd'hui, quelqu'un qui me posséda avant tous, avant toi, avant que je fusse une femme.

J'appartiens à un pays que j'ai quitté. Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouisse au soleil toute une chevelure embaumée de forêts. Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant dont mon âme a soif... Viens, toi qui l'ignores, viens que je te dise tout bas : le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose ! Tu jurerais, quand les taillis de ronces y sont en fleurs, qu'un fruit mûrit on ne sait où,

Digitized by Google

là-bas, ici, tout près, un fruit insaisissable qu'on aspire en ouvrant les narines. Tu jurerais, quand l'automne pénètre et meurtrit les feuillages tombés, qu'une pomme trop mûre vient de choir, et tu la cherches et tu la flaires ici, là-bas, tout près...

Et si tu passais, en juin, entre les prairies fauchées, à l'heure où la lune ruisselle sur les meules rondes qui sont les dunes de mon pays, tu sentirais, à leur parfum, s'ouvrir ton cœur. Tu fermerais les yeux, avec cette fierté grave dont tu voiles ta volupté, et tu laisserais tomber ta tête, avec un muet soupir...

Et si tu arrivais, un jour d'été, dans mon pays, au fond d'un jardin que je connais, un jardin noir de verdure et sans fleurs, si tu regardais bleuir, au lointain, une montagne ronde où les cailloux, les papillons et les chardons se teignent du même azur mauve et poussiéreux, tu m'oublierais, et tu t'assoirais là, pour n'en plus bouger jusqu'au terme de ta vie.

Il y a encore, dans mon pays, une vallée étroite comme un berceau où, le soir, s'étire et flotte un fil de brouillard, un brouillard ténu, blanc, vivant, un gracieux spectre de brume couché sur l'air humide... Animé d'un lent mouvement d'onde, il se fond en lui-même et se fait tour à tour nuage, femme endormie, serpent langoureux, cheval à cou de chimère... Si tu restes trop tard penchée vers lui sur l'étroite vallée, à boire l'air glacé qui porte ce brouillard vivant comme une âme, un frisson te saisira, et toute la nuit tes songes seront fous...

Écoute encore, donne tes mains dans les miennes : si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant, tu croirais gravir le sentier enchanté qui mène hors de la vie... Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton cœur, jusqu'à la

Digitized by Google

forêt, là-haut, où finit le monde... C'est une forêt ancienne, oubliée des hommes, et toute pareille au paradis, écoute bien, car...

Comme te voilà pâle et les yeux grands ! Que t'ai-je dit ? Je ne sais plus... je parlais, je parlais de mon pays, pour oublier la mer et le vent... Te voilà pâle, avec des yeux jaloux... Tu me rappelles à toi, tu me sens si lointaine... Il faut que je refasse le chemin, il faut qu'une fois encore j'arrache, de mon pays, toutes mes racines qui saignent...

Me voici ! de nouveau je t'appartiens. Je ne voulais qu'oublier le vent et la mer. J'ai parlé en songe... Que t'ai-je dit ? Ne le crois pas ! Je t'ai parlé sans doute d'un pays de merveilles, où la saveur de l'air enivre ?... Ne le crois pas ! N'y va pas : tu le chercherais en vain. Tu ne verrais qu'une campagne un peu triste, qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, une montagne bleuâtre et nue qui ne nourrit pas même les chèvres...

Reprends-moi ! me voici revenue. Où donc est allé le vent, en mon absence ? Dans quel creux de dune boude-t-il, fatigué ? Un rayon aigu, serré entre deux nuées, pique la mer et rebondit ici, dans ce flacon où il danse à l'étroit...

Jette ce plaid qui m'étouffe; vois ! la mer verdit déjà... Ouvre la fenêtre et la porte, et courons vers la fin dorée de ce jour gris, car je veux cueillir sur la grève les fleurs de ton pays apportées par la vague, fleurs impérissables effeuillées en pétales de nacre rose, ô coquillages...

Digitized by Google

LE DERNIER FEU

Allume, dans l'âtre, le dernier feu de l'année ! Le soleil et la flamme illumineront ensemble ton visage. Sous ton geste, un ardent bouquet jaillit, enrubanné de fumée, mais je ne reconnais plus notre feu de l'hiver, notre feu arrogant et bavard, nourri de fagots secs et de souches riches. C'est qu'un astre plus puissant, entré d'un jet par la fenêtre ouverte, habite en maître notre chambre, depuis ce matin...

Regarde ! il n'est pas possible que le soleil favorise, autant que le nôtre, les autres jardins ! Regarde bien ! car rien n'est pareil ici à notre enclos de l'an dernier, et cette année, jeune encore et frissonnante, s'occupe déjà de changer le décor de notre douce vie retirée... Elle allonge, d'un bourgeon cornu et verni, chaque branche de nos poiriers, d'une houppe de feuilles pointues chaque buisson de lilas...

Oh ! les lilas surtout, vois comme ils grandissent ! Leurs fleurs que tu baisais en passant, l'an dernier, tu ne les respireras, Mai revenu, qu'en te haussant sur la pointe des pieds, et tu devras lever les mains pour abaisser leurs grappes vers ta bouche... Regarde bien l'ombre, sur le sable de l'allée, que

Digitized by Google

dessine le délicat squelette du tamaris : l'an prochain, tu ne la reconnaîtras plus...

Et les violettes elles-mêmes, écloses par magie dans l'herbe, cette nuit, les reconnais-tu ? Tu te penches, et comme moi tu t'étonnes; ne sont-elles pas, ce printemps-ci, plus bleues ? Non, non, tu te trompes, l'an dernier je les ai vues moins obscures, d'un mauve azuré, ne te souviens-tu pas ?... Tu protestes, tu hoches la tête avec ton rire grave, le vert de l'herbe neuve décolore l'eau mordorée de ton regard... Plus mauves... non, plus bleues... Cesse cette taquinerie ! Porte plutôt à tes narines le parfum invariable de ces violettes changeantes et regarde, en respirant le philtre qui abolit les années, regarde comme moi ressusciter et grandir devant toi les printemps de ton enfance...

Plus mauves... non, plus bleues... Je revois des prés, des bois profonds que la première poussée des bourgeons embrume d'un vert insaisissable, des ruisseaux froids, des sources perdues, bues par le sable aussitôt que nées, des primevères de Pâques, des jeannettes jaunes au cœur safrané, et des violettes, des violettes, des violettes... Je revois une enfant silencieuse que le printemps enchantait déjà d'un bonheur sauvage, d'une triste et mystérieuse joie... Une enfant prisonnière, le jour, dans une école, et qui échangeait des jouets, des images, contre les premiers bouquets de violettes des bois, noués d'un fil de coton rouge, apportés par les petites bergères des fermes environnantes... Violettes à courte tige, violettes blanches et violettes bleues, et violettes d'un blanc-bleu veiné de nacre mauve, violettes de coucou anémiques et larges, qui haussent sur de longues tiges leurs pâles corolles inodores... Violettes de février, fleuries sous la neige, déchiquetées, roussies de gel, laideronnes, pauvresses parfumées... O violettes de mon enfance ! Vous montez devant moi, toutes, vous treillagez le ciel laiteux d'avril, et la

Digitized by Google

palpitation de vos petits visages innombrables m'enivre...

A quoi penses-tu, toi, la tête renversée ? Tes yeux tranquilles se lèvent vers le soleil qu'ils bravent... Mais c'est pour suivre seulement le vol de la première abeille, engourdie, égarée, en quête d'une fleur de pêcher mielleuse... Chasse-la ! elle va se prendre au vernis de ce bourgeon de marronnier !... Non, elle se perd dans l'air bleu, couleur de lait de pervenches, dans ce ciel brumeux et pourtant pur, qui t'éblouit... O toi, qui te satisfais peut-être de ce lambeau d'azur, ce chiffon de ciel borné par les murs de notre étroit jardin, songe qu'il y a, quelque part dans le monde, un lieu envié d'où l'on découvre tout le ciel ! Songe, comme tu songerais à un royaume inaccessible, songe aux confins de l'horizon, au pâlissement délicieux du ciel qui rejoint la terre... En ce jour de printemps hésitant, je devine là-bas, à travers les murs, la ligne poignante, à peine ondulée, de ce qu'enfant je nommais le bout de la terre... Elle rosit, puis bleuit, dans un or plus doux au cœur que le suc d'un fruit... Ne me plaignez pas, beaux yeux pitoyables, d'évoquer si vivement ce que je souhaite ! Mon souhait vorace crée ce qui lui manque et s'en repaît. C'est moi qui souris, charitable, à tes mains oisives, vides de fleurs... Trop tôt, trop tôt ! Nous et l'abeille, et la fleur du pêcher, nous cherchons trop tôt le printemps...

L'iris dort, roulé en cornet sous une triple soie verdâtre, la pivoine perce la terre d'une raide branche de corail vif, et le rosier n'ose encore que des surgeons d'un marron rose, d'une vivante couleur de lombric... Cueille pourtant la giroflée brune qui devance la tulipe, elle est colorée, rustaude et vêtue d'un velours solide, comme une terrassière... Ne cherche pas le muguet encore; entre deux valves de feuilles, allongées en coquilles de moules, mystérieusement s'arrondissent ses perles d'un orient vert, d'où coulera l'odeur souveraine...

Digitized by Google

Le soleil a marché sur le sable... Un souffle de glace, qui sent la grêle, monte de l'Est violacé. Les fleurs du pêcher volent horizontales... Comme j'ai froid ! La chatte siamoise, tout à l'heure morte d'aise sur le mur tiède, ouvre soudain ses yeux de saphir dans son masque de velours sombre... Longue, le ventre à ras de terre, elle rampe vers la maison, en pliant sur sa nuque ses frileuses oreilles... Viens ! j'ai peur de ce nuage violet, liseré de cuivre, qui menace le soleil couchant... Le feu que tu as allumé tout à l'heure danse dans la chambre, comme une joyeuse bête prisonnière qui guette notre retour...

O dernier feu de l'année ! Le dernier, le plus beau ! Ta pivoine rose, échevelée, emplit l'âtre d'une gerbe incessamment refleurie. Inclinons-nous vers lui, tendons-lui nos mains que sa lueur traverse et ensanglante... Il n'y a pas, dans notre jardin, une fleur plus belle que lui, un arbre plus compliqué, une herbe plus mobile, une liane aussi traîtresse, aussi impérieuse ! Restons ici, choyons ce dieu changeant qui fait danser un sourire en tes yeux mélancoliques... Tout à l'heure, quand je quitterai ma robe, tu me verras toute rose, comme une statue peinte. Je me tiendrai immobile devant lui, et sous la lueur haletante ma peau semblera s'animer, frémir et bouger comme aux heures où l'amour, d'une aile inévitable, s'abat sur moi... Restons ! Le dernier feu de l'année nous invite au silence, à la paresse, au tendre repos. J'écoute, la tête sur ta poitrine, palpiter le vent, les flammes et ton cœur, cependant qu'à la vitre noire toque incessamment une branche de pêcher rose, à demi effeuillée, épouvantée et défaite comme un oiseau sous l'orage...

Digitized by Google

UN RÊVE

Je rêve. Fond noir enfumé de nues d'un bleu très sombre, sur lequel passent des ornements géométriques auxquels manque toujours un fragment, soit dn cercle parfait, soit de leurs trois angles, de leurs spirales rehaussées de feu. Fleurs flottantes sans tiges ou sans feuilles. Jardins inachevés ; partout règne l'imperfection du songe, son atmosphère de supplique, d'attente et d'incrédulité.

Point de personnages. — Silence, puis un aboiement triste, étouffé.

Moi, *en sursaut.* — Qui aboie ?

Une Chienne. — Moi.

Moi. — Qui, toi ? Une chienne ?

Elle. — Non. La chienne.

Moi. — Bien sûr, mais quelle chienne ?

Elle, *avec un gémissement réprimé.* — Il y a en donc une autre ? Quand je n'étais pas encore l'ombre que me voici, tu ne m'appelais que « la chienne ». Je suis ta chienne morte.

Moi. — Oui... Mais.. Quelle chienne morte ? Pardonne-moi...

Elle. — Je te pardonne, si tu devines : je suis celle qui a mérité de revenir.

Digitized by Google

MOI, *sans réfléchir.* — Ah ! je sais ! Tu es Nell, qui tremblait mortellement aux plus subtils signes de départ et de séparation, qui se couchait sur le linge blanc dans le compartiment de la malle et faisait une prière pour devenir blanche, afin que je l'emmenasse sans la voir... Ah ! Nell !... Nous avons bien mérité qu'une nuit enfin te rappelle du lieu où tu gisais...

Un silence. Les nues bleu sombre cheminent sur le fond noir.

ELLE, *d'une voix plus faible.* — Je ne suis pas Nell.

MOI, *pleine de remords.* — Oh ! je t'ai blessée ?

ELLE. — Pas beaucoup. Bien moins qu'autrefois, quand d'une parole, d'un regard, tu me consternais... Et puis, tu ne m'as peut-être pas bien entendue : je suis la chienne, te dis-je...

MOI, *éclairée soudain.* — Oui ! Mais oui ! la chienne ! Où avais-je la tête ? Celle de qui je disais, en entrant : « La chienne est là ? » Comme si tu n'avais pas d'autre nom, comme si tu ne t'appelais pas Lola... La chienne qui voyageait avec moi toujours, qui savait de naissance comment se comporter en wagon, à l'hôtel, dans une sordide loge de music-hall... Ton museau fin tourné vers la porte, tu m'attendais... Tu maigrissais de m'attendre... Donne-le, ton museau fin que je ne peux pas voir ! Donne que je le touche, je reconnaîtrais ton pelage entre cent autres... (*Un long silence. Quelques-unes des fleurs sans tige ou sans feuilles s'éteignent.*) Où es-tu ? Reste ! Lola...

ELLE, *d'une voix à peine distincte.* — Hélas !... Je ne suis pas Lola !

MOI, *baissant aussi la voix.* — Tu pleures ?

ELLE, *de même.* — Non. Dans le lieu sans couleur où je n'ai pas cessé de t'attendre, c'en est fini pour moi des larmes, tu sais, ces larmes pareilles aux pleurs humains, et qui tremblaient sur mes yeux couleur d'or...

Digitized by Google

MOI, *l'interrompant.* — D'or ? Attends ! D'or, cerclés d'or plus sombre, et pailletés...

ELLE, *avec douceur.* — Non, arrête-toi, tu vas encore me nommer d'un nom que je n'ai jamais entendu. Et peut-être qu'au loin des ombres de chiennes couchées tressailliraient de jalousie, se lèveraient, gratteraient le bas d'une porte qui ne s'ouvre pas cette nuit pour elles. Ne me cherche plus. Tu ne sauras jamais pourquoi j'ai mérité de revenir. Ne tâtonne pas, de ta main endormie, dans l'air noir et bleu qui me baigne, tu ne rencontreras pas ma robe...

MOI, *anxieuse.* — Ta robe... couleur de froment ?

ELLE. — Chut ! Je n'ai plus de robe. Je ne suis qu'une ligne, un trait sinueux de phosphore, une palpitation, une plainte perdue, une quêteuse que la mort n'a pas mise en repos, le reliquat gémissant, enfin, de la chienne entre les chiennes, de la chienne...

MOI, *criant.* — Reste ! Je sais ! Tu es...

Mais mon cri m'éveille, dissout le bleu et le noir insondables, les jardins inachevés, crée l'aurore et éparpille, oubliées, les syllabes du nom que porta sur la terre, parmi les ingrats, la chienne qui mérita de revenir, la chienne...

Digitized by Google

NONOCHE

Le soleil descend derrière les sorbiers, grappés de fruits verts qui tournent çà et là au rose aigre. Le jardin se remet lentement d'une longue journée de chaleur, dont les molles feuilles du tabac demeurent évanouies. Le bleu des aconits a certainement pâli depuis ce matin, mais les reines-claude, vertes hier sous leur poudre d'argent, ont toutes, ce soir, une joue d'ambre.

L'ombre des pigeons tournoie, énorme, sur le mur tiède de la maison et éveille, d'un coup d'éventail, Nonoche qui dormait dans sa corbeille...

Son poil a senti passer l'ombre d'un oiseau ! Elle ne sait pas bien ce qui arrive. Elle a ouvert trop vite ses yeux japonais, d'un vert qui met l'eau sous la langue. Elle a l'air bête comme une jeune fille très jolie, et ses taches de chatte portugaise semblent plus en désordre que jamais : un rond orange sur la joue, un bandeau noir sur la tempe, trois points noirs au coin de la bouche, près du nez blanc fleuri de rose... Elle baisse les yeux et la mémoire de toutes choses lui remonte au visage dans un sourire triangulaire; contre elle, noyé en elle, roulé en escargot, sommeille son fils.

Digitized by Google

« Qu'il est beau ! se dit-elle. Et gros ! Aucun de mes enfants n'a été si beau. D'ailleurs je ne me souviens plus d'eux... Il me tient chaud. »

Elle s'écarte, creuse le ventre avant de se lever, pour que son fils ne s'éveille pas. Puis elle bombe un dos de dromadaire, s'assied et bâille, en montrant les stries fines d'un palais trois fois taché de noir.

En dépit de nombreuses maternités, Nonoche conserve un air enfantin qui trompe sur son âge. Sa beauté solide restera longtemps jeune, et rien dans sa démarche, dans sa taille svelte et plate, ne révèle qu'elle fut, en quatre portées, dix-huit fois mère. Assise, elle gonfle un jabot éclatant, coloré d'orange, de noir et de blanc comme un plumage d'oiseau rare. L'extrémité de son poil court et fourni brille, s'irise au soleil comme fait l'hermine. Ses oreilles, un peu longues, ajoutent à l'étonnement gracieux de ses yeux inclinés et ses pattes minces, armées de brèves griffes en cimeterre, savent fondre confiantes dans la main amie.

Futile, rêveuse, passionnée, gourmande, caressante, autoritaire, Nonoche rebute le profane et se donne aux seuls initiés qu'a marqués le signe du Chat. Ceux-là même ne la comprennent pas tout de suite et disent : « Quelle bête capricieuse ! » Caprice ? point. Hyperesthésie nerveuse seulement. La joie de Nonoche est tout près des larmes, et il n'y a guère de folle partie de ficelle ou de balle de laine qui ne finisse en petite crise hystérique, avec morsures, griffes et feulements rauques. Mais cette même crise cède sous une caresse bien placée, et parce qu'une main adroite aura effleuré ses petites mamelles sensibles, Nonoche furibonde s'effondrera sur le flanc, plus molle qu'une peau de lapin, toute trépidante d'un ronron cristallin qu'elle file trop aigu et qui parfois la fait tousser...

« Qu'il est beau ! » se dit-elle en contemplant son fils. « La

Digitized by Google

corbeille devient trop petite pour nous deux. C'est un peu ridicule, un enfant si grand qui tette encore. Il tette avec des dents pointues maintenant... Il sait boire à la soucoupe, il sait rugir à l'odeur de la viande crue, il gratte à mon exemple la sciure du plat, d'une manière anxieuse et précipitée où je me retrouve toute... Je ne vois plus rien à faire pour lui, sauf de le sevrer. Comme il abîme ma troisième mamelle de droite ! C'est une pitié. Le poil de mon ventre, tout autour, ressemble à un champ de seigle versé sous la pluie ! Mais quoi ? quand ce grand petit se jette sur mon ventre, les yeux clos comme un nouveau-né, quand il arrange en gouttière autour de la tétine sa langue devenue trop large... qu'il me pille et me morde et me boive, je n'ai pas la force de l'en empêcher ! »

Le fils de Nonoche dort dans sa robe rayée, pattes mortes et gorge à la renverse. On peut voir sous la lèvre relevée un bout de langue, rouge d'avoir tété, et quatre petites dents très dures, taillées dans un silex transparent.

Nonoche soupire, bâille et enjambe son fils avec précaution pour sortir de la corbeille. La tiédeur du perron est agréable aux pattes. Une libellule grésille dans l'air, et ses ailes de gaze rêche frôlent par bravade les oreilles de Nonoche qui frémit, fronce les sourcils et menace du regard la bête au long corps en mosaïque de turquoises...

Les montagnes bleuissent. Le fond de la vallée s'enfume d'un brouillard blanc qui s'effile, se balance et s'étale comme une onde. Une haleine fraîche monte déjà de ce lac impalpable, et le nez de Nonoche s'avive et s'humecte. Au loin, une voix connue crie infatigablement, aiguë et monotone : « Allons-v'nez — allons-v'nez... mes vaches ! Allons-v'nez — allons-v'nez... » Des clarines sonnent, le vent porte une paisible odeur d'étable, et Nonoche pense au seau de la traite, au seau vide dont elle lèchera la couronne d'écume

Digitized by Google

collée aux bords... Un miaulement de convoitise et de désœuvrement lui échappe. Elle s'ennuie. Depuis quelque temps, chaque crépuscule ramène cette mélancolie agacée, ce vide et vague désir... Un peu de toilette ? « Comme je suis faite ! » Et la cuisse en l'air, Nonoche copie cette classique figure de chahut qu'on appelle « le port d'armes ».

La première chauve-souris nage en zigzag dans l'air. Elle vole bas et Nonoche peut distinguer deux yeux de rat, le velours roux du ventre en figue... C'est encore une de ces bêtes où on ne comprend rien et dont la conformation inspire une inquiétude méprisante. Par association d'idées, Nonoche pense au hérisson, à la tortue, ces énigmes, et passe sur son oreille une patte humide de salive, insoucieuse de présager la pluie pour demain.

Mais quelque chose arrête court son geste, quelque chose oriente en avant ses oreilles, noircit le vert acide de ses prunelles...

Du fond du bois où la nuit massive est descendue d'un bloc, par-dessus l'or immobile des treilles, à travers tous les bruits familiers, n'a-t-elle pas entendu venir jusqu'à elle, traînant, sauvage, musical, insidieux, l'Appel du Matou ?

Elle écoute... Plus rien. Elle s'est trompée... Non ! L'appel retentit de nouveau, lointain, rauque et mélancolique à faire pleurer, reconnaissable entre tous. Le cou tendu, Nonoche semble une statue de chatte, et ses moustaches seules remuent faiblement, au battement de ses narines. D'où vient-il, le tentateur ? Qu'ose-t-il demander et promettre ? Il multiplie ses appels, il les module, se fait tendre, menaçant, il se rapproche et pourtant reste invisible ; sa voix s'exhale du bois noir, comme la voix même de l'ombre...

« Viens !... Viens !... Si tu ne viens pas ton repos est perdu. Cette heure-ci n'est que la première, mais songe que toutes les heures qui suivront seront pareilles à celle-ci,

Digitized by Google

emplies de ma voix, messagères de mon désir... Viens !...

« Tu le sais, tu le sais que je puis me lamenter durant des nuits entières, que je ne boirai plus, que je ne mangerai plus, car mon désir suffit à ma vie et je me fortifie d'amour !... Viens !...

« Tu ne connais pas mon visage et qu'importe ! Avec orgueil, je t'apprends qui je suis : je suis le long Matou déguenillé par dix étés, durci par dix hivers. Une de mes pattes boite en souvenir d'une vieille blessure, mes narines balafrées grimacent et je n'ai plus qu'une oreille, festonnée par la dent de mes rivaux.

« A force de coucher sur la terre, la terre m'a donné sa couleur. J'ai tant rôdé que mes pattes semellées de corne sonnent sur le sentier comme le sabot du chevreuil. Je marche à la manière des loups, le train de derrière bas, suivi d'un tronçon de queue presque chauve... Mes flancs vides se touchent et ma peau glisse autour de mes muscles secs, entraînés au rapt et au viol... Et toute cette laideur me fait pareil à l'Amour ! Viens !... Quand je paraîtrai à tes yeux, tu ne reconnaîtras rien de moi, — que l'Amour !

« Mes dents courberont ta nuque rétive, je souillerai ta robe, je t'infligerai autant de morsures que de caresses, j'abolirai en toi le souvenir de ta demeure et tu seras, pendant des jours et des nuits, ma sauvage compagne hurlante... jusqu'à l'heure plus noire où tu te retrouveras seule, car j'aurai fui mystérieusement, las de toi, appelé par celle que je ne connais pas, celle que je n'ai pas possédée encore... Alors tu retourneras vers ton gîte, affamée, humble, vêtue de boue, les yeux pâles, l'échine creusée comme si ton fruit y pesait déjà, et tu te réfugieras dans un long sommeil tressaillant de rêves où ressuscitera notre amour... Viens !... »

Nonoche écoute. Rien dans son attitude ne décèle qu'elle lutte contre elle-même, car le tentateur pourrait la voir à

Digitized by Google

travers l'ombre, et le mensonge est la première parure d'une amoureuse... Elle écoute, rien de plus...

Dans sa corbeille, l'obscurité éveille peu à peu son fils qui se déroule, chenille velue, et tend des pattes tâtonnantes... Il se dresse, maladroit, s'assied plus large que haut, avec une majesté puérile. Le bleu hésitant de ses yeux, qui seront peut-être verts, peut-être vieil or, se trouble d'inquiétude. Il dilate, pour mieux crier, son nez chamois où aboutissent toutes les rayures convergentes de son visage... Mais il se tait, malicieux et rassuré : il a vu le dos bigarré de sa mère, assise sur le perron.

Debout sur ses quatre pattes courtaudes, fidèle à la tradition qui lui enseigna cette danse barbare, il s'approche, les oreilles renversées, le dos bossu, l'épaule de biais, par petits bonds de joujou terrible, et fond sur Nonoche qui ne s'y attendait pas... La bonne farce ! Elle en a presque crié. On va sûrement jouer comme des fous jusqu'au dîner !

Mais un revers de patte nerveux a jeté l'assaillant au bas du perron, et maintenant une grêle de tapes sèches s'abat sur lui, commentées de fauves crachements et de regards en furie !... La tête bourdonnante, poudré de sable, le fils de Nonoche se relève, si étonné qu'il n'ose pas demander pourquoi, ni suivre celle qui ne sera plus jamais sa nourrice et qui s'en va très digne, le long de la petite allée noire, vers le bois hanté...

Digitized by Google

BELLES-DE-JOUR

La guêpe mangeait la gelée de groseilles de la tarte. Elle y mettait une hâte méthodique et gloutonne, la tête en bas, les pattes engluées, à demi disparue dans une petite cuve rose aux parois transparentes. Je m'étonnais de ne pas la voir enfler, grossir, devenir ronde comme une araignée... Et mon amie n'arrivait pas, mon amie si gourmande, qui vient goûter assidûment chez moi, parce que je choie ses petites manies, parce que je l'écoute bavarder, parce que je ne suis jamais de son avis... Avec moi elle se repose; elle me dit volontiers, sur un ton de gratitude, que je ne suis guère coquette, et je n'épluche point son chapeau ni sa robe, d'un œil agressif et féminin... Elle se tait, quand on dit du mal de moi chez ses autres amies, elle va jusqu'à s'écrier : « Mes enfants, Colette est toquée, c'est possible, mais elle n'est pas si rosse que vous la faites ! » Enfin elle m'aime bien.

Je ressens, à la contempler, ce plaisir apitoyé et ironique qui est une des formes de l'amitié. On n'a jamais vu une femme plus blonde, ni plus blanche, ni plus habillée, ni plus coiffée ! La nuance de ses cheveux, de ses vrais cheveux,

Digitized by Google

hésite délicatement entre l'argent et l'or; il fallut faire venir de Suède la chevelure annelée d'une fillette de six ans, quand mon amie désira les « chichis » réglementaires qu'exigent nos chapeaux. Sous cette couronne d'un métal si rare, le teint de mon amie, pour ne point en jaunir, s'avive de poudre rose, et les cils, brunis à la brosse, protègent un regard mobile, un regard gris, ambré, peut-être aussi marron, un regard qui sait se poser, câlin et quémandeur, sur des prunelles masculines, câlines et quémandeuses.

Telle est mon amie, dont j'aurai dit tout ce que je sais, si j'ajoute qu'elle se nomme Valentine avec quelque crânerie, par ce temps de brefs diminutifs où les petits noms des femmes, — Tote, Moute, Loche, — ont des sonorités de hoquet mal retenu...

« Elle a oublié », pensais-je patiemment. La guêpe, endormie ou morte de congestion, s'enlizait, la tête en bas, dans la cuve de délices... J'allais rouvrir mon livre, quand le timbre grelotta, et mon amie parut. D'une volte elle enroula à ses jambes sa jupe trop longue et s'abattit près de moi, l'ombrelle en travers des genoux, geste savant d'actrice, de mannequin, presque d'équilibriste, que mon amie réussit si parfaitement chaque fois...

— Voilà une heure pour goûter ! Qu'est-ce que vous avez pu faire ?

— Mais rien, ma chère ! Vous êtes étonnante, vous qui vivez entre votre chien, votre chatte et votre livre ! vous croyez que Lelong me réussira des amours de robes sans que je les essaie ?

— Allons... mangez et taisez-vous. Ça ? c'est pas sale, c'est une guêpe. Figurez-vous qu'elle a creusé toute seule ce petit trou ! Je l'ai regardée, elle a mangé tout ça en vingt-cinq minutes.

— Comment, vous l'avez regardée ? Quelle dégoûtante

Digitized by Google

créature vous êtes, tout de même ! Non, merci, je n'ai pas faim. Non, pas de thé non plus.

— Alors je sonne, pour les toasts ?

— Si c'est pour moi, pas la peine... Je n'ai pas faim, je vous dis.

— Vous avez goûté ailleurs ?

— Parole non ! Je suis toute chose, je ne sais pas ce que j'ai...

Étonnée, je levai les yeux vers le visage de mon amie, que je n'avais pas encore isolé de son chapeau insensé, grand comme une ombrelle, hérissé d'une fusée épanouie de plumes, un chapeau feu d'artifice, grandes-eaux de Versailles, un chapeau pour géante qui eût accablé jusqu'aux épaules la petite tête de mon amie, sans les fameux *chichis* blond-suédois... Les joues poudrées de rose, les lèvres vives et fardées, les cils raidis lui composaient son frais petit masque habituel, mais quelque chose, là-dessous, me sembla changé, éteint, absent. En haut d'une joue moins poudrée, un sillon mauve gardait la nacre, le vernissé de larmes récentes...

Ce chagrin maquillé, ce chagrin de poupée courageuse me remua soudain, et je ne pus me retenir de prendre mon amie par les épaules, dans un mouvement de sollicitude qui n'est guère de mise entre nous... Elle se rejeta en arrière en rougissant sous son rose, mais elle n'eut pas le temps de se reprendre et renifla en vain son sanglot...

Une minute plus tard, sans que nous eussions échangé d'autres paroles, elle pleurait, en essuyant l'*intérieur* de ses paupières avec la corne d'une serviette à thé. Elle pleurait avec simplicité, attentive à ne pas tacher de larmes sa robe de crêpe de Chine, à ne point défaire sa figure, elle pleurait soigneusement, proprement, petite martyre du maquillage...

— Je ne puis pas vous être utile ? lui demandai-je doucement.

Digitized by Google

Elle fit « non » de la tête, soupira en tremblant, et me tendit sa tasse où je versai du thé refroidi...

— Merci, murmura-t-elle, vous êtes bien gentille... Je vous demande pardon, je suis si nerveuse...

— Pauvre gosse ! Vous ne voulez rien me dire ?

— Oh ! Dieu si. Ce n'est pas compliqué, allez. Il ne m'aime plus.

Il... Son amant ! Je n'y avais pas songé. Un amant, elle ? et quand ? et où ? et qui ? Cet idéal mannequin se dévêtait, l'après-midi, pour un amant ? Un tas d'images saugrenues se levèrent, — se couchèrent — devant moi, que je chassai en m'écriant :

— Il ne vous aime plus ? Ce n'est pas possible !

— Oh ! si... Une scène terrible... (Elle ouvrit sa glace d'or, se poudra, essuya ses cils d'un doigt humide.) Une scène terrible, hier...

— Jaloux ?

— Lui, jaloux ? Je serais trop contente ! Il est méchant... Il me reproche des choses... Je n'y peux rien pourtant !

Elle bouda, le menton doublé sur son haut col :

— Enfin, je vous fais juge ! Un garçon délicieux, et nous n'avions jamais eu un nuage en six mois, pas un accroc, pas ça !... Il était quelquefois nerveux, mais chez un artiste...

— Ah ! il est artiste ?

— Peintre, ma chère. Et peintre de grand talent. Si je pouvais vous le nommer, vous seriez bien surprise. Il a chez lui vingt sanguines d'après moi, en chapeau, sans chapeau, dans toutes mes robes ! C'est d'un enlevé, d'un vaporeux... Les mouvements des jupes sont des merveilles...

Elle s'animait, un peu défaite, les ailes de son nez mince brillantes de larmes essuyées et d'un commencement de couperose légère... Ses cils avaient perdu leur gomme noire, ses lèvres leur carmin... Sous le grand chapeau seyant et

Digitized by Google

ridicule, sous les *chichis* postiches, je découvrais pour la première fois une femme, pas très jolie, pas laide non plus, fade si l'on veut, mais touchante, sincère et triste...

Ses paupières rougirent brusquement.

— Et... qu'est-ce qui est arrivé ? risquai-je.

— Ce qui est arrivé ? Mais rien ! On peut dire *rien,* ma chère ! Hier, il m'a accueillie d'un air drôle... un air de médecin... Et puis tout d'un coup aimable : « Ote ton chapeau, chérie ! » me dit-il. « Je te garde... pour dîner, dis ? je te garde toute la vie si tu veux ! » C'était ce chapeau-ci, justement, et vous savez que c'est une affaire terrible pour l'installer et le retirer...

Je ne savais pas, mais je hochai la tête, pénétrée...

— ... Je fais un peu la mine. Il insiste, je me dévoue, je commence à enlever mes épingles et un de mes chichis reste pris dans la barrette du chapeau, là, tenez... Ça m'était bien égal, on sait que j'ai des cheveux, n'est-ce pas, et lui mieux que personne ! C'est pourtant lui qui a rougi, en se cachant. Moi, j'ai replanté mon chichi, comme une fleur, et j'ai embrassé mon ami à grands bras autour du cou, et je lui ai chuchoté que mon mari était au circuit de Dieppe, et que... vous comprenez ! Il ne disait rien. Et puis il a jeté sa cigarette et ça a commencé. Il m'en a dit ! Il m'en a dit !...

A chaque exclamation, elle frappait ses genoux de ses mains ouvertes, d'un geste peuple et découragé, comme ma femme de chambre quand elle me raconte que son mari l'a encore battue.

— Il m'a dit des choses incroyables, ma chère ! Il se retenait d'abord, et puis il s'est mis à marcher en parlant... « Je ne demande pas mieux, chère amie, que de passer la nuit avec vous... (ce toupet !) mais je veux... je veux ce que vous devez me donner, ce que vous ne pouvez pas me donner !... »

— Quoi donc, Seigneur ?

Digitized by Google

— Attendez, vous allez voir... « Je veux la femme que vous êtes *en ce moment*, la gracieuse longue petite fée couronnée d'un or si léger et si abondant que sa chevelure mousse jusqu'aux sourcils. Je veux ce teint de fruit mûri en serre, et ces cils paradoxaux, et toute cette beauté école anglaise ! Je vous veux, telle que vous voilà, et non pas telle que la nuit cynique vous donnera à moi ! Car vous viendrez, — je m'en souviens ! — vous viendrez conjugale et tendre, sans couronne et sans frisure, avec vos cheveux épargnés par le fer, tout plats, tordus en nattes. Vous viendrez petite, sans talons, vos cils déveloutés, votre poudre lavée, vous viendrez désarmée et sûre de vous, et je resterai stupéfait devant cette autre femme !...

« Mais vous le saviez pourtant, criait-il, vous le saviez ! La femme que j'ai désirée, vous, telle que vous voilà, n'a presque rien de commun avec cette sœur simplette et pauvre qui sort de votre cabinet de toilette chaque soir ! De quel droit changez-vous la femme que j'aime ? Si vous vous souciez de mon amour, comment osez-vous défleurir ce que j'aime ?... »

« Il en a dit, il en a dit !... Je ne bougeais pas, je le regardais, j'avais froid... Je n'ai pas pleuré, vous savez ! Pas devant lui. »

— C'était très sage, mon enfant, et très courageux.

— Très courageux, répéta-t-elle en baissant la tête. Dès que j'ai pu bouger, j'ai filé... J'ai entendu encore des choses terribles sur les femmes, sur toutes les femmes ; sur l' « inconscience prodigieuse des femmes, leur imprévoyant orgueil, leur orgueil de brutes qui pensent toujours, au fond, que ce sera assez bon pour l'homme... » Qu'est-ce que vous auriez répondu, vous ?

— Rien.

Rien, c'est vrai. Que dire ? Je ne suis pas loin de penser comme lui, lui, l'homme grossier et poussé à bout... Il a

Digitized by Google

presque raison. « C'est toujours assez bon pour l'homme ! » Elles sont sans excuse. Elles ont donné à l'homme toutes les raisons de fuir, de tromper, de haïr, de changer... Depuis que le monde existe, elles ont infligé à l'homme, sous les courtines, une créature inférieure à celle qu'il désirait. Elles le volent avec effronterie, en ce temps où les cheveux de renfort, les corsets truqués, font du moindre laideron piquant une « petite femme épatante ».

J'écoute parler mes autres amies, je les regarde, et je demeure, pour elles, confuse... Lily, la charmante, ce page aux cheveux courts et frisés, impose à ses amants, dès la première nuit, la nudité de son crâne bossué d'escargots marron, l'escargot gras et immonde du bigoudi ! Clarisse préserve son teint, pendant son sommeil, par une couche de crème aux concombres, et Annie relève à la chinoise tous ses cheveux attachés par un ruban ! Suzanne enduit son cou délicat de lanoline et l'emmaillote de vieux linge usé... Minna ne s'endort jamais sans sa mentonnière, destinée à retarder l'empâtement des joues et du menton, et elle se colle sur chaque tempe une étoile en paraffine...

Quand je m'indigne, Suzanne lève ses grasses épaules et dit :

« Penses-tu que je vais m'abîmer la peau pour un homme ? Je n'ai pas de peau de rechange. S'il n'aime pas la lanoline, qu'il s'en aille. Je ne force personne. » Et Lily déclare, impétueuse : « D'abord, je ne suis pas laide avec mes bigoudis ! Ça fait petite fille frisée pour une distribution des prix ! » Minna répond à son « ami », quand il proteste contre la mentonnière : « Mon chéri, t'es bassin. Tu es pourtant assez content, aux courses, quand on dit, derrière toi : « Cette Minna, elle a toujours son ovale de vierge ! » Et Jeannine, qui porte la nuit une ceinture amaigrissante ! Et Marguerite qui... non, celle-là je ne peux pas l'écrire !...

Digitized by Google

Ma petite amie, enlaidie et triste, m'écoutait obscurément penser, et devina que je ne la plaignais pas assez. Elle se leva :

— C'est tout ce que vous me dites ?

— Mon pauvre petit, que voulez-vous que je vous dise ? Je crois que rien n'est cassé, et que votre peintre d'amant grattera demain à votre porte, peut-être ce soir...

— Peut-être qu'il aura téléphoné ? Il n'est pas méchant au fond... il est un peu toqué, c'est une crise, n'est-ce pas ?

Elle était debout déjà, tout éclairée d'espoir.

Je dis « oui » chaque fois, pleine de bonne volonté et du désir de la satisfaire... Et je la regardai filer sur le trottoir, de son pas raccourci par les hauts talons... Peut-être, en effet, l'aime-t-il... Et s'il l'aime, l'heure reviendra où, malgré tous les apprêts et les fraudes, elle redeviendra pour lui, l'ombre aidant, la faunesse aux cheveux libres, la nymphe aux pieds intacts, la belle esclave aux flancs sans plis, nue comme l'amour même...

Digitized by Google

DE QUOI EST-CE QU'ON A L'AIR ?

« Qu'est-ce que vous faites, demain dimanche ? »

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Oh ! pour rien...

Mon amie Valentine a pris, pour s'enquérir de l'emploi de mon dimanche, un air trop indifférent... J'insiste :

— Pour rien ? c'est sûr ? Allons, dites tout !... Vous avez besoin de moi ?

Elle s'en tire avec grâce, la rouée, et me répond gentiment :

— J'ai toujours besoin de vous, ma chère.

Oh ! ce sourire !... Je reste un peu bête, comme chaque fois que sa petite duplicité mondaine me joue. J'aime mieux céder tout de suite :

— Le dimanche, Valentine, je vais au concert, ou bien je me couche. Cette année, je me couche souvent, parce que Chevillard est mal logé et parce que les concerts Colonne, qui se suivent, se ressemblent.

— Ah ! vous trouvez ?

— Je trouve. Quand on a fréquenté Bayreuth autrefois, assez assidûment, quand on a joui de Van Rooy en Wotan et souffert de Burgstaller en Siegfried, on n'a aucun plaisir,

Digitized by Google

mais aucun, à retrouver celui-ci chez Colonne, en civil, avec sa dégaine de sacristain frénétique couronné de frisettes enfantines, ses genoux de vieille danseuse et sa sensiblerie de séminariste... Un méchant hasard nous réunit au Châtelet, lui sur la scène, moi dans la salle, il y a quelques semaines, et je dus l'entendre bramer — deux fois ! — un « *Ich grolle nicht* » que Mme de Maupeou n'ose plus servir à des parents de province ! Avant la fin du concert, j'ai fui, au grand soulagement de ma voisine de droite, la « dame » d'un conseiller municipal de Paris, ma chère !

— Vous la gêniez ?

— Je lui donnais chaud. Elle ne me connaît plus, depuis qu'une séparation de corps et de biens m'a tant changée. Elle tremblait, chaque fois que je bougeais un cil, que je l'embrassasse...

— Ah ! je comprends !...

Elle comprend !... Les yeux baissés, mon amie Valentine tapote le fermoir de sa bourse d'or. Elle porte — mais je vous l'ai conté déjà — un vaste et haut chapeau, sous lequel foisonnent des cheveux d'un blond ruineux. Ses manches à la japonaise lui font des bras de pingouin, sa jupe, longue et lourde, couvre ses pieds pointus, et il lui faut un terrible entêtement pour paraître charmante sous tant d'horreurs... Elle vient de dire, comme malgré elle :

— Je comprends...

— Oui, vous comprenez. J'en suis sûre. Vous devez comprendre cela... Mon enfant, vous ne rentrez pas chez vous ? Il est tard, et votre mari...

— Oh ! ce n'est pas gentil à vous...

Ses yeux bleu-gris-vert-marron, humbles, me supplient, et je me repens tout de suite.

— C'est pour rire, bête ! Voyons, que vouliez-vous faire de mon dimanche ?

Digitized by Google

Mon amie Valentine écarte ses petits bras de pingouin, comiquement :

— Eh bien, voilà, justement, c'est comme un fait exprès... Figurez-vous, demain après-midi, je suis toute seule, toute seule...

— Et vous vous plaignez !...

Le mot m'a échappé... Je la sens presque triste, cette jeune poupée. Son mari absent, son amant... occupé, ses amis, — les vrais, — fêtent le Seigneur portes closes, ou filent en auto...

— Vous vouliez venir chez moi, demain, mon petit ? Mais venez donc ! C'est une très bonne idée.

Je n'en pense pas un mot, mais elle me remercie, d'un regard chien-perdu propre à me toucher, et elle s'en va, vive, pressée, comme si vraiment elle avait quelque chose à faire...

Dimanche. — Mon cher dimanche de paresse et de lit tiède, mon dimanche de gourmandise, de sommeil, de lecture, te voilà perdu, gâché, et pour qui ? Pour une incertaine amie qui m'apitoie vaguement...

Ne t'endors pas, ma chatte grise repue, car mon amie Valentine va sonner, entrer, froufrouter, s'exclamer... Elle passera sa main gantée sur ton dos, et tu frémiras de l'échine, en levant sur elle des yeux meurtriers... Tu sais qu'elle ne t'aime guère, toi ma campagnarde à fourrure rase; elle s'extasie devant les angoras qui ont des pèlerines de colleys et des favoris comme Chauchard... Parce que tu l'as griffée un jour, elle s'écarte de toi, elle ignore ta petite âme violente, délicate et vindicative, de chatte bohémienne. Dès qu'elle viendra, tourne-lui ton dos zébré, roule-toi en turban contre mes pieds, sur le satin éraillé par tes griffes courbes qui ont la forme des épines d'églantier...

Chut ! elle a sonné... La voici ! Elle grelotte et pose au

Digitized by Google

hasard sur ma figure son petit nez glacé, — elle embrasse si mal !

— Seigneur ! votre nez a perdu connaissance, ma chérie. Asseyez-vous dans le feu, je vous en prie.

— Ne riez pas, c'est terrible dehors ! Avez-vous de la chance, tout de même, d'être couchée ! Quatre degrés sous zéro; tout le monde va mourir.

De fait, le visage de mon amie a tourné au lilas, le lilas un peu verdâtre des prunes qui commencent à mûrir...

Un splendide costume tailleur, en velours souris, la moule, l'épouse du col aux pieds. La jaquette surtout, oh ! la jaquette !... étroite en haut, évasée en bas, la basque brodée battant le genou, comme une seconde petite jupe... Et on a jeté là-dessus, par quatre degrés sous zéro, une étole de zibeline, un coûteux chiffon de fourrure inutile, et on meurt de froid et on a le nez mauve.

— Petite buse ! Vous ne pouviez pas mettre votre paletot en breitschwanz, au moins ?

Elle se tourne à demi, les mains au chapeau, égarée dans sa voilette :

— Mais non, je ne pouvais pas ! Avec cette mode de jaquettes longues, les basques de celle-ci dépassent sous mon manteau de breitschwanz, alors, je vous demande un peu, de quoi est-ce qu'on a l'air ?

— Il fallait allonger le paletot de breitschwanz.

— Merci ! et puis quoi encore ?

— Il fallait... acheter une zibeline plus grande...

Mon amie vire sur moi comme si elle allait me mordre.

— Une... une zibeline plus grande ! ! ! Je ne suis pas Rothschild, moi !

— Moi non plus. Ou bien... attendez.. vous auriez dû avoir un manteau sérieux, en fourrure moins chère, qui ne serait pas de la zibeline...

Digitized by Google

Dépêtrée de sa voilette, mon amie laisse tomber ses bras fatigués.

— Une autre fourrure !... Il n'y a pas de fourrure vraiment chic, vraiment *habillée,* en dehors de la zibeline... Une femme chic sans zibeline, sérieusement, ma chère, de quoi a-t-elle l'air ?

De quoi, en effet, peut-elle bien avoir l'air ? Je n'en sais rien. Je cherche, en caressant des orteils, au fond de mon lit, ma « boule » en caoutchouc...

Le feu craque et siffle, un feu campagnard et sans vergogne, qui pète et lance de petites braises roses...

— Valentine, vous allez être bien gentille et vous occuper du ménage. Tirez la table à thé contre le lit. L'eau bouillante est devant le feu; les sandwiches, le frontignan, tout est là... vous n'aurez pas à sonner Francine; je ne serai pas forcée de me lever; on va être tranquilles, gourmandes, paresseuses... Otez votre chapeau, vous pourrez appuyer votre nuque aux coussins... Là donc !

Elle est gentille, sans chapeau. Un peu modiste, un peu mannequin, mais gentille. Un beau rouleau de cheveux dorés s'abaisse jusqu'à ses sourcils châtains et soutient une grosse vague ondulée; au-dessus, il y a encore une vague plus petite, et puis encore au-dessus, en arrière, des boucles, des boucles, des boucles... C'est appétissant, propre, à la fois crémeux et net, compliqué comme un entremets de repas de noces...

La lampe, — j'ai fait clore persiennes et rideaux, — jette au visage de mon amie un fard rose; mais, malgré la poudre de riz en nappe égale et veloutée, malgré le rouge des lèvres, je devine les traits tirés, le sourire raidi... Elle s'appuie aux coussins avec un grand soupir de fatigue...

— Claquée ?

— Claquée complètement.

Digitized by Google

— L'amour ?...

Geste d'épaules.

— L'amour ? Ah ! la la... Pas le temps. Avec les « premières », les dîners, les soupers, les déjeuners en auto aux environs, les expositions et les thés... C'est terrible, ce mois-ci !

— On se couche tard, hein ?

— Hélas...

— Levez-vous tard. Ou bien vous perdrez votre beauté, mon petit.

Elle me regarde, étonnée :

— Me lever tard ? Vous en parlez à votre aise. Et la maison ? Et les ordres à donner ? Et les fournisseurs ? Et tout et tout !... Et la femme de chambre qui frappe à ma porte vingt-cinq fois !

— Tirez le verrou, et dites qu'on vous fiche la paix.

— Mais je ne peux pas ! Rien ne marcherait plus chez moi; ce serait le coulage, le vol organisé... Tirer le verrou ! Je pense à la figure que ferait, derrière la porte, mon gros maître d'hôtel qui ressemble à Jean de Bonnefon... De quoi est-ce que j'aurais l'air ?

— Je ne sais pas, moi... D'une femme qui se repose...

— Facile à dire... soupire-t-elle dans un bâillement nerveux. Vous pouvez vous payer ça, vous qui êtes... qui êtes...

— En marge de la société...

Elle rit de tout son cœur, soudain rajeunie... Puis, mélancolique :

— Eh oui, vous le pouvez. *Nous autres*, on ne nous le permet pas.

Nous autres... Pluriel mystérieux, franc-maçonnerie imposante de celles que le monde hypnotise, surmène et discipline... Un abîme sépare cette jeune femme assise, en costume tailleur gris, de cette autre femme couchée sur le ventre, les

Digitized by Google

poings au menton. Je savoure, silencieuse, mon enviable infériorité. Tout bas, je songe :

« *Vous autres,* vous ne pouvez pas vivre n'importe comment... C'est là votre supplice, votre orgueil et votre perte. Vous avez des maris qui vous surmènent, — après le théâtre, il y a le souper, — mais vous avez aussi des enfants et des femmes de chambre qui vous tirent, le matin, à bas du lit. Vous soupez, au Café de Paris, à côté de Mlle Xaverine de Choisy, et vous quittez le restaurant en même temps qu'elle, un peu grises, les nerfs en danse... Mais Mlle de Choisy, chez elle, dort si ça lui chante, aime si ça lui roucoule, et jette en s'endormant à sa camériste fidèle : « Je me pieute pour jusqu'à deux heures de l'après-midi, et qu'on ne me barbe pas avant ou je fiche ses huit jours à tout le monde ! » Ayant dormi neuf heures d'un juste repos, Mlle de Choisy s'éveille fraîche, déjeune, et file rue de la Paix où elle vous rencontre, vous, Valentine, vous, toutes les Valentines, vous, mon amie, debout depuis huit heures et demie du matin, déjà sur les boulets, pâlotte et les yeux creux... Et Mlle de Choisy, bonne fille, glisse en confidence à son essayeuse : « Elle en a une mine, la petite Mme Valentine Chose ! Elle doit s'en coller une de ces noces ! » Et votre mari, et votre amant, au souper suivant compareront *in petto,* eux aussi, la fraîcheur reposée de Mlle de Choisy à votre évidente fatigue. Vous penserez, rageuse et inconsidérée : « Elles sont en acier, ces femmes-là ! » Que non pas, mon amie ! Elles se reposent plus que vous. Quelle demi-mondaine résisterait au trantran quotidien de certaines femmes du monde ou même de certaines mères de famille ?... »

Ma jeune amie a ébouillanté le thé, et emplit les tasses d'une main adroite. J'admire son élégance un peu voulue, ses gestes justes; je lui sais gré de marcher sans bruit, tandis

Digitized by Google

que sa longue jupe la précède et la suit, d'un flot obéissant et moiré... Je lui sais gré de se confier à moi, de revenir, au risque de compromettre sa position correcte de femme qui a un mari et un amant, de revenir chez moi avec un entêtement affectueux qui frise l'héroïsme...

Au tintement des cuillers, ma chatte grise vient d'ouvrir ses yeux de serpent.

Elle a faim. Mais elle ne se lève pas tout de suite, par souci de pur *cant*. Mendier, à la façon d'un angora plaintif et câlin, sur une mélopée mineure, fi !... De quoi est-ce qu'elle aurait l'air ? comme dit Valentine... Je lui tends un coin de toast brûlé, qui craque sous ses petites dents de silex d'un blanc bleuté, et son ronron perlé double celui de la bouilloire... Durant une longue minute, un silence quasi provincial nous abrite. Mon amie se repose, les bras tombés...

— On n'entend rien, chuchote-t-elle avec précaution.

Je lui réponds des yeux, sans parler, amollie de chaleur et de paresse. On est bien... Mais l'heure ne serait-elle pas meilleure encore, si mon amie n'était pas là ? Elle va parler, c'est inévitable. Elle va dire : « De quoi est-ce qu'on a l'air ? » Ce n'est pas de sa faute, on l'a élevée comme ça. Si elle avait des enfants, elle leur défendrait de manger leur viande sans pain, ou de tenir leur cuiller avec la main gauche : « Jacques, veux-tu bien !... De quoi as-tu l'air... ? »

Chut !... elle ne parle pas. Ses paupières battent et ses yeux ont l'air de s'évanouir... J'ai, devant moi, une figure presque inconnue, celle d'une jeune femme ivre de sommeil et qui s'endort avant d'avoir fermé les paupières. Le sourire s'efface, la lèvre boude, et le petit menton rond s'écrase sur le col en broderie d'argent...

Elle dort profondément à présent. Quand elle se réveillera en sursaut, elle s'excusera, en s'écriant : « M'endormir en visite, sur un fauteuil ! De quoi ça a-t-il l'air ? »

Digitized by Google

Mon amie Valentine, vous avez l'air d'une jeune femme oubliée là comme un pauvre chiffon gracieux. Dormez entre le feu et moi, au ronron de la chatte, au froissement léger du livre que je vais lire. Personne n'entrera avant votre réveil; personne ne s'écriera, en contemplant votre sommeil boudeur et mon lit défait : « Oh ! de quoi ça a-t-il l'air ! » car vous en pourriez mourir de confusion. Je veille sur vous, avec une tiède, une amicale pitié; je veille sur votre constant et vertueux souci de l'*air* que *ça* pourrait avoir...

Digitized by Google

LA GUÉRISON

La chatte grise est ravie que je fasse du théâtre. Théâtre ou music-hall, elle n'indique pas de préférence. L'important est que je disparaisse tous les soirs, la côtelette avalée, pour reparaître vers minuit et demi, et que nous nous attablions derechef devant la cuisse de poulet ou le jambon rose... Trois repas par jour au lieu de deux ! Elle ne songe plus, passé minuit, à celer son allégresse. Assise sur la nappe, elle sourit sans dissimulation, les coins de sa bouche retroussés, et ses yeux, pailletés d'un sable scintillant, reposent larges ouverts et confiants sur les miens. Elle a attendu toute la soirée cette heure précieuse, elle la savoure avec une joie victorieuse et égoïste qui la rapproche de moi...

O chatte en robe de cendre ! Pour les profanes, tu ressembles à toutes les chattes grises de la terre, paresseuse, absente, morose, un peu molle, neutre, ennuyée... Mais je te sais sauvagement tendre, et fantasque, jalouse à en perdre l'appétit, bavarde, paradoxalement maladroite, et brutale à l'occasion autant qu'un jeune dogue...

Voici juin. Finis, nos soupers tête à tête !... Regrettes-tu l'heure silencieuse où, affamée, un peu abrutie, je grattais du

Digitized by Google

bout des ongles ton petit crâne plat de bête cruelle, en songeant vaguement : « Ça a bien marché, ce soir... » ? Nous voilà seules, redevenues casanières, insociables, étrangères à presque tout, indifférentes à presque tous... Nous allons revoir notre amie Valentine, notre « relation convenable », et l'entendre discourir sur un monde habité, étrange, mal connu de nous, plein d'embûches, de devoirs, d'interdictions, monde redoutable, à l'en croire, mais si loin de moi que je le conçois à peine...

Durant mes stages de pantomime ou de comédie, mon amie Valentine disparaît de ma vie, discrète, effarée, pudique. C'est sa façon courtoise de blâmer mon genre d'existence. Je ne m'en offusque pas. Je me dis qu'elle a un mari dans les automobiles, un amant peintre mondain, un salon, des thés hebdomadaires et des dîners bi-mensuels. Vous ne me voyez guère, n'est-ce pas, jouant *La Chair* ou *Le Faune* en soirée chez Valentine, ou dansant le *Serpent bleu* devant ses invités ?... Je me fais une raison. J'attends. Je sais que mon amie convenable reviendra, gentille, embarrassée, un de ces jours... Peu ou beaucoup, elle tient à moi et me le prouve, et c'est assez pour que je sois son obligée...

La voici. J'ai reconnu son coup de sonnette bref et précis, son coup de sonnette de bonne compagnie...

— Enfin, Valentine ! Qu'il y a donc longtemps...

Quelque chose dans son regard, dans toute sa figure, m'arrête. Je ne saurais dire, au juste, en quoi mon amie est changée. Mauvaise mine ? Non, elle n'a jamais mauvaise mine, sous le velours égal de la poudre et le frottis rose des pommettes. Elle a toujours son air de mannequin élégant, la taille mince, les hanches ravalées sous sa jupe de tussor blond. Elle a ses yeux bleu-gris-vert-marron frais fleuris entre leur double frange de cils noircis, et un tas, un tas de beaux

Digitized by Google

cheveux blond-suédois... Qu'y a-t-il ? Un ternissement de tout cela, une fixité nouvelle dans le regard, une décoloration morale, si je puis dire, qui déconcerte, qui arrête sur mes lèvres les banalités de bienvenue... Pourtant elle s'assied, adroite à virer dans sa longue robe, aplatit d'une tape son jabot de lingerie, sourit et parle, parle, jusqu'à ce que je l'interrompe sans diplomatie :

— Valentine, qu'est-ce que vous avez ?

Elle ne s'étonne pas et répond simplement :

— Rien. Presque rien, vraiment. Il m'a quittée.

— Comment ? Henri... Votre... Votre amant vous a quittée ?

— Oui, dit-elle. Ça fait juste trois semaines aujourd'hui.

La voix est si douce, si froide, que je me rassure :

— Ah ! Vous... vous avez eu du chagrin ?

— Non, dit-elle avec la même douceur. Je n'en ai pas eu, j'en ai.

Ses yeux deviennent tout à coup grands, grands, interrogent les miens avec une âpreté soudaine :

— Oui, j'en ai. Oh ! j'en ai... Dites, est-ce que ça va durer comme ça ? Est-ce que je vais souffrir longtemps ? Vous ne connaîtriez pas un moyen... Je ne peux pas m'habituer... Quoi faire ?

La pauvre enfant !... Elle s'étonne de souffrir, elle qui ne s'en croyait pas capable...

— Votre mari, Valentine... il n'a rien su ?

— Non, dit-elle impatiemment, il n'a rien su. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Qu'est-ce que je pourrais faire ? Vous n'avez pas une idée, vous ? Depuis quinze jours je suis là à me demander ce qu'il faut faire...

— Vous l'aimez encore ?

Elle hésite :

— Je ne sais pas... Je lui en veux terriblement, parce qu'il

Digitized by Google

ne m'aime plus et qu'il m'a quittée... Je ne sais pas, moi. Je sais seulement que c'est insupportable, insupportable, cette solitude, cet abandon de tout ce qu'on aimait, ce vide, ce...

Elle s'est levée sur ce mot « insupportable » et marche dans la chambre comme si une brûlure l'obligeait à fuir, à chercher la place fraîche...

— Vous n'avez pas l'air de comprendre. Vous ne savez pas ce que c'est, vous...

J'abaisse mes paupières, je retiens un sourire apitoyé, devant cette ingénue vanité de souffrir, de souffrir mieux et plus que les autres...

— Mon enfant, vous vous énervez. Ne marchez pas comme cela. Asseyez-vous... Voulez-vous ôter votre chapeau et pleurer tranquillement ?

D'une dénégation révoltée, elle fait danser sur sa tête tous ses panaches couleur de fumée.

— Certainement non, que je ne m'amuserai pas à pleurer ! Merci ! Pour me défaire toute la figure, et m'avancer à quoi, je vous le demande ? Je n'ai aucune envie de pleurer, ma chère. Je me fais du mauvais sang, voilà tout...

Elle se rassied, jette son ombrelle sur la table. Son petit visage durci n'est pas sans beauté véritable, en ce moment. Je songe que depuis trois semaines elle se pare chaque jour comme d'habitude, qu'elle échafaude minutieusement son château fragile de cheveux... Depuis trois semaines — vingt et un jours ! — elle se défend contre les larmes dénonciatrices, elle noircit d'une main assurée ses cils blonds, elle sort, reçoit, potine, mange... Héroïsme de poupée, mais héroïsme tout de même...

Je devrais peut-être, d'un grand enlacement fraternel, la saisir, l'envelopper, fondre sous mon étreinte chaude ce petit être raidi, cabré, enragé contre sa propre douleur... Elle s'écroulerait en sanglots, détendrait ses nerfs qui n'ont pas

Digitized by Google

dû, depuis trois semaines, faiblir... Je n'ose pas. Nous ne sommes pas assez intimes, Valentine et moi, et sa brusque confidence ne suffit pas à combler deux mois de séparation...

Et d'ailleurs quel besoin d'amollir, par des dorlotements de nourrice, cette force fière qui soutient mon amie ? « Les larmes bienfaisantes... » oui, oui, je connais le cliché ! Je connais aussi le danger, l'enivrement des larmes solitaires et sans fin : on pleure parce qu'on vient de pleurer, et on recommence, on continue par entraînement, jusqu'à la suffocation, jusqu'à l'aboiement nerveux, jusqu'au sommeil d'ivrogne d'où l'on se réveille bouffi, marbré, égaré, honteux de soi, et plus triste qu'avant... Pas de larmes, pas de larmes ! J'ai envie d'applaudir, de féliciter mon amie qui se tient assise devant moi, les yeux grands et secs, couronnée de cheveux et de plumes, avec la grâce raide des jeunes femmes qui portent un corset trop long...

— Vous avez raison, ma chérie, dis-je enfin.

Je prends soin de parler sans chaleur, comme si je la complimentais du choix de son chapeau...

— Vous avez raison. Demeurez comme vous êtes, s'il n'y a pas de remède, de réconciliation possible...

— Il n'y en pas, dit-elle froidement, comme moi.

— Non ?... Alors il faut attendre...

— Attendre ? Attendre quoi ?

Quel réveil tout à coup, quel fol espoir ! Je secoue la tête :

— Attendre la guérison, la fin de l'amour. Vous souffrez beaucoup, mais il y a pis. Il y a le moment, — dans un mois, dans trois mois, je ne sais quand, — où vous commencerez à souffrir par intermittences. Vous connaîtrez les répits, les moments d'oubli animal qui viennent, sans qu'on sache pourquoi, parce qu'il fait beau, parce qu'on a bien dormi ou parce qu'on est un peu malade... Oh ! mon enfant ! comme les reprises du mal sont terribles ! Il s'abat sur vous sans

Digitized by Google

avertir, sans rien ménager... Dans un moment innocent et léger, un suave moment délivré, au milieu d'un geste, d'un éclat de rire, *l'idée,* le foudroyant souvenir de la perte affreuse tarit votre rire, arrête la main qui portait à vos lèvres la tasse de thé, et vous voilà terrifiée, espérant la mort avec la conviction ingénue qu'on ne peut souffrir autant sans mourir... Mais vous ne mourrez pas — vous non plus. Les trêves reviendront irrégulières, imprévisibles, capricieuses... Ce sera... ce sera vraiment terrible... Mais...

— Mais ?...

Mon amie m'écoute, moins défiante à présent, moins hostile...

— Mais il y a pis encore !

Je n'ai pas assez surveillé ma voix... Au mouvement de mon amie, je baisse le ton :

— Il y a pis. Il y a le moment où vous ne souffrirez presque plus. Oui ! Presque guérie, c'est alors que vous serez « l'âme en peine », celle qui erre, qui cherche elle ne sait quoi, elle ne veut se dire quoi... A cette heure-là, les reprises du mal sont bénignes, et par une étrange compensation, les trêves se font abominables, d'un vide vertigineux et fade qui chavire le cœur... C'est la période de stupidité, de déséquilibre... On sent un cœur vidé, ridé, flotter dans une poitrine que gonflent par instants des soupirs tremblants qui ne sont pas même tristes. On sort sans but, on marche sans raison, on s'arrête sans fatigue... On creuse avec une avidité bête la place de la souffrance récente, sans parvenir à en tirer la goutte de sang vif et frais, on s'acharne sur une cicatrice à demi sèche, on regrette, — je vous le jure ! — on regrette la nette brûlure aiguë... C'est la période aride, errante, que vient encore aigrir le scrupule... Certes, le scrupule ! Le scrupule d'avoir perdu le beau désespoir passionné, frémissant, despotique... On se sent diminué, flétri, inférieur aux plus médiocres créatures...

Digitized by Google

Vous vous direz, vous aussi : « Quoi ! je n'étais, je ne suis que cela ? pas même l'égale du trottin amoureux qui se jette à la Seine ? » O Valentine ! vous rougirez de vous-même en secret, jusqu'à...

— Jusqu'à ?...

Mon Dieu, comme elle espère ! Jamais je ne lui verrai d'aussi beaux yeux couleur d'ambre, d'aussi larges prunelles, une bouche aussi angoissée...

— Jusqu'à la guérison, mon amie, la vraie guérison. Cela vient... mystérieusement. On ne la sent pas tout de suite. Mais c'est comme la récompense progressive de tant de peines... Croyez-moi ! cela viendra, je ne sais quand. Une journée douce de printemps, ou bien un matin mouillé d'automne, peut-être une nuit de lune, vous sentirez en votre cœur une chose inexprimable et vivante s'étirer voluptueusement, — une couleuvre heureuse qui se fait longue, une chenille de velours déroulée, — un desserrement, une déchirure soyeuse et bienfaisante comme celle de l'iris qui éclôt... Sans savoir pourquoi, à cette minute, vous nouerez vos mains derrière votre tête, avec un inexplicable sourire... Vous découvrirez, avec une naïveté reconquise, que la lumière est rose à travers la dentelle des rideaux, et doux le tapis aux pieds nus, que l'odeur des fleurs et celle des fruits mûrs exaltent au lieu d'accabler... Vous goûterez un craintif bonheur, pur de toute convoitise, délicat, un peu honteux, égoïste et soigneux de lui-même...

Mon amie me saisit les mains :

— Encore ! encore ! dites encore !...

Hélas, qu'espère-t-elle donc ? ne lui ai-je pas assez promis en lui promettant la guérison ? Je caresse en souriant ses petites mains chaudes :

— Encore ! mais c'est fini, mon enfant. Que voulez-vous donc ?

Digitized by Google

— Ce que je veux ? mais... l'amour, naturellement, l'amour !

Mes mains abandonnent les siennes :

— Ah ! oui... Un autre amour... Vous voulez un *autre* amour...

C'est vrai... Je n'avais pas pensé à un autre amour... Je regarde de tout près cette jolie figure anxieuse, ce gracieux corps apprêté, arrangé, ce petit front têtu et quelconque... Déjà elle espère un autre amour, meilleur, ou pire, ou pareil à celui qu'on vient de lui tuer... Sans ironie, mais sans attendrissement, je la rassure :

— Oui, mon enfant, oui. Vous, vous aurez un autre amour... Je vous le promets.

Digitized by Google

LA DAME QUI CHANTE

La dame qui allait chanter se dirigea vers le piano, et je me sentis tout à coup une âme féroce, une révolte concentrée et immobile de prisonnier. Pendant qu'elle fendait difficilement les jupes assises, sa robe collée aux genoux comme une onde bourbeuse, je lui souhaitais la syncope, la mort, ou même la rupture simultanée de ses quatre jarretelles. Il lui restait encore quelques mètres à franchir; trente secondes, l'espace d'un cataclysme... Mais elle marcha sereine sur quelques pieds vernis, effrangea la dentelle d'un volant, murmura « Pardon », salua et sourit, la main déjà sur l'obscur palissandre du Pleyel aux reflets de Seine nocturne. Je commençai à souffrir.

J'aperçus, à travers le brouillard dansant dont se nimbent les lustres des soirées finissantes, le dos arqué de mon gros ami Maugis, son bras arrondi qui défendait contre les coudes un verre plein... Je sentis que je le haïssais d'être parvenu jusqu'à la salle du buffet, tandis que je m'étiolais, bloqué, assis de biais sur la canne dorée d'un siège fragile...

Avec une froideur insolente, je dévisageai la dame qui

Digitized by Google

allait chanter, et je retins le ricanement d'une diabolique joie, à la trouver plus laide encore que je l'espérais.

Cuirassée de satin blanc métallique, elle portait haut une tête casquée de cheveux d'un blond violent et artificiel. Toute l'arrogance des femmes trop petites éclatait dans ses yeux durs, où il y avait beaucoup de bleu et pas assez de noir. Les pommettes saillantes, le nez mobile, ouvert, le menton solide et prêt à l'engueulade, tout cela lui composait une face carline, agressive, à qui, avant qu'elle eût parlé, j'eusse répondu : « Mange ! »

Et la bouche ! la bouche ! J'attachai ma contemplation douloureuse sur ces lèvres inégales, fendues à la diable par un canif distrait. Je supputai la vaste ouverture qu'elles démasqueraient tout à l'heure, la qualité des sons que mugirait cet antre... Le beau gueuloir ! Par avance, les oreilles m'en sifflèrent, et je serrai les mâchoires.

La dame qui allait chanter se campa impudique, face à l'assistance, et se hissa dans son corset droit, pour faire saillir sa gorge en pommes. Elle respira fortement, toussa et se racla la gorge à la manière dégoûtante des grands artistes.

Dans le silence angoissé où grinçaient, punkas minuscules, les armatures parfumées des éventails, le piano préluda. Et soudain une note aiguë, un cri vibrant troua ma cervelle, hérissa la peau de mon échine : la dame chantait. A ce premier cri, jailli du plus profond de sa poitrine, succéda la langueur d'une phrase, nuancée par le mezzo le plus velouté, le plus plein, le plus tangible que j'eusse entendu jamais... Saisi, je relevai mon regard vers la dame qui chantait... Elle avait sûrement grandi depuis un instant. Les yeux larges ouverts et aveugles, elle contemplait quelque chose d'invisible vers quoi tout son corps s'élançait... Le bleu de ses yeux avait noirci et sa chevelure, teinte ou non, la coiffait d'une flamme fixe, toute droite. Sa grande

Digitized by Google

bouche généreuse s'ouvrait, et j'en voyais s'envoler les notes brûlantes, les unes pareilles à des bulles d'or, les autres comme de rondes roses pures... Des trilles brillaient comme un ruisseau frémissant, comme une couleuvre fine; de lentes vocalises me caressaient comme une main traînante et fraîche. O voix inoubliable ! Je me pris à contempler, fasciné, cette grande bouche aux lèvres fardées, roulées sur des dents larges, cette porte d'or des sons, cet écrin de mille joyaux... Un sang rose colorait les pommettes kalmouckes, les épaules enflées d'un souffle mesuré, la gorge offerte... Au bas du buste tendu dans une immobilité passionnée, deux expressives petites mains tordaient leurs doigts nus... Seuls les yeux, presque noirs, planaient au-dessus de nous, au-dessus de tout, aveugles et sereins...

« Amour !... » chanta la voix... Et je vis la bouche irrégulière, humide et pourprée, se resserrer sur le mot en dessinant l'image d'un baiser... Un désir si brusque et si fou m'embrasa que mes paupières se mouillèrent de larmes nerveuses. La voix merveilleuse avait tremblé, comme étouffée d'un flot de sang, et les cils épais de la dame qui chantait battirent, une seule fois... Oh ! boire cette voix à sa source, la sentir jaillir entre les cailloux polis de cette luisante denture, l'endiguer une minute contre mes propres lèvres, l'entendre, la regarder bondir, torrent libre, et s'épanouir en longue nappe harmonieuse que je fêlerais d'une caresse... Être l'amant de cette femme que sa voix transfigure, et de cette voix ! Séquestrer pour moi, — pour moi seul ! — cette voix plus émouvante que la plus secrète caresse, et le second visage de cette femme, son masque irritant et pudique de nymphe qu'un songe enivre !...

Au moment où je succombais de délice, la dame qui chantait se tut. Mon cri d'homme qui tombe se perdit dans un tumulte poli d'applaudissements, dans ces « ouao-ouao »

Digitized by Google

qui signifient *bravo* en langue salonnière. La dame qui chantait s'inclina pour remercier, en déroulant entre elle et nous un sourire, un battement de paupières qui la séparaient du monde. Elle prit le bras du pianiste et tenta de gagner une porte; sa traîne de satin piétinée, écrasée, entravait ses pas... Dieux ! allais-je la perdre ? Déjà je ne voyais plus d'elle qu'un coin de son armure blanche... Je m'élançai, sauvage, pareil en fureur dévastatrice à certains « rescapés » du bazar de la rue Jean-Goujon...

Enfin, enfin, je l'atteignis, quand elle abordait le buffet, île fortunée, chargée de fruits et de fleurs, scintillante de cristaux et de vins pailletés.

Elle étendit la main, et je me précipitai, mes doigts tremblants offrant une coupe pleine... Mais elle m'écarta sans ménagements et me dit, atteignant une bouteille de bordeaux : « Merci bien, Monsieur, mais le champagne m'est contraire, surtout lorsque je sors de chanter. Il me retombe sur les jambes. Surtout que ces messieurs et dames veulent que je leur chante encore *La Vie et l'Amour d'une Femme,* vous pensez... » Et sa grande bouche — grotte d'ogre où niche l'oiseau merveilleux — se referma sur un cristal fin qu'elle eût, d'un sourire, broyé en éclats.

Je ne ressentis point de douleur, ni de colère. J'avais retenu seulement ceci : elle allait chanter encore... J'attendis, respectueux, qu'elle eût vidé un autre verre de bordeaux, qu'elle eût, d'un geste qui récure, essuyé les ailes de son nez, les coins déplorables de ses lèvres, aéré ses aisselles mouillées, aplati son ventre d'une tape sévère et affermi sur son front le « devant » postiche de ses cheveux oxygénés.

J'attendis, résigné, meurtri, mais plein d'espoir, que le miracle de sa voix me la rendît...

Digitized by Google

EN BAIE DE SOMME

Ce doux pays, plat et blond, serait-il moins simple que je l'ai cru d'abord ? J'y découvre des mœurs bizarres : on y pêche en voiture, on y chasse en bateau... « Allons, au revoir, la barque est prête, j'espère vous rapporter ce soir un joli rôti de bécassines... » Et le chasseur s'en va, encaqué dans son ciré jaune, le fusil en bandoulière... « Mes enfants, venez vite ! voilà les charrettes qui reviennent ! Je vois les filets tout pleins de limandes pendus aux brancards ! » Étrange, pour qui ignore que le gibier s'aventure au-dessus de la baie et la traverse, du Hourdel au Crotoy, du Crotoy à Saint-Valery; étrange, pour qui n'a pas grimpé dans une de ces carrioles à larges roues, qui mènent les pêcheurs tout le long des vingt-cinq kilomètres de la plage, à la rencontre de la mer...

Beau temps. On a mis tous les enfants à cuire ensemble sur la plage. Les uns rôtissent sur le sable sec, les autres mijotent au bain-marie dans les flaques chaudes. La jeune maman,

Digitized by Google

sous l'ombrelle de toile rayée, oublie délicieusement ses deux gosses et s'enivre, les joues chaudes, d'un roman mystérieux, habillé comme elle de toile écrue...

— Maman !...

— .....

— Maman, dis donc, maman !...

Son gros petit garçon, patient et têtu, attend, la pelle aux doigts, les joues sablées comme un gâteau...

— Maman, dis donc, maman...

Les yeux de la liseuse se lèvent enfin, hallucinés, et elle jette dans un petit aboiement excédé :

— Quoi ?

— Maman, Jeannine est noyée.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Jeannine est noyée, répète le bon gros garçon têtu.

Le livre vole, le pliant tombe...

— Qu'est-ce que tu dis, petit malheureux ? ta sœur est noyée ?

— Oui. Elle était là, tout à l'heure, elle n'y est plus. Alors je pense qu'elle s'est noyée.

La jeune maman tourbillonne comme une mouette et va crier... quand elle aperçoit la « noyée » au fond d'une cuve de sable, où elle fouit comme un ratier...

— Jojo ! tu n'as pas honte d'inventer des histoires pareilles pour m'empêcher de lire ? Tu n'auras pas de chou à la crème à quatre heures !

Le bon gros écarquille des yeux candides.

— Mais c'est pas pour te taquiner, maman ! Jeannine était plus là, alors je croyais qu'elle était noyée.

— Seigneur ! il le croyait ! ! ! et c'est tout ce que ça te faisait ?

Consternée, les mains jointes, elle contemple son gros

Digitized by Google

petit garçon, par-dessus l'abîme qui sépare une grande personne civilisée d'un petit enfant sauvage...

Mon petit bull a perdu la tête. Aux trousses du bécasseau et du pluvier à collier, il s'arrête, puis part follement, s'essouffle, plonge entre les joncs, s'enlise, nage et ressort bredouille, mais ravi et secouant autour de lui une toison imaginaire... Et je comprends que la mégalomanie le tient et qu'il se croit devenu épagneul...

La Religieuse et le chevalier Piedrouge devisent avec l'Arlequin. La Religieuse penche la tête, puis court, coquette, pour qu'on la suive, et pousse de petits cris... Le chevalier Piedrouge, botté de maroquin orange, siffle d'un air cynique, tandis que l'Arlequin, fuyant et mince, les épie...

O lecteur, qui espérez une anecdote dans le goût grivois et suranné, détrompez-vous : je vous conte seulement les ébats de trois jolis oiseaux de marais.

Ils ont des noms charmants, ces oiseaux de la mer et du marécage. Des noms qui fleurent la comédie italienne, voire le roman héroïque, comme le Chevalier Combattant, ce guerrier d'un autre âge, qui porte plastron et collerette hérissée, et cornes de plumes sur le front. Plastron vulnérable, cornes inoffensives, mais le mâle ne ment pas à son nom, car les Chevaliers Combattants s'entre-tuent sous l'œil paisible de leurs femelles, harem indifférent accroupi en boule dans le sable...

Dans un petit café du port, les pêcheurs attendent, pour repartir, le flot qui monte et déjà chatouille sournoisement

Digitized by Google

la quille des bateaux, échoués de biais sur le sable au bas du quai. Ce sont des pêcheurs comme partout, en toile goudronnée, en tricot bleu, en sabots camus. Les vieux ont le collier de barbe et la pipe courte... C'est le modèle courant, vulgarisé par la chromolithographie et l'instantané.

Ils boivent du café et rient facilement, avec ces clairs yeux vides de pensée qui nous charment, nous autres terriens. L'un deux est théâtralement beau, ni jeune ni vieux, crépu d'une toison et d'une barbe plus pâles que sa peau tannée, avec des yeux jaunes, des prunelles de chèvre rêveuse qui ne clignent presque jamais.

La mer est montée, les bateaux dansent dans la baie, au bout de leurs amarres, et trinquent du ventre. Un à un, les pêcheurs s'en vont, et serrent la patte du beau gars aux yeux d'or : « A revoir, Canada. » A la fin, Canada reste seul dans le petit café, debout, le front aux vitres, son verre d'eau-de-vie à la main... Qu'attend-il ? Je m'impatiente et me décide à lui parler :

— Ils vont loin comme ça ?

Son geste lent, son vaste regard désignent la haute mer :

— Par là-bas. Y a bien de la crevette ces jours-ci. Y a bien de la limande et du maquereau, et de la sole... Y a bien un peu de tout...

— Vous ne pêchez pas aujourd'hui, vous ?

Les prunelles d'or se tournent vers moi, un peu méprisantes :

— Je ne suis pas pêcheur, ma petite dame. Je travaille (*sic*) avec le photographe pour les cartes postales. Je suis « type local ».

BAIN DE SOLEIL. — « Poucette, tu vas te cuire le sang ! viens ici tout de suite ! » Ainsi apostrophée du haut de la

Digitized by Google

terrasse, la chienne bull lève seulement son museau de monstre japonais couleur de bronze. Sa gueule, fendue jusqu'à la nuque, s'entr'ouvre pour un petit halètement court et continu, fleurie d'une langue frisée, rose comme un bégonia. Le reste de son corps traîne, écrasé comme celui d'une grenouille morte... Elle n'a pas bougé; elle ne bougera pas, elle cuit...

Une brume de chaleur baigne la baie de Somme, où la marée de morte-eau palpite à peine, plate comme un lac. Reculée derrière ce brouillard moite et bleu, la Pointe de Saint-Quentin semble frémir et flotter, inconsistante comme un mirage... La belle journée à vivre sans penser, vêtue seulement d'un maillot de laine !

Mon pied nu tâte amoureusement la pierre chaude de la terrasse, et je m'amuse de l'entêtement de Poucette, qui continue sa cure de soleil avec un sourire de suppliciée... « Veux-tu venir ici, sale bête ! » Et je descends l'escalier dont les derniers degrés s'enlisent, recouverts d'un sable plus mobile que l'onde, ce sable vivant qui marche, ondule, se creuse, vole et crée sur la plage, par un jour de vent, des collines qu'il nivelle le lendemain...

La plage éblouit et me renvoie au visage, sous ma cloche de paille rabattue jusqu'aux épaules, une chaleur montante, une brusque haleine de four ouvert. Instinctivement, j'abrite mes joues, les mains ouvertes, la tête détournée comme devant un foyer trop ardent... Mes orteils fouillent le sable pour trouver, sous cette cendre blonde et brûlante, la fraîcheur salée, l'humidité de la marée dernière...

Midi sonne au Crotoy, et mon ombre courte se ramasse à mes pieds, coiffée d'un champignon...

Douceur de se sentir sans défense et, sous le poids d'un beau jour implacable, d'hésiter, de chanceler une minute, les mollets criblés de mille aiguilles, les reins fourmillants sous

Digitized by Google

le tricot bleu, puis de glisser sur le sable, à côté de la chienne qui bat de la langue !

Couchée sur le ventre, un linceul de sable me couvre à demi. Si je bouge, un fin ruisseau de poudre s'épanche au creux de mes jarrets, chatouille la plante de mes pieds... Le menton sur mes bras croisés, le bord de la cloche de jonc borne mes regards et je puis à mon aise divaguer, me faire une âme nègre à l'ombre d'une paillote... Sous mon nez sautent, paresseusement, trois puces de mer, au corps de transparente agate grise... Chaleur, chaleur... Bourdonnement lointain de la houle qui monte ou du sang dans mes oreilles ?... Mort délicieuse et passagère, où ma pensée se dilate, monte, tremble et s'évanouit avec la vapeur azurée qui vibre au-dessus des dunes...

A MARÉE BASSE. — Des enfants, des enfants... Des gosses, des mioches, des bambins, des lardons, des salés... L'argot ne saurait suffire, ils sont trop ! Par hasard, en retournant à ma villa isolée et lointaine, je tombe dans cette grenouillère, dans cette tiède cuvette que remplit et laisse, chaque jour, la mer...

Jerseys rouges, jerseys bleus, culottes troussées, sandales; cloches de paille, bérets, charlottes de lingerie; seaux, pelles, pliants, guérites... Tout cela, qui devrait être charmant, m'inspire de la mélancolie. D'abord ils sont trop ! Et puis, pour une jolie enfant en pomme, joufflue et dorée, d'aplomb sur des mollets durs, que de petits Parigots, victimes d'une foi maternelle et routinière : « La mer, c'est si bon pour les enfants ! » Ils sont là, à demi nus, pitoyables dans leur maigreur nerveuse, gros genoux, cuissots de grillons, ventres saillants... Leur peau délicate a noirci, en un mois, jusqu'au marron-cigare; c'est tout, et ça suffit. Leurs parents les

Digitized by Google

croient robustes, ils ne sont que teints. L'eau corrosive pèle leurs mollets pauvres, trouble leur sommeil d'une fièvre quotidienne, et le moindre accident déchaîne leur rire ou leurs larmes faciles de petits nerveux passés au jus de chique...

Pêle-mêle, garçons et filles, on barbote, on mouille le sable d'un « fort », on canalise l'eau d'une flaque salée... Deux écrevisses en jersey rouge travaillent côte à côte, frère et sœur du même blond brûlé, peut-être jumeaux de sept à huit ans. Tous deux, sous le bonnet à pompon, ont les mêmes yeux bleus, la même calotte de cheveux coupés au-dessus des sourcils. Pourtant l'œil ne peut les confondre et, pareils, ils ne se ressemblent pas.

Je ne saurais dire par quoi la petite fille est déjà une petite fille... Les genoux gauchement et féminiment tournés un peu en dedans ?... Quelque chose, dans les hanches à peine indiquées, s'évase plus moelleux, avec une grâce involontaire ? Non, c'est surtout le geste qui la révèle. Un petit bras nu, impérieux, commente et dessine tout ce qu'elle dit. Elle a une volte souple du poignet, une mobilité des doigts et de l'épaule, une façon coquette de camper son poing au pli de sa taille future...

Un moment, elle laisse tomber sa pelle et son seau, arrange je ne sais quoi sur sa tête; les bras levés, le dos creux et la nuque penchée, elle devance, gracieuse, le temps où elle nouera, ainsi debout et cambrée, le tulle de sa voilette devant le miroir d'une garçonnière...

Forêt de Crécy. — A la première haleine de la forêt, mon cœur se gonfle. Un ancien moi-même se dresse, tressaille d'une triste allégresse, pointe les oreilles, avec des narines ouvertes pour boire le parfum.

Digitized by Google

LES VRILLES DE LA VIGNE

Le vent se meurt sous les allées couvertes, où l'air se balance à peine, lourd, musqué... Une vague molle de parfum guide les pas vers la fraise sauvage, ronde comme une perle, qui mûrit ici en secret, noircit, tremble et tombe, dissoute lentement en suave pourriture dont l'arome se mêle à celui d'un chèvrefeuille verdâtre, poissé de miel, à celui d'une ronde de champignons blancs... Ils sont nés de cette nuit, et soulèvent de leurs têtes le tapis craquant de feuilles et de brindilles... Ils sont d'un blanc fragile et mat de gant neuf, emperlés, moites comme un nez d'agneau; ils embaument la truffe fraîche et la tubéreuse.

Sous la futaie centenaire, la verte obscurité ignore le soleil et les oiseaux. L'ombre impérieuse des chênes et des hêtres a banni du sol l'herbe, la fleur, la mousse et jusqu'à l'insecte. Un écho nous suit, inquiétant, qui double le rythme de nos pas... On regrette le ramier, la mésange; on désire le bond roux d'un écureuil ou le lumineux petit derrière des lapins... Ici la forêt, ennemie de l'homme, l'écrase.

Tout près de ma joue, collé au tronc de l'orme où je m'adosse, dort un beau papillon crépusculaire dont je sais le nom : lykénée... Clos, allongé en forme de feuille, il attend son heure. Ce soir, au soleil couché, demain, à l'aube trempée, il ouvrira ses lourdes ailes bigarrées de fauve, de gris et de noir. Il s'épanouira comme une danseuse tournoyante, montrant deux autres ailes plus courtes, éclatantes, d'un rouge de cerise mûre, barrées de velours noir; dessous voyants, juponnage de fête et de nuit qu'un manteau neutre, durant le jour, dissimule...

Digitized by Google

PARTIE DE PÊCHE

VENDREDI. — Marthe dit : « Mes enfants, on va pêcher demain à la Pointe !... Café au lait pour tout le monde à huit heures. L'auto plaquera ceux qui ne seront pas prêts ! » Et j'ai baissé la tête et j'ai dit : « Chouette ! » avec une joie soumise qui n'exclut pas l'ironie. Marthe, créature combative, inflige les félicités d'un ton dur et d'un geste coupant. Péremptoire, elle complète le programme des fêtes : « On déjeunera là-bas, dans le sable. On emmène vous, et puis le Silencieux qui va rafler tout le poisson, et puis Maggie pour qu'elle étrenne son beau costume de bain ! »

Là-dessus, elle a tourné les talons. Je vois de loin, sur la terrasse qui domine la mer, son chignon roux, qui interroge l'horizon d'un air de menace et de défi. Je crois comprendre, au hochement de son petit front guerrier, qu'elle murmure : « Qu'il pleuve demain, et nous verrons !... » Elle rentre, et, délivré du poids de son regard, le soleil peut se coucher tranquillement au delà de la baie de Somme, désert humide et plat où la mer, en se retirant, a laissé des lacs oblongs, des flaques rondes, des canaux vermeils où baignent les rayons

Digitized by Google

horizontaux... La dune est mauve, avec une rare chevelure d'herbe bleuâtre, des oasis de liserons délicats dont le vent déchire, dès leur éclosion, la jupe-parapluie veinée de rose...

Les chardons de sable, en tôle azurée, se mêlent à l'arrête-bœuf fleuri de carmin, l'arrête-bœuf qui pique d'une épine si courte qu'on ne se méfie pas de lui. Flore pauvre et dure, qui ne se fane guère et brave le vent et la vague salée, flore qui sied à notre petite hôtesse batailleuse, ce beau chardon roux, au regard d'écolier sans vergogne.

Pourtant, çà et là, verdit la criste marine, grasse, juteuse, acidulée, chair vive et tendre de ces dunes pâles comme la neige... Quand cette poison de Marthe, mon amie, a exaspéré tout le monde, quand on est tout près, — à cause de sa face de jeune furie, de sa voix de potache — d'oublier qu'elle est une femme, alors Marthe rit brusquement, rattache une mèche rousse envolée, en montrant des bras clairs, luisants, dans lesquels on voudrait mordre et qui craqueraient, frais, acidulés et juteux sous la dent comme la criste marine.

La baie de Somme, humide encore, mire sombrement un ciel égyptien, framboise, turquoise et cendre verte. La mer est partie si loin qu'elle ne reviendra peut-être plus jamais ?... Si, elle reviendra, traîtresse et furtive comme je la connais ici. On ne pense pas à elle; on lit sur le sable, on joue, on dort, face au ciel, jusqu'au moment où une langue froide, insinuée entre vos orteils, vous arrache un cri nerveux : la mer est là, toute plate, elle a couvert ses vingt kilomètres de plage avec une vitesse silencieuse de serpent. Avant qu'on l'ait prévue, elle a mouillé le livre, noirci la jupe blanche, noyé le jeu de croquet et le tennis. Cinq minutes encore, et la voilà qui bat le mur de la terrasse, d'un flac-flac doux et rapide, d'un mouvement soumis et content de chienne qui remue la queue...

Un oiseau noir jaillit du couchant, flèche lancée par le

Digitized by Google

soleil qui meurt. Il passe au-dessus de ma tête avec un crissement de soie tendue et se change, contre l'Est obscur, en goéland de neige...

SAMEDI MATIN, 8 *heures*. Brouillard bleu et or, vent frais, tout va bien. Marthe pérore en bas et les peuples tremblent prosternés. Je me hâte; arriverai-je à temps pour l'empêcher de poivrer à l'excès la salade de pommes de terre ?

8 *h.* 1/2. Départ ! l'auto ronronne, pavoisée de haveneaux flottants. Du fond d'un imperméable verdâtre, de dessous une paire de lunettes bombées, la voix de Marthe vitupère le zèle maladroit des domestiques, « ces empotés qui ont collé les abricots contre le rôti de porc frais ! » Pourtant, elle condescend à me tendre une patte gantée, et je devine qu'elle me sourit avec une grâce scaphandrière... Maggie, mal éveillée, prend lentement conscience du monde extérieur et sourit en anglais. Nous savons tous qu'elle cache, sous son long paletot, un costume de bain pour music-hall (tableau de la pêche aux crevettes). Le Silencieux, qui ne dit rien, fume avec activité.

8 *h.* 3/4. Sur la route plate, qui se tortille inutilement et cache, à chaque tournant, un paysan et sa charrette, Marthe, au volant, freine un peu brusquement et grogne dans son scaphandre...

8. *h.* 50. Tournant brusque, paysan et charrette... Embardée sur la gauche. Marthe crie : « Cocu ! »

9 *heures*. Tournant brusque : au milieu de la route, petit garçon et sa brouette à crottin. Embardée à droite. Marthe frôle le gamin et lui crie : « Cocu ! » Déjà ! pauvre gosse...

9 *h.* 20. La mer, à gauche, entre des dunes arrondies. Quand je dis la mer... elle est encore plus loin qu'hier soir. Mes compagnons m'assurent qu'elle est montée, pendant

Digitized by Google

mon sommeil, jusqu'à cette frange de petites coquilles roses, mais je n'en crois rien.

9 *h.* 30. Les Cabanes ! Trois ou quatre cercueils noirs, en planches goudronnées, tachent la dune, la dune d'un sable si pur ici, si délicatement mamelonné par le vent, qu'on songe à la neige, à la Norvège, à des pays où l'hiver ne finit point...

« Dans un immobile roulis
Le sable fin creuse une alcôve
Où, malgré les cris de la mauve,
On peut se blottir, et, pour lits,
La dune a de charmants replis... »

murmure le Silencieux, poète modeste. Marthe, excitée, se penche sur le volant et... enlise deux roues de l'auto. Plus vive qu'un petit bull, elle saute à terre, constate le dommage et déclare avec calme : « C'est aussi bien comme ça, d'ailleurs. Je n'aurais pas pu tourner plus loin. »

Nous avons atteint le bout du monde. La dune, toute nue, abrite entre ses genoux ronds les cabanes noires, et devant nous fuit le désert qui déçoit et réconforte, le désert sous un soleil blanc, dédoré par la brume des jours trop chauds...

10 *heures*. « Tribu papoue conjurant l'Esprit des Eaux amères. » C'est la légende que j'écrirai au verso de l'instantané que vient de prendre Maggie. Les « indigènes », à têtes de phoques mouillés, dans l'eau jusqu'au ventre, la battent avec de longues perches, en hurlant rythmiquement. Ils rabattent le poisson dans le filet tendu en travers d'un grand lac allongé, un grand bout de mer qu'abandonne ici la marée négligente. Le carrelet y grouille, et la crevette grise, et le flet et la limande... Marthe s'y rue et fouit les rives de sable mouvant, avec une activité de bon ratier. Je l'imite, à pas précautionneux d'abord, car toute ma peau se hérisse, à sentir

Digitized by Google

passer entre mes chevilles quelque chose de plat, vif et glissant...

— A vous ! à vous, bon Dieu ! vous ne la voyez donc pas ?

— Quoi ?

— La limande, la limande, là !...

Là ?... Oui, une assiette plate nacrée, qui miroite et file entre deux eaux... Héroïque, je fouille le fond de l'eau, à quatre pattes, à plat ventre, traînée sur les genoux... Un bref jappement : c'est Marthe qui crie de triomphe et lève au bout de son bras ruisselant l'assiette plate qui se tord et fouette... Je crèverai de jalousie, si je reviens bredouille ! Où est le Silencieux ? oh ! le lâche, il pêche au haveneau ! Et Maggie ? ça va bien, elle nage, soucieuse uniquement de sa plastique et de son maillot de soie framboise... C'est contre Marthe seule que je lutte, Marthe et son calot de cheveux rouges collés, Marthe ficelée dans du gros jersey bleu, petit mathurin à croupe ronde... Les bêtes, les bêtes, je les sens, elles me narguent ! Un gros lançon de nacre jaillit du sable mou, dessine en l'air, de sa queue de serpent, un monogramme étincelant et replonge...

10 *heures*. La tribu papoue a fini ses conjurations. L'Esprit des Eaux amères, sensible aux hurlements rituels, a comblé de poissons plats leurs filets. Sur le sable, captives encore des mailles goudronnées, agonisent les belles plies au ventre émouvant, l'insipide flet, les carrelets éclaboussés d'un sang indélébile... Mais je ne veux que la proie traquée par mes mains seules écorchées, entre mes genoux écaillés par le sable et les coquilles tranchantes... Le carrelet, je le connais à présent, c'est un gros serin qui pique du nez droit entre mes chevilles jointes et s'y bloque, la limande n'est pas plus maligne... Nous pêchons côte à côte, Marthe et moi, et le même jappement nous échappe, quand la prise est belle...

11 *h.* 1/2. Le soleil cuit nos nuques, nos épaules qui

Digitized by Google

émergent de l'eau tiède et corrosive... La vague, sous nos yeux fatigués, danse en moires glauques, en bagues dorées, en colliers rompus... Aïe, mes reins !... Je cherche mes compagnons muets ; le Silencieux arrive, juste comme Marthe, à bout de forces, gémit : « J'ai faim !... » Le Silencieux fume, et son gros cigare ne lui laisse que la place d'un sourire d'orgueil. Il tend vers nous son haveneau débordant de nacres vivantes...

Maggie vient à son tour, ravie d'elle-même : elle a pris sept crevettes et un enfant de sole...

— A la soupe, les enfants ! crie Marthe. Les indigènes charrieront le gibier jusqu'à l'auto.

— Oh ! on va emporter tout ? il y en a au moins cinquante livres !

— D'abord, ça fond beaucoup à la cuisson. On en mangera ce soir en friture, demain matin au gratin, demain soir au court-bouillon... Et puis on en mangera à la cuisine, et on en donnera peut-être aux voisins...

1 *heure*. Assis sous la tente, nous déjeunons lentement, dégrisés... Là-bas, au bout du désert aveuglant et sans ombre, quelque chose bout mystérieusement, ronronne, et se rapproche, — la mer !... Le champagne ne nous galvanise pas, la migraine plane sur nos têtes laborieuses...

Nous nous contemplons sans aménité. Marthe a pincé un coup de soleil sur son petit nez de bull. Le Silencieux bâille et mâche son cinquième cigare. Maggie nous choque un peu, trop blanche et trop nue, dans son maillot framboise...

— Qu'est-ce qui sent comme ça ? s'écrie Marthe. Ça empeste le musc, et je ne sais quoi encore...

— Mais c'est le poisson ! Les filets pleins pendent là...

— Mes mains aussi empestent. C'est le filet qui sent cette pourriture musquée... Si on donnait un peu de poisson à ces braves indigènes ?...

Digitized by Google

2 *heures*. Retour morne. Nous flairons nos mains à la dérobée. Tout sent le poisson cru : le cigare du Silencieux, le maillot de Maggie, la chevelure humide de Marthe... Le vent d'Ouest, mou et brûlant, sent le poisson... La fumée de l'auto, et la dune glacée d'ombre bleue, et toute cette journée, sentent le poisson...

3 *heures*. Arrivée. La villa sent le poisson. Farouche, le cœur décroché, Marthe s'enferme dans sa chambre. La cuisinière frappe à sa porte :

— Madame veut-elle me dire si elle veut les limandes frites ou gratinées ce soir ?

Une porte s'ouvre furieusement et la voix de Marthe vocifère :

— Vous allez me faire le plaisir de faire disparaître de la maison toute cette cochonnerie de marée ! Et pendant une semaine je vous défends de servir autre chose que des œufs à la coque et du poulet rôti !

Digitized by Google

MUSIC-HALLS

On répète en costumes, à l'X..., une pantomime que les communiqués prévoient « sensationnelle ». Le long des couloirs qui fleurent le plâtre et l'ammoniaque, au plus profond de l'orchestre, abîme indistinct, circulent et se hâtent d'inquiétantes larves... Rien ne marche. Pas fini, le décor sombre qui boit la lumière et ne la rend pas; mal réglés, les jeux de halo du projecteur, — et cette fenêtre rustique enguirlandée de vigne rousse, qui s'ouvre de bonne grâce, mais refuse de se clore !...

Le mime W... surmené, fait sa dame-aux-camélias, la main sur l'estomac pour contenir une toux rauque; il tousse à effrayer, il tousse à en mourir, avec des saccades de mâchoire d'un dramatique !... Le petit amoureux s'est, dans son trouble, grimé en poivrot, nez rouge et oreilles blafardes, ce pour quoi il s'entend nommer, par l'organe expirant du mime W..., « fourneau, cordonnier », et même « vaseline... ». Rien ne marche, rien ne marchera !

Le patron est là, sur le plateau, le gros commanditaire aussi, celui qui ne se déplace que pour les « numéros » coûteux.

Digitized by Google

Le compositeur — un grand type mou qui a l'air de n'avoir d'os nulle part, — laissant toute espérance, a dégoté, derrière un portant, le chaudron des répétitions, le piano exténué aux sonorités liquides de mustel, et se nettoie les oreilles, comme il dit, avec un peu de Debussy... « *Mes longs cheveux descendent jusqu'au bas de la tour...* » Quant aux musiciens de l'orchestre, ils s'occupent, à coup sûr, d'améliorer en France la race chevaline; de la contrebasse à la petite flûte, le *Jockey* circule...

— Et Mme Loquette ? s'écrie le patron nerveux, on ne la voit pas souvent !

— Son costume n'est pas prêt, exhale le mime W... dans un souffle.

Le patron sursaute et aboie, au premier plan, la mâchoire tendue au-dessus de l'orchestre.

— Quoi ? qu'est-ce que vous dites ? Son costume pas prêt ? un costume à transformation, quand on passe ce soir ! C'est des coups à se faire emboîter, ça, mon petit !...

Geste d'impuissance du mime W..., geste peut-être d'adieu à la vie, il est si enrhumé !... Soudain, l'agonisant bondit comme un pelotari et retrouve une voix de bedeau pour beugler :

— N... de D... ! touchez pas à ça ! C'est mon lingue à jus de groseilles !

Avec des mains d'infirmière, il manie et essaie son poignard truqué, accessoire de précision qui saigne des gouttes sirupeuses et rouges...

— Ah ! voilà Mme Loquette ! enfin !

On se précipite, avec des exclamations de soulagement, vers la principale interprète. Le gros commanditaire assure son monocle. Mme Loquette, qui a froid, frissonne des coudes, et serre les épaules sous son costume peut-être monténégrin, sans doute croate, à coup sûr moldo-valaque, avec quelque chose de dalmate dans l'allure générale... Elle

Digitized by Google

a faim, elle vient de passer quatre heures debout chez Landolff, elle bâille d'agacement...

— Voyons ce fameux costume !

C'est une déception. « Trop simple ! » murmure le patron. « Un peu sombre ! » laisse tomber le gros commanditaire. L'auteur de la musique, oubliant *Pelléas,* s'approche, onduleux et désossé, et dit pâteusement : « C'est drôle, je ne le voyais pas comme ça... Moi, j'aurais aimé quelque chose de vert, avec de l'or, et puis avec un tas de machins qui pendent, des... fourbis, des... des zédipoifs, quoi ! »

Mais le mime W..., enchanté, déclare que ce rouge-rose fait épatamment valoir les feuille-morte et les gris de sa défroque de contrebandier. Mme Loquette, les yeux ailleurs, ne répond rien et souhaite seulement, de toutes les forces de son âme, un sandwich au jambon, ou deux, — ou trois, — avec de la moutarde...

Silence soucieux.

— Enfin, soupire le patron, voyons le dessous... Allez-y, W..., prenez votre scène au moment où vous lui arrachez sa robe...

Le bronchité, le pneumonique se transforme, d'un geste de son visage, en brute montagnarde, et se rue, poignard levé, sur Mme Loquette, l'affamée Loquette devenue brusquement une petite femelle traquée, haletante, les griffes prêtes... Ils luttent un court instant, la robe se déchire du col aux chevilles, Mme Loquette apparaît demi-nue, le cou renversé offert au couteau...

— Hep !... arrêtez-vous, mes enfants ! l'effet est excellent ! Pourtant, attendez...

Les hommes se rapprochent de la principale interprète. Silence studieux. Elle laisse, plus indifférente qu'une pouliche à vendre, errer leurs regards sur ses épaules découvertes, sur la jambe visible hors de la tunique fendue...

Digitized by Google

Le patron cherche, clappe des lèvres, ronchonne :

— Évidemment, évidemment... Ce n'est pas... Ce n'est pas assez... pas assez nu, là !

La pouliche indifférente tressaille comme piquée par un taon.

— Pas assez nu ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Eh ! il me faut... je ne sais pas, moi. L'effet est bon, mais pas assez éclatant, pas assez nu, je maintiens le mot ! Tenez, cette mousseline sur la gorge... C'est déplacé, c'est ridicule, c'est engonçant... Il me faudrait...

Inspiré, le patron recule de trois pas, étend le bras, et, d'une voix d'aéronaute quittant la terre :

— Lâchez un sein ! crie-t-il.

Même cadre. On répète la Revue. Une revue comme toutes les revues. C'est l'internement, de 1 à 7 heures, de tout un pensionnat pauvre et voyant, bavard, empanaché, — grands chapeaux agressifs, bottines dont le chevreau égratigné bleuit, jaquettes minces qu'on rehausse d'un tour de cou en fourrure...

Peu d'hommes. Les plus chic reluisent d'une élégance boutiquière, les moins fortunés tiennent le milieu entre le lad et le lutteur. Quelques-uns s'en tiennent encore au genre démodé du rapin d'opérette, — beaucoup de cheveux et peu de linge, mais quels foulards !

Tous ont, en passant de la rue glaciale au promenoir, le même soupir de détente et d'arrivée, à cause de la bonne chaleur malsaine que soufflent les calorifères... Sur le plateau, le chaudron des répétitions fonctionne déjà, renforcé, pour les danses, d'un violon vinaigré. Treize danseuses anglaises se démènent, avec une froide frénésie. Elles dansent, dans cette demi-nuit des répétitions, comme elles danseront le soir de la

Digitized by Google

générale, ni plus mal, ni mieux. Elles jettent, vers l'orchestre vide, le sourire enfantin, l'œil aguicheur et candide dont elles caresseront, à la première, les avant-scènes... Une conscience militaire anime leurs corps grêles et durs, jusqu'à l'instant de redevenir, le portant franchi, des enfants maigres et gaies, nourries de sandwiches et de pastilles de menthe...

Au promenoir, une camaraderie de prisonnières groupe les petites marcheuses à trois louis par mois, celles qui changeront six ou huit fois de costumes au cour de la Revue. Autour d'un guéridon de bar, elles bavardent comme on mange, avec fièvre, avec gloutonnerie; plusieurs tirent l'aiguille...

L'une d'elles séduit par sa minceur androgyne. Elle a coiffé ses cheveux courts d'un feutre masculin, d'une élégance très Rat-Mort. Les jambes croisées sous sa jupe étroite, elle fume et promène autour d'elle le regard insolent et sérieux d'une Mademoiselle de Maupin. L'instant d'après, sa cigarette finie, elle tricote, les épaules basses, une paire de chaussons d'enfant... Petite Maupin de Montmartre, qui arbore un vice seyant comme on adopte le chapeau du jour. « Qu'est-ce que tu veux, on n'a pas de frais de toilette, avec deux galures et deux costumes tailleur je fais ma saison; et puis il y a des hommes qui aiment ça... »

Une boulotte camuse aux yeux luisants, costaude, courtaude, coud d'une main preste et professionnelle, en bavardant âprement. « *Ils* vont encore nous coller une générale à minuit et demie, comme c'est commode... Moi que j'habite au Lion de Belfort, parce que mon mari est ouvrier serrurier... Alors, vous comprenez, la générale finit sur les trois heures et demie, peut-être quatre heures, et je suis sûre de rentrer sur mes pattes, juste à temps pour faire la soupe à mon mari qui s'en va à cinq heures et demie, et puis, après, les deux gosses qu'il faut qu'ils aillent à l'école... » Celle-ci n'a rien d'une

Digitized by Google

révoltée, d'ailleurs; chaque métier a ses embêtements, n'est-ce pas ?

Dans une baignoire d'avant-scène, un groupe coquet, emplumé, fourré, angora, s'isole et tient salon. Il y a la future commère et la diseuse engagée pour trois couplets, et la petite amie d'un des auteurs, et celle du gros commanditaire... Elles gagnent, toutes, entre trois cents et deux mille francs par mois, mais on a des renards de deux cents louis, et des sautoirs de perles... On est pincées, posées, méfiantes. On ne joue pas à l'artiste, oh ! Dieu non. On ne parle pas métier. On dit : « Moi, j'ai eu bien des ennuis avec mon auto... Moi, je n'irai pas à Monte-Carlo cet hiver, j'ai horreur du jeu ! Et puis, après la revue, je serai si contente de me reposer un peu chez moi, de ne pas sortir le soir ! *Mon ami* adore la vie de famille... nous avons une petite fille de quatre ans qui est un amour... »

Ici, comme à côté, l'enfant se porte beaucoup, légitime ou non. J'entends : « L'institutrice de Bébé... Mon petit Jacques est déjà un homme, ma chère ! » L'une d'elles renchérit et avoue modestement quatre garçons. Ce sont des cris, des exclamations d'étonnement et d'envie... La jeune pondeuse, fraîche comme une pomme, se rengorge avec une moue d'enfant gâtée.

En face d'elle, la plus jolie de toutes médite, les doigts taquinant son lourd collier de perles irisées, et fixe dans le vide un regard bleu-mauve, d'une nuance inédite et sûrement très coûteuse. Elle murmure enfin : « Ça me fait songer que je n'ai pas eu d'enfant depuis deux ans... Il m'en faut un pour dans... dans quatorze mois. » Et comme on rit autour d'elle, elle s'explique paisible : « Oui, dans quatorze mois. Ça me fera beaucoup de bien, il n'y a rien qui « dépure » le sang comme un accouchement. C'est un renouvellement complet,

Digitized by Google

on a un teint, après !... J'ai des amies qui passent leur vie à se purger, à se droguer, à se coller des choses sur la figure... Moi, au lieu de ça, je me fais faire un enfant, c'est bien plus sain ! » (Rigoureusement *sic !*)

En quittant le promenoir, je frôle du pied quelque chose qui traîne sur le tapis sale... Un peu plus, j'écrasais une main, une petite patte enfantine, la paume en l'air... Les petites Anglaises se reposent là, par terre, en tas. Quelques-unes, assises, s'adossent au mur, les autres sont jetées en travers de leurs genoux ou pelotonnées en chien de fusil, et dorment. Je distingue un bras mince, nu jusqu'au coude, une chevelure lumineuse en coques rousses au-dessus d'une délicate oreille anémique... Sommeil misérable et confiant, repos navrant et gracieux de jeunes bêtes surmenées... On songe à une portée de chatons orphelins, qui se serrent pour se tenir chaud...

Digitized by Google

MAQUILLAGES

« A ton âge, si j'avais mis de la poudre et du rouge aux lèvres, et de la gomme aux cils, que m'aurait dit ma mère ? Tu crois que c'est joli, ce bariolage, ce... ce masque de carnaval, ces... ces exagérations qui te vieillissent ? »

Ma fille ne répond rien. Ainsi j'attendais, à son âge, que ma mère eût fini son sermon. Dans son mutisme seul, je peux deviner une certaine irrévérence, car un œil de jeune fille, lustré, vif, rétréci entre des cils courbes comme les épines du rosier, est aisément indéchiffrable. Il suffirait, d'ailleurs, qu'elle en appelât à ma loyauté, qu'elle me questionnât d'une manière directe : « Franchement, tu trouves ça laid ? Tu me trouves laide ? »

Et je rendrais les armes. Mais elle se tait finement et laisse tomber « dans le froid » mon couplet sur le respect qu'on doit à la beauté adolescente. J'ajoute même, pendant que j'y suis, quelque chose sur « les convenances », et, pour terminer, j'invoque les merveilles de la nature, la corolle, la pulpe, exemples éternels, — imagine-t-on la rose fardée, la cerise peinte ?...

Digitized by Google

Mais le temps est loin où d'aigrelettes jeunes filles, en province, trempaient en cachette leurs doigts dans la jarre à farine, écrasaient sur leur lèvres des pétales de géranium, et recueillaient, sous une assiette qu'avait léchée la flamme d'une bougie, un noir de fumée aussi noir que leur petite âme ténébreuse...

Qu'elles sont adroites, nos filles d'aujourd'hui ! La joue ombrée, plus brune que rose, un fard insaisissable comblant, bleuâtre ou gris, ou vert sourd, l'orbite; les cils en épingles et la bouche éclatante, elles n'ont peur de rien. Elles sont beaucoup mieux maquillées que leurs aînées. Car souvent la femme de trente à quarante ans hésite : « Aurai-je trente ans, ou quarante ? Ou vingt-cinq ? Appellerai-je à mon secours les couleurs de la fleur, celles du fruit ? » C'est l'âge des essais, des tâtonnements, des erreurs, et du désarroi qui jette les femmes d'un « institut » à une « académie », du massage à la piqûre, de l'acide à l'onctueux, et de l'inquiétude au désespoir.

Dieu merci, elles reprennent courage, plus tard. Depuis que je soigne et maquille mes contemporaines, je n'ai pas encore rencontré une femme de cinquante ans qui fût découragée, ni une sexagénaire neurasthénique. C'est parmi ces championnes qu'il fait bon tenter — et réaliser — des miracles de maquillage. Où sont les rouges d'antan et leur âpreté de groseille, les blancs ingrats, les bleus-enfant-de-Marie ? Nous détenons des gammes à enivrer un peintre. L'art d'accommoder les visages, l'industrie qui fabrique les fards, remuent presque autant de millions que la cinématographie. Plus l'époque est dure à la femme, plus la femme, fièrement, s'obstine à cacher qu'elle en pâtit. Des métiers écrasants arrachent à son bref repos, avant le jour, celle qu'on nommait « frêle créature ». Héroïquement dissimulée sous son fard mandarine, l'œil agrandi, une petite bouche rouge

Digitized by Google

peinte sur sa bouche pâle, la femme récupère, grâce à son mensonge quotidien, une quotidienne dose d'endurance, et la fierté de n'avouer jamais...

Je n'ai jamais donné autant d'estime à la femme, autant d'admiration que depuis que je la vois de tout près, depuis que je tiens, renversé sous le rayon bleu métallique, son visage sans secrets, riche d'expression, varié sous ses rides agiles, ou nouveau et rafraîchi d'avoir quitté un moment sa couleur étrangère. O lutteuses ! C'est de lutter que vous restez jeunes. Je fais de mon mieux, mais comme vous m'aidez ! Lorsque certaines d'entre vous me chuchotent leur âge véritable, je reste éblouie. L'une s'élance vers mon petit laboratoire comme à une barricade. Elle est mordante, populacière, superbe :

— Au boulot ! Au boulot ! s'écrie-t-elle. J'ai une vente difficile. S'agit d'avoir trente ans, aujourd'hui et toute la journée !

De son valeureux optimisme, il arrive que je passe, le temps d'écarter un rideau, à l'une de ces furtives jeunes filles qui ont, du lévrier, le ventre creux, l'œil réticent et velouté, et qui parlent peu, mais parcourent, d'un doigt expert, le clavier des fards :

— Celui-là... Et celui-là... Et puis le truc à z'yeux... Et la poudre foncée... Ah ! Et puis...

C'est moi qui les arrête :

— Et qu'ajouterez-vous quand vous aurez mon âge ?

L'une d'elles leva sur mon visage un long regard désabusé :

— Rien... Si vous croyez que ça m'amuse... Mon rêve, c'est d'être maquillée une fois pour toutes, pour la vie; je me maquille très fort, de manière à avoir la même figure dans vingt ans. Comme ça, j'espère qu'on ne me verra pas changer.

Un de mes grands plaisirs, c'est la découverte. On ne

Digitized by Google

croirait jamais que tant de visages féminins de Paris restent, jusqu'à l'âge mûr, tels que Dieu les créa. Mais vient l'heure dangereuse, et une sorte de panique, l'envie non seulement de durer, mais de naître; vient l'amer, le tardif printemps des cœurs, et sa force qui déplace les montagnes...

— Est-ce que vous croyez que... Oh ! il n'est pas question pour moi de me changer en jeune femme, bien sûr... Mais, tout de même, je voudrais essayer...

J'écoute, mais surtout je regarde. Une grande paupière brune, un œil qui s'ignore, une joue romaine, un peu large, mais ferme encore, tout ce beau terrain à prospecter, à éclairer... Enviez-moi, j'ai de belles récompenses après le maquillage : le soupir d'espoir, l'étonnement, l'arrogance qui point, et ce coup d'œil impatient vers la rue, vers l' « effet que ça fera », vers le risque...

Pendant que j'écris, ma fille est toujours là. Elle lit, et sa main va d'une corbeille de fruits à une boîte de bonbons. C'est une enfant d'à présent. L'or de ses cheveux, en suis-je tout à fait responsable ? Elle a eu un teint de pêche claire, avant de devenir, en dépit de l'hiver, un brugnon très foncé, sous une poudre aussi rousse que le pollen des fleurs du sapin... Elle sent mon regard, y répond malicieusement, et lève vers la lumière une grappe de raisin, noir sous son brouillard bleu de pruine impalpable :

— Lui aussi, dit-elle, il est poudré...

Digitized by Google

AMOURS

Le rouge-gorge triompha. Puis, il alla chanter sa victoire à petits cris secs, invisible au plus épais du marronnier. Il n'avait pas reculé devant la chatte. Il s'était tenu suspendu dans l'air, un peu au-dessus d'elle, en vibrant comme une abeille, cependant qu'il lui jetait, par éclats brefs, des discours intelligibles à qui connaît la manière outrecuidante du rouge-gorge, et sa bravoure : « Insensée ! Tremble ! Je suis le rouge-gorge ! Oui, le rouge-gorge lui-même ! Un pas de plus, un geste vers le nid où couve ma compagne, et, de ce bec, je te crève les yeux ! »

Prête à intervenir, je veillais, mais la chatte sait que les rouges-gorges sont sacrés, elle sait aussi qu'à tolérer une attaque d'oiseau, un chat risque le ridicule : elle sait tant de choses... Elle battit de la queue comme un lion, frémit du dos, mais céda la place au frénétique petit oiseau, et nous reprîmes toutes deux notre promenade du crépuscule. Promenade lente, agréable, fructueuse; la chatte découvre, et je m'instruis. Pour dire vrai, elle semble découvrir. Elle fixe un point dans le vide, tombe en arrêt devant l'invisible,

Digitized by Google

sursaute à cause du bruit que je ne perçois pas. Alors, c'est mon tour, et je tâche d'inventer ce qui la tient attentive.

A fréquenter le chat, on ne risque que de s'enrichir. Serait-ce par calcul que, depuis un demi-siècle, je recherche sa compagnie ? Je n'eus jamais à le chercher loin : il naît sous mes pas. Chat perdu, chat de ferme traqueur et traqué, maigri d'insomnie, chat de librairie embaumé d'encre, chats des crémeries et des boucheries, bien nourris, mais transis, les plantes sur le carrelage ; chats poussifs de la petite bourgeoisie, enflés de mou ; heureux chats despotes qui régnez sur Claude Farrère, sur Paul Morand, et sur moi... Tous vous me rencontrez sans surprise, non sans bonheur. Qu'entre cent chats elle témoigne, un jour, en ma faveur, cette chatte errante et affamée qui se heurtait, en criant, à la foule que dégorge, le soir, le métro d'Auteuil. Elle me démêla, me reconnut : « Enfin, toi !... Comme tu as tardé, je n'en puis plus... Où est ta maison ? Va, je te suis... » Elle me suivit, si sûre de moi que le cœur m'en battait. Ma maison lui fit peur d'abord, parce que je n'y étais pas seule. Mais elle s'habitua, et y resta quatre ans, jusqu'à sa mort accidentelle.

Loin de moi de vous oublier, chiens chaleureux, meurtris de peu, pansés de rien. Comment me passerais-je de vous ? Je vous suis si nécessaire... Vous me faites sentir le prix que je vaux. Un être existe donc encore, pour qui je remplace tout ? Cela est prodigieux, réconfortant, un peu trop facile. Mais, cachons-le cet être aux yeux éloquents, cachons-le, dès qu'il subit ses amours saisonnières et qu'un lien douloureux rive la femelle au mâle... Vite, un paravent, une bâche, un parasol de plage, et, par surcroît, allons-nous-en. Et ne revenons pas de huit jours, au bout desquels « Il » ne « La » reconnaîtra même pas : « l'ami de l'homme » est rarement l'ami du chien.

J'en sais plus sur l'attachement qu'il me porte et sur l'exaltation qu'il y puise, que sur la vie amoureuse du

Digitized by Google

chien. C'est que je préfère, entre dix races qui ont mon estime, celles à qui les chances de maternité sont interdites. Il arrive que la terrière brabançonne, la bouledogue française, — types camards à crâne volumineux, qui périssent souvent en mettant bas, — renoncent d'instinct aux voluptueux bénéfices semestriels. Deux de mes chiennes bouledogues mordaient les mâles, et ne les acceptaient pour partenaires de jeu qu'en période d'innocence. Une caniche, trop subtile, refusait tous les partis et consolait sa stérilité volontaire en feignant de nourrir un chiot en caoutchouc rouge... Oui, dans ma vie, il y a eu beaucoup de chiens, — mais il y a eu le chat. A l'espèce chat, je suis redevable d'une certaine sorte, honorable, de dissimulation, d'un grand empire sur moi-même, d'une aversion caractérisée pour les sons brutaux, et du besoin de me taire longuement.

Cette chatte, qui vient de poser en « gros premier plan » dans le roman qui porte son nom, la chatte du rouge-gorge, je ne la célèbre qu'avec réserve, qu'avec trouble. Car, si elle m'inspire, je l'obsède. Sans le vouloir, je l'ai attirée hors du monde félin. Elle y retourne au moment des amours, mais le beau matou parisien, l'étalon qui « va en ville », pourvu de son coussin, de son plat de sciure, de ses menus et... de sa facture, que fait de lui ma chatte ? Le même emploi que du sauvage essorillé qui passe, aux champs, par le trou de la haie. Un emploi rapide, furieux et plein de mépris. Le hasard unit à des inconnus cette indifférente. De grands cris me parviennent, de guerre et d'amour, cris déchirants comme celui du grand-duc qui annonce l'aube. J'y reconnais la voix de ma chatte, ses insultes, ses feulements, qui mettent toutes choses au point et humilient le vainqueur de rencontre...

A la campagne, elle récupère une partie de sa coquetterie. Elle redevient légère, gaie, infidèle à plusieurs mâles auxquels elle se donne et se reprend sans scrupule. Je me réjouis de voir

Digitized by Google

qu'elle peut encore, par moments, n'être qu' « une chatte » et non plus « la chatte », ce vif et poétique esprit, absorbé dans le fidèle amour qu'elle m'a voué.

Entre les murs d'un étroit jardin d'Ile-de-France, elle s'ébat, elle s'abandonne. Elle se refuse aussi. L'intelligence a soustrait son corps aux communes frénésies. Elle est de glace lorsque ses pareilles brûlent. Mais elle appelait rêveusement l'amour il y a trois semaines sous des nids déjà vides, parmi les chatons nés deux mois plus tôt, et mêlait ses plaintes aux cris des mésangeaux gris. L'amour ne se le fit pas dire deux fois. Vint le vieux conquérant rayé, aux canines démesurées, sec, chauve par places, mais doué d'expérience, d'une décision sans seconde, et respecté même de ses rivaux. Le jeune rayé le suivait de près, tout resplendissant de confiance et de sottise, large du nez, bas du front et beau comme un tigre. Sur la tuile faîtière du mur parut enfin le chat de ferme, coiffé en bandeaux de deux taches grises sur fond blanc sale, avec un air mal éveillé et incrédule : « Rêvé-je ? il m'a semblé qu'on me mandait d'urgence... »

Tous trois entrèrent en lice, et je peux dire qu'ils en virent de dures. La chatte eut d'abord cent mains pour les gifler, cent petites mains bleues, véloces, qui s'accrochaient aux toisons rases et à la peau qu'elles couvraient. Puis elle se roula en forme de huit. Puis elle s'assit entre les trois matous et parut les oublier longuement. Puis elle sortit de son rêve hautain pour se percher sur un pilier au chapiteau effrité, d'où sa vertu défiait tous les assaillants. Quand elle daigna descendre, elle dévisagea les trois esclaves avec un étonnement enfantin, souffrit que l'un d'eux, du museau, baisât son museau ravissant et bleu. Le baiser se prolongeant, elle le rompit par un cri impérieux, une sorte d'aboiement de chat, intraduisible, mais auquel les trois mâles répondirent par un saut de recul. Sur quoi, la chatte entreprit une toilette minu-

Digitized by Google

tieuse, et les trois ajournés se lamentèrent d'attendre. Même, ils firent mine de se battre, pour passer le temps, autour d'une chatte froide et sourde.

Enfin, renonçant aux mensonges et aux jeux, elle se fit cordiale, s'étira longuement, et, d'un pas de déesse, rejoignit le commun des mortels.

Je ne restai pas là pour savoir la suite. Encore que la grâce féline sorte indemne de tous les risques, pourquoi la soumettre à la suprême épreuve ? J'abandonnai la chatte à ses démons et retournai l'attendre au lieu qu'elle ne quitte ni de jour ni de nuit quand j'y travaille lentement et avec peine, la table où assidue, muette à miracle, mais résonnante d'un sourd murmure de félicité, gît, veille ou repose sous ma lampe la chatte, mon modèle, la chatte, mon amie.

Digitized by Google

Digitized by Google

DOUZE DIALOGUES DE BÊTES

Digitized by Google

Paru en 1904, sous la signature Colette Willy, au Mercure de France, en un mince volume qui ne comprenait que quatre dialogues : *Sentimentalité, Le voyage, Le dîner est en retard, Le premier feu.* Il a été tiré : 19 exemplaires sur hollande. En 1905 parut, toujours au Mercure de France : *Sept dialogues de Bêtes,* avec une préface de Francis Jammes, les trois dialogues inédits étant : *Elle est malade, L'orage, Une visite.* Il a été tiré : 12 exemplaires sur hollande. En 1908 parurent, dans *Les Vrilles de la Vigne,* deux nouveaux dialogues : *Dialogue de Bêtes* et *Toby-chien parle.* En 1917 parut dans *Les Heures longues,* la nouvelle intitulée : *La chienne.* En 1921, parurent dans *Celle qui en revient,* chez Flammarion, collection « *Une heure d'oubli* », deux dialogues de bêtes : *Celle qui en revient* et *Les bêtes et la tortue,* le reste de ce volume étant emprunté à *Sept dialogues de Bêtes.* Il n'a pas été tiré d'exemplaires de luxe. La réunion sous le titre *Douze dialogues de Bêtes,* a été faite par le Mercure de France, en 1930, en un tirage de demi-luxe, à 594 exemplaires. Contrairement à ce qu'indiquent les bibliographes, on peut constater que *Douze dialogues de Bêtes* ne contient aucune partie originale.

Digitized by Google

PRÉFACE DE FRANCIS JAMMES

Madame,

Il semble parfois que l'on naisse. On regarde. On distingue alors une chose dont le dessous des pieds a l'air d'un as de pique. La chose dit : oua-oua. *Et c'est un chien. On regarde à nouveau. L'as de pique devient un as de trèfle. La chose dit :* pfffffff. *Et c'est un chat.*

C'est là toute l'histoire du monde visible et, en particulier, de Toby-Chien et de Kiki-la-Doucette, mes filleuls. Ils sont si naturels *— j'emploie* « naturels » *dans le sens applicable aux sauvages de l'Océanie — que toutes leurs attitudes concourent à une proposition très simple de l'existence. Ce sont des animaux dans toute la force du terme, des* animos, *si j'ose employer la vraie orthographe, capables de s'écrier, comme ceux de* Faust :

Il ne connaît pas le pot,
Le pot à faire la soupe.
Vit-on jamais pareil sot ?

Donc, Madame, vous les avez situés où il fallait qu'ils fussent : dans le paradis terrestre qu'est l'appartement de M. Willy. Le

Digitized by Google

caoutchouc et le palmier probables de votre salon donnent, toutes proportions gardées, l'impression de la violente flore édénique, et expliquent par quel transformisme leurs feuilles vont permettre à M. Gaston Deschamps — critique d'un « Temps » plus que passé *— d'annoncer aux savanes (où il tutoya Chateaubriand) et au Collège de France, combien il peut aimer et comprendre un vrai poète.*

Car vous êtes un vrai poète, et je veux affirmer cela volontiers sans m'inquiéter davantage de la légende dont les Parisiens ont coutume d'entourer chaque célébrité. Ils n'admirent point tant Gauguin et Verlaine pour ce qu'ils ont fait de génial que pour ce qu'ils eurent d'excentricité. De telle manière que certains qui ne connaissent point le sentimentalisme sans nom, l'ordre, la pureté, les mille vertus intérieures qui vous guident, s'obstinent à répéter que vous portez les cheveux courts et que Willy est chauve.

Il faut donc que moi, qui vis à Orthez, j'apprenne au Tout-Paris *qui vous êtes, et que je vous présente à tous ceux qui vous connaissent, moi qui ne vous ai jamais vue ?*

Je dis donc que Mme Colette Willy n'eut jamais les cheveux courts ; qu'elle ne s'habille point en homme ; que son chat ne l'accompagne pas au concert ; que la chienne de son amie ne boit pas que dans un verre à pied. Il est inexact que Mme Colette Willy travaille dans une cage à écureuil et qu'elle fasse du trapèze et des anneaux de telle sorte qu'elle touche, du pied, sa nuque.

Mme Colette Willy n'a jamais cessé d'être la femme bourgeoise *par excellence qui, levée à l'aube, donne de l'avoine au cheval, du maïs*

Digitized by Google

aux poules, des choux aux lapins, du séneçon au serin, des escargots aux canards, de l'eau de son aux porcs. A huit heures, été comme hiver, elle prépare le café au lait de sa bonne, et le sien. Il ne se passe guère de journée où elle ne médite sur ce livre admirable :

LA MAISON RUSTIQUE DES DAMES
par
Mme Millet-Robinet

Le rucher, le verger, le potager, l'étable, la basse-cour, la serre n'ont plus de secrets pour Mme Colette Willy. Elle a refusé, dit-on, de livrer son secret pour la destruction des courtilières à un grand homme d'État qui la priait à genoux.

Mme Colette Willy n'est rien d'autre qui ne soit pas ce que je viens d'écrire. Je sais que, pour l'avoir rencontrée dans le monde, certains s'obstinèrent à la compliquer. Pour un peu lui eussent-ils prêté les goûts des plus arriérés symbolistes. Et l'on sait combien déplaisantes furent ces robes de Muses, odieux ces bandeaux qui déversaient leur jaune sur des faces en coque d'œuf. Robes et bandeaux sont aujourd'hui relégués dans les tiroirs du Capitole de Toulouse, d'où l'on ne les tirera plus que pour hurler des alexandrins officiels en l'honneur de M. Gaston Deschamps, de Jaurès ou de Vercingétorix.

Mme Colette Willy se lève aujourd'hui sur le monde des Lettres comme la poétesse — enfin ! — qui, du bout de sa bottine, envoie rouler du haut en bas du Parnasse toutes les muses fardées, laurées, cothurnées et lyrées qui, de Monselet à Renan, soulevèrent les désirs

Digitized by Google

des classes de seconde et de rhétorique. Elle est gentille ainsi, nous présentant son bull bringé et son chat avec autant d'assurance que Diane son lévrier ou qu'une Bacchante son tigre.

Voyez sa joue en pomme, ses yeux en myosotis, sa lèvre en pétale de coquelicot et sa grâce de chèvrefeuille ! Dites-moi si cette façon de s'appuyer à la verte barrière de son enclos, ou de s'étendre sous la tonnelle bourdonnante du grand Été, ne vaut pas la manière compassée que ce vieux magistrat de Vigny, cravaté à triple tour et roidi par des sous-pieds, imposait à ses déesses ? Mme Colette Willy est une femme vivante, une femme pour tout de bon, *qui a osé être naturelle et qui ressemble beaucoup plus à une petite mariée villageoise qu'à une littératrice perverse.*

Lisez son livre, et vous verrez combien ce que j'ai avancé peut *être exact. Il a plu à Mme Colette Willy de ramener à deux charmants petits animaux tout l'arome des jardins, toute la fraîcheur des prairies, toute la chaleur de la route départementale, tous les émois de l'homme... Tous les émois... Car, à travers ce rire d'écolière qui sonne dans la forêt, je vous dis que j'entends sangloter une source. On ne se penche point vers un caniche ou un matou sans qu'une sourde angoisse ne vous feutre le cœur. On ressent, à se comparer à eux, tout ce qui vous en sépare et tout ce qui vous en rapproche.*

Dans l'œil du chien règne la tristesse d'avoir, dès les premiers jours de la Création, léché en vain le fouet de son irréductible bourreau. Car rien n'a attendri l'homme, ni la proie que lui rapporte un épagneul affamé, ni l'humble innocence dont un labrit veille sous les étoiles l'obscure douceur des troupeaux.

Dans le regard du chat luit un tragique effroi. « Que vas-tu me faire encore ? » semble-t-il demander, couché sur le fumier où le ronge la gale et le creuse le besoin de manger. Et, fiévreux, il attend qu'un nouveau supplice ébranle son système nerveux.

Digitized by Google

PRÉFACE DE FRANCIS JAMMES

... Mais n'ayez crainte... Mme Colette Willy est très bonne. Elle a vite fait de dissiper les terreurs ataviques de Toby-Chien et de Kiki-la-Doucette. Elle améliore la race, tellement que chats et chiens finiront par comprendre qu'il est moins ennuyeux de fréquenter un poète qu'un candidat malheureux au Collège de France, ce candidat eût-il démontré, plus copieusement encore, que l'auteur des Mémoires d'outre-tombe *a décrit sens dessus dessous la mâchoire des crocodiles.*

Toby-Chien et Kiki-la-Doucette savent bien que leur maîtresse est une dame qui ne ferait de mal ni à un morceau de sucre ni à une souris ; une dame qui saute, pour nous ravir, à une corde qu'elle a tressée avec des mots en fleurs qu'elle ne froisse jamais et dont elle nous parfume ; une dame qui chante avec la voix d'un pur ruisseau français la triste tendresse qui fait battre si vite le cœur des bêtes.

Francis JAMMES.

Digitized by Google

Digitized by Google

SENTIMENTALITÉS

A RACHILDE

PERSONNAGES

KIKI-LA-DOUCETTE, angora tigré.
TOBY-CHIEN, bull bringé,
LUI, ELLE } seigneurs de moindre importance.

Le perron au soleil. La sieste après déjeuner. Toby-Chien et Kiki-la-Doucette gisent sur la pierre brûlante. Un silence de dimanche. Pourtant, Toby-Chien ne dort pas, tourmenté par les mouches et par un déjeuner pesant. Il rampe sur le ventre, le train de derrière aplati en grenouille, jusqu'à Kiki-la-Doucette, fourrure tigrée immobile.

TOBY-CHIEN. — Tu dors ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *ronron faible*. — .....

TOBY-CHIEN. — Vis-tu seulement ? Tu es si plat ! Tu as l'air d'une peau de chat vide.

KIKI-LA-DOUCETTE, *voix mourante*. — Laisse...

TOBY-CHIEN. — Tu n'es pas malade ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non... Laisse-moi. Je dors. Je ne sais plus si j'ai un corps. Quel tourment de vivre près de toi ! J'ai mangé, il est deux heures... dormons.

Digitized by Google

TOBY-CHIEN. — Je ne peux pas. Quelque chose fait boule dans mon estomac. Cela va descendre, mais lentement. Et puis ces mouches, ces mouches !... La vue d'une seule tire mes yeux hors de ma tête. Comment font-elles ? Je ne suis que mâchoires hérissées de dents terribles (entends-les claquer !) et ces bêtes damnées m'échappent. Hélas ! mes oreilles ! hélas ! mon tendre ventre bistré ! ma truffe enfiévrée !... Là ! juste sur mon nez, tu vois ? Comment faire ? Je louche tant que je peux... Il y a deux mouches maintenant ? Non, une seule... Non, deux... Je les jette en l'air comme un morceau de sucre. C'est le vide que je happe... Je n'en puis plus. Je déteste le soleil, et les mouches, et tout !...

Il gémit.

KIKI-LA-DOUCETTE, *assis, les yeux pâles de sommeil et de lumière.* — Tu as réussi à m'éveiller. C'est tout ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Mes rêves sont partis. A peine sentais-je, à la surface de ma fourrure profonde, les petits pieds agaçants de ces mouches que tu poursuis. Un effleurement, une caresse parfois ridaient d'un frisson l'herbe inclinée et soyeuse qui me revêt... Mais tu ne sais rien faire discrètement; ta joie populacière encombre, ta douleur cabotine gémit. Méridional, va !

TOBY-CHIEN, *amer.* — Si c'est pour me dire ça que tu t'es réveillé !...

KIKI-LA-DOUCETTE, *rectifiant.* — Que tu m'as réveillé.

TOBY-CHIEN. — J'étais mal à l'aise, je quêtais une aide, une parole encourageante...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je ne connais point de verbes digestifs. Quand je pense que, de nous deux, c'est moi qui passe pour un sale caractère ! Mais rentre un peu en toi-même, compare ! La chaleur t'excède, la faim t'affole, le froid te fige...

TOBY-CHIEN, *vexé.* — Je suis un sensitif.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Dis : un énergumène.

Digitized by Google

TOBY-CHIEN. — Non, je ne le dirai pas. Toi, tu es un monstrueux égoïste.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Peut-être. Les Deux-Pattes, ni toi, n'entendent rien à l'égoïsme, à celui des Chats. Ils baptisent ainsi, pêle-mêle, l'instinct de préservation, la pudique réserve, la dignité, le renoncement fatigué qui nous vient de l'impossibilité d'être compris par eux. Chien peu distingué, mais dénué de parti pris, me comprendras-tu mieux ? Le Chat est un hôte et non un jouet. En vérité, je ne sais en quel temps nous vivons ! Les Deux-Pattes, Lui et Elle, ont-ils seuls le droit de s'attrister, de se réjouir, de laper les assiettes, de gronder, de promener par la maison une humeur capricieuse ? J'ai, moi aussi, mes caprices, ma tristesse, mon appétit inégal, mes heures de retraite rêveuse où je me sépare du monde...

TOBY-CHIEN, *attentif et consciencieux*. — Je t'écoute, et je te suis avec peine, car tu parles compliqué et un peu au-dessus de ma tête. Tu m'étonnes. Ont-Ils coutume de contrarier ta changeante humeur ? Tu miaules : on t'ouvre la porte. Tu te couches sur le papier, le papier sacré qu'Il gratte : Il s'écarte, ô merveille, et te livre sa page déjà salie. Tu déambules, le nez froncé, la queue en balancier agitée de secs mouvements, visiblement en quête de méfaits : Elle t'observe, rit, et Il annonce : « la Promenade de dévastation ». Alors ? D'où vient que tu récrimines ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *de mauvaise foi*. — Je ne récrimine pas. D'ailleurs, les subtilités psychologiques te demeureront à jamais étrangères.

TOBY-CHIEN. — Ne parle pas si vite. Il me faut le temps de comprendre... Il me semble...

KIKI-LA-DOUCETTE, *narquois*. — Ne te presse pas : ta digestion en pourrait pâtir.

TOBY-CHIEN, *fermé à l'ironie*. — Tu as raison. J'ai de la

Digitized by Google

peine à m'exprimer aujourd'hui. Voici : il me semble que, de nous deux, c'est toi qu'on choie; et, cependant, c'est toi qui te plains.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Logique de chien !... Plus on me donne, plus je demande.

TOBY-CHIEN. — C'est mal ! C'est de l'indiscrétion.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non; j'ai droit à tout.

TOBY-CHIEN. — A tout ? Et moi ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu ne manques de rien, j'imagine ?

TOBY-CHIEN. — De rien ? Je ne sais. Aux moments où je suis le plus heureux, une envie de pleurer me serre les côtes, mes yeux se troublent... Mon cœur m'étouffe. Je voudrais, à ces minutes d'angoisse, être sûr que tout ce qui vit m'aime, qu'il n'y a nulle part dans le monde un chien triste derrière une porte, et qu'il ne viendra jamais rien de mauvais...

KIKI-LA-DOUCETTE, *goguenard*. — Et, alors, il arrive quoi de mauvais ?

TOBY-CHIEN. — Ah ! tu ne l'ignores pas ! C'est fatalement à cette heure qu'Elle survient, portant une fiole jaune où nage l'horreur... tu sais... l'huile de ricin ! Perverse, insensible, elle me maintient entre ses genoux vigoureux, desserre mes dents...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Serre-les mieux.

TOBY-CHIEN. — Mais j'ai peur de lui faire mal... Et ma langue épouvantée connaît enfin la fadeur visqueuse... Je suffoque, je crache. Ma pauvre figure convulsée agonise, — et la fin de ce supplice est longue à venir... Tu m'as vu, après, me traîner mélancolique, la tête basse, écoutant dans mon estomac le glouglou malsain de l'huile, et cacher dans le jardin ma honte...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu la caches si mal !

TOBY-CHIEN. — C'est que je n'en ai pas toujours le temps.

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE. — Elle a voulu — j'étais petit — me purger avec l'huile. Je l'ai si bien griffée et mordue qu'elle n'a pas recommencé. Elle a cru, une minute, tenir le démon sur ses genoux. Je me suis roulé en spirale, j'ai soufflé du feu, j'ai multiplié mes vingt griffes par cent, mes dents par mille, et j'ai fui, comme par magie.

TOBY-CHIEN. — Je n'oserais pas. Je l'aime, tu comprends. Je l'aime assez pour lui pardonner même le supplice du bain.

KIKI-LA-DOUCETTE, *intéressé*. — Oui ? dis-moi ce que tu ressens. La vue seule de ce qu'Elle te fait dans l'eau me remplit de frissons.

TOBY-CHIEN. — Hélas !... Écoute, et plains-moi. Quelquefois, lorsqu'Elle est sortie de son bassin de zinc, vêtue de sa peau toute seule, — une peau sans poils et douce que je lèche avec respect, — Elle ne remet pas tout de suite ses peaux de linge et d'étoffe. Elle reverse de l'eau chaude, y jette une brique brune qui sent le goudron et dit : « Toby ! » Cela suffit; mon âme me quitte déjà. Mes jambes flageolent. Quelque chose, sur l'eau, brille, qui danse et m'aveugle, une image en forme de fenêtre tortillée... Elle me saisit, pauvre corps évanoui que je suis, et me plonge... Dieux !... Dès lors je ne sais plus rien... Je n'espère qu'en Elle, mes yeux s'attachent aux siens, durant qu'une tiédeur étroite colle à moi, épiderme sur mon épiderme...

Brique mousseuse, odeur de goudron, eau piquante dans mes yeux, dans mes narines, naufrage de mes oreilles... Elle s'excite, Elle m'étrille d'un cœur allègre, ahane, rit... Enfin, c'est le sauvetage, le repêchage par la nuque, pattes battant l'air et cherchant la vie; la serviette rude, le peignoir où je goûte une convalescence épuisée...

KIKI-LA-DOUCETTE, *troublé au fond*. — Remets-toi.

TOBY-CHIEN. — Dame, rien que de le raconter... Mais toi-même, si narquoisement curieux de mes malheurs, ne

Digitized by Google

m'es-tu pas apparu, un jour, terrassé sur une table de toilette, au-dessous d'Elle, qui armée d'une éponge...

KIKI-LA-DOUCETTE, *très gêné, queue battante.* — Une vieille histoire ! Ma culotte de zouave était salie. Elle a voulu la nettoyer. Je l'ai persuadée que je souffrais atrocement sous l'éponge.

TOBY-CHIEN. — Que tu es menteur ! Elle t'a cru ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Heu... pas tout le temps. C'est de ma faute. Renversé sur le dos, j'offrais le ventre candide, les yeux pardonnants et terrifiés d'un agneau à l'autel. Je perçus, à travers ma culotte floconneuse, un fraîchissement à peine..., puis rien d'autre... L'épouvante me prit, je craignis ma sensibilité abolie... Mes gémissements rythmiques s'enflèrent, puis décrurent — tu connais la puissance de ma voix ! — puis montèrent encore comme une clameur marine : j'imitai le petit veau, l'enfant fouetté, la chatte en amour, le vent sous la porte, grisé peu à peu de mon propre chant... Si bien qu'Elle avait depuis longtemps fini de me souiller d'eau froide, et que je gémissais encore, les yeux au plafond, devant Elle, qui riait sans tact et criait : « Tu es menteur comme une femme ! »

TOBY-CHIEN, *convaincu.*— Ça, c'est embêtant.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je lui en ai voulu pendant tout un après-midi.

TOBY-CHIEN. — Oh ! pour bouder, tu t'en acquittes. Moi, je ne peux jamais. J'oublie les injures.

KIKI-LA-DOUCETTE, *pince-sans-rire.* — Et tu lèches la main qui te frappe. Connu !

TOBY-CHIEN, *gobeur.* — Je lèche la main qui... Oui, c'est tout à fait comme tu dis. C'est une jolie expression.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Elle n'est pas de moi. La dignité ne t'étouffe pas. Ma parole, souvent j'ai honte pour toi. Tu aimes tout le monde, tu accueilles d'un derrière plat toutes

Digitized by Google

les rebuffades. Ton cœur est avenant et banal comme un jardin public.

TOBY-CHIEN. — N'en crois rien, mal élevé. Tu te trompes, toi, l'infaillible, aux manifestations de ma politesse. Voyons, franchement, veux-tu que je gronde aux mollets de ses amis à Lui, de ses amis à Elle ? Des gens bien vêtus que je ne connais pas, qui savent mon nom et me tirent bonnement les oreilles ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je hais les nouveaux visages.

TOBY-CHIEN. — Je ne les aime pas non plus, quoi que tu dises. J'aime... Elle et Lui.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Moi, j'aime Lui... et Elle.

TOBY-CHIEN. — Oh ! il y a longtemps que j'ai deviné ta préférence. Il y a, entre toi et Lui, une espèce d'entente secrète.

KIKI-LA-DOUCETTE, *souriant, mystérieux et abandonné*. — Une entente... Oui. Secrète et pudique, et profonde. Il parle rarement, gratte le papier avec un bruit de souris. C'est à Lui que j'ai donné mon cœur avare, mon précieux cœur de chat. Et Lui, sans paroles, m'a donné le sien. L'échange m'a fait heureux et réservé, et parfois, avec ce bel instinct capricieux et dominateur qui nous fait les rivaux des femmes, j'essaie sur Lui mon pouvoir. A Lui, quand nous sommes seuls, les oreilles diaboliques pointées en avant, qui présagent le bond sur son papier-à-gratter ! A Lui le tap-tap-tap des pattes tambourinantes à plat au travers des plumes et des lettres éparses ! A Lui aussi le miaulement insistant qui demande la liberté, — « l'Hymne au bouton de porte », dit-Il en riant; ou encore « la Plainte du séquestré ». — Mais à Lui seul aussi la contemplation tendre de mes yeux inspirateurs qui pèsent sur sa tête penchée, jusqu'à ce que son regard appelé cherche et rencontre le mien dans un choc d'âmes si prévu et si doux que je clos mes paupières sous une honte exquise... Elle...

Digitized by Google

Elle s'agite trop, me bouscule souvent, me vanne dans l'air, pattes réunies deux par deux, s'énerve à me caresser, rit haut de moi, imite trop bien ma voix...

TOBY-CHIEN, *ému d'indignation.* — Je te trouve difficile. Assurément, je l'aime, Lui, qui est bon, qui détourne les yeux de mes fautes pour n'avoir pas à me gronder. Mais Elle ! C'est ce que je vois au monde de plus beau, de plus cher, et de plus incompréhensible. Son pas m'enchante, ses yeux variables me dispensent le bonheur et la tristesse. Elle est pareille au Destin et n'hésite jamais ! Les tourments même, de sa main... Tu sais comme Elle me taquine ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Durement.

TOBY-CHIEN. — Non pas durement, mais finement. Je ne puis rien prévoir. Ce matin, elle s'est penchée comme pour me parler, a soulevé mon oreille de petit éléphant, et a jeté dedans un cri pointu qui est descendu au fond de ma cervelle...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Horreur !...

TOBY-CHIEN. — Était-ce bon ? Était-ce mauvais ? Maintenant encore j'hésite. Cela a déchaîné en moi une folie circulaire de nervosité... Presque chaque jour, sa fantaisie exige que je fasse « le poisson » : soulevé dans ses bras, Elle étreint mes côtes jusqu'à la suffocation, jusqu'à ce que ma bouche muette s'ouvre comme celle des carpes qu'on noie dans l'air...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je la reconnais bien là.

TOBY-CHIEN. — Soudain je me sens libre et vivant, vivant par le miracle de sa seule volonté ! Que la vie alors me paraît belle ! Comme je mâchouille sa main pendante, l'ourlet de sa robe !

KIKI-LA-DOUCETTE, *méprisant.* — Le joli jeu !

TOBY-CHIEN. — Tout le bien et tout le mal me viennent d'Elle... Elle est le tourment aigu et le sûr refuge. Lorsque,

Digitized by Google

épouvanté, je me jette en Elle, le cœur fou, que ses bras sont doux, et frais ses cheveux sur mon front ! Je suis son « enfant-noir », son « Toby-Chien », son « tout petit h'amour »... Pour me rassurer, Elle s'assoit par terre, se fait petite comme moi, se couche tout à fait, pour m'enivrer de sa figure au-dessous de la mienne, renversée dans sa chevelure qui sent bon le foin et la bête ! Comment résister alors ? Ma passion déborde, je la fouis d'une truffe énervée, je cherche, trouve, mordille le bout croquant et rose d'une oreille — Son oreille ! — jusqu'à ce qu'Elle crie, chatouillée : « Toby ! c'est terrible ! Au secours, ce chien me mange ! »

KIKI-LA-DOUCETTE. — Saines joies, brutales et simples... Et tu t'en vas, ensuite, faire la cour à la cuisinière.

TOBY-CHIEN. — Et toi à la chatte de la ferme...

KIKI-LA-DOUCETTE, *sec.* — Assez, je te prie, ceci ne regarde que moi... et la petite Chatte.

TOBY-CHIEN. — Une jolie conquête ! Tu devrais rougir, une chatte de sept mois !

KIKI-LA-DOUCETTE, *excité.* — Un fruit vert, une baie sauvage, te dis-je ! Et personne ne me la volera. Elle est svelte autant qu'une rame à pois...

TOBY-CHIEN, *à part.* — Vieux polisson !

KIKI-LA-DOUCETTE. — ... Longue et balancée sur de longues pattes, elle va du pas incertain des vierges. Le dur travail des champs — elle y chasse le mulot, la musaraigne, voire la perdrix — a durci ses jeunes muscles, assombri un peu sa figure d'enfant...

TOBY-CHIEN. — Elle est laide.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non point laide ! Mais bizarre : un museau de chèvre aux narines roses, coiffé d'oreilles d'âne à la mode paysanne, des yeux latéraux, couleur d'or ancien, dont le regard vif trébuche souvent dans un piquant strabisme... De quel cœur elle me fuit, confondant sa pudeur

Digitized by Google

avec l'effroi ! De mon côté, je passe lentement, on dirait indifférent, drapé dans ma robe splendide dont les rayures l'étonnent... Elle y viendra ! A mes pieds, la petite Chatte enamourée, qui aura jeté toute contrainte et se roulera sous moi comme une écharpe blanche !...

TOBY-CHIEN. — Moi, je veux bien, tu sais. Ici, les choses de l'amour me laissent relativement froid. L'exercice physique... mes soucis de gardien... Je ne pense guère à la bagatelle.

KIKI-LA-DOUCETTE, *à part*. — La bagatelle ! Commis-voyageur, va !

TOBY-CHIEN, *sincère*. — Et puis, je peux bien t'avouer... Tu vois comme je suis petit... Eh bien ! par une guigne invraisemblable et pourtant vraie, je ne rencontre aux alentours que de jeunes géantes. La chienne de la ferme, une grande diablesse bâtarde aux yeux jaunes, m'accueillerait comme elle accueille... n'importe qui. Dévergondée, oh ! ça... mais bonne fille, odorante, et cette espèce de charme exténué et canaille, ces regards affamés de louve douce... Hélas !... je suis si petit... Chez les voisins, je connais encore une danoise placide, vertigineuse comme une alpe; une bergère qui n'a jamais le temps à cause de son métier; une chienne d'arrêt nerveuse qui mord tout à coup, mais dont les yeux sauvages promettent l'ardeur... Hélas, hélas ! J'aime mieux n'y plus penser. C'est trop fatigant. Revenir surmené et non satisfait, battre la fièvre toute la nuit... Assez.

J'aime... Elle et Lui, dévotement, d'une passion émue qui me grandit jusqu'à Eux; elle suffit d'ailleurs à occuper mon temps et mon cœur. L'heure de la sieste passe, Chat, mon méprisant ami, que j'aime pourtant, et qui m'aimes. Ne détourne pas la tête ! Ta pudeur singulière s'emploie à cacher ce que tu nommes faiblesse, ce que je nomme amour.

Digitized by Google

Crois-tu que je sois aveugle ? Lorsque je reviens avec Elle vers la Maison, j'ai vu vingt fois, derrière la vitre, ta figure triangulaire s'éclairer et sourire à mon approche. Le temps d'ouvrir la porte : tu avais déjà remis ton masque de chat, ton joli masque japonais aux yeux bridés... Peux-tu le nier ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *résolu à ne pas entendre.* — L'heure de la sieste passe. L'ombre conique des poiriers croît sur le gravier. Tout notre sommeil est parti en paroles. Tu as oublié les mouches, ton estomac inquiet, la chaleur qui danse en ondes sur les prés. Le beau jour lourd s'en va. Déjà l'air s'émeut, et courbe vers nous l'odeur des pins dont le tronc fond en larmes claires...

TOBY-CHIEN. — La voici. Elle a quitté son fauteuil de paille, étiré ses bras gracieux, et je lis l'espoir d'une promenade dans le mouvement de sa robe. Tu la vois, derrière les rosiers ? Elle casse de l'ongle une feuille de citronnier, la froisse et la respire.. Je lui appartiens. Les yeux fermés, je devine sa présence...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je la vois. Elle est tranquille et douce... pour un instant. Je sais surtout qu'Il la suivra de près, en quittant son papier; Il sortira en l'appelant : « Où es-tu ? » et s'assoira, fatigué, sur le banc. Pour lui, je me lèverai avec politesse et j'irai carder de mes ongles la jambe de son pantalon. Silencieux, pareils, heureux, nous écouterons tomber le jour. L'odeur du tilleul deviendra sucrée jusqu'à l'écœurement, à l'heure même où mes yeux de voyant s'agrandiront, noirs, et liront dans l'air des Signes mystérieux... Là-bas, derrière la montagne pointue, un calme incendie, plus tard, s'allumera, une vapeur ronde, d'un rose glacé dans le bleu cendreux de la nuit, un cocon lumineux d'où éclora le tranchant éblouissant d'une lune coupante qui voguera, fendant les nuages... Et puis, ce sera le moment d'aller dormir. Il me prendra sur son épaule, et je dormirai

Digitized by Google

(car ce n'est pas la saison de l'amour) sur son lit, contre ses pieds soigneux de mon repos. Mais le petit matin me verra frissonnant, rajeuni, assis face au soleil, dans le nimbe d'argent dont m'encense la rosée, et semblable, en vérité, au Dieu que je fus.

Digitized by Google

LE VOYAGE

Dans un compartiment de 1re classe, Kiki-la-Doucette, Toby-Chien, Elle et Lui ont pris place. Le train roule vers les lointaines montagnes, vers l'été libre. Toby-Chien, en laisse, lève vers la vitre un nez affairé. Kiki-la-Doucette, invisible dans un panier clos, sous l'immédiate protection de Lui, se tait. Lui a déjà jonché le wagon de vingt journaux déployés. Elle rêve, tête appuyée au drap poussiéreux, et sa pensée s'élance au-devant de la montagne entre toutes aimées, celle qui porte une maison basse tapie sous la vigne et le jasmin de Virginie.

TOBY-CHIEN. — Comme cette voiture va vite ! Ce n'est pas le même cocher que d'habitude. Je n'ai pas vu les chevaux, mais ils sentent bien mauvais et fument noir. Arrivera-t-on bientôt, ô Toi qui rêves silencieuse et ne me regardes pas ?

Point de réponse. Toby-Chien s'énerve et siffle par les narines.

ELLE. — Chut !...

TOBY-CHIEN. — Je n'ai presque rien dit. Arriverons-nous bientôt ?

Il se tourne vers Lui, qui lit, et pose une patte discrète au bord de son genou.

Digitized by Google

LUI. — Chut !...

TOBY-CHIEN, *résigné*. — Je n'ai pas de chance. Personne ne veut me parler. Je m'ennuie un peu, et puis je ne connais pas assez cette voiture. Je suis fatigué. On m'a éveillé de bonne heure, et je me suis diverti à courir par toute la maison. On avait caché les fauteuils sous des draps, emmailloté les lampes, roulé les tapis; tout était blanc, changé, angoissant, avec une funèbre odeur de camphre. J'ai éternué sous chaque fauteuil, les yeux pleins d'eau, et glissé sur le parquet nu, dans ma hâte à suivre le tablier blanc des bonnes. Car elles s'agitaient autour des malles semées partout, et leur zèle inusité suffisait à m'avertir d'un événement exceptionnel... A la dernière minute, juste comme Elle criait, toute chaude de mouvement : « Le collier de Toby ! Et le panier du chat, vite le chat dans le panier !... », juste comme Elle disait cela... mon camarade disparut. Ce fut indescriptible. Lui, terrible à voir, jurait le tonnerre de Dieu et frappait de la canne sur le parquet, furieux parce qu'on avait laissé son Kiki s'évader. Elle appelait « Kiki ! » tantôt avec prière, tantôt avec menace, et les deux bonnes apportaient de trompeuses assiettes vides, des papiers jaunes de la boucherie... Je crus fermement que mon camarade le Chat avait quitté ce monde ! Soudain il apparut à tous les yeux, juché au plus haut de la bibliothèque, et nous méprisant de son regard vert. Elle leva les bras : « Kiki ! veux-tu descendre tout de suite ! Tu vas nous faire manquer le train ! » Il ne descendit point, et je pris le vertige, moi par terre, à le voir si haut se tenir debout, et piétiner, et tourner sur lui-même, en miaulant aigu pour exprimer l'impossibilité où il se trouvait d'obéir. Lui s'affolait, disant : « Mon Dieu, il va tomber ! » Mais Elle sourit, sceptique, sortit et revint armée du fouet... Le fouet dit : « Clac ! » deux fois seulement, et par miracle, je pense, le chat bondit sur le parquet, plus mol et plus élastique que la balle de

Digitized by Google

laine qui nous sert de joujou. Moi, je me serais cassé en tombant.

Depuis il est dans ce panier... (*Il va au panier.*) Il y a une petite lucarne... Je le vois... Des pointes de moustaches comme des aiguilles blanches... Oh ! quel œil ! Reculons... j'ai un peu peur. Un chat n'est jamais tout à fait enfermé... Il doit souffrir. Peut-être qu'en lui parlant doucement... (*Il l'appelle, très courtois.*) Chat !

KIKI-LA-DOUCETTE, *crachement de fauve.*— Khhh...

TOBY-CHIEN, *un pas en arrière.* — Oh ! tu as dit un vilain mot. Ta figure est terrible. Tu as mal quelque part ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Va-t'en. Je suis le martyr... Va-t'en, te dis-je, ou je souffle du feu sur toi !

TOBY-CHIEN, *candide.* — Pourquoi ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Parce que tu es libre, parce que je suis dans ce panier, parce que le panier est dans une voiture infecte et qui me secoue, et que leur sérénité, à Eux, m'exaspère.

TOBY-CHIEN. — Veux-tu que j'aille regarder dehors et que je te raconte ce qu'on voit par la portière de la voiture ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tout m'est également odieux.

TOBY-CHIEN, *après avoir regardé, revient.* — Je n'ai rien vu...

KIKI-LA-DOUCETTE, *amer.* — Merci tout de même.

TOBY-CHIEN. — Je n'ai rien vu qui soit facile à décrire. Des choses vertes, qui passent tout contre nous si près et si vite qu'on en reçoit une claque dans les yeux. Un champ plat qui tourne et un petit clocher pointu, là-bas, qui court aussi vite que la voiture... Un autre champ, tout incarnat de trèfle en fleur, vient de me donner dans l'œil une autre gifle rouge... La terre s'enfonce, ou bien nous montons, je ne sais pas au juste. Je vois, tout en bas, très loin, des pelouses vertes, étoilées de marguerites blanches, qui sont peut-être des vaches...

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE, *amer*. — Ou des pains à cacheter, ou autre chose.

TOBY-CHIEN. — Cela ne t'amuse pas ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *rire sinistre*. — Ha ! demande au damné...

TOBY-CHIEN. — A qui ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *de plus en plus mélodramatique, sans aucune conviction*. — ... au damné, dans sa cuve d'huile bouillante, s'il éprouve quelque agrément ! Mes tortures à moi sont morales. Je connais à la fois la séquestration, l'humiliation, l'obscurité, l'oubli et le tangage.

Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « Aoua, aouaoua, éouau... ouain ! »

TOBY-CHIEN, *éperdu*. — On crie ! il y a un malheur ! Courons !

Il se jette, museau en avant, contre la portière fermée qu'il gratte désespérément.

ELLE, *ensommeillée*. — Mon petit Toby, tu es bassin.

TOBY-CHIEN, *affolé*. — Que fais-tu à rester tranquille et assise, ô Toi, l'inexplicable ? N'entends-tu pas ces cris ? Ils s'affaiblissent... Le malheur est allé plus loin. J'aurais voulu savoir...

Le train repart.

LUI, *quittant son journal*. — Cette bête a faim.

ELLE, *très éveillée à présent*. — Tu crois ? Moi aussi. Mais Toby mangera très peu.

LUI, *inquiet*. — Et Kiki-la-Doucette ?

ELLE, *péremptoire*. — Kiki-la-Doucette boude. Il s'est caché ce matin. Il mangera encore moins.

LUI. — Il ne dit rien. Tu ne crains pas qu'il soit malade ?

ELLE. — Non, mais vexé.

KIKI-LA-DOUCETTE, *dès qu'il s'agit de lui*. — Mouân !

LUI, *tendre et empressé*. — Venez, mon beau Kiki, mon

Digitized by Google

séquestré, venez, vous aurez du roastbeef froid et du blanc de poulet.

Il ouvre le panier-geôle. Kiki-la-Doucette avance une tête plate de serpent, un corps rayé, précautionneux et long, long à croire qu'il en sortira comme ça des mètres...

TOBY-CHIEN, *amène.* — Ah ! te voilà, Chat ! Eh bien, salue la liberté !

Kiki-la-Doucette, sans répondre, lisse de la langue quelques soies rebroussées.

TOBY-CHIEN. — Salue la liberté, je te dis. C'est l'usage. Chaque fois qu'on ouvre une porte, on doit courir, sauter, se tordre en demi-cercle et crier.

KIKI-LA-DOUCETTE. — On ? qui, on ?

TOBY-CHIEN. — Nous, les Chiens.

KIKI-LA-DOUCETTE, *assis et digne.* — Faudra-t-il aussi que j'aboie ? Nous n'avons jamais eu le même code des convenances, que je sache.

TOBY-CHIEN, *vexé.* — Je n'insiste pas. Comment trouves-tu cette voiture ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *qui flaire minutieusement.* — Affreuse. Cependant le drap est assez bon pour faire ses ongles.

Il joint le geste à la parole et carde le capitonnage.

TOBY-CHIEN, *à part.* — Si je faisais ça, moi...

KIKI-LA-DOUCETTE, *continuant à carder.* — Han ! Han ! que ce spongieux drap gris étanche ma rage !... Depuis ce matin l'univers se révolte monstrueusement, et Lui, Lui que j'aime, et qui me vénère, ne m'a pas défendu. J'ai subi des contacts humiliants, des cahots, et plus d'un coup de sifflet a traversé ma cervelle d'une oreille à l'autre... Han ! il est doux de détendre ses nerfs et d'imaginer qu'on effiloche d'une griffe allègre la chair ennemie, fibreuse et saignante... Han ! cardons et steppons ! Levons les pattes trop haut en signe suprême d'insolence !...

Digitized by Google

ELLE. — Dis donc, Kiki, c'est fini ?

LUI, *indulgent et admiratif.* — Laisse-le. Il fait z'ongles.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Il a parlé pour moi. Je lui pardonne. Mais puisqu'on me permet, je n'aime plus déchirer le coussin... Quand sortirai-je d'ici ? Ce n'est pas que j'aie peur. Ils sont là tous deux, et le Chien, avec des figures de tous les jours... J'ai des tiraillements d'estomac.

Il bâille. Le train s'arrête, un employé sur le quai : « Aaa, oua... aouaoua, oaa.... »

TOBY-CHIEN, *éperdu.* — On crie ! Il y a encore un malheur ! Courons !...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Mon Dieu, que ce chien est fatigant ! Qu'est-ce que ça peut lui faire, qu'il y ait un malheur ? D'ailleurs, je n'en crois rien. Ce sont des cris d'homme, et les hommes crient pour le seul plaisir d'entendre leur voix...

TOBY-CHIEN, *calmé.* — J'ai faim. Va-t-on manger, ô Toi de qui j'espère tout ? Dans cet étrange pays, je ne sais plus l'heure, mais il me semble bien...

ELLE. — Venez tous déjeuner.

Elle déballe des couverts, froisse des papiers, rompt un pain doré qui craque...

TOBY-CHIEN, *mâchant.* — Ce qu'elle m'a donné là devait être bien bon pour sembler si petit. Cela a fondu dans ma gueule, il n'en reste pas un souvenir...

KIKI-LA-DOUCETTE, *mâchant.* — C'est du blanc de poulet. Frrrr... Allons, bon ! je fais ronron sans m'en apercevoir ! Il ne faut pas. Ils croiraient que je me résigne à ce voyage... Mangeons lentement, farouche et désabusé, mangeons uniquement pour ne mourir point...

ELLE, *aux animaux.* — Laissez-moi déjeuner ! Moi aussi, j'aime le poulet froid, et les cœurs de laitue trempés dans le sel...

Digitized by Google

LUI, *inquiet*. — Comment fera-t-on pour obliger ce Chat à réintégrer son panier ?

ELLE. — Je ne sais pas, nous verrons tout à l'heure...

TOBY-CHIEN. — C'est déjà fini ? J'en avalerais trois fois autant. Dis donc, Chat, tu ne manges pas mal pour un martyr.

KIKI-LA-DOUCETTE, *mentant*. — Le chagrin me creuse. Écarte-toi un peu, je veux à présent dormir... essayer de dormir... Un rêve clément, peut-être, me ramènera à la maison que j'ai quittée, au coussin fleuri que Lui m'a donné... Home ! sweet home ! Tapis colorés à souhait pour le plaisir de mes yeux ! Potiche vaste d'où jaillit un petit palmier dont je mange les pousses, fauteuils profonds sous lesquels je cache ma balle de laine pour me faire une surprise... Bouchon suspendu par une ficelle au loquet de la porte, et bibelots sur les tables pour que ma patte s'y distraie à briser quelque cristal... Salle à manger, temple ! Vestibule plein de mystère, d'où je guette, invisible, ceux qui entrent et ceux qui sortent... Escalier étroit où le pas du laitier sonne pour moi comme un angélus... Adieu, mon fatal destin m'emporte, et qui sait si jamais... Ah ! c'est trop triste, et toutes les jolies choses que je dis m'ont attendri pour de vrai !

Il commence une toilette minutieuse et funèbre. Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « *Aaa... ouain... aouaoua...* »

TOBY-CHIEN. — On crie ! Il y a un malh... Ah ! zut, j'en ai assez.

LUI, *soucieux*. — Nons allons changer de train dans dix minutes. Comment faire pour le Chat ? Il ne voudra jamais se laisser enfermer.

ELLE. — On verra. Si on mettait de la viande dans le panier ?

LUI. — Ou bien en le caressant...

Ils s'approchent de la bête redoutable et lui parlent ensemble.

Digitized by Google

LUI. — Kiki, mon beau Kiki, viens sur mes genoux ou sur mon épaule qui te plaît d'habitude. Tu t'y assoupiras et je te déposerai doucement dans ce panier, qui, en somme, est à claire-voie et dont un coussin rend confortable l'osier rude... Viens, mon charmant...

ELLE. — Écoute, Kiki, il faut pourtant comprendre la vie. Tu ne peux pas rester comme ça. Nous allons changer de train, et un employé épouvantable surgira, qui dira des choses blessantes pour toi et toute ta race. D'ailleurs, tu feras bien d'obéir, parce que, sans ça, je te ficherai une fessée...

Mais avant qu'on ait porté la main sur sa fourrure sacrée, Kiki se lève, s'étire, bombe le dos en pont, bâille pour montrer sa doublure rose, puis se dirige vers le panier ouvert, où il se couche, admirable de quiétude insultante. Lui et Elle se regardent et font une tête.

TOBY-CHIEN, *avec l'à-propos qui le caractérise.* — J'ai envie de faire pipi.

Digitized by Google

LE DINER EST EN RETARD

Un salon à la campagne. La fin d'une journée d'été. Kiki-la-Doucette, Toby-Chien dorment d'un somme peu convaincu, oreilles nerveuses, paupières obstinément serrées. Kiki-la-Doucette ouvre ses yeux presque horizontaux, couleur de raisin, et bâille d'une gueule féroce de petit dragon.

KIKI-LA-DOUCETTE, *hautain.* — Tu ronfles.

TOBY-CHIEN, *qui ne dormait pas pour de vrai.* — Non, c'est toi.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Pas du tout. Moi, je fais ronron.

TOBY-CHIEN. — C'est la même chose.

KIKI-LA-DOUCETTE, *dédaignant la discussion.* — Dieu merci, non ! (*Un silence.*) J'ai faim. On n'entend pas remuer les assiettes à côté. Est-ce qu'il n'est pas l'heure de dîner ?

TOBY-CHIEN *se lève et étire longuement ses pattes de devant, les coudes en dehors ; il bâille et darde une langue héraldique au bout frisé.* — Je ne sais pas. J'ai faim.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Où est-Elle ? Comment n'es-tu pas dans ses jupes ?

TOBY-CHIEN, *embarrassé, mordillant ses ongles.* — Elle est dans le jardin, je crois; Elle ramasse des mirabelles.

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE. — Des boules jaunes qui pleuvent sur les oreilles ? Je sais. Tu l'as donc vue ? Elle t'a grondé, je parie... Qu'est-ce que tu as fait encore ?

TOBY-CHIEN, *gêné, détournant sa figure plissée de crapaud sympathique.* — Elle m'a dit de retourner au salon, parce que... parce que je mangeais aussi des mirabelles.

KIKI-LA-DOUCETTE. — C'est bien fait ! Tu as des goûts ignobles, des goûts d'homme.

TOBY-CHIEN, *froissé.* — Dis donc, je ne mange pas du poisson gâté, moi !

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu lèches des choses plus dégoûtantes.

TOBY-CHIEN. — Quoi, par exemple ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Des choses... sur la route... pouah !

TOBY-CHIEN. — Je comprends. Ça s'appelle des « sales ».

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu dois te tromper.

TOBY-CHIEN. — Non. Quand j'en flaire *un,* un superbe et bien roulé, un sans défaut, Elle se précipite, l'ombrelle en l'air, et crie : « Sale ! »

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu n'as pas honte ?

TOBY-CHIEN. — Pourquoi ? Ces fleurs de la route plaisent à mon nez subtil, à ma langue gourmande. Ce que je ne comprendrai jamais, c'est ton épilepsie joyeuse sur les grenouilles mortes ou sur cette herbe, tu sais...

KIKI-LA-DOUCETTE. — La valériane.

TOBY-CHIEN. — Peut-être bien... Une herbe, c'est pour purger.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je n'ai pas, comme toi, que des pensées excrémentielles. La valériane... tu ne peux pas comprendre... Je l'ai vue, Elle, pour avoir vidé une flûte de vin fétide qui saute dangereusement, rire et délirer comme je fais sur la valériane... La grenouille morte, si morte qu'elle semble un maroquin sec en forme de grenouille, c'est le

Digitized by Google

sachet imprégné d'un musc rare, dont je voudrais embaumer ma fourrure...

TOBY-CHIEN. — Tu parles bien... Mais Elle te gronde et dit qu'après tu sens mauvais, et Lui aussi.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Ce ne sont que des Deux-Pattes, l'un et l'autre. Tu les imites, pauvre être, et te diminues d'autant. Tu te tiens debout sur tes pieds de derrière, tu portes un manteau lorsqu'il pleut, tu manges — fi ! — des mirabelles et ces grosses boules vertes que laissent choir parfois les mains malveillantes des arbres, quand je passe dessous...

TOBY-CHIEN. — Des pommes.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Probablement. Elle les cueille et te les lance dans l'allée, en criant : « Pomme, Toby, Pomme ! » Et tu te rues avec des manières indécentes de fou, la langue et les yeux en dehors, jusqu'à perdre haleine...

TOBY-CHIEN, *renfrogné, le museau sur ses pattes.* — Chacun prend son plaisir où il le trouve.

KIKI-LA-DOUCETTE, *bâillant, montre ses dents en aiguilles, le velours rose et sec de son palais.* — J'ai faim. Le dîner est sûrement en retard. Si tu allais la chercher ?

TOBY-CHIEN. — Je n'ose pas. Elle m'a défendu de venir. Elle est là-bas au fond de la combe, avec un grand panier. La rosée tombe et mouille ses pieds, et le soleil s'en va. Mais tu sais comme Elle est : Elle s'assied dans le mouillé, regarde en avant d'Elle comme si Elle dormait; ou bien se couche à plat ventre, siffle, et suit une fourmi dans l'herbe; ou arrache une poignée de serpolet et la respire; ou appelle les mésanges et les geais, qui ne viennent jamais, d'ailleurs. Elle porte un arrosoir lourd, qu'Elle verse, en mille fils d'argent glacé qui me donnent le frisson, sur les roses ou dans le creux de ces petites auges de pierre au fond du bois. Tout de suite je m'y penche, pour voir la tête du bull bringé venir à ma ren-

Digitized by Google

contre, et pour y boire l'image des feuilles, mais Elle me tire en arrière par mon collier : « Toby, c'est l'eau des oiseaux ! » Elle ouvre son couteau et vide des noisettes, cinquante noisettes, cent noisettes, et oublie l'heure. Cela n'en finit pas.

KIKI-LA-DOUCETTE, *narquois*. — Et toi, pendant ce temps-là ?

TOBY-CHIEN. — Moi... Eh bien ! je l'attends.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je t'admire !

TOBY-CHIEN. — Quelquefois, accroupie, acharnée, Elle gratte la terre, peine, sue, et je m'anime tout autour, dans la joie d'une besogne utile qui m'est si familière. Mais son odorat faible la trompe; Elle fouit de faux terriers où je ne sens ni la taupe ni la musaraigne aux pattes rosées. Qui m'expliquera le peu de fermeté de ses desseins ? Voilà qu'Elle tombe sur son derrière, brandissant une herbe à racine chevelue, et s'écrie : « Je la tiens, la rosse ! » Je me couche dans le mouillé, et je tremble. Ou je pousse mon nez — Elle dit mon groin — contre la terre, pour y reconnaître des odeurs compliquées.... Sais-tu seulement, toi, démêler trois, quatre odeurs embrouillées, tressées, fondues : une de taupe, une autre de lièvre qui a passé vite, une autre d'oiseau qui s'est couché ?...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Oui, je le puis. Mon nez sait tout. Il est petit, régulier, large entre mes deux yeux, délicat au bout chamois de mes narines; le frôler d'une herbe, l'ombre de la fumée le chatouillent jusqu'à l'éternuement. Il ne s'emploie pas à démêler l'odeur des taupes enchevêtrée à celle des... lièvres, dis-tu ? Mais je puis rester pendant des minutes à enivrer mon nez — Elle dit : « son joli nez en velours de coton », — d'une trace de chatte contre les buis... Mon nez est charmant. Il n'y a point de jour, depuis que mes yeux sont ouverts, où l'on ne m'ait dit sur mon nez quelque vérité

Digitized by Google

flatteuse. Le tien... C'est une truffe grenue. Et quelle mobilité ridicule l'agite ! Au moment même où je te parle...

TOBY-CHIEN. — J'ai faim. On n'entend pas les assiettes.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Ta truffe se promène sur ton visage et plisse d'un pli de plus ce museau mal équarri...

TOBY-CHIEN. — Elle dit : « son museau carré, sa truffe plissée », si tendrement !

KIKI-LA-DOUCETTE. — ... et tu ne songes qu'à la nourriture.

TOBY-CHIEN. — Et toi, c'est ton estomac vide qui grogne et se plaint et me querelle.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Mon estomac est charmant.

TOBY-CHIEN. — Mais non, c'est ton nez, tu l'as déjà dit.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Mon estomac aussi. Il n'y en a pas de plus gourmet, de plus fantasque, de plus solide et délicat ensemble. Il digère des arêtes de sole, des esquilles d'os de poulet, mais la viande suspecte le retourne à la lettre.

TOBY-CHIEN. — A la lettre, en effet. Tu as l'indigestion mouvementée.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Oui, toute la maison s'en émeut. C'est qu'aux premières affres de la nausée une grande détresse s'empare de moi, car la terre mollit sous mes pas. Les yeux dilatés, j'avale précipitamment une salive abondante et salée, tandis que m'échappent d'involontaires cris de ventriloque... Et puis voici que mes flancs houlent, autant et mieux que ceux de la chatte en gésine, et puis...

TOBY-CHIEN, *dégoûté*. — Si ça t'est égal, tu me raconteras le reste après dîner.

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'ai faim. Où est-Il, Lui ?

TOBY-CHIEN. — Là. Dans son cabinet. Il gratte le papier.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Oui, comme toujours. C'est un jeu. Les Deux-Pattes s'amusent aux mêmes choses, indéfiniment. J'ai souvent essayé, comme Lui, de gratter finement

Digitized by Google

le papier. Mais c'est un plaisir qui dure peu, et je préfère le journal déchiqueté en lambeaux nombreux, qui bruissent et volent. D'ailleurs, il y a sur sa table, à Lui, un petit pot dont je ne flaire pas sans horreur l'eau violette et bourbeuse, depuis qu'une curiosité assez inconsidérée me conduisit à y tremper la patte. Cette patte que tu vois, — aristocratique et forte, barbue, entre les doigts, d'un poil inutile qui proclame la pureté de ma race, — cette patte garda huit jours une souillure bleuâtre, et ne perdit que lentement la dégradante odeur de lame d'acier rongé de jus acide...

TOBY-CHIEN. — Cela sert à quoi, ce petit pot ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Il y boit, sans doute.

Silence.

TOBY-CHIEN. — Elle ne revient pas. Pourvu qu'Elle ne se soit pas perdue, comme moi un jour dans la rue, à Paris !

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'ai faim.

TOBY-CHIEN. — J'ai faim. Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'ai vu un poulet. Il a crié stupidement et saigné rouge dans la cuisine. C'était plus sale par terre qu'un pipi de chat, et même qu'un pipi de chien; pourtant on ne l'a pas fouetté. Mais Émilie l'a mis dans le feu, pour lui apprendre. J'ai un peu léché le sang...

TOBY-CHIEN *bâille*. — Du poulet... Mes lèvres tremblent et se mouillent. Elle me dira : « A z'os, à z'os ! » et me jettera la carcasse...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Que tu parles mal ! Il dit : « A p'tit os, à tos ! »

TOBY-CHIEN, *surpris*. — Mais... non, je t'assure, c'est bien : « A z'os » qu'Elle dit...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Lui parle mieux qu'Elle.

TOBY-CHIEN, *incompétent*. — Ah ?... Dis-moi, les oiseaux, est-ce que ça a le goût du poulet ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *dont les yeux brillent bleu soudain*. —

Digitized by Google

Non... C'est mieux... c'est vivant. On sent tout craquer sous les dents, et l'oiseau qui tressaille, et la plume chaude, et la petite cervelle exquise...

TOBY-CHIEN. — Oh ! tu me dégoûtes ! Toutes les petites bêtes, quand elles remuent, m'inquiètent, et d'ailleurs les oiseaux sont doux...

KIKI-LA-DOUCETTE, *sec.* — N'en crois rien, ils ne sont doux qu'à manger. Ce sont des êtres bruyants, infatués, stupides, uniquement comestibles... Tu connais les deux geais ?

TOBY-CHIEN. — Pas très bien.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Les deux geais du petit bois. Ceux-là... ils rient, poussent des « tiac » sardoniques quand je me promène, parce que je porte une sonnette au cou... J'ai beau tenir raide ma tête et poser mes pattes doucement, ma sonnette sonne, et les deux créatures s'esclaffent en haut du sapin... Que je les tienne un jour !...

Il couche latéralement ses oreilles et lève le poil de son dos en arête de poisson.

TOBY-CHIEN, *pensif.* — Positivement, il y a des moments où je ne te reconnais plus. On cause tranquillement, et soudain tu te hérisses en rince-bouteilles. On joue gentil, je te jappe au derrière des *ahouahoua* pour rire, et tout d'un coup, on ne sait pas pourquoi, peut-être parce que mon nez a frôlé cette toison qui bouffe en culotte de zouave, te voilà bête sauvage, crachant un souffle qui fume, et qui me charges comme un chien inconnu ! Est-ce que cela ne peut pas s'appeler un mauvais caractère ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *mystérieux, les yeux presque fermés.* — Non pas. Un caractère seulement. Un caractère de Chat. C'est en de tels moments irrités que je sens, à n'en pas douter, l'humiliante situation qui nous est faite, à moi et à tous ceux de ma race. Je me souviens d'un temps où des prêtres en

Digitized by Google

longues tuniques de lin nous parlaient courbés et tentaient, timides, de comprendre notre parole chantée. Sache, Chien, que nous n'avons pas changé ! Peut-être y a-t-il des jours où je suis plus pareil à moi-même, où tout m'offense justement, un geste brusque, un rire grossier, le fracas d'une porte, ton odeur, l'inconcevable audace que tu as de me toucher, de me cerner de bonds circulaires...

TOBY-CHIEN, *patient, à part.* — Il a sa crise.

KIKI-LA-DOUCETTE, *tressaillant.* — Tu as entendu ?

TOBY-CHIEN. — Oui, la porte de la cuisine. Et celle de la salle à manger, à présent. Et le tiroir aux cuillers... Enfin, enfin, aaah ! ! (*Il bâille.*) Je n'en puis plus. Mais où est-Elle ? Le gravier ne crie pas; la nuit va venir.

KIKI-LA-DOUCETTE, *ironique.* — Va la chercher.

TOBY-CHIEN. — Et Lui ? D'ordinaire, Il s'inquiète, Il demande : « Où est-Elle ? » Il gratte le papier. Il a dû boire toute l'eau violette du petit pot bourbeux. (*Il étire avec soin toutes ses pattes, en commençant par celles de devant.*) Ah ! je me sens vif et creux ! On va manger. Respire la fumée odorante qui glisse sous la porte ! Jouons !

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non.

TOBY-CHIEN. — Cours, je te poursuivrai sans te toucher.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non.

TOBY-CHIEN. — Pourquoi ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je n'ai pas envie.

TOBY-CHIEN. — Oh ! que tu es ennuyeux ! Regarde, je saute, je m'encapuchonne comme un petit cheval, je cherche à saisir ma queue coupée, je vire, vire... Dieux ! la chambre tourne... Non, c'est fini.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Quel être insupportable !

TOBY-CHIEN. — Insupportable toi-même ! Prends garde, je vais te charger, comme Elle fait quand Elle est gaie, et qu'Elle crie : « hà chat ! »

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE, *sans se lever encore, ouvre toute grande, devant Toby qui tournoie, une patte griffue, tachée en dessous de rose et de noir comme une fleur épineuse.* — Si tu oses !...

TOBY-CHIEN, *délirant.* — Oui, j'ose ! Houah ! Houah ! hà chat, hà chat !

Kiki-la-Doucette, exaspéré, bondit, crache et se suspend au tapis de la table. Chute lente du tapis, écroulement de la lampe et des bibelots. Silence épouvanté. Les deux bêtes, aplaties sous un fauteuil, attendent le châtiment...

LUI, *paraissant au seuil du cabinet de travail, son porte-plume dans la bouche, comme un mors.* — Tonnerre de Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a encore ? Cette ménagerie de malheur a tout chambardé ici. Où est Madame ? Quelle boîte ! on ne peut jamais dîner à l'heure... (etc., etc., etc.)

Les deux coupables, qui savent l'innocuité de telles foudres, demeurent plats comme deux pantoufles et se regardent en riant muettement à travers les franges du fauteuil. La porte du jardin s'ouvre.

Elle entre, son panier plein de mirabelles musquées, les mains poissées de leur sucre, les cheveux sur les yeux. Elle reste atterrée devant le désastre.

ELLE. — Oh ! ils se sont encore battus ! Dieu, quelles sales bêtes ! (*Sans conviction.*) Je les donnerai, je les vendrai, je les tuerai...

Mais les deux bêtes, traînées sur le ventre en une humilité exagérée, rampent jusqu'à Elle et parlent à la fois.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Vrrr... Vrrrain... te voilà... il est bien tard... C'est Toby qui m'a chargé... C'est lui qui a tout cassé... Je crois que l'inanition lui donnait le délire. Tu sens bon l'herbe et le crépuscule. Tu t'es assise sur du serpolet. Viens... Dis à ton Maître, à Lui, qu'il m'emporte sur son épaule vers la viande qui sera trop cuite. Tu vas découper le poulet très vite, n'est-ce pas ? Tu me garderas les peaux

Digitized by Google

grillées ? Si tu veux, je tendrai jusqu'au plat une patte en cuiller qui sait ramasser les plus menus débris et les porter à ma bouche, de ce geste humain qui vous fait tant rire, Lui et Toi. Viens...

TOBY-CHIEN. — Uiii... uiii... Te voilà ! Enfin, enfin ! Je m'ennuie tant sans toi ! Tu m'as exilé, tu ne m'aimais plus... C'est la lampe qui est tombée toute seule. Viens... J'ai très faim. Mais je consentirai joyeusement à ne pas dîner, si tu veux m'emmener toujours, partout, même dans le crépuscule qui me rend triste, je te suivrai heureux, mon nez fervent au ras de ta jupe courte...

ELLE, *désarmée, et d'ailleurs indifférente au cataclysme.* — Regarde, comme ils sont jolis !

Digitized by Google

LE PREMIER FEU

Parce qu'il pleut et que le vent d'octobre chasse dans l'air les feuilles trempées, Elle a allumé dans la cheminée le premier feu de la saison. En extase, Kiki-la-Doucette et Toby-Chien, couchés côte à côte au coin du marbre tiède, s'éblouissent à contempler la flamme et lui dédient des prières intérieures.

KIKI-LA-DOUCETTE, *pareil à un coussin, sans pattes apparentes.* — Feu ! te voici revenu, plus beau que mon souvenir, plus cuisant et plus proche que le soleil ! Feu ! que tu es splendide ! Par pudeur, je cache ma joie de te revoir, je ferme à demi mes yeux où ta lumière amincit la prunelle, et rien ne paraît sur ma figure où est peinte l'image d'une pensée fauve et brune... Mon ronron discret se perd dans ton crépitement. Ne pétille pas trop, ne crache pas d'étincelles sur ma fourrure, sois clément, Feu varié, que je puisse t'adorer sans crainte...

TOBY-CHIEN, *à moitié cuit, les yeux injectés, la langue pendante.* — Feu ! feu divin ! te revoici ! Je suis bien jeune encore, mais je me souviens de ma terreur respectueuse, la première fois que sa main, à Elle, t'éveilla dans cette même cheminée.

Digitized by Google

La vue d'un dieu aussi mystérieux que toi a de quoi frapper un chien-enfant, à peine sorti de l'écurie maternelle. O Feu ! je n'ai pas perdu toute appréhension. Hiii ! tu as craché sur ma peau une chose piquante et rouge... J'ai peur... Non, c'est fini.

Que tu es beau ! Ton centre plus rose darde des lambeaux d'or, des jets vifs d'air bleu, une fumée qui monte tordue et dessine d'étranges apparences de bêtes... Oh ! que j'ai chaud ! Sois plus doux, Feu souverain, vois comme ma truffe séchée se fendille et craque... Mes oreilles ne flambent-elles point ? Je t'adjure d'une patte suppliante, je gémis d'une volupté insupportable... je n'en puis plus !... (*Il se retourne.*) Ah ! rien n'est jamais bon tout à fait. Sous la porte, la bise pince mes cuisses nues. Tant pis ! que mon derrière gèle, pourvu que je t'adore en face !

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je sais — puisque je suis Chat — tout ce qui vient derrière toi, Feu. Je prévois l'hiver que j'accueille d'une âme inquiète, mais non sans plaisir. En son honneur, ma robe déjà croît et s'embellit. Mes rayures brunes deviennent noires, ma palatine blanche s'enfle en jabot éclatant, et le poil de mon ventre passe en beauté tout ce qui s'est vu jamais. Que dire de ma queue, évasée en massue, alternativement annelée de fauve, noir, fauve, noir, fauve, noir ? Hors de mes oreilles s'érigent deux aigrettes inestimables, sensibles, et qu'Elle nomme mes boucles d'oreilles... Quelle chatte me résisterait ? Ah ! les nuits de janvier, les sérénades sous la lune glacée, l'attente digne au faîte d'un toit, la rencontre du rival sur l'étroite passerelle d'un mur... mais je me sens plus fort que tous ! J'agiterai ma queue, je renverserai mes oreilles sur ma nuque, je haletterai tragiquement par les narines, comme pour vomir ; puis ma voix s'élèvera, modulée infiniment, puissante jusqu'à réveiller les Deux-Pattes endormis. Je vociférerai, je larmoierai, j'arpenterai le

Digitized by Google

jardin, gonflé, les coudes en dehors, et simulant la folie pour épouvanter les matous !

TOBY-CHIEN. — Je ne l'ignore pas, Feu — puisque je suis Chien — les vicissitudes et les joies que tu présages. Déjà il pleut dans le jardin. Je crois qu'il pleut aussi sur la route et dans le bois. L'eau qui tombe n'a plus la tiédeur des orages de l'été, alors que ma truffe, grise de poussière, se délectait à l'odeur humide qui venait de l'ouest. Le ciel est inquiet, et le vent grandit assez pour soulever droits les pavillons de mes oreilles. Un chant pointu, pareil au mien quand j'implore, passe sous la porte. Tu luiras tous les jours, Feu; mais de quelles souffrances faudra-t-il que j'achète le droit de t'adorer ? Car Elle continuera d'errer, la tête couverte d'un capuchon cornu qui la change et m'effraie; Elle chaussera des pieds de bois et écrasera insoucieusement les petites flaques, les mottes bourbeuses, la mousse en pleurs. Je la suivrai, puisque j'ai promis de la suivre toute ma vie (et qu'aussi bien je ne pourrais faire autrement), je la suivrai, désolé, piteux, verni d'eau, le ventre en croûtes de sable, jusqu'à ce que l'excès même de ma misère me fasse oublier tout, et que je batte les taillis, occupé de chaque pli de l'herbe, âpre à éveiller les odeurs noyées... Elle deviendra communicative à me voir m'activer et nous parlerons : « Ha ! Toby-Chien, dira-t-Elle, ha ! ha ! l'oiseau, là ! Sur la branche, cruchon ! Il est parti à présent. » Elle s'apitoiera, pour m'amener à une émotion proche des larmes : « O mon tout petit noir, mon cylindre sympathique, mon amour batracien, comme tu as froid, comme tu es mouillé, comme tu es triste, comme tu souffres, ôôô ! » Avant que je puisse discerner si sa pitié est sincère, mes yeux se fondront en eau et ma gorge serrée n'émettra plus que des gémissements frères des siens...

Mais quelle ivresse quand ses capricieux pieds de bois retourneront vers la Maison, pressés de retrouver Lui qui

Digitized by Google

gratte le papier, trop lents à mon gré ! Je l'environnerai de bonds et de cris, vibrant de voir diminuer le coteau et raccourcir la pente, de sentir l'admirable odeur d'écurie et de bois brûlé qui rapproche de nous le gîte. A travers la vitre embuée, tu luiras enfin, Feu, et j'aurai franchi le seuil à peine qu'un foudroyant sommeil me terrassera devant toi, toi qui mueras en poudre fine les croûtes de mon ventre, en fumante vapeur l'eau des chemins, toi, Feu, toi, Soleil !

KIKI-LA-DOUCETTE. — Une douceur brûlante pénètre ma robe jusqu'aux duvets fins et grêles, soies sous les soies, fils impalpables et sans couleur qui protègent ma peau délicate. J'enfle comme un nuage. Je dois remplir la chambre. Des tressaillements électriques, précurseurs du sommeil, agitent mes raides moustaches. Pourtant je ne dors pas encore, car la saison qui vient et ta splendeur, Feu, me troublent ensemble. Il pleut. Je ne sortirai pas. Discrètement, j'irai me confier au plat de sciure, pourvu que personne ne me regarde. Certes, la terre friable inspire plus excellemment, odorante et qui cède aux griffes... Mais ma nature supérieure connaît les longues contentions et méprise ce chien hydraulique qui lève la patte contre tout. Je ne sortirai pas. J'attendrai le soleil ou le vent sec, ou mieux la gelée. Ah ! l'excitation du froid piquant, qui cingle en poignées d'aiguilles mes poumons, fait de mon nez charmant un bonbon glacé !... Le spirituel démon du gel soufflera en moi sa démence. Elle rira, et Lui aussi, quittant son papier, de me voir rivaliser en bonds, en voltes, en tourbillonnements fols, avec les feuilles. Serai-je un Chat, ou le lambeau flottant d'une fumée ébouriffée ? En haut d'un arbre ! En bas ! Puis sept tours après ma queue ! Puis saut périlleux d'avant en arrière ! Saut vertical avec tortillement aérien du ventre ! Giration, éternuements, course à travers le réel et le rêve, jusqu'à l'épouvante de moi-même !... Arrêt brusque : et tout tourne à mes yeux, ronde d'un monde

Digitized by Google

nouveau dont je suis le centre immobile... Dans mon égarement sans conviction, j'exhalerai un petit meuglement de vache et Ils accourront, Elle riant, et Lui croyant à une angoisse intestinale... Cela suffira à me dégriser, et c'est d'un front assuré, d'un pas noble que je regagnerai ce coussin près de ton autel, Feu !

TOBY-CHIEN. — La pierre du foyer brûle les plantes cornées de mes pattes. Que faire ? M'éloigner ? jamais ! Plutôt périr par la cuisson que quitter ce bonheur redoutable !... Pourvu qu'Elle ne vienne pas tout de suite ! Je crains justement la lanière du fouet et les paroles magiques qui promettent l'exil : « Toby, c'est stupide ! Je te défends de te rôtir. Tu auras mal aux yeux et tu t'enrhumeras en sortant !... » C'est ainsi qu'Elle parle, tandis que je m'applique à la regarder d'un obtus air dévot dont Elle n'est point la dupe. J'écoute les bruits du premier étage, et son pas qui va et vient... Sa fantaisie vagabonde est-elle enfin lassée ? Ce matin, Elle m'a sifflé, et ma hâte à lui obéir fut telle que je roulai au bas des escaliers, car je suis court et carré, avec peu de pattes, point de nez, et nulle queue pour faire balancier... Nous partîmes. Le bout flexible des branches berçait les dernières pommes... Ma voix heureuse, les cris de gaîté qu'Elle jetait parfois, le chant vain des coqs, le grincement des chars sur la route : tous les bruits flottaient, portés sur l'ouate un peu suffocante et bleue du brouillard... Elle m'emmena loin, et notre chemin fut fertile en merveilleux incidents : rencontre de chiens géants et terribles que ma mine fière exaspéra, mais que je sus contenir d'un seul regard (une grille fermée les réduisait d'autre part à l'impuissance), poursuite fervente d'un lapin sous les taillis, encore qu'Elle criât très fort : « Je te défends ! Je te défends de toucher à cette petite bête !... » Ma mère m'a doué de pattes rapides, certes, mais courtes : la bête au derrière blanc me distança.

Digitized by Google

Un buisson chargé de baies rouges nous retint bien longtemps ! Elle se repaît volontiers d'objets inconnus. Grande est ma foi en Elle, et je pourrais attester que j'ai goûté de tout ce qu'elle m'a offert. Mais ce matin... « Mange, Toby, c'est des senelles. Mange, voilà des gratte-culs... Oh ! serin ! comment peux-tu ne pas raffoler de ce goût cuit et allègre ! Je t'assure, ce sont des confitures pas greffées !... » Je mâchai, par déférence, une boule rougeâtre où sa main taquine à coup sûr sema des poils rêches... Ce qui devait arriver arriva.... Kha ! une nausée rejeta de mon gosier l'ordure nommée gratte-cul...

Feu, entends-moi ! Ce que je vis ensuite, sous un bois bruissant de feuilles empesées, passe mon intelligence. T'avait-Elle emporté sous sa mante ? Ou bien les dieux comme toi accourent-ils à son geste ? J'ai vu, Feu, j'ai vu ses mains édifier le bûcher, disposer mystérieusement les pierres plates, puis l'étincelle jaillir, et ton âme joyeuse palpiter, grandir, s'élancer rose et nue, se voiler de fumée, péter belliqueusement, agoniser et disparaître... Le monde est plein de choses incompréhensibles...

Enfin, au retour, près de la grille du parc, je découvris, moi le premier, moi avant Elle, un de ces animaux inexpugnables dont la vue seule met toute ma race aux abois, un hérisson. O fureur ! Sentir que sous cette pelote une bête se cache et rit de moi, que je ne puis rien, rien, rien ! Je l'implorai, Elle qui peut presque tout, de m'éplucher ce hérisson. Très attentive, Elle s'occupa d'abord de le retourner avec un petit bâton, comme une châtaigne : « C'est étonnant, dit-Elle, je ne peux pas trouver le dessous ! » Entre deux doigts, par un piquant, Elle l'emporta jusqu'ici — je dansais derrière Elle — et le déposa au fond de son panier à ouvrage... Bientôt, la bête abhorrée se déroula, pointa un museau porcin, ouvrit deux yeux luisants de rat, se hissa debout, cramponnée de

Digitized by Google

deux pattes griffues de taupe : « Qu'il est joli ! s'écria-t-Elle, un vrai petit cochon noir ! » Je gémissais de convoitise au pied de la table, mais Elle ne m'éplucha point la bête, ni alors, ni jamais, et peut-être que la cuisinière l'a mangée... Peut-être que ce chat dissimulé, narquois... Assez de soucis. Mon cœur trop sensible s'exalte, et souvent m'étouffe un peu... Ne pensons pas. La vie est belle, Feu, puisque tu l'éclaires... Je m'endors... Garde bien, ô Feu, ma dépouille que la pensée va quitter... Je m'endors...

KIKI-LA-DOUCETTE. — On dirait que je dors, parce que mes yeux s'effilent jusqu'à sembler le prolongement du trait velouté, coup de crayon hardi, maquillage oriental et bizarre, qui unit mes paupières à mes oreilles. Je veille pourtant. Mais c'est une veille de fakir, une ankylose bienheureuse d'où je perçois tout bruit et devine toute présence... Mes yeux privilégiés, Feu, te contemplent mieux lorsque je les clos, et je puis compter les essences diverses que tu mêles en bouquet étincelant. Voici, flamme mauve, bleue et brûlante, l'esprit d'un rameau de thuya. Hier encore, cette branche, qui tord son squelette délicat de ramilles, berçait sur l'allée son ombre plate en plumeau; Elle l'a tranchée d'un coup de sécateur, pourquoi ? peut-être pour que s'exhalât son âme mauve et bleue et brûlante ? Car Elle se plaît comme moi à ta danse, Feu, et châtie ton repos d'une pincette sévère. Que lit-Elle, la tête penchée, et les bras glissés le long d'Elle, dans ton cœur compliqué comme une rose embrasée ? J'ignore. Elle sait beaucoup, assurément, mais moins qu'un Chat.

Ce pleur épais au long d'une bûche, c'est l'agonie d'un très ancien sapin, que le lierre patient a tué. J'ai vu l'arbre, la cognée, une rousse chevelure morte abattue dans l'herbe, il n'y a pas longtemps. Son tronc pleure une résine qui se traîne en bave, puis en flamme rampante et lourde, mais la rousse chevelure sèche casse en traits de feu vif, siffle et

Digitized by Google

darde mille jets multicolores, au-dessous d'une vague ample et dorée, qui se roule voluptueuse comme la chatte que j'aimerai...

L'amour... la chasse... la guerre... c'est toi, Feu, qui les allumes au fond de moi. Les bêtes ailées déjà se rapprochent, inquiètes des baies flétries. Je les aurai ! Je guetterai, immobile sous le taillis, souhaitant frénétiquement que la terre elle-même me cache. Dans mon désir de l'élan, les muscles de mes cuisses tressailliront, mon menton tremblera, et pourvu que mon affût ne se trahisse pas par un appel chevroté, irrépressible, qui les effraierait tous en un grand bruit froissé d'ailes et de branches !... Non. Je suis maître de moi. Un bond à la seconde juste : et la proie faible halette sous moi... Toutes petites serres impuissantes, ailes pointues qui battent mon visage crispé, effort risible d'une bête sans force... Pour la seule joie de contenir un corps affolé et vivant, ma gueule se fendra jusqu'à froncer de trois plis féroces mon nez parfait... Et l'ivresse guerrière, le caracolement victorieux, la nuque secouée pour déchirer un peu, très peu, l'oiseau qui s'évanouirait trop vite entre mes dents... Formidable, je galoperai vers la Maison, chantant d'une voix étranglée sans desserrer les mâchoires, car il faut que Lui, quittant son papier, accoure et m'admire; qu'Elle, consternée, me poursuive vainement avec des cris : « Méchant ! Sauvage ! Laisse l'oiseau, oh ! je t'en prie, tu me fais tant de peine... » Ha ! il faut qu'Elle n'ait jamais chassé...

Je veux, Feu, pendant que régnera le froid, étonner l'univers. Le Chat qui habite la ferme (Elle dit « le Chat du fermier » comme nous disons « le fermier du Chat »), celui qui est mal vêtu, juché sur de longues pattes, enlaidi d'un museau de belette, celui-là aiguise ses griffes en me regardant. Patience. Il est fort, dénué d'élégance, brutal et indécis. Une porte qui claque l'épouvante et la panique l'emporte, oreilles

Digitized by Google

au dos; mais je l'ai vu tuer silencieusement une poule de taille honnête. Pour les yeux faux de la chatte trop jeune, ou bien pour une question de préséance sur le mur du jardin, pour une parole à double entente, pour rien, pour le plaisir, nous nous mesurerons. Il saura que je puis démoraliser mon ennemi par un mutisme inexplicable, aussi bien que par des cris d'assassinat. Le mur du jardin me paraît un terrain commode. Qu'il essaie, la gorge enrouée, de gémir bas, puis aigu, que sa face disgraciée, son corps pelé, taché de travers, se disloquent en une ataxie mensongère (ils en sont encore à ces vieux moyens !), moi, impénétrable, je darderai sur lui le magnétisme vert de mes yeux magnifiques. Sous l'insistant outrage, il baissera ses sourcils, frémira de l'échine, esquissera même notre vieille danse de guerre, en avant, puis à reculons, puis en avant encore... Je ne bougerai non plus qu'une statue de Chat. L'épouvante et la folie descendront sur mon rival, dans le vert maléfice de mon regard, et bientôt je le verrai se tordre, crier faux, hasarder enfin l'équilibre sur la nuque, en poirier fourchu, pour rouler honteusement dans le champ de pommes de terre flétries...

Tout cela, Feu, arrivera comme je le dis. Aujourd'hui, l'avenir éclôt à ta flamme toute neuve. Je m'engourdis... Mon ronron s'éteint avec ton crépitement... Je te vois encore et je vois déjà mes rêves... Le bruit soyeux de la pluie caresse les vitres et la gorge de la gouttière sanglote comme un pigeon...

Ne t'éteins pas durant mon somme, Feu; tu gardes, souviens-t'en, cet auguste repos, cette mort délicate qu'on appelle le Sommeil du Chat...

Digitized by Google

Digitized by Google

ELLE EST MALADE

Une chambre à coucher, à la campagne. Un soleil d'automne à travers les stores baissés. Elle est étendue en robe de laine blanche sur une chaise longue et paraît dormir. Kiki-la-Doucette fait sa toilette sur une étroite console ; Toby-Chien veille, couché en sphinx sur le tapis, tout près d'Elle, attentif aux paroles de son maître qui quitte la chambre sur la pointe du pied.

LUI, *sortant, très bas aux deux bêtes.* — Chut ! ne la réveillez pas. Soyez sages. Je vais écrire en bas.

Il referme la porte sans bruit.

TOBY-CHIEN, *à Kiki-la-Doucette.* — Qu'est-ce qu'il a dit ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je ne sais pas. Des choses vagues. Des recommandations. Quelque chose comme : Restez là, au revoir.

TOBY-CHIEN. — Il a dit : « Chut. » Je ne fais pas de bruit pourtant.

KIKI-LA-DOUCETTE, *ironique.* — Ils sont étonnants ! « Pas de bruit », disent-ils, et là-dessus ils s'en vont d'un pas qu'un rat sourd entendrait de deux kilomètres.

Digitized by Google

TOBY-CHIEN. — Il y a du vrai. (*Il contemple celle qui dort.*) Sa figure est encore bien petite. Elle dort. Si tu descends de cette console, ne fais pas trop « pouf » exprès, en tombant.

KIKI-LA-DOUCETTE, *pincé*. — C'est toi qui vas m'apprendre à sauter, à présent ? O donneur de conseils ! (*Citant.*) « L'excrément monte à cheval, et encore il s'y tient ! »

TOBY-CHIEN. — Quoi ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Rien. C'est un proverbe oriental. Si je voulais, Chien, troubler le silence de cette chambre, je saurais habilement choisir, pour m'y laver, une chaise mal calée, dont les pieds martèleraient régulièrement : « Tic-toc, tic-toc, tic-toc » au rythme de ma langue. C'est un moyen que j'ai inventé pour me faire donner la liberté. « Tic-toc, tic-toc », dit la chaise. Elle, qui lit ou écrit, s'agace vite et crie : « Tais-toi, Kiki. » Fort de mon bon droit, je me lave innocemment. « Tic-toc, tic-toc. » Elle bondit affolée et m'ouvre grande la porte, que je tarde à franchir, d'un pas d'exilé... Dehors, je ris de me sentir supérieur à tous.

TOBY-CHIEN, *qui n'a pas écouté, bâillant*. — Quelle triste semaine, hein ? On ne sait plus ce que c'est qu'une promenade. Depuis qu'Elle est tombée de son cheval, d'ailleurs, je n'ai pas mangé avec plaisir.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Mon Dieu, on peut aimer les gens et soigner son estomac.

TOBY-CHIEN, *vivement*. — Pas moi, pas moi ! Quand Elle est tombée de son cheval et qu'Elle a crié, j'ai senti craquer mon cœur.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Aussi, cela ne pouvait pas finir autrement. On ne monte pas sur un cheval. Personne ne monte sur un cheval ! Je ne vois autour de moi qu'extravagance. Le cheval par lui-même est déjà une effrayante monstruosité.

TOBY-CHIEN, *indigné*. — Par exemple !

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE, *péremptoire.* — Si. J'en ai étudié un de très près...

TOBY-CHIEN, *à part.* — Il me fait rire.

KIKI-LA-DOUCETTE. — ... Le cheval du fermier qui pâturait dans le pré. Cette mouvante montagne, un mois durant, a empoisonné mes jours. Caché sous la haie, j'ai vu ses pieds pesants qui déforment le sol, j'ai respiré son odeur vulgaire, écouté son cri grinçant qui secoue l'air... Une fois qu'il mangeait les brindilles basses de la haie, un de ses yeux m'a miré tout entier, et j'ai fui !... De ce jour, ma haine fut si forte que j'espérai follement anéantir le monstre. « Je m'approcherai de lui », pensais-je, « je me camperai fermement, et le désir de sa mort sera si fort dans mes yeux qu'il mourra peut-être, ayant rencontré mon regard... »

TOBY-CHIEN, *égayé.* — Oui ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *poursuivant.* — Ainsi fis-je. Mais le cheval, que j'attendais frémissant, souffla seulement sur moi pas les naseaux un long jet de vapeur bleuâtre, infecte, qui me renversa dans des convulsions atroces.

TOBY-CHIEN, *qui se tord à l'intérieur.* — Tu n'exagères pas ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *sérieux.* — Jamais. Et c'est sur un cheval qu'Elle s'en va grimper, cramponnée à quatre ficelles, jambe de ci, jambe de là ?... Étrange aberration !

TOBY-CHIEN. — Nous ne pensons pas de même, Chat. Pour moi, le cheval est, après l'homme, la beauté du monde.

KIKI-LA-DOUCETTE, *vexé.* — Et moi, alors ?

TOBY-CHIEN, *évasif et courtois.* — Toi, tu es un Chat. Mais le cheval ! Elle sur un cheval ! groupe admirable, si haut dans l'azur que je ne le contemple qu'en renversant mon cou d'apoplectique ! Le cheval lui prête sa vitesse. Elle peut enfin lutter avec moi à la course, lorsqu'un galop aveugle m'emporte. Parfois, je les précède, toutes oreilles flottantes, la langue en drapeau, et devant moi chemine l'ombre cornue

Digitized by Google

du cheval. Si je la suis, une poussière odorante m'encense, cuir chaud, bête moite, un peu de son parfum à Elle... La route file sous moi comme un ruban qu'on tire, jalonnée d'œufs de crottin. O joie d'être si petit et si rapide dans une grande ombre galopante ! A la halte, je souffle comme un moteur entre les quatre jambes de mon ami, qui penche sur moi sa bouche enchaînée et m'arrose d'un ébrouement amical.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Évidemment, évidemment. Coursiers généreux, franchissant le mont et le val, et sous leurs fers le silex étincelle... Tu es le dernier des romantiques.

TOBY-CHIEN. — Je ne suis pas le dernier des romantiques, je suis un petit bull venu au monde un soir entre les quatre pieds d'une jument alezane, qui ne s'est pas couchée pendant toute la nuit, tant elle craignait d'écraser ma mère et ses nouveau-nés. Un petit bull, c'est presque un enfant de cheval, ça couche contre les flancs tièdes, dans la chaude litière mêlée de crottin, ça boit dans les seaux de l'écurie, ça se lève au bruit des sabots et ça s'intéresse au lavage des voitures... Jusqu'au jour où Elle est venue me chercher, me choisir — moi, le plus beau, le plus camard, le plus carré de la portée ! — pour m'attacher à sa personne... (*Soupirant.*) Et voilà qu'Elle est couchée sans bouger. Je suis triste, car Elle a encore un petit linge autour de la cheville. Tu te souviens, quand Il l'a ramassée dans ses bras ? Il la tenait en l'air, Elle qui est si grande au-dessus de moi, comme un petit chien qu'on va noyer...

KIKI-LA-DOUCETTE, *amer.* — Je me souviens. J'étais en haut de l'escalier, irrité et curieux du tapage. Il est arrivé sur moi et m'a écarté du pied, ni plus ni moins qu'Il eût fait d'un meuble gênant...

TOBY-CHIEN. — ... C'est pour ça que tu es resté trois jours sans entrer dans cette chambre, sa chambre à Elle ?

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE, *hésitant.* — Pour cela... et pour autre chose.

TOBY-CHIEN. — Quelle chose ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — La fièvre.

TOBY-CHIEN, *fanatique.* — Sa fièvre sent encore meilleur que la santé des autres.

KIKI-LA-DOUCETTE, *haussant les épaules.* — Et on viendra parler du flair des chiens ! Les certitudes des Deux-Pattes reposent sur des fables enfantines. Tu sais bien que la fièvre...

TOBY-CHIEN, *bas.* — Oui. Ça fait peur.

KIKI-LA-DOUCETTE, *bas.* — Ça fait peur, froid sur le dos, dégoût dans les narines, inquiétude partout. Au seuil d'une chambre où il y a la fièvre, on s'arrête, on cherche quelqu'un, on craint ce qui est caché... Elle était couchée, seule et brûlante, et je l'ai regardée longtemps, prêt à fuir, en me disant : « Qui donc est avec elle sous les rideaux ? Qui l'oppresse et la tourmente, et la fait gémir endormie ? »

TOBY-CHIEN, *effrayé rétrospectivement.* — Mais il n'y avait personne, dis ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Personne, sauf Lui, qui, penché, écoutait son sommeil. Lui, plus intelligent que tous les Deux-Pattes de la terre, obscurément averti d'une présence invisible, Lui, — et la Fièvre. Je l'ai contemplé, dominant ma répugnance. J'étais mélancolique et jaloux. Faut-il qu'Il l'aime, pensais-je, pour l'approcher et la défendre, pour l'embrasser, toute imprégnée du mauvais charme ! Me prendrait-Il contre son cœur, moi, si...

TOBY-CHIEN, *impérieux.* — Chut !

KIKI-LA-DOUCETTE. — Quoi ?

TOBY-CHIEN. — Elle a bougé.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non.

TOBY-CHIEN, *attentif, la regardant.* — Non... Elle n'a pas bougé, mais sa pensée a remué. Je l'ai sentie. Continue.

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE, *qui s'est ressaisi.* — Je ne sais plus de quoi nous parlions.

TOBY-CHIEN. — De la...

KIKI-LA-DOUCETTE, *vivement.* — Assez. Ne l'évoque plus. La fièvre, c'est le commencement de ce qu'on ne nomme pas.

TOBY-CHIEN, *frissonnant.* — Oh ! oui. Je n'aime aucune bête immobile, tu sais de quelle immobilité je veux parler...

KIKI-LA-DOUCETTE, *riant cruellement.* — Moi non plus. Je ne puis manger que des oiseaux vivants, ou des souris très petites dont j'avale le cri...

TOBY-CHIEN. — Pourquoi t'amuses-tu à me faire peur ? Je n'ai jamais bien compris chez toi cette vanité qui consiste à exagérer une cruauté très réelle... Tu me nommes le dernier des romantiques, ne serais-tu pas le premier des sadiques ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — O chien empoisonné de littérature, un éternel malentendu nous sépare. « Je suis un petit bull », répondais-tu, avec la sincérité obtuse qui me désarme. A mon tour, laisse-moi te dire : « Je suis un Chat. » Ce nom seul me dispense... Une haine est en moi contre la souffrance, la laideur, une détestation impérieuse de ce qui choque ma vue ou simplement mon bon sens. Animé d'une juste colère, je me suis rué sur le chat du concierge qui traînait en criant une patte blessée... Jusqu'à ce qu'il se tût, j'ai...

TOBY-CHIEN, *suppliant.* — Ne me le dis pas !

KIKI-LA-DOUCETTE, *s'échauffant.* — Ah ! comprends donc enfin ! Si le récit affaibli de ce que j'ai fait te bouleverse, comprends donc que j'ai voulu supprimer du monde, anéantir, en cette bête ensanglantée, l'image même, l'image menaçante de mon inévitable mort...

Ils se taisent un long moment.

KIKI-LA-DOUCETTE, *frissonnant du dos.* — La claustration ne nous vaut rien... J'irais volontiers, sous le doux soleil

Digitized by Google

sans force, « faire la bayadère » parmi le gravier sec et les feuilles comme des pommes frites. Dehors tout est jaune ! Mes yeux verts deviendront jaunes à force de mirer le soleil roux et les futaies enflammées. Je ne veux plus penser qu'à tout ce qui est jaune et joyeux, au froid et bel automne, à l'aube rouge dont la couleur reste aux feuilles des cerisiers... Viens; éprouvons la vigueur de nos pattes, sentons jusqu'au fond de nous-mêmes notre jeunesse encore neuve... Peut-être que la mort ne viendra jamais ?...

Il saute sans aucun bruit au bas de la console.

TOBY-CHIEN, *l'arrêtant.* — Que vas-tu faire ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Gratter à la porte et entonner la Plainte du séquestré.

TOBY-CHIEN, *désignant celle qui dort.* — Et la réveiller sans doute ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *embêté.* — Je chanterai à demi-voix.

TOBY-CHIEN. — Et tu gratteras à demi-ongles ? Reste tranquille, Il l'a ordonné en partant.

KIKI-LA-DOUCETTE, *hautain.* — M'ordonne-t-Il ? Il me prie... C'est la seule raison que j'aie de lui obéir, d'ailleurs.

Il se rassoit, en apparence résigné, et bâille longuement.

TOBY-CHIEN, *bâillant.* — Tu me fais bâiller.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non, mais tu t'ennuies. (*Tentateur.*) Tu penses à la liberté... Une poule a pu s'échapper du poulailler, quelle chasse...

TOBY-CHIEN. — Tu crois ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je dis : peut-être. Le terrier du lapin, as-tu fini de l'explorer ?

TOBY-CHIEN, *agité.* — Non... il est si profond ! Je l'ai creusé hier, à m'y ensevelir... La terre collait à mon museau avec des poils de la bête...

KIKI-LA-DOUCETTE, *de plus en plus méphistophélique.* — Tu finiras cela demain... ou un autre jour.

Digitized by Google

TOBY-CHIEN, *triste.* — Pourquoi pas l'an prochain ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Qu'est-ce que tu as ? Ta lèvre noire et vernie pend d'une aune, et tes yeux de crapaud miroitent de larmes... Tu pleures ?

TOBY-CHIEN, *reniflant.* — Non...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Console-toi, sensible cœur. Tu retrouveras tes plaisirs et tes amis. En ce moment même la chienne du fermier croque des os dans la cuisine, pour tromper l'attente où tu la laisses, sans doute.

TOBY-CHIEN, *atterré.* — La chienne... oh !

KIKI-LA-DOUCETTE. — D'ailleurs, elle n'est pas seule, le danois du garde lui tient compagnie.

TOBY-CHIEN, *révolté.* — Ça n'est pas vrai.

KIKI-LA-DOCUETTE. — Vas-y voir.

TOBY-CHIEN, *après un bond vers la porte.* — Non, ça ferait du bruit.

KIKI-LA-DOUCETTE. — C'est juste.

Silence morne. Toby-Chien se couche en turban et ferme les yeux parce qu'il a envie de pleurer. Son souffle court sanglote tout bas.

KIKI-LA-DOUCETTE, *comme distrait, en mélopée presque insaisissable.* — La chienne... la petite chienne... les os, la petite chienne... le lapin, le terrier... le danois, la petite chienne... les os du gigot, le poil du lapin...

TOBY-CHIEN *supporte d'abord héroïquement son supplice, puis ses nerfs le trahissent et il hurle, tête levée, la longue plainte du chien abandonné.* — Hôôôôôôô !...

KIKI-LA-DOUCETTE, *du haut de sa console.* — Tais-toi donc !

TOBY-CHIEN. — Hôôôôôôô ! ! ôôôô... ôô !

KIKI-LA-DOUCETTE, *à part.* — Ça y est.

Et pendant qu'Elle s'éveille, égarée, encore prisonnière de ses rêves, le Chat écoute patiemment s'approcher, dans l'escalier, la liberté pour lui, le châtiment pour l'autre.

Digitized by Google

L'ORAGE

Une suffocante journée d'été, à la campagne.

Derrière les persiennes mi-fermées, la maison se tait, comme le jardin angoissé, où rien ne bouge, pas même les feuilles pendantes et évanouies du mimosa à feuilles de sensitive.

Kiki-la-Doucette et Toby-Chien commencent à souffrir et à deviner l'orage, qui n'est encore qu'une plinthe bleu ardoise, peinte épaissement en bas de l'autre bleu terne du ciel.

TOBY-CHIEN, *couché, et qui change de flanc toutes les minutes.* — Ça ne va pas, ça ne va pas. Qu'est-ce que c'est que cette chaleur-là ? Je dois être malade. Déjà, à déjeuner, la viande me dégoûtait et j'ai soufflé de mépris sur ma pâtée. Quelque chose de funeste attend quelque part. Je n'ai rien commis, que je sache, de répréhensible, et ma conscience... Je souffre pourtant. Mon compagnon, couché, frémit longuement et ne dort point. Son souffle pressé dénonce un trouble pareil au mien... Chat ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *crispé, très bas.* — Tais-toi.

TOBY-CHIEN. — Quoi donc ? Tu écoutes un bruit ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non. Oh ! dieux, non ! Ne me parle même pas de bruit, d'aucun bruit; au son seul de ta voix, la

Digitized by Google

peau de mon dos devient semblable aux vagues de la mer !

TOBY-CHIEN, *effrayé*. — Vas-tu mourir ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'espère encore que non. J'ai la migraine. Ne perçois-tu pas, sous la peau presque nue de mes tempes, sous ma peau bleuâtre et transparente de bête racée, le battement de mes artères ? C'est atroce ! Autour de mon front, mes veines sont des vipères convulsées, et je ne sais quel gnome forge dans ma cervelle. Oh ! tais-toi ! ou du moins parle si bas que la course de mon sang agité puisse couvrir tes paroles...

TOBY-CHIEN. — Mais c'est ce silence même qui m'accable ! Je tremble et j'ignore. Je souhaite le bruit connu du vent dans la cheminée, le battement des portes, le chuchotement du jardin, le sanglot de source qui est la voix continue du peuplier, ce mât feuillu de monnaies rondes...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Le vacarme viendra assez tôt.

TOBY-CHIEN. — Le crois-tu ? Leur silence, à Eux, m'effraie davantage. Qu'Il gratte le papier, Lui, c'est l'usage. Un usage révéré et inutile. Mais Elle ! tu la vois, prostrée en son fauteuil de paille ? Elle a l'air de dormir, mais je vois remuer ses cils et le bout de ses doigts. Elle ne siffle pas, ne chante pas, oublie de jouer avec les pelotes de fil. Elle souffre comme nous. Est-ce que ce serait la fin du monde, Chat ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non. C'est l'orage. Dieux ! que je souffre ! Quitter ma peau et cette toison où j'étouffe, me jeter hors de moi-même, nu comme une souris écorchée, vers la fraîcheur ! O Chien ! tu ne peux voir, mais je les sens, les étincelles dont chacun de mes poils crépite. Ne m'approche pas : un trait bleu de flamme va sortir de moi...

TOBY-CHIEN, *frissonnant*. — Tout devient terrible. (*Il rampe péniblement jusqu'au perron.*) Qu'a-t-on changé dehors ? Voilà que les arbres sont devenus bleus et que l'herbe étincelle comme une nappe d'eau. Le funèbre soleil ! Il luit

Digitized by Google

blanc sur les ardoises, et les petites maisons de la côte ressemblent à des tombes neuves. Une odeur rampante sort des daturas fleuris. Ce lourd parfum d'amande amère, que laissent couler leurs cloches blanches, remue mon cœur jusque dans mon estomac. Une fumée lointaine, lasse comme l'odeur des daturas, monte avec peine, se tient droite un instant et retombe, aigrette vaporeuse rompue par le bout... Mais viens donc voir !

Kiki-la-Doucette marche jusqu'au perron d'un pas ataxique.

TOBY-CHIEN. — Oh ! mais, toi aussi, on t'a changé, Chat ! Ta figure tirée est celle d'un affamé, et ton poil, plaqué ici, rebroussé là, te donne une piteuse apparence de belette tombée dans l'huile.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Laisse tout cela. Je redeviendrai digne de moi-même demain, si le jour brille encore pour nous. Aujourd'hui, je me traîne, ni peigné, ni lavé, tel qu'une femme que son amour a quittée...

TOBY-CHIEN. — Tu dis des choses qui me désolent ! Je crois que je vais crier, appeler du secours. Il vaut mieux peut-être me réfugier en Elle, quêter sur sa figure le réconfort que tu me refuses. Mais Elle semble dormir dans son fauteuil de paille et voile ses yeux, dont la nuance est celle de mon destin. D'une langue respectueuse, promenée à peine sur ses doigts pendants, je l'éveille... Oh ! que sa première caresse dissipe le maléfice !

Il lèche la main retombante.

ELLE, *criant*. — Ah !... Dieu, que tu m'as fait peur ! On n'est pas serin comme cette bête !... Tiens !

Petite tape sèche sur le museau du coupable, dont l'énervement éclate en hurlements aigus.

Tais-toi ! tais-toi ! Disparais de ma présence ! Je ne sais pas ce que j'ai, mais je te déteste ! Et ce chat qui est là à me regarder comme une tourte !

Digitized by Google

KIKI-LA-DOUCETTE, *hérissé*. — Si Elle me touche, je la dévore !

Ça va très mal finir... quand un roulement doux, lointain et proche, dont on ne sait s'il naît de l'horizon ou s'il sourd de la maison elle-même, les désintéresse tous trois de la querelle.

Comme obéissant à un signe, Toby-Chien et Kiki-la-Doucette, le train de derrière bas, s'abritent, qui sous la bibliothèque, qui sous un fauteuil. Elle se détourne, inquiète, vers le jardin plombé, vers la muraille violacée des nuages qui, tout à coup, se lézarde de feu bleu aveuglant.

ELLE, TOBY-CHIEN, KIKI-LA-DOUCETTE, *ensemble*. — Ha !

Au sec fracas qui éclate, les vitres tintent. Un souffle, soudain accouru, enveloppe la maison comme une étoffe claquante, et tout le jardin se prosterne.

ELLE, *angoissée*. — Mon Dieu ! et les pommes !

TOBY-CHIEN, *invisible*. — On me découperait les deux oreilles en lanières plutôt que de me faire sortir de là-dessous.

KIKI-LA-DOUCETTE, *invisible*. — Malgré moi, j'écoute, et c'est comme si je voyais. Elle se précipite et ferme les fenêtres. On court dans l'escalier... Aïe ! encore une flamme terrible... Et tout s'écroule par-dessus ! Plus rien... Sont-ils tous morts ? Entre les franges du fauteuil, j'aperçois, en risquant de mourir, les premiers grêlons, graviers glacés qui trouent les feuilles de l'aristoloche. La pluie maintenant, en gouttes espacées, couleur d'argent, si lourdes que le sable se gaufre sous leur chute...

ELLE, *navrée*. — J'entends tomber les pêches, et les noix vertes !

Ils se taisent tous trois. Pluie, éclairs palpitants, abois du vent, sifflement des pins. Accalmie.

TOBY-CHIEN. — On dirait que j'ai un peu moins peur. Le bruit de la pluie détend mes nerfs malades. Il me semble en sentir sur ma nuque, sur mes oreilles, la ruisselante tiédeur. Le

Digitized by Google

vacarme s'éloigne. Je m'entends respirer. Un jour plus blanc glisse jusqu'à moi sous cette bibliothèque. Que fait-Elle ? Je n'ose encore sortir. Si au moins le Chat bougeait ! (*Il avance une tête prudente de tortue ; un éclair le rejette sous la bibliothèque.*) Ha ! ça recommence. La pluie en paquets contre les vitres ! Le tablier de la cheminée imite le roulement d'en haut; tout s'écroule... et Elle m'a donné une tape sur le nez !

KIKI-LA-DOUCETTE. — Goutte à goutte, de la fenêtre mal jointe, filtre un petit ruisseau brunâtre qui s'allonge sur le parquet, s'allonge, s'allonge et serpente jusqu'à moi. J'y boirais, tant j'ai soif et chaud. J'ai les coudes fatigués. Fatiguées aussi sont mes oreilles, de s'agrandir en girouettes vers tous les cataclysmes. Une peur nerveuse serre encore mes mâchoires. Et puis le siège de ce fauteuil trop bas m'agace les poils du dos. Mais c'est un soulagement déjà de pouvoir penser à cela, grâce à la trêve de silence qui descend sur la maison. Le souvenir du fracas bourdonne dans mes oreilles, avec le murmure affaibli du vent et de la pluie. Que fait-il, Lui que l'orage tourmente comme nous et qui n'a point paru pour réduire les éléments déchaînés ? Voici qu'Elle ouvre la porte sur le perron. N'est-ce point trop tôt ?... Non, car les poules caquettent et prédisent le beau temps en enjambant les flaques avec des cris de vieilles filles. Oh ! l'odeur adorable qui vient jusqu'ici, si jeune, si verte de feuillages mouillés et de terre désaltérée, si neuve que je crois respirer pour la première fois !

Il sort en rampant et va jusqu'au perron.

TOBY-CHIEN, *tout à coup*. — Hum ! que ça sent bon ! ça sent la promenade ! Tout change si vite qu'on n'a pas le temps de penser. Elle a ouvert la porte ? Courons. (*Il se précipite.*) Enfin ! enfin ! le jardin a repris sa couleur de jardin ! Une tiède vapeur mouille mon nez grenu, je sens dans tous mes membres le désir du bond et de la course. L'herbe luit et

Digitized by Google

fume, les escargots cornus tâtent, du bout des yeux, le gravier rose, et les limaces, chinées de blanc et de noir, brodent le mur d'un ruban d'argent. Oh ! la belle bête, dorée et verte, qui court dans le mouillé ! La rattraperai-je ? Gratterai-je de mes pattes onglées sa carapace métallique jusqu'à ce qu'elle crève en faisant *croc ?* Non. J'aime mieux rester contre Elle, qui, appuyée à la porte, respire longuement et sourit sans parler. Je suis heureux. Quelque chose en moi remercie tout ce qui existe. La lumière est belle, et je suis tout à fait certain qu'il n'y aura plus jamais d'orage.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je n'y tiens plus, je sors. Mes pattes délicates choisiront pour s'y poser, entre les flaques, de petits monticules déjà secs. Le jardin ruisselle, scintille et tremble d'un frisson à peine sensible, qui émeut les pierreries partout suspendues... Le soleil couchant, qui darde d'obliques pinceaux, rencontre dans mes yeux pailletés les mêmes rayons rompus, or et vert. Au fond du ciel encore bouleversé, une étincelante épée, jaillie d'entre deux nuages, pourchasse vers l'est les croupes fumeuses et bleuâtres, dont le galop roula sur nos têtes. L'odeur des daturas, qui rampait, s'envole, enlacée à celle d'un citronnier meurtri de grêle. O soudain Printemps ! Les rosiers se couronnent de moucherons. Un sourire involontaire étire les coins de ma bouche. Je vais jouer, le cou tendu pour éviter les gouttes d'eau, à me chatouiller l'intérieur des narines avec la pointe d'une herbe parfumée. Mais je voudrais qu'Il vînt enfin et me suivît, en admirant chacun de mes mouvements. Ne viendra-t-Il pas se réjouir avec nous ?

Une porte s'ouvre et se referme. Sous la chevelure mouillée de vigne et de jasmin qui encadre la véranda, Il paraît, en même temps que l'Arc-en-ciel.

Digitized by Google

UNE VISITE

Un après-midi à Paris, l'hiver. Un atelier tiède où crépite doucement un poêle en forme de tour. Kiki-la-Doucette et Toby-Chien, celui-ci par terre, celui-là sur un coussin sacré, procèdent à la minutieuse toilette qui suit les siestes longues. La paix règne.

TOBY-CHIEN. — Mes ongles poussent plus vite ici qu'à la campagne.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Moi, c'est le contraire.

TOBY-CHIEN. — Tiens !

KIKI-LA-DOUCETTE, *amer*. — Ça n'a rien d'étonnant, d'ailleurs. Ici, Elle me les rogne, à cause des tentures... Enfin ! (*Emphatique*.) Il faut subir ce qu'on ne peut empêcher.

TOBY-CHIEN. — Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Mais... rien.

TOBY-CHIEN, *ironique*. — Pour changer.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Pardon, pour ne pas changer. Quelle est cette rage de changement qui vous possède tous ? Changer, c'est détruire. Il n'y a d'éternel que ce qui ne bouge pas.

Digitized by Google

TOBY-CHIEN. — Voilà déjà bien trois heures que je suis éternel.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu es sorti avec Elle, pourtant ? Vous êtes rentrés tous deux en tumulte, avec des bruits de grelots secoués, de robe froissée, des éternuements de joie... Tu étais nimbé d'air glacé, et j'ai senti le bout de son nez froid comme un fruit, quand Elle m'a embrassé sur mon front plat, où des rayures presque noires écrivent l'M classique qui, assure-t-Elle, signifie Minet et Miaou.

TOBY-CHIEN. — Oui... On a bien couru sur le talus des fortifications. Et puis nous sommes allés dans un magasin.

KIKI-LA-DOUCETTE. — C'est gai, un magasin ?

TOBY-CHIEN. — Pas souvent. Il y a beaucoup de gens pressés les uns contre les autres. Tout de suite je crains de la perdre et je colle, quoi qu'il arrive, mon museau à ses talons. Des pieds inconnus me poussent, me froissent, écrasent mes pattes. Je crie, d'une voix qu'étouffent les jupes... Quand nous sortons de là, nous avons l'air, Elle et moi, de deux naufragés...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Les dieux me sauvent d'un sort pareil ! Cependant, pour moi, les instants ont coulé paisibles. Lorsqu'Elle n'est pas dans cette maison, rien ne trouble l'emploi du temps que m'imposa une hygiène bien entendue. Après mon déjeuner de foie rose et de lait, une joie puérile et sans cause me restitue quotidiennement l'âme d'un chaton encore vêtu de duvet fou. Expansif et le ventre lourd, je m'en vais vers Lui qui froisse de grands papiers noircis et m'accueille d'un silencieux sourire. Sur le même divan nous vautrons, Lui et moi, notre sieste oisive. Le papier qu'il tient me semble toujours le plus enviable, le plus craquant, et souvent je crève d'une patte impérieuse le journal-paravent qu'Il tend entre nous. Il s'exclame, et la joie me tord, renversé sur le dos en une

Digitized by Google

espèce de danse horizontale qu'Il nomme : faire la bayadère. Et puis, je ne sais comment, tout languit à mes yeux, se voile et s'éloigne... Je veux me relever, gagner mon coussin, mais déjà mes rêves me séparent du monde... C'est l'heure bienheureuse où tu disparais avec Elle, où la maison se repose et respire lentement. Je gis au fond d'un noir et doux sommeil. Mes oreilles veillent seules et s'orientent, antennes sensibles, vers les bruits vagues de portes et de sonnettes...

Juste, on sonne. Toby-Chien et Kiki-la-Doucette tressaillent et rectifient leurs attitudes : le chat, assis, range autour de ses pattes de devant un panache de queue qui traînait ; le chien, couché en sphinx, lève un museau résolu.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Qu'est-ce que c'est ?

TOBY-CHIEN. — Un fournisseur ?...

KIKI-LA-DOUCETTE, *haussant les épaules.* — Ce n'est pas la sonnette de l'escalier de service, voyons. Une visite ?

TOBY-CHIEN, *bondissant.* — Veine ! on va prendre du thé et manger des gâteaux ! A su-sucre ! A ptigâteaux !

KIKI-LA-DOUCETTE, *sombre.* — Et voir des dames qui crient, et qui me passent sur le dos des mains gantées, des mains en peau morte... Pouah !

Des voix féminines — sa voix aussi, à Elle. — Un grelottement cristallin ; la porte s'ouvre : entre, seule, une terrière-anglaise minuscule, noir et feu, ravie d'elle-même, qui s'avance en faisant du pas espagnol.

LA PETITE CHIENNE, *du haut de sa tête.* — Je suis la toute petit Chienne si jolie !

Toby-Chien n'a rien dit, médusé d'admiration et d'étonnement. Kiki-la-Doucette, indigné, a bondi sur le piano et assiste, malveillant et invisible.

LA PETITE CHIENNE, *étonnée de n'entendre point l'explosion admirative qui l'accueille partout, répétant :* — Je suis la toute

Digitized by Google

petite Chienne si jolie ! Je ne pèse que neuf cents grammes, mon collier est en or, mes oreilles sont en satin noir, doublées de caoutchouc luisant, mes ongles brillent comme des becs d'oiseaux, et... (*Apercevant Toby-Chien.*) Oh ! quelqu'un ! (*Silence.*) Il est bien.

Mines, courbettes, effleurements de museaux.

TOBY-CHIEN. — Comme elle est petite !

LA PETITE CHIENNE. — Monsieur... ne m'approchez pas.

TOBY CHIEN. — Pourquoi ?

LA PETITE CHIENNE. — Je ne sais pas. Ma maîtresse sait pourquoi. Elle n'est pas là. Elle est restée dans l'autre chambre.

TOBY-CHIEN. — Quel âge avez-vous ?

LA PETITE CHIENNE. — J'ai onze mois. (*Récitant.*) J'ai onze mois, ma mère a été prix de beauté à l'exposition canine, je ne pèse que neuf cents grammes, et...

TOBY-CHIEN. — Vous l'avez déjà dit. Comment faites-vous pour être si petite ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *invisible sur le piano.* — Elle est laide. Elle sent mauvais. Elle a des pattes difformes et remue tout le temps. Et ce chien qui fait des frais !

LA PETITE CHIENNE, *très bavarde et coquette.* — C'est de naissance. Je tiens dans un manchon. Vous avez vu mon nouveau collier ? Il est en or.

TOBY-CHIEN. — Et ça qui pend après ?

LA PETITE CHIENNE. — C'est la médaille de ma mère, Monsieur, je ne la quitte jamais. J'arrive du Palais de Glace, j'y ai eu un succès fou. Figurez-vous que j'ai voulu mordre un monsieur qui parlait à ma maîtresse. Ce qu'on a ri !

Elle se tortille et pousse des cris d'oiseau.

TOBY-CHIEN, *à part.* — Quelle drôle de créature ! Est-ce une Chienne vraiment ? (*Il la flaire.*) Oui. Elle sent la poudre de riz, mais c'est une Chienne tout de même. (*Haut.*) Asseyez-

Digitized by Google

vous un instant, vous me faites mal au cœur en remuant comme ça...

LA PETITE CHIENNE. — Je veux bien. (*Elle se couche en lévrier miniature, les pattes de devant croisées pour montrer la finesse de ses doigts.*) Vous étiez tout seul ici ?

TOBY-CHIEN, *regard vers le piano.* — Tout seul de Chien, oui. Pourquoi ?

LA PETITE CHIENNE. — Ça sent drôle.

TOBY-CHIEN. — Ça sent le Chat, sans doute.

LA PETITE CHIENNE. — Un Chat ? Qu'est-ce qu'un Chat ? Je n'en ai jamais vu. On vous laisse tout seul dans une chambre ?

TOBY-CHIEN. — Ça arrive.

LA PETITE CHIENNE. — Et vous ne criez pas ? Moi, dès que je suis seule, je crie, je m'ennuie, j'ai peur, je me trouve mal et je mange les coussins.

TOBY-CHIEN. — Et on vous fouette.

LA PETITE CHIENNE, *outrée.* — On me... Qu'est-ce que vous dites ? Vous perdez la tête, j'imagine. (*Soudain aimable.*) Ce serait dommage. Vous avez de beaux yeux.

TOBY-CHIEN. — N'est-ce pas ? on les voit beaucoup. Ils sont grands, et puis ils avancent. Elle dit que j'ai des yeux de langouste. Elle dit encore : « Ses beaux yeux de phoque, ses yeux dorés de crapaud... »

LA PETITE CHIENNE. — Qui, Elle ?

TOBY-CHIEN, *simple.* — Elle.

LA PETITE CHIENNE. — Je ne comprends pas tout ce que vous dites, mais vous êtes si sympathique ! Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

TOBY-CHIEN. — Mais... je dîne.

LA PETITE CHIENNE. — Mon Dieu, je pense bien. Je voulais savoir si on reçoit chez vous, si vous sortez.

TOBY-CHIEN. — Non, je suis déjà sorti.

Digitized by Google

LA PETITE CHIENNE. — En voiture ?

TOBY-CHIEN. — A pied, naturellement.

LA PETITE CHIENNE. — Comment, naturellement ? Moi, je ne sors guère qu'en voiture. Montrez le dessous de vos pattes ? Quelle horreur ! on dirait la pierre à repasser les couteaux. Regardez les miennes. Satin dessus, velours dessous.

TOBY-CHIEN. — Je voudrais vous voir à la campagne, sur les cailloux.

LA PETITE CHIENNE. — Mais j'y étais, Monsieur, à la campagne, l'été dernier, et il n'y avait pas de cailloux.

TOBY-CHIEN. — Alors, ce n'était pas la campagne. Vous ne savez pas ce que c'est.

LA PETITE CHIENNE, *vexée*. — Si, Monsieur ! C'est du sable fin, du gazon en brosse fine qu'on balaie tous les matins, une chaise longue sur l'herbe, de grands coussins frais en cretonne, du lait qui mousse, le sommeil à l'ombre, et de petites pommes roses charmantes pour jouer avec.

TOBY-CHIEN, *hochant la tête*. — Non. C'est la route en farine blanche qui cuit les paupières et brûle les pattes, l'herbe grésillante et dure qui sent bon, où je me gratte le museau et les gencives, la nuit inquiétante, — car je suis seul à les garder, Elle et Lui. Couché dans ma corbeille, les battements de mon cœur surmené m'ôtent le sommeil. Un Chien, là-bas, me crie que le Mauvais Homme a passé sur le chemin. Vient-il de mon côté ? Devrai-je, tout à l'heure, l'œil sanglant et la langue crayeuse, bondir contre lui et dévorer sa figure d'ombre ?...

LA PETITE CHIENNE, *frémissante et extasiée*. — Encore, encore ! oh ! que j'ai peur !...

TOBY-CHIEN, *modeste*. — Rassurez-vous, ça n'est jamais arrivé. Tout ça, oui, c'est la campagne, et aussi la côte interminable à l'ombre de la voiture, quand la soif, la faim, la chaleur et la fatigue rendent l'âme résignée et sans espoir...

Digitized by Google

LA PETITE CHIENNE, *fanatisée*. — Et alors ?

TOBY-CHIEN. — Alors, rien. On arrive tout de même à la maison, au seau plein d'eau sombre où l'on boit sans respirer (sa langue, dit-Elle, sa grande langue, fendue au milieu comme un pétale d'iris), pendant que des gouttelettes fines éclaboussent délicieusement les paupières douloureuses, les sourcils poudreux... Tout ça et bien d'autres choses, c'est la campagne...

KIKI-LA-DOUCETTE, *sur le piano, rêveur*. — Tout cela, oui, et les habitudes laissées l'an passé, qu'on retrouve moulées à sa taille comme un coussin marqué de l'empreinte d'un long sommeil... Tout cela, et les nuits libres, le petit rire triste de la chouette, qui seule chemine dans l'air aussi discrètement que moi sur la terre... Les rats d'argent pendus à la treille, qui mangent les raisins sans cesser de me regarder... La cure d'amaigrissement sur la pierre du mur, ardente d'une chaleur noire, et d'où je me relève cuit, diminué, pâle, mais svelte à faire envie aux matous de l'année... (*Revenant à lui avec un regard meurtrier pour la petite Chienne.*) Puisses-tu périr, bête puante, pour avoir évoqué ces joies révolues ! Ne vas-tu pas disparaître, pour que je quitte ce froid piédestal où s'engourdissent mes pattes ?

TOBY-CHIEN, *émoustillé, à la petite Chienne*. — Laissons tout cela. Je ne saurais penser, quand vous êtes là, à autre chose qu'à vous. Je sens que je vous aime !

LA PETITE CHIENNE, *baissant les yeux*. — D'amour ?

TOBY-CHIEN. — Naturellement.

LA PETITE CHIENNE. — Si vite !

TOBY-CHIEN. — Nous avons déjà perdu beaucoup de temps.

LA PETITE CHIENNE. — Mais... nous avons causé. J'y ai pris grand plaisir. Je comprends de moins en moins pourquoi on m'interdit la société des jeunes gens...

Digitized by Google

TOBY-CHIEN. — Laissez-moi vous faire la cour.

LA PETITE CHIENNE. — Qu'est-ce que c'est ?

TOBY-CHIEN. — Voilà. Je commence. Dressé sur mes pattes raidies, je piétine, je vous cerne de petits cris mélodieux. Ma queue tortillée vibre, mes flancs, ravalés par une respiration inquiète, me font plus mince et, par un art involontaire, mes oreilles crispées semblent plantées derrière ma nuque...

LA PETITE CHIENNE. — Ne m'approchez pas ! Je suis troublée...

TOBY-CHIEN. — Déjà, pour l'emprise définitive complète, ma patte puissante plie vos reins...

LA PETITE CHIENNE, *se dérobant*. — Aïe ! brutal !

TOBY-CHIEN, *pressant*. — C'est qu'aussi on n'est pas petite comme vous ! Vous ne pourriez pas monter sur un petit tabouret ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *irrité*. — Je ne pardonne pas à mes yeux de se souiller à un tel spectacle ! Ces préludes parodient tristement nos sauvages amours... Cris d'égorgé, danses lascives, parade silencieuse où ma queue traîne en robe royale, étreintes où la volupté gémit martyrisée, devrai-je rougir de tout cela, à cause de ce couple... cynique ?

TOBY-CHIEN, *plus résolu que courtois*. — Dites donc, espèce de petite allumeuse, ça va finir, ce jeu de cache-cache ?... Viens donc, tu ne le regretteras pas...

LA PETITE CHIENNE, *terrorisée et tentée*. — Mon Dieu ! c'est terrible ! faites de moi ce que vous voudrez...

KIKI-LA-DOUCETTE, *debout sur le piano, formidable*. — Vous n'allez pas faire ça ici, je pense ?

LA PETITE CHIENNE

cherche d'où vient la voix effrayante, aperçoit la Bête imprécatrice, le monstre inconnu et rayé, hérissé de

Digitized by Google

moustaches et de sourcils, éclairé d'yeux qui lancent la mort... Elle s'enfuit en criant :

Au secours, au secours ! Il y a un tigre sur le piano !...

et s'évanouit dans les bras de sa maîtresse accourue, qui la console avec volubilité dans le langage coutumier : « Fifi ! Ma zézette ! ma gougounette blonde, la zigoullette et la troutrouille, ma gaguille, ma poule d'eau mauve, ma lolie et ma lélette », etc., etc., etc. La séance continue.

Digitized by Google

Digitized by Google

MUSIC-HALL

A la campagne, l'été. ELLE *somnole, sur une chaise longue de rotin. Ses deux amis, Toby-Chien le bull, Kiki-la-Doucette l'angora, jonchent le sable.*

TOBY-CHIEN, *bâillant.* — Aaah !... ah !...

KIKI-LA-DOUCETTE, *réveillé.* — Quoi ?

TOBY-CHIEN. — Rien. Je ne sais pas ce que j'ai. Je bâille.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Mal à l'estomac ?

TOBY-CHIEN. — Non. Depuis une semaine que nous sommes ici, il me manque quelque chose. Je crois que je n'aime plus la campagne.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu n'as jamais aimé réellement la campagne. Asnières et Bois-Colombes bornent tes désirs ruraux. Tu es né banlieusard...

TOBY-CHIEN, *qui n'écoute pas.* — L'oisiveté me pèse. Je voudrais travailler !

KIKI-LA-DOUCETTE, *continuant.* — ... Banlieusard, dis-je,

Digitized by Google

et mégalomane. Travailler ! O Phtah, tu l'entends, ce chien inutile. Travailler !

TOBY-CHIEN, *noble*. — Tu peux rire. Pendant six semaines, j'ai gagné ma vie, moi, aux Folies-Élyséennes, avec Elle.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Elle... c'est différent. Elle fait ce qui lui plaît. Elle est têtue, dispersée, extravagante... Mais toi ! Toi le brouillon, l'indécis, toi, le happeur de vide, le...

TOBY-CHIEN, *théâtral*. — Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *qui ignore Rostand*. — Si, certainement !

TOBY-CHIEN, *rogue*. — Eh bien, rentre-le. Et laisse-moi tout à mon cuisant regret, à mes aspirations vers une vie active, vers ma vie du mois passé. Ah ! les belles soirées ! ah ! mes succès ! ah ! l'odeur du sous-sol aux Folies-Élyséennes ! Cette longue cave divisée en cabines exiguës, comme un rayon de ruche laborieuse, et peuplée de mille petites ouvrières qui se hâtent, en travesti bleu brodé d'or, un dard inoffensif au flanc, coiffées de plumes écumeuses... Je revois encore, éblouissant, ce tableau de *l'Entente cordiale* où défilait une armée de généraux aux cuisses rondes... Hélas, hélas... C'est à cette heure émouvante du défilé que nous arrivions, Elle et moi. Elle s'enfermait, abeille pressée, dans sa cellule, et commençait de se peindre le visage afin de ressembler aux beaux petits généraux qui, au-dessus de nos têtes, martelaient la scène d'un talon indécis. J'attendais. J'attendais que, gainée d'un maillot couleur de hanneton doré, Elle rouvrît sa cellule sur le fiévreux corridor...

Couché sur mon coussin, je haletais un peu, en écoutant le bruit de la ruche. J'entendais les pieds pesants des guerriers mérovingiens, ces êtres terribles, casqués de fer et d'ailes de hiboux qui surgissaient au dernier tableau, sous le chêne sacré... Ils étaient armés d'arbres déracinés, moustachus

Digitized by Google

d'étoupe blonde, et ils chantaient, attends... cette jolie valse lente :

Dès que l'aurore au loin paraît,
Chacun s'empresse dans la forêt
Aux joies exquises de la chasse
Dont jamais on ne se lasse !...

Ils se rassemblaient pour y tuer

... au fond des bois
Des ribambelles
De gazelles
Et de dix-cors aux abois...

KIKI-LA-DOUCETTE, *à part*. — Poésie, poésie !...

TOBY-CHIEN. — Adieu, tout cela ! Adieu, ma scintillante amie, Madame Bariol-Taugé ! Vous m'apparûtes plus belle qu'une armée rangée en bataille, et mon cœur chauvin, mon cœur de bull bien français gonfle, au souvenir des strophes enflammées dont vous glorifiâtes *l'Entente cordiale !*... Crête rose, ceinture bleue, robe blanche, vous étiez telle qu'une belle poule gauloise, et pourtant vous demeuriez

La Parisienne, astre vermeil,
Apportant son rayon de soleil !
La Parisienne, la v'là
Pour cha-a-sser le spleen.
Aussitôt qu'elle est là
Tous les cœurs s'illuminent !

KIKI-LA-DOUCETTE, *intéressé*. — De qui sont ces vers ?

TOBY-CHIEN. — Je ne sais pas. Mais leur rythme impérieux rouvre en moi des sources d'amertume. J'attendais l'heure où les Élysée-Girls, maigres, affamées et joueuses, redescendraient de leur Olympe pour me serrer, l'une après

Digitized by Google

l'autre, sur leurs gorges plates et dures, me laissant suffoqué, béat, le poil marbré de plaques roses et blanches... J'attendais, le cœur secoué, l'instant enfin où Elle monterait à son tour, indifférente, farouchement masquée d'une gaîté impénétrable, vers le plateau, vers la fournaise de lumière qui m'enivrait... Écoute, Chat, j'ai vu, dans ma vie, bien des choses...

KIKI-LA-DOUCETTE, *à part, apitoyé.* — C'est qu'il le croit.

TOBY-CHIEN. — ... Mais rien n'égale, dans l'album de mes souvenirs, cette salle des Folies-Élyséennes, où chacun espérait ma venue, où l'on m'accueillait par une rumeur de bravos et de rires !... Modeste — et d'ailleurs myope — j'allais droit à cet être étrange, tête sans corps, chuchoteur, qui vit dans un trou, tout au bord de la scène. Bien que j'en eusse fait mon ami, je m'étonnais tous les soirs de sa monstruosité, et je dardais sur lui mes yeux saillants de homard... Mon second salut était pour cette frétillante créature qu'on nommait Carnac et qui semblait la maîtresse du lieu, accueillant tous les arrivants du même sourire à dents blanches, du même « ah ! » de bienvenue. Elle me plaisait entre toutes. Hors de la scène, sa jeune bouche fardée jetait, dans un rire éclatant, des mots qui me semblaient plus frais que des fleurs mouillées : « Bougre d'em...poté, sacré petit mac... Vieux chameau d'habilleuse, elle m'a foutu entre les jambes une tirette qui me coupe le... » j'ai oublié le reste. Après que j'avais, d'une langue courtoise, léché les doigts menus de cette enfant délicate, je courais de l'une à l'autre avant-scène, pressé de choisir les bonbons qu'on me tendait, minaudant pour celle-ci, aboyant pour celui-là...

KIKI-LA-DOUCETTE, *à part.* — Cabotin, va !

TOBY-CHIEN. — ... Et puis-je oublier l'heure que je passai dans l'avant-scène de droite, au creux d'un giron de mousseline et de paillettes, bercé contre une gorge abondante où

Digitized by Google

pendaient des colliers ?... Mais Elle troubla trop tôt ma joie et vint, ayant dit et chanté, me pêcher par la peau de la nuque, me reprendre aux douces mains gantées qui voulaient me retenir... Cette heure merveilleuse finit dans le ridicule, car Elle me brandit aux yeux d'un public égayé, en criant : « Voilà, Mesdames et Messieurs, le sale cabot qui *fait* les avant-scènes ! » Elle riait aussi, la bouche ironique et les yeux lointains, avec cet air agressif et gai qui sert de masque à sa vraie figure, tu sais ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *bref*. — Je sais.

TOBY-CHIEN, *poursuivant*. — Nous descendions, après, vers sa cellule lumineuse où Elle essuyait son visage de couleur, la gomme bleue de ses cils...

Elle... (*la regardant endormie.*) Elle est là, étendue. Elle sommeille. Elle semble ne rien regretter. Il y a sur son visage un air heureux de détente et d'arrivée. Pourtant, quand Elle rêve de longues heures, la tête sur son bras plié, je me demande si Elle n'évoque pas, comme moi, ces soirs lumineux de printemps parisien, tout enguirlandés de perles électriques ?... C'est peut-être cela qui brille au plus profond de ses yeux ?...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Non. Je sais, moi. Elle m'a parlé !

TOBY-CHIEN, *jaloux*. — A moi aussi, Elle me parle.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Pas de la même manière. Elle te parle de la température, de la tartine qu'Elle mange, de l'oiseau qui vient de s'envoler. Elle te dit : « Viens ici. Gare à ton derrière. Tu es beau. Tu es laid. Tu es mon crapaud bringé, ma sympathique grenouille. Je te défends de manger ce crottin sec... »

TOBY-CHIEN. — C'est déjà très gentil, tu ne trouves pas ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — Très gentil. Mais nos confidences, d'Elle à moi, de moi à Elle, sont d'autre sorte. Depuis que nous sommes ici, Elle s'est confiée, presque sans paroles, à

Digitized by Google

mon instinct divinateur. Elle se délecte d'une tristesse et d'une solitude plus savoureuses que le bonheur. Elle ne se lasse pas de regarder changer la couleur des heures. Elle erre beaucoup, mais pas loin, et son activité piétine sur ces dix hectares bornés de murs en ruine. Tu la vois parfois debout sur la cime de notre montagne, sculptée dans sa robe par le vent amoureux, les cheveux tour à tour droits et couchés comme les épis du seigle, et pareille à un petit génie de l'Aventure ?... Ne t'en émeus pas. Son regard ne défie pas l'espace; il y cherche, il y menace seulement l'intrus en marche vers sa demeure, l'assaillant de sa retraite... dirai-je sentimentale ?

Toby-Chien. — Dis-le.

Kiki-la-Doucette. — Elle n'aime point l'inconnu, et ne chérit sans trouble que ce lieu ancien, retiré, ce seuil usé par ses pas enfantins, ce parc triste dont son cœur connaît tous les aspects. Tu la crois assise là, près de nous ? Elle est assise en même temps sur la roche tiède, au revers de la combe, et aussi sur la branche odorante et basse du pin argenté... Tu crois qu'elle dort ? elle cueille en ce moment, au potager, la fraise blanche qui sent la fourmi écrasée. Elle respire, sous la tonnelle de roses, l'odeur orientale et comestible de mille roses vineuses, mûres en un seul jour de soleil. Ainsi immobile et les yeux clos, elle habite chaque pelouse, chaque arbre, chaque fleur, elle se penche à la fois, fantôme bleu comme l'air, à toutes les fenêtres de sa maison chevelue de vigne... Son esprit court, comme un sang subtil, le long des veines de toutes les feuilles, se caresse au velours des géraniums, à la cerise vernie, et s'enroule à la couleuvre poudrée de poussière, au creux du sentier jaune... C'est pourquoi tu la vois si sage et les yeux clos, car ses mains pendantes, qui semblent vides, possèdent et égrènent tous les instants d'or de ce beau jour lent et pur.

Digitized by Google

TOBY-CHIEN PARLE

Un petit intérieur tranquille. A la cantonade, bruits de cataclysme. Kiki-la-Doucette se cramponne vainement à un somme illusoire. Une porte s'ouvre et claque sous une main invisible, après avoir livré passage à Toby-Chien, petit bull démoralisé.

KIKI-LA-DOUCETTE, *s'étirant.* — Ah ! ah ! Qu'est-ce que tu as encore fait ?

TOBY-CHIEN, *piteux.* — Rien.

KIKI-LA-DOUCETTE. — A d'autres ! Avec cette tête-là ? Et ces rumeurs de catastrophe ?

TOBY-CHIEN. — Rien, te dis-je ! Plût au ciel ! Tu me croiras si tu veux, mais je préférerais avoir cassé un vase, ou mangé le petit tapis persan auquel Elle tient si fort. Je ne comprends pas. Je tâtonne dans les ténèbres. Je...

KIKI-LA-DOUCETTE, *royal.* — Cœur faible ! Regarde-moi. Comme du haut d'un astre, je considère ce bas monde. Imite ma sérénité divine...

TOBY-CHIEN, *interrompant, ironique.* — ... et enferme-toi dans le cercle magique de ta queue, n'est-ce pas ? Je n'ai pas

Digitized by Google

de queue, moi, ou si peu ! Et jamais je ne me sentis le derrière si serré.

KIKI-LA-DOUCETTE, *intéressé, mais qui feint l'indifférence.* — Raconte.

TOBY-CHIEN. — Voilà. Nous étions bien tranquilles, Elle et moi, dans le cabinet de travail. Elle lisait des lettres, des journaux, et ces rognures collées qu'Elle nomme pompeusement l'*Argus de la Presse,* quand tout à coup : « Zut ! s'écria-t-Elle. Et même, crotte de bique ! » Et sous son poing assené, la table vibra, les papiers volèrent... Elle se leva, marcha de la fenêtre à la porte, se mordit un doigt, se gratta la tête, se frotta rudement le bout du nez.

J'avais soulevé du front le tapis de la table et mon regard cherchait le sien... « Ah ! te voilà, ricana-t-Elle. Naturellement, te voilà. Tu as le sens des situations. C'est bien le moment de te coiffer à l'orientale avec une draperie turque sur le crâne et des franges-boule qui retombent, des franges-boule, — des franges-bull, parbleu ! Ce chien fait des calembours, à présent ! il ne me manquait que ça ! » D'une chiquenaude, Elle rejeta le bord du tapis qui me coiffait, puis leva vers le plafond des bras pathétiques : « J'en ai assez ! s'écria-t-Elle. Je veux... je veux... je veux faire ce que je veux ! »

Un silence effrayant suivit son cri, mais je lui répondais du fond de mon âme : « Qui T'en empêche, ô Toi qui règnes sur ma vie, Toi qui peux presque tout, Toi qui, d'un plissement volontaire de tes sourcils, rapproches dans le ciel les nuages ? »

Elle sembla m'entendre et repartit un peu plus calme : « Je veux faire ce que je veux. Je veux jouer la pantomime, même la comédie. Je veux danser nue, si le maillot me gêne et humilie ma plastique, je veux me retirer dans une île, s'il me plaît, ou fréquenter des dames qui vivent de leurs charmes,

Digitized by Google

pourvu qu'elles soient gaies, fantasques, voire mélancoliques et sages, comme sont beaucoup de femmes de joie. Je veux écrire des livres tristes et chastes, où il n'y aura que des paysages, des fleurs, du chagrin, de la fierté, et la candeur des animaux charmants qui s'effraient de l'homme... Je veux sourire à tous les visages aimables, et m'écarter des gens laids, sales et qui sentent mauvais. Je veux chérir qui m'aime et lui donner tout ce qui est à moi dans le monde : mon corps rebelle au partage, mon cœur si doux et ma liberté ! Je veux... je veux !... Je crois bien que si quelqu'un, ce soir, se risquait à me dire : « Mais, enfin, ma chère... » eh bien, je le tue... Ou je lui ôte un œil. Ou je le mets dans la cave... »

KIKI-LA-DOUCETTE, *pour lui-même*. — Dans la cave ? Je considérerais cela comme une récompense, car la cave est un enviable séjour, d'une obscurité bleutée par le soupirail, embaumé de paille moisie et de l'odeur alliacée du rat...

TOBY-CHIEN, *sans entendre*. — « ... J'en ai assez, vous dis-je ! » (Elle criait cela à des personnes invisibles, et moi, pauvre moi, je tremblais sous la table.) « Et je ne verrai plus ces tortues-là ! »

KIKI-LA-DOUCETTE. — Ces... quoi ?

TOBY-CHIEN. — Ces tortues-là ; je suis sûr du mot. Quelles tortues ? Elle nous cache tant de choses ! « ... Ces tortues-là ! Elles sont deux, trois, quatre, — joli nid de fauvettes ! — pendues à Lui, et qui Lui roucoulent et Lui écrivent : « Mon chéri, tu m'épouseras si Elle meurt, dis ? » Je crois bien ! Il les épouse déjà, l'une après l'autre. Il pourrait choisir. Il préfère collectionner. Il lui faut — car elles en demandent ! — la Femme-du-Monde couperosée qui s'occupe de musique et qui fait des fautes d'orthographe, la vierge mûre qui lui écrit, d'une main paisible de comptable, les mille z'horreurs ; l'Américaine brune aux cuisses plates ; et toute la séquelle des sacrées petites toquées en cols plats et cheveux

Digitized by Google

courts qui s'en viennent, cils baissés et reins frétillants : « O Monsieur, c'est moi qui suis la vraie Claudine... » La vraie Claudine ! et la fausse mineure, tu parles !

« Toutes, elles souhaitent ma mort, m'inventent des amants; elles l'entourent de leur ronde effrénée, Lui faible, Lui volage et amoureux de l'amour qu'Il inspire, Lui qui goûte si fort ce jeu de se sentir empêtré dans cent petits doigts crochus de femmes... Il a délivré en chacune la petite bête mauvaise et sans scrupules, matée — si peu ! — par l'éducation; elles ont menti, forniqué, cocufié, avec une joie et une fureur de harpies, autant par haine de moi que pour l'amour de Lui...

« Alors... adieu tout ! adieu... presque tout. Je Le leur laisse. Peut-être qu'un jour Il les verra comme je les vois, avec leurs visages de petites truies gloutonnes. Il s'enfuira, effrayé, frémissant, dégoûté d'un vice inutile... »

Je haletais autant qu'Elle, ému de sa violence. Elle entendit ma respiration et se jeta à quatre pattes, sa tête sous le tapis contre la mienne...

« Oui, inutile ! je maintiens le mot. Ce n'est pas un sale petit bull qui me fera changer d'avis, encore ! Inutile s'Il n'aime pas assez ou s'Il méconnaît l'amour véritable ! Quoi ?... ma vie aussi est inutile ? Non, Toby-Chien. Moi, j'aime. J'aime tant tout ce que j'aime ! Si tu savais comme j'embellis tout ce que j'aime, et quel plaisir je me donne en aimant ! Si tu pouvais comprendre de quelle force et de quelle défaillance m'emplit ce que j'aime !... C'est cela que je nomme le frôlement du bonheur. Le frôlement du bonheur... caresse impalpable qui creuse le long de mon dos un sillon velouté, comme le bout d'une aile creuse l'onde... Frisson mystérieux prêt à se fondre en larmes, angoisse légère que je cherche et qui m'atteint devant un cher paysage argenté de brouillard, devant un ciel où fleurit l'aube, sous le bois où l'automne

Digitized by Google

souffle une haleine mûre et musquée... Tristesse voluptueuse des fins de jour, bondissement sans cause d'un cœur plus mobile que celui du chevreuil, tu es le frôlement même du bonheur, toi qui gis au sein des heures les plus pleines... et jusqu'au fond du regard de ma sûre amie...

« Tu oserais dire ma vie *inutile ?*... Tu n'auras pas de pâtée, ce soir ! »

Je voyais la brume de ses cheveux danser autour de sa tête qu'Elle hochait furieusement. Elle était comme moi à quatre pattes, aplatie, comme un chien qui va s'élancer, et j'espérai un peu qu'Elle aboierait...

KIKI-LA-DOUCETTE, *révolté*. — Aboyer, Elle ! Elle a ses défauts, mais tout de même, aboyer !... Si Elle devait parler en quatre-pattes, elle miaulerait.

TOBY-CHIEN, *poursuivant*. — Elle n'aboya point, en effet. Elle se redressa d'un bond, rejeta en arrière les cheveux qui lui balayaient le visage...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Oui. Elle a la tête angora. La tête seulement.

TOBY-CHIEN. — ... Et Elle se remit à parler, incohérente : « Alors, voilà ! je veux faire ce que je veux. Je ne porterai pas des manches courtes en hiver, ni de cols hauts en été. Je ne mettrai pas mes chapeaux sens devant derrière, et je n'irai plus prendre le thé chez Rimmel's, non... Redelsperger, non... Chose, enfin. Et je n'irai plus aux vernissages. Parce qu'on y marche dans un tas de gens, l'après-midi, et que les matins y sont sinistres, sous ces voûtes où frissonne un peuple nu et transi de statues, parmi l'odeur de cave et de plâtre frais... C'est l'heure où quelques femmes y toussent, vêtues de robes minces, et de rares hommes errent, avec la mine verte d'avoir passé la nuit là, sans gîte et sans lit...

« Et le monotone public des premières ne verra plus mon sourire abattu, mes yeux qui se creusent de la longueur des

Digitized by Google

entr'actes et de l'effort qu'il faut pour empêcher mon visage de vieillir, effort reflété par cent visages féminins, raidis de fatigue et d'orgueil défensif... Tu m'entends, s'écria-t-Elle, tu m'entends, crapaud bringé, excessif petit bull cardiaque ! je n'irai plus aux premières, sinon de l'autre côté de la rampe. Car je danserai encore sur la scène, je danserai nue ou habillée, pour le seul plaisir de danser, d'accorder mes gestes au rythme de la musique, de virer, brûlée de lumière, aveuglée comme une mouche dans un rayon... Je danserai, j'inventerai de belles danses lentes où le voile parfois me couvrira, parfois m'environnera comme une spirale de fumée, parfois se tendra derrière ma course comme la toile d'une barque... Je serai la statue, le vase animé, la bête bondissante, l'arbre balancé, l'esclave ivre...

« Toby-Chien, chien de bon sens, écoute bien : je ne me suis jamais sentie plus digne de moi-même ! Du fond de la sévère retraite que je me suis faite au fond de moi, il m'arrive de rire tout haut, réveillée par la voix cordiale d'un maître de ballet italien : « Hé, ma minionne, qu'est-ce que tu penses ? je te dis : sauts de basque, deux ! et un petit pour finir !... »

« La familiarité professionnelle de ce luisant méridional ne me blesse point, ni l'amicale veulerie d'une pauvre petite marcheuse à cinquante francs par mois, qui se lamente, résignée : « Nous autres artistes, n'est-ce pas, on ne fait pas toujours comme on veut... » Et si le régisseur tourne vers moi, au cours d'une répétition, son mufle de dogue bonasse, en graillonnant : « C'est malheureux que vous ne pouvez pas taire vos gueules, tous... » je ne songe pas à me fâcher, pourvu qu'au retour, lorsque je jette à la volée mon chapeau sur le lit, une voix chère, un peu voilée, murmure : « Vous n'êtes pas trop fatiguée, mon amour ?... »

Sa voix à Elle avait molli sur ces mots. Elle répéta, comme pour Elle-même, avec un sourire contenu : « Vous n'êtes

Digitized by Google

pas trop fatiguée, mon amour ? » puis soudain éclata en larmes nerveuses, des larmes vives, rondes, pressées, en gouttes étincelantes qui sautaient sur ses joues, joyeusement... Mais moi, tu sais, quand Elle pleure, je sens la vie me quitter...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je sais, tu t'es mis à hurler ?

TOBY-CHIEN, *évasif*. — A hurler, non... Je mêlai mes larmes aux siennes, voilà tout. Mal m'en prit ! Elle me saisit par la peau du dos, comme une petite valise carrée, et de froides injures tombèrent sur ma tête innocente : « Mal élevé. Chien hystérique. Saucisson larmoyeur. Crapaud à cœur de veau. Phoque obtus... » Tu sais le reste. Tu as entendu la porte, le tisonnier qu'elle a jeté dans la corbeille à papier, et le seau à charbon qui a roulé béant, et tout...

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'ai entendu. J'ai même entendu, ô Chien, ce qui n'est pas parvenu à ton entendement de bull simplet. Ne cherche pas. Elle et moi, nous dédaignons le plus souvent de nous expliquer. Il m'arrive, lorsqu'une main inexperte me caresse à rebours, d'interrompre un paisible et sincère ronron par un khh ! féroce, suivi d'un coup de griffe foudroyant comme une étincelle... « Que ce chat est traître ! » s'écrie l'imbécile... Il n'a vu que la griffe, il n'a pas deviné l'exaspération nerveuse, ni la souffrance aiguë qui lancine la peau de mon dos... Quand Elle agit follement, Elle, ne dis pas, en haussant tes épaules carrées : « Elle est folle ! » Plutôt, cherche la main maladroite, la piqûre insupportable et cachée qui se manifeste en cris, en rires, en course aveugle vers tous les risques...

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CHIENNE

Le sergent permissionnaire ne trouva pas, en arrivant à Paris, sa maîtresse chez elle. Mais il fut quand même accueilli par des cris chevrotants de surprise et de joie, étreint, mouillé de baisers : Vorace, sa chienne de berger, la chienne qu'il avait confiée à sa jeune amie, l'enveloppa comme une flamme, et le lécha d'une langue pâlie par l'émotion. Cependant, la femme de chambre menait autant de bruit que la chienne, et s'écriait :

— Ce que c'est que la malchance ! Madame qui est juste à Marlotte pour deux jours, pour fermer la propriété de Madame. Les locataires de Madame viennent de s'en aller, Madame fait l'inventaire des meubles... Heureusement que ce n'est pas au bout du monde !... Monsieur me fait une dépêche pour Madame ? En la mettant tout de suite, Madame sera là demain matin avant le déjeuner. Monsieur devrait coucher ici... Monsieur veut-il que j'allume le chauffe-bain ?

— Mais je me suis baigné chez moi, Lucie... Ça se lave, un permissionnaire !

Il toisa dans la glace son image bleuâtre et roussie, couleur

Digitized by Google

des granits bretons. La chienne briarde, debout auprès de lui dans un silence dévot, tremblait de tout son poil. Il rit de la voir si ressemblante à lui-même, grise, bleue et bourrue :

— Vorace !

Elle leva sur son maître un regard d'amour, et le sergent s'émut en songeant soudain à sa maîtresse, une Jeannine très jeune et très gaie, — un peu trop jeune, souvent trop gaie...

Ils dînèrent tous deux, l'homme et la chienne, celle-ci fidèle aux rites de leur existence ancienne, happant le pain, aboyant aux mots prescrits, figée dans un culte si brûlant que l'heure du retour abolissait pour elle les mois d'absence.

— Tu m'as bien manqué, lui avoua-t-il tout bas. Oui, toi aussi !...

Il fumait maintenant, à demi étendu sur le divan. La chienne, couchée comme les lévriers des tombeaux, feignait de dormir et ne remuait pas les oreilles. Ses sourcils seuls, bougeant au moindre bruit, trahissaient sa vigilance.

Le silence hébétait l'homme surmené, et sa main qui tenait la cigarette glissait le long du coussin, écorchant la soie. Il secoua son sommeil, ouvrit un livre, mania quelques bibelots nouveaux, une photographie qu'il ne connaissait pas encore : Jeannine en jupe courte, les bras nus, à la campagne.

« Instantané d'amateur... Elle est charmante... »

Au verso de l'épreuve non collée, il lut :

« *Cinq juin* 1916... J'étais... où donc, le cinq juin ?... Par là-bas, du côté d'Arras... Cinq juin... Je ne connais pas l'écriture. »

Il se rassit et fut repris d'un sommeil qui chassait toute pensée. Dix heures sonnèrent; il eut encore le temps de sourire au son grave et étoffé de la petite pendule qui avait, disait Jeannine, la voix plus grande que le ventre... Dix heures sonnèrent et la chienne se leva.

— Chut ! fit le sergent assoupi. Couchez !

Digitized by Google

Mais Vorace ne se recoucha pas, s'ébroua, étira ses pattes, ce qui équivaut, pour un chien, à mettre son chapeau pour sortir. Elle s'approcha de son maître et ses yeux jaunes questionnèrent clairement :

— Eh bien ?

— Eh bien, répondit-il, qu'est-ce que tu as ?

Elle baissa les oreilles pendant qu'il parlait, par déférence, et les releva aussitôt.

— Oh ! soupira le sergent, que tu es ennuyeuse ! Tu as soif ! Tu veux sortir ?

Au mot « sortir », Vorace rit et se mit à haleter doucement, montrant ses belles dents et le pétale charnu de sa langue.

— Allons, viens, on va sortir. Mais pas longtemps. Je meurs de sommeil, moi, tu sais !

Dans la rue, Vorace enivrée aboya d'une voix de loup, sauta jusqu'à la nuque de son maître, chargea un chat, joua en rond « au chemin de fer de ceinture ». Son maître la grondait tendrement, et elle paradait pour lui. Enfin, elle reprit son sérieux et marcha posément. Le sergent goûtait la nuit tiède et allait au gré de la chienne, en chantonnant deux ou trois pensées paresseuses :

— Je verrai Jeannine demain matin... Je vais me coucher dans un bon lit... J'ai encore sept jours à passer ici...

Il s'aperçut que sa chienne, en avant, l'attendait, sous un bec de gaz, avec le même air d'impatience. Ses yeux, sa queue battante et tout son corps questionnaient :

— Eh bien ! Tu viens ?

Il la rejoignit, elle tourna la rue d'un petit trot résolu. Alors il comprit qu'elle allait quelque part.

— Peut-être, se dit-il, que la femme de chambre a l'habitude... Ou Jeannine...

Il s'arrêta un moment, puis repartit, suivant la chienne, sans même s'apercevoir qu'il venait de cesser, à la fois, d'être

Digitized by Google

fatigué, d'avoir sommeil et de se sentir heureux. Il pressa le pas, et la chienne joyeuse le précéda, en bon guide.

— Va, va..., commandait de temps en temps le sergent.

Il regardait le nom d'une rue, puis repartait. Point de passants, peu de lumière; des pavillons, des jardins. La chienne, excitée, vint mordiller sa main pendante, et il faillit la battre, retenant une brutalité qu'il ne s'expliquait pas.

Enfin elle s'arrêta : « Voilà, on est arrivés ! » devant une grille ancienne et disloquée, qui protégeait le jardin d'une maisonnette basse, chargée de vigne et de bignonier, une petite maison peureuse et voilée...

— Eh bien, ouvre donc ! disait la chienne campée devant le portillon de bois.

Le sergent leva la main vers le loquet, et la laissa retomber. Il se pencha vers la chienne, lui montra du doigt un fil de lumière au long des volets clos, et lui demanda tout bas :

— Qui est là ?... Jeannine ?...

La chienne poussa un : « Hi ! » aigu et aboya.

— Chut ! souffla le sergent en fermant de ses mains la gueule humide et fraîche...

Il étendit encore un bras hésitant vers la porte et la chienne bondit. Mais il la retint par son collier et l'emmena sur l'autre trottoir, d'où il contempla la maison inconnue, le fil de lumière rosée... Il s'assit sur le trottoir, à côté de la chienne. Il n'avait pas encore rassemblé les images ni les pensées qui se lèvent autour d'une trahison possible, mais il se sentait singulièrement seul, et faible.

— Tu m'aimes ? murmura-t-il à l'oreille de la chienne.

Elle lui lécha la joue.

— Viens, on s'en va.

Ils repartirent, lui en avant cette fois. Et quand ils furent de nouveau dans le petit salon, elle vit qu'il remettait du linge et des pantoufles dans un sac qu'elle connaissait bien.

Digitized by Google

Respectueuse et désespérée, elle suivait tous ses mouvements, et des larmes tremblaient, couleur d'or, sur ses yeux jaunes. Il la prit par le cou pour la rassurer :

— Tu pars aussi. Tu ne me quitteras plus. Tu ne pourras pas, la prochaine fois, me raconter *le reste*. Peut-être que je me trompe... Peut-être t'ai-je mal comprise... Mais tu ne dois pas rester ici. Ton âme n'est pas faite pour d'autres secrets que les miens...

Et tandis que la chienne frémissait, encore incertaine, il lui tenait la tête entre ses mains, en lui parlant tout bas :

— Ton âme... Ton âme de chienne... Ta belle âme...

Digitized by Google

Digitized by Google

CELLE QUI EN REVIENT

Un salon paisible. Crépuscule d'hiver. Feu de bois dans la cheminée. La vieille chatte persane fait sa toilette, minutieuse en tout comme sont les personnes âgées. Elle y met le temps, elle n'a pas autre chose à faire. La chienne Bull se rôtit le côté droit quand le gauche est cuit à point, puis le côté gauche quand le côté droit n'en peut plus. A l'écart, dans l'ombre, gît une chienne de berger briarde, osseuse, aux yeux couleur de feu, qui porte un collier neuf.

LA VIEILLE CHATTE, *à elle-même en se lavant. Elle radote, mais avec une extrême distinction.* — Ciel, un poil rebroussé... Dieux, un œuf de puce... Eh quoi, un brin d'herbe sèche... Fi, une crotte de puce... Ciel, un poil rebroussé... Dieux, etc., etc., etc. (*Elle continue.*)

LA CHIENNE BULL, *haussant les épaules.* — Si on vous disait que vous mourrez d'une méningite, Persane, vous ne le croiriez sans doute pas ?

LA VIEILLE CHATTE. — Mon Dieu, le vétérinaire a bien prétendu l'autre jour que vous aviez une maladie de cœur; après cela, ne peut-on tout croire ? (*Se lavant.*) Cieux, une trace de lait de ce matin... (*Elle continue.*)

Digitized by Google

LA BERGÈRE, *en sursaut*. — Est-ce qu'il est tard ?

LA CHIENNE BULL. — Je ne sais pas. Pourquoi ? Vous avez faim ?

LA BERGÈRE. — Non.

LA VIEILLE CHATTE. — Qui a parlé du dîner ? (*Elle bâille.*) Dès que l'on parle de manger, j'ai faim : c'est nerveux. (*Se lavant.*) Pouah, une écaille de sardine... (*Elle continue, silence.*)

LA BERGÈRE, *brusque*. — C'est la porte d'entrée qui se referme.

LA CHIENNE BULL. — Mais non, voyons ! C'est à l'étage au-dessus. Qu'est-ce que vous avez à trembler comme ça ?

LA BERGÈRE. — Est-ce que je tremble ? je n'en savais rien...

LA CHIENNE BULL. — Vous avez froid ? Approchez-vous du feu.

LA BERGÈRE. — Je n'ai pas froid.

LA CHIENNE BULL. — Alors vous avez peur ?

LA BERGÈRE, *tressaillant*. — Peur ? je ne sais pas... Quelle heure peut-il être ?

LA CHIENNE BULL, *les yeux au ciel*. — Ah ! la la... J'en ai une patience !... Vous tenez beaucoup à savoir l'heure ? Quand on se met à table, c'est qu'il est l'heure de manger, il est l'heure de se coucher quand on va au panier, et c'est l'heure de sortir quand on décroche du clou les colliers... Soit dit sans reproche, le vôtre est magnifique.

LA BERGÈRE. — Vous trouvez ? Il y a trois jours, j'avais pour collier un bout de corde qu'Il avait trouvée là-bas.

LA CHIENNE BULL. — Où, là-bas ?

LA BERGÈRE, *laconique*. — Là-bas, d'où je reviens avec Lui... Où est-il ?

LA CHIENNE BULL. — Qui ?

LA BERGÈRE, *simple*. — Lui.

Digitized by Google

LA CHIENNE BULL. — Ah ! oui... Pardonnez-moi, mais je l'ai si peu vu depuis quelques années, que j'oublie encore son retour. Et pourtant je l'aime bien, vous savez ?

LA VIEILLE CHATTE, *qui est bleue*. — Oui, moi aussi. Il est d'une jolie couleur. Une sorte de gris-bleu, bleu-gris... Une très jolie couleur... Quand s'en va-t-Il ?

LA BERGÈRE, *palpitante*. — Il va partir ? Pourquoi dites-vous qu'Il va partir ?

LA VIEILLE CHATTE, *surprise*. — Dame, c'est dans l'ordre des choses. Il vient ici, me prend dans ses bras, fait sauter la Bull par-dessus la cravache, embrasse Celle qui nous garde ici et qui lui appartient, à Lui, puis au bout de quelques jours, Il s'en va. C'est ainsi. Ce fut toujours ainsi depuis... (*Elle cherche*) très longtemps. Alors je pense qu'Il va partir.

LA BERGÈRE, *agitée*. — Pas sans moi, pas sans moi ! (*Elle se lève et va flairer la porte.*)

LA BULL, *à la vieille Chatte*. — Ça la reprend.

LA VIEILLE CHATTE. — Quelle agitation ! Que de bruit ! (*Se lavant.*) Tiens, une miette de pain... Cette Bergère va tourner ainsi sans repos, et sans repos aller de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre... C'est nerveux.

LA BULL. — C'est peut-être nerveux, mais c'est gênant pour les autres. Ah ! la maison ne vaut pas ce qu'elle valait la semaine dernière. Lui se couche tôt. Elle se lève tard. Elle sort avec Lui et néglige de m'emmener. Elle ne m'appelle plus le matin sur son lit, et puis Il nous a amené cette Bergère qui gronde à tout venant, serre la queue entre les jambes comme un chien trouvé et se cogne dans les meubles...

LA VIEILLE CHATTE. — Oui... Il y a du vrai. J'ai surtout constaté qu'Il boit beaucoup de lait le matin. Tout juste s'Il m'en laisse un fond de tasse... (*Elle bâille.*) Aâh !... Je vous demande pardon, c'est parce que j'ai parlé du lait... C'est nerveux.

Digitized by Google

LA BERGÈRE, *en arrêt contre la fente de la porte.* — Où est-Il ? Il ne revient pas.

LA BULL, *excédée.* — Oh ! Vous !... Il est allé dans des magasins avec Elle. Il est sorti avec Elle en taxi, en train de ceinture... Il est sorti, quoi ! On vous croirait née d'hier.

LA BERGÈRE. — Je ne comprends pas ce que vous dites. Votre tranquillité me confond. Il est sorti, dites-vous, et vous riez !

LA VIEILLE CHATTE. — Ma chère, ce n'est point une tragédie, que je sache.

LA BERGÈRE. — Qu'en savez-vous ? Ignorez-vous donc ce qu'il y a de l'autre côté de la porte, hors de l'endroit où nous sommes, pour un moment, à l'abri ?

LA BULL. — Nous n'y pensons pas. Pourquoi songer à l'escalier froid, à l'oiseuse concierge, aux enfants criards qui lancent des toupies sur le trottoir, aux voitures qui surgissent et, surtout, aux flaques d'eau ?

LA BERGÈRE, *qui tend l'oreille à tous les bruits.* — Les flaques d'eau, ce n'est rien...

LA VIEILLE CHATTE, *frémissant d'horreur.* — Rien ? Ah ! je pâme...

LA BERGÈRE. — Mais le reste...

LA BULL. — Quel reste ?

LA BERGÈRE. — L'ennemi... L'embûche... La balle et l'éclat de fer, et ce bruit terrible qui remue l'air et les entrailles de la terre... (*Elle se tait et tremble.*)

LA BULL. — Pourquoi tremblez-vous toujours ?

LA BERGÈRE. — Je tremble ? Je ne savais pas. (*Silence.*) Où est-Il ? Comme Il tarde... L'heure est dangereuse. Ses amis qui étaient les miens, où sont-ils ? Tous, à la fois, sont-ils tombés comme les autres ? Ont-ils succombé si loin, que je ne flaire pas même, dans l'air, l'odeur de leurs plaies et de la sueur qui les mouille ? Ne peut-on m'ouvrir cette porte pour

Digitized by Google

que j'aille à sa recherche, à Lui ? (*Elle gratte le bas de la porte.*)

LA BULL. — Hé là, vous, on ne gratte pas le bas des portes. Tout le monde sait ça.

LA VIEILLE CHATTE, *bas, à la Bull.* — Laissez-la, c'est nerveux.

LA BERGÈRE, *cessant de gratter.* — Oui, Il m'a dit : « Attends. Reste là. » Par obéissance, j'y mourrais, plutôt que d'enfreindre son ordre. Mais je sens mon cœur vieillir et s'user d'attente, et j'ai peur.... (*Elle se couche et tombe dans une sombre rêverie, puis dans un sommeil fiévreux.*)

LA BERGÈRE, *en songe.* — Qui frappe ?... N'entrez pas, je veille ! Cette boue est mon lit, cette planche celui de mon maître. Il se repose : on ne passe pas. Quoi ? C'est pour marcher encore ? Nous voici. J'ai mal dans les reins, et le ventre transi; en quelques bonds cela passera... Mais Lui, voyez comme Il est pâle, et las... Cela passera. Le jour est loin, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin de vos petites lanternes pour éviter ce ravin d'où monte une fétidité à laquelle, depuis tant de jours, je n'ai pu m'accoutumer encore... Ne me dis pas « chut ! » ô mon Maître, je suis muette. Tu m'as appris à vivre sans plus de bruit qu'une ombre. Où allons-nous ? Cela n'importe guère, puisque tu me guides et que je te protège...

Ha !... Ce coup de fouet dans l'air, je l'attendais, et les mouches de fer dans la boue... Jamais nuit ne fut plus froide, ni plus zébrée de brefs éclairs, crachés par des bouches invisibles... Quelque chose de mauvais s'avance sur nous, mon Maître, quelque chose que je perçois par mon ouïe, ma langue qui goûte l'air, mon poil en éveil; quelque chose que je devine et dont je voudrais t'avertir. C'est une mauvaise nuit, crois-moi. La vase, sous l'eau du chemin, suce mes pattes et me retarde. Je ne veux pas te le dire, mais j'ai peur... Ah !

Digitized by Google

j'en étais sûre ! Les voilà, mon Maître, les voilà ! Tu ne les sentais donc pas accourir ? C'est une bataille de plus pour nous, ce n'est que cela : je respire, et tu souris.

Eh bien, qu'attends-tu ? Où, ton arme, le feu, le bruit que ton poing darde, où, ta magie familière ? Tes mains sont vides et retombent ?... A mon tour de t'apprendre la bataille, la mienne ! A la gorge, mon Maître ! Là, sous l'oreille, vois, comme je fais ! Juste dans la fontaine du sang... Que tu es beau, bondissant ! J'en tiens un, tu tiens l'autre... Celui que je lâche, il glisse mollement, la tête inclinée sur la fraise rouge qui bouillonne à son col... Ne laisse le tien qu'assoupli dans tes mains et comme enchanté par la mort. Besogne, mon Maître, et ne te retourne pas pour apercevoir, sur la plaine noire, qu'ils sont mille, et mille et mille autres renaissants. A l'aide, nos amis ! Ils sont trop ! Je n'en puis saigner qu'un à la fois, abandonnerez-vous mon Maître aux prises avec tous ces démons ?...

Seuls... seuls... seuls. Mon Maître, nous sommes seuls, toi et moi, contre tous. Han ! la main de celui-ci ne te frappera pas; et que du moins la face de cet autre, monstre au poil blanchâtre, se masque — han ! — d'une pourpre qui la fera moins hideuse... Quoi ? Que cries-tu ? Ils t'emportent ? Ah ! pas sans moi, pas sans moi !... Qui me lie ? Maître, on m'étrangle ! Maître, attends-moi ! Maître, que ma vie s'éteigne sur ta poitrine ! Délivre-moi ! Tes mains que tu dresses et qui dégouttent dans l'air, je les laverai d'une salive qui guérit, si je t'atteins... Maître, ils me torturent, et ne savent pas que je hurle seulement de te voir diminuer et disparaître... Je puis laisser à leur piège tout ce qu'ils ont déchiré de moi, pour te suivre, te suivre, te suivre... (*Elle s'éveille avec un long hurlement, et continue éveillée la lamentation de son rêve. La chienne Bull et la vieille Chatte tremblent, sans comprendre... La porte s'ouvre, un soldat bleu se penche sur la Bergère et lui parle.*)

Digitized by Google

LE SOLDAT, *tenant dans ses mains la tête de la chienne.* — Là, là, Bergère... Là, mon amie... Qu'as-tu rêvé, Bergère ? Tu sais bien que c'est fini, que c'est fini, Bergère...

LA BERGÈRE, *égarée, en pleurs.*— Ah ! te voici, ah ! je te retrouve... Il y a un instant j'étais avec toi et je recommençais une de nos pires nuits... Combien de fois vais-je te perdre ? Donne tes mains, que je m'assure... Non, elles ne dégouttent point... Tes pieds que je flaire n'ont pas marché près du ravin... Te voilà, riant et tout parfumé de vie ! Et tu dis : « C'est fini... » O mon Maître, pas encore. Je t'ai trop souvent perdu. Nous avons trop longtemps habité un pays où l'âme n'a pas de repos, et où le corps désespéré veille malgré lui quand défaut l'âme. Aussi, pardonne-moi si pendant bien des jours je te donne à chacun de tes retours, au lieu des cris et des saluts d'allégresse qui te sont dus, ce qui m'emplit toute et déborde au moindre choc : la folle alarme, les bonds d'un cœur qui m'étouffe et tonne dans ma poitrine, la plainte contenue pendant tant d'heures écrasantes... Pardonne-moi, l'amour que je t'ai voué, ô mon Maître, n'a pas fini d'être triste... (*Elle lui lèche les mains, se prosterne et continue de gémir tout bas.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

LES BÊTES ET LA TORTUE

Un jardin à Auteuil. Piste de gravier autour d'un gazon ovale. Marge de géraniums à gauche, phlox et sauges à droite ; au fond, jungle — cinq mètres sur sept — de frênes panachés, de noisetiers rouges et de syringas.

Le matin, en août. Les Bêtes somnolent au jardin, ou font leur toilette. Il y a la Bergère noir et feu, la chienne Bull-dont-le-frère-a-été-acheté-par-un-Américain, la Chatte persane âgée, un peu snob, et la jeune Chatte noire qui est une sorte d'énergumène. La porte de la maison s'ouvre. Un quelconque Deux-Pattes descend du perron et dépose sur le gravier, au soleil, une Tortue grosse comme un cantaloup, une touffe de scarole, puis s'en va.

Voix de Deux-Pattes, *dans la maison.* — Elle va s'acclimater très vite, n'est-ce pas ?

— Les Bêtes ne lui feront pas de mal ?

— D'ailleurs, nous les surveillerons d'ici... etc., etc.

La Tortue, pattes et tête invisibles, ressemble autant qu'elle peut à un gros caillou veiné.

La Chienne Bull. — Qu'est-ce qu'on a mis par terre ?

La Bergère. — Rien. Une boîte ronde, ou une pierre.

La Persane, *ensommeillée.* — Qu'est-ce que c'est ?

Digitized by Google

LA CHATTE NOIRE, *tout de suite dans le dernier désordre et les yeux hors la tête.* — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? Au nom du Ciel, qu'y a-t-il ? Que me cache-t-on ?

LA CHIENNE BULL, *à la Chatte noire.* — Vous, la folle, faites-nous le plaisir de rester tranquille, ou bien retournez chez les voisins. Vous savez bien y aller, chez les voisins, à l'heure du déjeuner, pour imiter la chatte affamée. Allez-y donc tout de suite.

LA BERGÈRE, *bas, impérieusement.* — Chut ! Écoutez !

Les Bêtes se tournent vers la Bergère qui, couchée raide en lévrier, braque ses oreilles et ses yeux sur la Tortue.

LES BÊTES, *ensemble.* — Eh bien ?

LA BERGÈRE, *d'un ton bref et passionné.* — Ça bouge !

LA CHATTE NOIRE, *éperdue.* — Quoi ? Quoi ? Grands dieux, qu'est-ce qui bouge ?

LA BERGÈRE, *sans remuer un cil.* — Ça.

LA CHIENNE BULL, *haussant les épaules.* — Pensez-vous ! Avec votre manie de vigilance, vous voyez des suspects partout. Les pierres bougent, le garçon boucher mérite la mort, la laitière ne vaut pas la corde pour la pendre... N'est-ce pas, Persane ?

LA PERSANE, *élégante et détachée.* — ... M'en moque !

LA CHIENNE BULL, *continuant.* — C'est comme pour les militaires. Moi, je dis bonjour à tous les militaires habillés de bleu, tandis que... (*Elle se tait, les yeux ronds : un bout de patte écailleuse vient de sortir de dessous le caillou veiné...*) Ça, par exemple... Persane, vous avez vu ? Qu'est-ce que vous en dites ?

LA PERSANE, *fronçant le nez.* — Je ne comprends rien à cela. Mais ça doit sentir mauvais, comme tout ce que je ne connais pas.

LA CHIENNE BULL. — Bergère, qu'est-ce que ça signifie ?

LA BERGÈRE, *bas, en arrêt.* — J'attends.

Digitized by Google

LA CHIENNE BULL. — Qu'est-ce que vous attendez ?

LA BERGÈRE, *nerveuse.* — Fichez-moi donc la paix !

LA CHATTE NOIRE, *qui n'a encore rien vu.* — Qu'est-ce que vous dites ? Il y a un mystère ? Quelque chose d'effrayant, n'est-ce pas ? Mais parlez donc !

LA CHIENNE BULL, *soucieuse de son prestige, avec une fausse assurance.* — Eh ! laissez-nous tranquilles, vous voyez bien que nous sommes occupées ! Certes, j'ai vu bien des choses dans ma vie, surtout dans le temps que j'avais une automobile, chez mes anciens Deux-Pattes, mais je ne me souviens pas d'avoir rencontré une... une curiosité comme...

L'apparition de trois autres pattes lui coupe la parole. La Tortue, sans montrer sa tête, risque deux pas sur le gravier chaud.

LA CHATTE NOIRE, *bondissant en arrière.* — Haah ! que vois-je ? Horreur ! Magie ! Ma tête se perd ! Mes yeux se voilent ! Tout est piège autour de moi, tout est menace et funeste présage !...

LA BERGÈRE, *frémissante, sans quitter l'arrêt, bas.* — Que j'aie seulement deux minutes à moi, je la ferai crier pour quelque chose, cette chatte noire...

LA PERSANE. — J'aime mieux m'en aller. Ce bruit me fatigue, et je vous assure que cette chose sent mauvais. (*Elle s'écarte en secouant ses pattes l'une après l'autre comme si elle avait marché dans l'eau sale.*)

LA CHIENNE BULL, *dilatant son nez sans flair.* — Cette vieille dame radote, ça ne sent rien du tout. (*Elle colle son nez sur la Tortue, les quatre pattes disparaissent soudain. La Chienne Bull, saisie, sautant en l'air :*) Hi !...

LA BERGÈRE, *à bout de nerfs et d'attente.* — Ah ! ne m'agacez pas, vous ! C'est votre faute, si ce caillou n'a plus de pattes maintenant !

LA CHIENNE BULL. — Ma faute ! Vous allez m'apprendre

Digitized by Google

ce que j'ai à faire, sans doute ? Chez mes Deux-Pattes à l'automobile, il y avait un écureuil du Brésil, ma bonne dame, et un perroquet avec des plumes en céleri sur la tête, et tout ça filait doux avec moi, je vous prie de le...

La Tortue, égayée par le soleil, darde une tête plate aux petits yeux voltairiens, et bâille d'appétit, montrant sa langue rose. Le cou plissé s'allonge, et la Tortue marche gaillardement vers la scarole.

LA CHATTE NOIRE, *en pleine épilepsie.* — Beuh ! Maman ! Un serpent ! Un serpent ! Houin ! Mouan ! Au secours ! (*Elle disparaît, comme emportée par les démons.*)

LA CHIENNE BULL, *claquant des dents, à la Bergère.* — Vou... Vouvous croy-croyez que c'est un seseserpent ?

LA BERGÈRE, *qui a les poils du dos comme une arête de sole, bas.* — Attendez seulement... Laissez-moi faire. Un coup de dents au bon moment, et il n'est plus question de cette vermine... Ça me connaît !

LA CHIENNE BULL, *flageolante.* — C'est ça... Je vous laisse ensemble... Je reviens dans un ninninstant... (*Elle s'enfuit.*)

Trois heures plus tard. Près de la Tortue qui a fait le tour du jardin et broute à présent les pois de senteur, la Bergère tient toujours l'arrêt.

LA CHIENNE BULL, *sur le perron, sans approcher.* — Eh bien ? Vous l'avez tuée ?

LA BERGÈRE, *exténuée, mais héroïque, le nez à deux doigts de l'écaille ambulante.* — Pas encore.

LA CHIENNE BULL, *ironique.* — Qu'est-ce que vous faites, alors ?

LA BERGÈRE. — J'attends.

LA CHIENNE BULL. — Vous attendez quoi ?

LA BERGÈRE. — Qu'elle sorte de sa niche !...

Digitized by Google

AUTRES BÊTES

Digitized by Google

Sous ce titre, ont été réunies, pour la première fois, les pages suivantes : 1° *Chats*. Paru en 1935, en édition de luxe, illustrée par Jacques Nam et aux dépens de l'illustrateur. Tiré à 400 exemplaires, dont : 30 exemplaires sur japon impérial, 350 exemplaires sur vélin d'Arches, 20 exemplaires hors commerce. Ce texte a également servi de préface à un petit album photographique, édité en Suisse, sous le titre *Chats,* chez Jean Marguerat, en 1945. 2° *Domino* et *Le long chat*. Paru en 1944, dans *Broderie ancienne,* aux Éditions du Rocher à Monaco, en édition de demi-luxe. Tiré (y compris les hors commerce) à 800 exemplaires sur chiffon d'Annonay. N'a pas été réédité. 3° *Autres chats*. Inédit. 4° *De la patte à l'aile*. Publié en 1943, aux éditions Corréa, en édition de luxe avec des dessins de Chastel. Tiré à 590 exemplaires, dont : 20 exemplaires sur japon, 250 exemplaires sur papier vergé d'Arches, 320 exemplaires sur vélin Montgolfier d'Annonay. Cet ouvrage était composé en partie de textes de Colette pris dans ses anciens ouvrages. Nous ne reproduisons ici que les textes écrits spécialement par Colette pour *De la patte à l'aile :* ils n'ont pas été réédités. 5° *Regarde*. Paru en 1929, chez J.-G. Deschamps, libraire, en édition de luxe, illustrée par Méheut. Tiré à 750 exemplaires, dont : 20 exemplaires sur japon impérial, 700 exemplaires sur vélin de Vidalon, 30 exemplaires de présent. N'a pas été réédité.

Digitized by Google

CHATS

LE SIAMOIS

« CHAT sacré ! Chat du Siam ! Chat royal ! ... » C'est bientôt dit. Là-dessus on ne me nourrit que de riz et de poisson. Le poisson est une bonne chose. Mais toujours du poisson et du riz, du riz et du poisson... Croient-ils que mes origines siamoises, peut-être aussi ma religion, me défendent de manger comme tout le monde ? Si je les écoutais...

Ils me nomment Chat. Pourtant je m'évertue à caninement les suivre, sur la plage, en forêt, et jusqu'au grisant marécage gorgé de bêtes molles et confuses qui ploient sous les pattes. Et je me range avec les chiens, sur le côté de la route, pour laisser passer les automobiles. Phares contre phares, les automobiles brillent blanc, et moi rouge. Rouge ! La nuit vos chats brûlent vert, comme les brebis. Mais il faudrait tout vous apprendre...

C'est vrai, j'ai mangé des palombes, un perdreau, un tendre lapin... J'ai été créé pour traquer tout ce qui est beige, fauve, un peu brun. Pourquoi le Maître de toutes choses m'eût-il donné, autrement, cette robe de sable et de feuille

Digitized by Google

mûre ? Je ne suis caché qu'autant que je ferme mes yeux d'un bleu de flamme. Si je les ouvre, tout s'envole, perdrix, campagnol et grive... Ce petit peuple n'est pas de taille à supporter un tel bleu.

Ah ! vous voici, porteurs d'un filet de turbot et d'une jatte de riz, pour changer. Grand bien vous fasse, je n'en veux pas. Il fait jour, et la chasse ne vaut rien à cette heure où le vrai gibier est sous terre ou dans l'air. Mais j'ai des granges inconnues. Et chat ou non, je m'encanaille comme un prince que je suis. Un geai crevé, cela mouille la bouche, rien que d'y penser... Une salamandre noire et jaune, un peu faisandée, voilà qui vous ôte de l'esprit ce pâle poisson, ce riz blanc comme un fantôme... Faute de mieux, j'irai jouer au plus fin avec le seul qui ne cligne pas sous mon regard et s'irrite, depuis sa chute, devant tous les bleus célestes, — avec mon frère le serpent.

SIMPLETTE

Je m'appelle Simplette. Et j'ai bien fini par mériter mon nom. Cela n'a pas été tout seul...

Mais il faut bien tenir compte de ma vie conjugale. Mariée trop tôt, mère à huit mois, la première année de mon âge ne s'écoulait pas que déjà je me remariais... Ainsi de suite. Je m'étiolai. Sardines, huile de foie de morue, viande de cheval saignante. A un tel régime, je repris des forces, que j'employai au mieux. Vous m'entendez à demi-mot, j'espère ?

Digitized by Google

Chacun porte son destin. Moi, c'est dans les flancs, pendant neuf semaines. Je mange copieusement. Je dors beaucoup : il faut bien faire la place d'un peu de songe, tout est si terriblement réel en moi, et autour de moi...

Je suis une douce mère chatte, on me voit la robe modeste, le sourire neutre des gouvernantes qui ont le démon sous leurs jupes. Je promène ma séquelle d'enfants, que je confonds avec ceux de la portée précédente. Je ne leur fais ni grand mal, ni grand bien. Une main mystérieuse me les enlève ? Bah ! J'en ferai d'autres...

Mes époux passent, me trahissent, m'oublient ? Bah ! J'en aurai d'autres... Vous ne pensiez pas qu'on pût être à ce point dissolue, et respirer l'innocence ? Je ne respire ni l'innocence, ni la ruse, ni même la fureur sacrée qui fait hurler mes pareilles fatidiquement. Je ne respire rien du tout, car je suis vide, encore qu'il n'y paraisse guère. Quelle routine, et que tout cela manque de variété ! Aussi je dors le plus que je peux. Et souvent je rêve — volupté non pareille — que je suis endormie et que je ne rêve à rien.

LE PETIT CHAT NOIR (Paroles Posthumes)

J'ai peu vécu de la vie terrestre, où j'étais noir. Noir entièrement, sans tache blanche au poitrail, ni étoile blanche au front. Je n'avais même pas ces trois ou quatre poils blancs, qui poussent aux chats noirs dans le creux de la gorge, sous le menton. Robe rase, mate, drue, queue maigre et capricieuse, l'œil oblique et couleur de verjus, un vrai chat noir.

Digitized by Google

Mon plus lointain souvenir remonte à une demeure où je rencontrai, venant à moi du fond d'une salle longue et sombre, un petit chat blanc. Quelque chose d'inexplicable me poussa au-devant de lui, et nous nous arrêtâmes nez à nez. Il fit un saut en arrière, et je fis un saut en arrière en même temps. Si je n'avais pas sauté ce jour-là, peut-être vivrais-je encore dans le monde des couleurs, des sons et des formes tangibles...

Mais je sautai, et le chat blanc crut que j'étais son ombre noire. En vain j'entrepris, par la suite, de le convaincre que je possédais une ombre bien à moi. Il voulait que je ne fusse que son ombre, et que j'imitasse sans récompense tous ses gestes. S'il dansait je devais danser, et boire s'il buvait, manger s'il mangeait, chasser son propre gibier. Mais je buvais l'ombre de l'eau, et je mangeais l'ombre de la viande, et je me morfondais à l'affût sous l'ombre de l'oiseau...

Le chat blanc n'aimait pas mes yeux verts, qui refusaient d'être l'ombre de ses yeux bleus. Il les maudissait, en les visant de la griffe. Alors je les fermais, et je m'habituais à ne regarder que l'ombre qui régnait derrière mes paupières.

Mais c'était là une pauvre vie pour un petit chat noir. Par les nuits de lune je m'échappais et je dansais faiblement devant le mur blanc, pour me repaître de la vue d'une ombre mienne, mince et cornue, à chaque lune plus mince, et encore plus mince, qui semblait fondre...

C'est ainsi que j'échappai au petit chat blanc. Mais mon évasion est une image confuse. Grimpai-je le long du rayon de lune ? Me cloîtrai-je à jamais derrière mes paupières verrouillées ? Fus-je appelé par l'un des chats magiques qui émergent du fond des miroirs ? Je ne sais. Mais désormais le chat blanc croit qu'il a perdu son ombre, la cherche, et longuement l'appelle. Mort, je ne goûte pourtant pas le repos, car je doute. Peu à peu s'éloigne de moi la certitude

Digitized by Google

que je fus un vrai chat, et non pas l'ombre, la moitié nocturne, le noir envers du chat blanc.

CAPUCIN ET ADIMAH

PREMIER JOUR

CAPUCIN. — Adimah, veux-tu m'épouser ?

ADIMAH. — Qu'est-ce que tu as dit ?

CAPUCIN. — Veux-tu m'épouser ?

ADIMAH, *ravissante et blanche, toute pureté.* — Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

CAPUCIN, *couleur de bure, vexé.* — Mettons que je n'aie rien dit.

ADIMAH. — Mais tu n'as rien dit.

DEUXIÈME JOUR

CAPUCIN. — Qu'est-ce que tu regardes dans le jardin ?

ADIMAH. — Rien.

CAPUCIN. — Alors pourquoi regardes-tu le jardin ?

ADIMAH, *agacée.* — Je ne regarde pas le jardin ! Je regarde, je ne sais pas, moi... Le ciel, une apparition, tout ce qui n'existe pas... Mon rêve... (*Silence.*)

CAPUCIN. — Veux-tu m'épouser ?

ADIMAH, *après un silence.* — C'est drôle, j'ai entendu cette phrase-là quelque part...

Dans le jardin, le lierre qui couvre le mur de clôture s'agite.
D'un remous de feuilles émerge un long matou rayé qui se

Digitized by Google

laisse couler jusqu'en bas du mur et rampe vers le massif de rhododendrons.

ADIMAH, *léger cri.* — Ah !...

CAPUCIN, *qui n'a rien vu.* — Qu'est-ce que tu as ?

ADIMAH, *rêveuse.* — Lèche-moi l'oreille droite, veux-tu ?

TROISIÈME JOUR

ADIMAH, *seule, languissante, appelant.* — Capucin !... ô Capucin !...

CAPUCIN, *accourant.* — Voilà ! voilà ! Tu m'as appelé, ma chérie ? Veux-tu m'épouser ?

ADIMAH, *hésitante.* — Oui... Non...

Elle le regarde rêveusement. Puis elle jure d'une manière abominable, le gifle, fait mine de sortir, mais s'arrête sur le seuil.

CAPUCIN, *diplomate.* — Comme tu es nerveuse, ma chérie. Je crois que l'air te fera du bien.

Adimah rejure et sort en reine offensée.

CAPUCIN, *seul.* — Insister eût été maladroit.

HUITIÈME JOUR

CAPUCIN, *près d'Adimah qui dort profondément.* — Adimah !... Adimah !...

ADIMAH, *ronron très faible.* — .....

CAPUCIN, *à mi-voix.* — Veux-tu m'épouser ?

ADIMAH, *même jeu.* — .....

CAPUCIN, *vexé.* — Ce n'est pas une existence. Tu t'es absentée pendant trois jours, et depuis ton retour tu dors tout le temps !... Adimah !... Viens à la fenêtre ! Viens regarder dans le jardin !

Digitized by Google

ADIMAH, *d'une voix à peine distincte.* — ... rder... rdin ?...

CAPUCIN, *littéraire.* — Oui, tu sais bien... Le ciel... Une apparition... Ton rêve...

ADIMAH, *s'éveillant à demi.* — Mon quoi ?... Ah ! oui, je sais... Va donc dire à Émélie qu'elle le flanque dehors à coup de balai.

CAPUCIN. — Qui ?

ADIMAH. — Baba, le matou du voisin. Je l'ai assez vu.

Elle se rendort.

FASTAGETTE

Je m'appelle Fastagette. A vous dire vrai, je ne sais pas très bien pourquoi. C'est un caprice de ceux en faveur de qui j'ai rompu avec ma race. Je ne connais presque pas les Chats. Leur langage même m'est devenu assez obscur, sauf — l'avouerai-je ? — ces mots qui me parviennent, rugis, lamentés, à travers le vent tranchant de janvier, ou balancés par la nuit de juillet au bout d'un fil de lune. Ce sont des mots gigantesques, qui couchent mes oreilles sous leur poids. Des mots très légers qui pleuvent comme un pollen. Des mots odorants dont mon nez, en forme de cœur, déjà rose, rougit et s'humecte... Mais ces mots-là, je pense que la terre entière, de la Souris jusqu'au Deux-Pattes, les entend.

Pour le reste, mon ouïe a cueilli, et retenu, le parler de ceux avec qui je vis. Mon Dieu, je n'y ai pas eu grand'peine. En trente paroles, ils ont tout dit. Trente paroles, noyées tantôt dans une brume de sons indifférents, tantôt dans des

Digitized by Google

musiques trop précises, aiguës, qui me font mal. Car le cœur du Chat est tout près de son oreille.

Je vis seule, parmi les Deux-Pattes. Seule je songe, seule je me réjouis et je dors. M'affligé-je ? Non. Mais parfois je me plains sans cause.

Je suis si blanche que je ne saurais avoir de compagnons, ni de pairs. Une telle robe, la mienne, n'admet ni voisinage ni comparaison. Puérile encore, ils m'ont donné un petit Chat noir, et je crus jouer avec mon ombre... Mais il n'est pas sain de jouer avec les ombres, et je me mis en tête que le petit Chat noir n'existait pas réellement. Alors il maigrit, diminua, fondit comme une ombre, et le jour qu'il disparut entre un mur blanc et un miroir d'eau — le temps qu'un nuage passât sur le soleil — je repris ma sérénité.

Je suis si blanche que ma blancheur semble un leurre, un jeu furtif de réverbérations. Sous la feuille je deviens verte, et les cinéraires bleus versent sur mon flanc une vague d'indigo paisible, que mon souffle soulève à peine. M'avez-vous vue rose, à l'heure où les grands cirrus, comme un vol de flamants, fuient le soleil couchant ? Toutes ces couleurs qui se saisissent de moi me fatiguent, car mon enfance sans nourrice m'a laissée délicate, frileuse, férue de ma faiblesse et des soins qu'elle me vaut, mélancolique comme un ange, et si je clos souvent les paupières, c'est pour que le bleu du ciel cesse de rencontrer et d'enrichir le bleu de mes yeux.

Je ne sais quelle soif, parfois, émeut le centre le plus blanc de ma blancheur. Alors je m'en vais, discrète. Le long de l'allée les géraniums, les phlox ont beau me baigner de rouge et de violet, je les trouve pâles et fastidieux.

Je m'en vais jusqu'au cellier obscur. Là gît, couchée, la jarre énorme qui, de son usage ancien, reste, à l'intérieur, vernissée d'huile sombre. C'est elle qu'il me faut. A côté, la

Digitized by Google

pente roide d'un mont d'anthracite s'adoucit vers la base et s'effrite...

D'huile enduite, je me roule sur la plage de poussier noir, bain des chattes blanches. Le dos, le ventre, le flanc... La queue, le poitrail, que rien n'échappe ! Le doux front lui-même, et les joues... Et que fasse pénitence aussi le nez rose en forme de cœur !

Car il faut bien qu'une blancheur comme la mienne soit punie. Je n'ai pas besoin d'époux ni de sœur. Je n'ai pas besoin d'autre compagnon, d'autre confident, que mon périodique et noir péché.

Digitized by Google

Digitized by Google

DOMINO

Le petit chien Domino fêta l'anniversaire de son sixième mois en se glissant sous les roues de la voiture, au moment où la jument noire âgée, nerveuse, aimable et difficile, franchissait attelée le portail. Il fut écrasé, net et sans cri. Nous ne sûmes pas d'abord comment il fallait accueillir un événement si soudain. Toute la famille aimait les bêtes, et les bêtes aimaient notre maison. Mais bêtes et gens y péchaient, presque, par des excès divers de personnalité. Depuis dix-huit ans la jument ne se lassait pas d'être ombrageuse et habituée à tout, se balançait sur ses hanches quand mon frère l'aîné, au piano, jouait la *Marche Indienne*. Perdant la tête pour un chiffon de papier qui courait sous le vent, elle appelait du secours si elle voyait une souris dans son écurie. Le frère aîné construisait de ses mains des machines, empanachait de jets d'eau le toit et les greniers et se destinait à la médecine. Le cadet n'était que musique, silence et misanthropie... Qui me dira maintenant ce que j'étais alors ? Je m'y suis essayée, mais c'est de trop loin que je me vois. J'eus ma place, de l'enfance à la quinzième année, entre Sido

Digitized by Google

ma mère, l'enfantillage qui gouvernait certains gestes de mon père (comme de fabriquer de vastes lanternes en papier huilé, peintes d'emblèmes, qu'il suspendait dans les arbres) et l'étrange sérieux de mes deux frères, plus âgés que moi l'un de dix ans, l'autre de six. J'atteignais ma neuvième année quand Domino se mit sous les roues de la vieille victoria.

Une chatte tricolore, de l'espèce dite portugaise, vivait dans mon ombre dès que je rentrais de l'école, et m'attendait sur le perron. Elle savait, à sa descendance bâtarde, barrer l'accès de mon intimité par tous les moyens efficaces. Autour d'elle, autour du chien de chasse qui avait peur et horreur des armes à feu, gravitaient toujours quelque chiot recueilli, un petit chat rapporté d'une ferme, un matou qui avait opté, en passant par-dessus le mur mitoyen, pour « la maison de Monsieur Colette ». Domino, noir et blanc comme ingénieusement son nom l'indique, était un de ces immigrés auxquels manquait la goutte de sang honorable, le sang de Zoé ou celui de Musette. Blanc, mousseux, à peine fut-il fauché dans sa fleur qu'il nous devint indifférent, pour ce qu'il ne promettait ni vices ni génie. J'ouvris une grande bouche d'enfant pour lamenter sa mort, mais mon vocero expira sur mes lèvres. Encore tiède, le petit chien tout rond fut exposé à la vue de la chatte tricolore, qui le flaira et jugea qu'il sentait, mort, aussi mauvais que vivant. Puis mon frère, le second, Léo, montra le corps trépassé au chien de chasse : « Taïaut ! Taïaut ! » et le chien de chasse épouvanté s'enfuit.

Mais notre aîné, Achille, prit le chien sans vie entre ses mains chirurgiennes...

— Qu'est-ce que tu vas en faire ?

Il voila ses yeux pers, tint réticente sa bouche magnifique, et s'en fut préparer, pour feu Domino... une marinade.

— Et pourquoi donc pas ? Nous mangeons bien des

Digitized by Google

lapins, des petits lapins attendrissants, des agneaux qui nous connaissent, un « bicot » de la ferme tous les ans, le...

— Achille, tais-toi ! s'écria Sido.

— Nous ne somme que des imbéciles routiniers, des sanguinaires camouflés... Comment, voilà un chien plus dodu et plus moelleux qu'une poularde, et nous hésiterions...

Il ouvrit le livre de cuisine :

— « *Un bon verre de vin blanc, un verre de vinaigre, quelques oignons et carottes taillés en rondelles, du poivre en grains, un clou de girofle. Après avoir piqué de lardons la pièce de venaison...* » Ah ! voilà... Est-ce que Domino est une pièce de venaison ?

— Achille, moins haut !

— Oui, maman... Ou bien faut-il l'assimiler au faisan, le farcir et l'entourer de choux ?...

Pendant trois jours, une vigoureuse, une apéritive senteur de marinade monta du cellier, où mon frère aîné l'allait visiter.

— Tu n'as jamais rien vu de si joli, me disait-il. Tu jurerais un marcassin. Viens le voir !

— Non, non ! Je ne veux le voir que cuit !

Il haussait les épaules.

— Créature pusillanime ! Victime de préjugés tellement idiots...

— C'est vrai qu'en Crimée, disait mon père, nous n'aurions pas pensé à faire la petite bouche sur...

— Sur un morceau de roi ! renchérissait Léo, le frère cadet. Quand je pense que la chienne de M^me^ Saint-Aubin a fait dix petits l'année passée... Une mine !

Le jour du repas, mon frère aîné veilla en personne près du fourneau et nous nous mîmes tous les cinq à table gaîment. Pour commencer, le fromage blanc saucé de crème fraîche, mêlé de ciboulette, d'oignon haché et de gros sel nous parut délicieux.

— Je vous attends au rôti ! prêchait mon frère Achille.

Digitized by Google

Ma mère ne disait rien. Mais elle semblait acquise à toutes les audaces de son bel aîné pourvu qu'elle le tînt en face d'elle paré de ses dix-huit ans, de ses sombres yeux bleus, de ses cheveux châtains en boucles. Adèle, une cuisinière triste que rien n'a jamais pu égayer, entra chargée du plat à four. Les adroites mains du frère aîné enlevèrent la pièce de résistance, ficelée et cylindrique comme une ballottine. Mais elle échappa aux dents de la grande fourchette à découper, et retomba au milieu de la sauce, comme un crapaud dans sa mare, parmi d'odorantes et brunes éclaboussures. Je poussai un hurlement et Sido sursauta :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as ?

— Dieu, que cette enfant est bête, dit mon frère aîné. Papa, tends-moi ton assiette, je te passe une épaule qui m'a l'air fondante.

Mon père reçut sa part sans broncher, mouilla de sauce une infime parcelle de pain qu'il mangea d'un air connaisseur :

— Dommage que ta sauce soit trop vinaigrée.. Tu sais combien nous autres Provençaux nous craignons le vinaigre. D'ailleurs je me suis gavé de fromage blanc... Passe ça à ton frère.

— C'est dimanche, dit Léo. Le dimanche j'ai ma brioche chaude et ma confiture. Tu sais bien que je ne mange rien d'autre le dimanche.

— Bon, bon; ce ne sera pas perdu, nous le mangerons froid ce soir.

Achille trancha avec élégance une mince aiguillette qu'il brandit vers moi au bout de la fourchette :

— Et régale-toi.

D'un saut je fus en bas de ma chaise :

— Non ! Non ! Maman, maman, au secours ! Maman, empêche-le !

Digitized by Google

— Elle va vomir ! Elle va vomir ! cria Léo. Qu'on l'ôte de là, elle va vomir ! Mène-la dans la cour !

Il nous y précéda, pâle et bouleversé, l'œil farouche sous ses cheveux noirs mal coupés... Nous ne revînmes que rassurés tous trois par l'arome innocent du café.

Attablés, mon père et mon frère aîné témoignaient d'une grande liberté d'esprit. La « pièce de résistance » avait disparu. Mon père roulait sa cigarette, son beau-fils sucrait et resucrait sa tasse de café. Nous évitâmes, légèrement et comme par hasard, tous sujets de conversation touchant la gastronomie, et j'obtins sans difficulté un plein dé d'anisette.

Au lieu de quêter comme de coutume son « canard », le chien de chasse timoré se pourléchait jusqu'aux sourcils et battait de la queue. Dans son regard ma mère lut toute la vérité. Elle se leva, ouvrit précipitamment la porte de la terrasse :

— Toi, d'abord, disparais !

Elle expulsa le chien, encore qu'il en appelât, de son bel œil plaintif, couleur de vieux madère, à la justice des hommes... Mais aucun de nous n'eut l'air de s'en apercevoir, ni ne lui demanda de quels reliefs il semblait si largement repu...

Digitized by Google

Digitized by Google

LE LONG-CHAT

Un chat noir à poil ras paraît toujours plus long qu'un autre chat. Mais celui-là, Babou surnommé le Long-chat, mesurait réellement, bien étiré à plat, un mètre, un mètre dix. Mal disposé, il ne dépassait pas quatre-vingt-dix centimètres. Je le mesurais quelquefois.

— Il n'allonge plus, disais-je à ma mère. C'est dommage.

— Pourquoi dommage ? Il est déjà trop long. Grandir, toujours grandir ! C'est mauvais de trop grandir ! Très mauvais !

Elle s'inquiétait en effet des enfants dont la croissance lui semblait trop rapide, — elle eut sujet d'être soucieuse pour mon demi-frère aîné, qui grandit jusqu'à vingt-quatre ans.

— Mais j'aimerais grandir encore un peu....

— Oui, comme la malheureuse fille des Brisedoux ? Un mètre soixante-dix à douze ans ! Il est facile à une nabote d'être agréable. Mais une beauté gigantesque, qu'en faire ? Où la caser ?

— Alors le chat Babou est incasable ?

— Un chat est un chat. Le chat Babou n'est trop long que

Digitized by Google

quand il le veut bien. Est-on même sûr qu'il est noir ? Il est probablement blanc par temps de neige, bleu foncé la nuit, et rouge quand il va voler des fraises, très léger sur les genoux, très lourd quand je l'emporte le soir dans la cuisine pour l'empêcher de dormir sur mon lit... Je crois qu'il est trop végétarien pour un chat.

Car le Long-chat volait les fraises, en choisissant les plus mûres parmi les Docteur-Morère qui sont si douces, et les caprons blancs qui ont un léger goût de fourmi. Selon les saisons, il s'en prenait aussi aux tendres pointes des asperges, et savait ouvrir l'écorce, jaspée de sombre et de clair comme la peau des salamandres, du melon dit noir-des-Carmes, qu'il préférait au cantaloup. Son cas n'avait rien de très exceptionnel. Une chatte que j'eus croquait des croissants d'oignon cru, pourvu qu'ils fussent taillés dans les oignons sucrés du Midi.

Quelques chats prisent l'huître, l'escargot et la palourde...

Lorsque le Long-chat partait pour braconner les fraises de notre proche voisin, M. Pomié, son parcours empruntait le mur, couvert d'un lierre si serré que les chats y pouvaient marcher à couvert, invisibles, révélés seulement par le frémissement des feuilles, le soulèvement vaporeux du pollen jaune et d'un nuage blond d'abeilles.

Il aimait ce tunnel feuillu, mais il ne pouvait se dispenser d'émerger sur la dalle faîtière du mur que dénudaient, au niveau de son jardin, les soins de Mme Pomié. A découvert, il affectait beaucoup de désinvolture, surtout s'il rencontrait le beau chat de Mme de Saint-Aubin, noir, à face et ventre blancs. Sur ce mur j'ai étudié, sinon les mœurs, du moins le protocole des matous, qui ressortit à une sorte de chorégraphie. Ils sont, à l'opposé des femelles, plus bruyants que guerriers et cherchent à gagner du temps en palabres. Que de cris, et de préambules ! Je ne dis pas qu'ils ne sachent, le

Digitized by Google

corps à corps engagé, se battre cruellement. Mais ils sont loin, en général, de la muette et furieuse prise des chattes. Notre chatte contemporaine du Long-chat volait littéralement au combat si une femelle se risquait dans son aire. Elle touchait à peine le sol, fondait sur l'ennemi, celle-ci fût-elle sa propre descendance. Elle se battait comme un oiseau, en cherchant à coiffer l'adversaire. A part quelques gifles, je ne la vis jamais corriger un mâle, car les mâles à sa vue s'enfuyaient, et elle les suivait d'un regard d'inexprimable mépris. Juillet et janvier venus, ses rapports amoureux étaient réglés en quarante-huit heures. Le matin du troisième jour, alors que l'élu, dispos, remis en appétit, s'approchait d'elle d'un beau pas balancé et faraud, et en chantant du fond de la gorge, rien que de le toiser, elle le clouait sur place.

— Je viens... commençait-il... Je... Je venais pour reprendre notre agréable entretien d'hier...

— Pardon... interrompait la chatte. Vous disiez ? Je n'ai pas bien entendu. Quel agréable entretien ?

— Nos entretiens... Celui de dix heures du matin... Celui de cinq heures après midi... Surtout celui de dix heures du soir, près du puits...

La chatte, juchée en haut de la tonnelle, se haussait un peu sur ses phalanges délicates.

— Près du puits... Un entretien, *vous*, avec MOI ? A qui le ferez-vous croire ? Pas à MOI. Prenez le large. Je vous assure, cela vaudra mieux pour vous. Prenez le large.

— Mais... Mais je vous aime... Et je suis prêt à vous le prouver encore...

La chatte, debout, surplombait le chat comme Satan, au bord de Notre-Dame, couve Paris... De son œil d'or roux tombait sur le mâle un regard qu'il ne pouvait soutenir longtemps. Et le banni quittait la place, en marchant de travers comme tous les expulsés.

Digitized by Google

Le Long-chat donc, obéissant à un végétarisme qu'ignore le profane, s'en allait aux fraises, au melon, à l'asperge. Il rapportait dans la rainure de ses griffes courbes la trace de ses déprédations, un peu de pulpe verte ou rosée, qu'il léchait nonchalamment pendant sa sieste.

— Montre tes mains ? lui demandait ma mère.

Il lui abandonnait une longue patte de devant, entraînée à tous méfaits, dont la paume était aussi dure qu'un chemin qui sèche de soif.

— Tu as ouvert un melon ?

Peut-être comprenait-il. Il offrait à la perspicacité de Sido ses doux yeux jaunes, mais comme sa candeur était feinte, il ne pouvait s'empêcher de loucher légèrement.

— Oui, tu as ouvert un melon. Sans doute le joli petit melon que je surveillais, qui ressemblait à une planète, avec des continents jaunes et des mers vertes...

Elle lâchait la longue patte, qui retombait molle et sans expression.

— Ça vaut une bonne tape, disais-je.

— Oui... Mais songe qu'à la place du melon il aurait pu ouvrir un oiseau. Ou un petit lapin... Ou manger un poussin...

Elle grattait le crâne plat qui se haussait jusqu'à sa main, les tempes demi-nues, bleuâtres entre les poils noirs clair-semés. Un ronronnement démesuré montait du cou épais, marqué sous le menton d'une éclaboussure blanche. Le Long-chat n'aimait que ma mère, ne suivait qu'elle, n'en appelait qu'à elle. Si je le prenais dans mes bras, il s'en échappait d'une manière insensible et fondante. Sauf les batailles rituelles, et les brèves saisons des amours, le Long-chat n'était que silence, sommeil et nonchalant noctambulisme.

Je lui préférais naturellement nos chattes. Il y a si peu de ressemblance entre le mâle félin et les femelles que celles-ci

Digitized by Google

semblent tenir le matou pour étranger, souvent pour ennemi, exception faite des chats du Siam, qui vivent mariés comme les grands fauves. Les chats de nos pays, bâtards de tout poil et de toutes couleurs, puisent peut-être dans leur variété même le goût du changement et de l'infidélité. Chez nous une chatte, deux, trois chattes ont de tout temps fleuri les pelouses, couronné le chapiteau de la pompe, dormi dans la glycine creusée en hamac. Leur sociabilité charmante se limitait à ma mère et à moi. Passées les deux saisons obligatoires de l'amour, janvier et juillet, le mâle redevenait le suspect, le rustre, le criminel mangeur de chats nouveau-nés, et la conversation des chattes avec le Long-chat consistait surtout en injures brèves, lorsqu'il manifestait la douce humeur béate, le sourire involontaire du chat pur de mauvais desseins et même de pensées. Un jeu parfois s'ébauchait, et ne durait pas. Les femelles prenaient peur de la force mâle, et de la griserie furieuse qui transforme une gaîté de chat entier en joute meurtrière. Le Long-chat excellait, en vertu de sa structure couleuvrine, à des bonds étranges où il avoisinait la forme d'un huit. Sur son pelage d'hiver, plus long et plus satiné qu'en été, on voyait paraître en plein soleil les moires et les stries du lointain ancêtre rayé. Un matou joue, et fort avant dans l'âge, mais ne perd guère en jouant la gravité empreinte sur sa face. Le Long-chat ne s'adoucissait qu'en regardant ma mère. Alors il arquait fortement ses moustaches blanches, et dans ses yeux montait un sourire de petit garçon innocent. Il la suivait quand elle allait cueillir des violettes le long du mur qui séparait du nôtre le jardin de M. de Fourolles. Une bordure touffue fournissait quotidiennement un gros bouquet de violettes, que ma mère laissait se faner à son corsage ou dans un verre vide, car, abreuvées, les violettes perdent tout leur parfum. Pas à pas, le Long-chat suivait sa maîtresse penchée. Parfois

Digitized by Google

il imitait, de la patte, le geste de la main fouillant les feuilles, il imitait aussi la trouvaille :

— Ah ! s'écriait-il parfois, moi aussi !

Et il montrait sa prise : un carabe, un ver rose, un hanneton desséché...

— Mon Dieu, que tu es bête, lui disait affectueusement Sido. Ça ne fait rien, ce que tu as trouvé est très joli...

Quand nous rejoignîmes mon frère aîné dans le Loiret, nous emportâmes la chatte préférée et le Long-chat. Tous deux parurent souffrir beaucoup moins que moi de troquer une belle maison contre un petit logis, le vaste enclos natal contre un jardin étroit. J'ai parlé ailleurs de la rivière qui dansait au bout de ce jardin. Elle avait assez de vivacité, assez de pureté originelle, assez de saponaires et de ravenelles cramponnées aux murs qui la serraient, pour embellir un village, si le village l'eût respectée. Mais ses riverains la souillaient. Un petit lavoir, au bout de notre nouveau jardin, abritait le « cabasson » plein de paille où s'agenouillent les laveuses, la planche inclinée, blanche comme un os gratté, sur laquelle on presse le linge mousseux, les battoirs, les brosses de chiendent et les arrosoirs. Peu après notre arrivée la chatte affirma ses droits sur le cabasson, y mit au monde sa portée, y éleva le petit rayé que nous lui laissâmes. Je la rejoignais aux heures de soleil, et m'asseyais sur la planche à savonner. Le chaton rayé, mou, lourd de lait, guettait sur le plafond de tuile de l'aubette les réverbérations de la petite rivière, les anneaux brisés, les serpents d'or, les vaguelettes. Agé de six semaines, il trottait, suivait de ses yeux encore bleus le vol des mouches, et la chatte sa mère, non moins zébrée, se mirait dans la beauté de son fils à mille raies.

Écarté du bonheur familial, le Long-chat du moins affectait une sorte de sérénité vaguement patriarcale, la réserve des pères qui s'en remettent, pour les soins de la progéniture,

Digitized by Google

à leur digne compagne. Il ne dépassait pas la planche de persil que lui concédait la chatte, et s'y vautrait, chauffant au soleil son long ventre décoré de tétines sèches. Ou bien il pendait mollement sur le tas de bois, comme si les fagots épineux fussent laine et duvet. Car les chats ont, du confort et de son contraire, une idée qui étonne l'humain.

Le printemps imprégnait notre refuge d'une précoce chaleur, et dans l'air léger de mai s'entre-croisaient les parfums du lilas, du jeune estragon, de la giroflée brune. A cette époque j'endurais le mal d'avoir quitté mon village natal, et je le soignais en silence dans un nouveau village, parmi l'amertume du printemps et ses premières fleurs. Contre un mur déjà chaud, j'appuyais mes joues de jeune fille anémique, mes petites oreilles décolorées, et toujours quelque extrémité d'une de mes trop longues tresses traînait loin de moi sur l'humus fin et tamisé d'un semis.

Un jour que nous sommeillions, la chatte dans son cabasson, le matou sur sa couche de margotins aigus, et moi au pied du mur que hantait le plus longtemps le soleil, le petit chat, qui bien éveillé chassait les mouches au bord de la rivière, tomba à l'eau. Selon le code de sa race, il ne proféra aucun cri, et revenu à la surface se mit à nager d'instinct. Par hasard je l'avais vu tomber, et comme j'allais courir à la maison, m'emparer du filet à papillon, descendre la rue et rejoindre, au premier petit pont, la rivière où j'eusse repêché le chaton nageur, le Long-chat s'élança dans l'eau. Il nageait comme une loutre, les narines seules hors de l'eau et en couchant ses oreilles.

Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un chat nager, j'entends nager volontairement. La nage sûre et couleuvtine du chat ne lui sert, s'il est en danger de noyade, qu'à sauver sa vie. Le Long-chat, à la poursuite du chaton, avançait énergiquement, aidé par le courant, et la rapide rivière serrée,

Digitized by Google

transparente sur son fond de cailloux et de tessons, déformait son long corps à la ressemblance d'une sangsue... Je perdis, à le regardet, la moitié d'une minute. Il happa le petit chat par la nuque, fit volte-face et remonta le fil de l'eau non sans efforts, car le courant était vif, et le chaton, inerte comme tous les petits chats saisis par la peau du cou, pesait son poids. Je faillis bien, pendant que le Long-chat peinait, me mettre à l'eau aussi... Mais le sauveteur prit pied au lavoir, et déposa son noyé sur notre rive. Après quoi il s'ébroua, et regarda avec stupeur le chaton trempé. C'est le moment que le rescapé, muet jusque-là, choisit pour tousser, éternuer, et entamer une grande lamentation aiguë qui éveilla la mère-chatte.

— Horreur ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que je vois ? Voleur d'enfants ! Naufrageur, mangeur de nouveau-nés, bête puante, qu'avez-vous fait à mon fils ?

Déjà, elle environnait le petit chat, le flairait, trouvait le temps de le tourner en tous sens, de lécher sur lui l'eau de la rivière, en vociférant des insultes entrecoupées.

— Mais... risqua le Long-chat, mais... Mais au contraire ! Je suis allé le chercher dans l'eau... Je ne sais d'ailleurs pas ce qui m'a pris...

— Disparaissez ! Ou dans un moment vous n'avez plus de nez, et je vous retire le souffle ! Je vous aveugle, je vous ouvre la gorge, je vous...

Elle joignait le geste à la menace, et j'admirais la beauté furibonde qui illumine une femelle quand elle se mesure à un danger, à un adversaire plus grands qu'elle-même.

Le Long-chat s'enfuit, gagna tout mouillé l'échelle du grenier, le fenil douillet sous la tuile chaude, et la chatte, changeant de langage, mena son fils au cabasson bien paillé, où il retrouva le maternel ventre tiède, le lait, les soins et le sommeil réparateurs.

Digitized by Google

Mais la chatte ne pardonna jamais au Long-chat. Jamais elle n'oublia, chaque fois qu'elle le rencontrait, de l'appeler, avec feulements et vociférations, « voleur d'enfants, noyeur de petits chats, assassin », encore que le Long-chat essayât, chaque fois, de se disculper :

— Mais voyons... Mais puisque au contraire c'est moi qui, n'écoutant que mon cœur, ai dompté la répugnance que j'ai pour l'eau froide...

Et de bonne foi je le plaignais, et je l'appelais « pauvre Long-chat méconnu »...

— Méconnu... disait ma mère. C'est à voir...

Elle savait, sur les âmes, beaucoup de choses. Et ce n'est pas elle que pouvaient tromper l'équivoque mansuétude, le jaune rayon trébuchant que verse, sur toute chair tendre et sans défense, l'œil d'un matou.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHATS DE PARIS

LA CHATTE DU PETIT CAFÉ

Il y a bien des années, dans ce quartier des « Débits de boisson », des petites épiceries qui ont encore un portillon à sonnette et un pot de géranium dans la vitrine, entre le litre d'eau de Javel et le paquet de nouilles, arriva une chatte blanche, sans tache au jabot, sans mouche noire sur l'œil. La vieille couturière en journées, l'antique fruitière se souviennent encore qu'elle s'appelait Princesse.

Elle sortait la nuit, aimait les soutes à charbon, et rentrait au petit matin, souillée de noir. C'est ce noir qui, outre le sang hasardeux et les amours anonymes, teignit peu à peu sa progéniture. Quelques lys sans tache persistent çà et là... Mais voyez le demeurant de la veine princière : coiffe grise, petites pattes chaussées d'une boue indélébile, manteau de rayure vulgaire... Sur le poitrail même, l'ombre monte. Mais l'œil bordé délicatement de noir, un arrière-sourire distingué, une dignité d'adolescente disent encore à qui sait voir : « Ici, sur cette terrasse du petit café, s'assit autrefois, face à un manant de gouttières qui avait bien du charme, une princesse blanche... »

Digitized by Google

LA FLEUR

— Oh ! la jolie fleur, dans la vitrine !

— Oui. C'est un petit pavot blanc.

— Je ne vous parle pas des petits pavots, je vous montre la fleur d'en bas, tachetée de clair et de sombre, veloutée, avec deux gouttes de rosée qui brillent, et de grandes étamines blanches pointues... Tiens, je me trompais : ce n'est pas une fleur, c'est un chat.

— Non, non, vous aviez raison, poète : c'est une fleur.

BLANC

Blanc. Pas très jeune. Pas très gai... Il faut tant de bonheurs divers à un chat pour qu'il soit un peu heureux...

Pendant ce long temps, où presque chaque jour le ciel semblait crouler sur la ville, il se réfugia ici, dans cette cave. Un cœur félin résiste mal aux bruits énormes et soudains. On oubliait le chat blanc dans la pénombre d'une cave où rien n'était comestible, pas même un rat... Un chat blanc vieillit plus mal que les autres, sa neige n'est jamais assez pure. Son sort n'est jamais assez doux pour empêcher qu'au coin interne de ses yeux larmoie et descende un sillon brunâtre, qui ne sèche point. Ainsi le chat semble pleurer la poussière des sous-sols, l'humidité des vieux murs, l'obscurité et la misère d'un très ancien Paris...

Digitized by Google

NOIR

« Noir dans le noir. Plus noir que le noir. Plus noir que le combat de nègres à minuit dans une cave. Je n'ai pas besoin, pour disparaître, de me cacher ; je cesse seulement d'exister, et j'éteins mes phares. Mais je fais mieux encore, je dépose mes deux phares d'or au ras du tapis, flottants dans l'air, visibles et insaisissables, et je m'en vais à mes affaires...

C'est de la magie ? Mais bien sûr. Croyez-vous qu'on soit noir à ce point, sans être sorcier ? »

ERNESSE

« C'est mézigue, Ernesse, le greffier du bistro. La pompe à bière, é m'sert de piédestal artistique, et je peux dire que là-haut j'en jette un jus. Visez mes bacchantes, visez mes grandes feuilles ! La greffière de l'épiceman, quand é m'voit, c'est tout juste si elle tombe pas en dig-dig, comme la celle de la concierge. Toutes pour Ernesse ! C'est le quartier qui veut ça. Les gosses n'osent pas me tirer la queue. « Ah, qu'ils disent, il en riboule, des calots, Ernesse ! Sans char, i' nous fout les foies ! »

Primo, c'est vrai que j'ai des beaux châsses. Aussi je les ouvre, et je cligne pas. Entre nous, si je clignais de l'œil, j'ai peur que la tache que j'ai sur le blair é m'fasse loucher... »

Digitized by Google

LA CHATTE AU MIROIR

« Est-elle plus jolie que moi ? Je ne crois pas. D'ailleurs quelle chatte est plus jolie que moi ? Je voudrais regarder cette intruse à loisir, pendant qu'elle me tourne le dos. Mais chaque fois, juste à ce moment-là, juste en même temps que moi... elle se retourne et me regarde. »

L'HONNÊTE COMMERÇANT

« Quand j'en ai assez eu de *les* entendre répéter que je n'avais pas inventé le fil à couper le beurre, et que ça se voyait bien sur ma figure, et que je ressemblais à un lapin, et ci, et ça, alors je me suis mis à vendre des cartes postales. Assis dans la boîte d'étalage, entre les tourniquets, j'ai offert à l'admiration des foules mon joli front obtus, mes grandes moustaches en brins d'aigrettes, mes beaux yeux sans pensée et mon nez rose-bonbon. Il n'en fallut pas plus pour que le touriste s'arrêtât entre deux caresses, achetât, en noir ou en couleurs, le Tombeau de Napoléon, la Gare du Bois de Boulogne, les Magasins Dufayel ou d'autres monuments bien parisiens.

Maintenant, *Ils* disent, orgueilleux : « Nous avons dressé notre chat à vendre des cartes postales... » Je les laisse dire. Ils m'exploitent, mais j'engraisse. »

Digitized by Google

LE TRÉSOR

« Pauvre ? Vous croyez que mon maître est pauvre, parce que ses contrevents vont choir au premier orage, parce que son mur chancelle, et que les vitres n'empêchent plus la bise d'entrer ?

Détrompez-vous, mon maître est riche. Ne voyez-vous pas qu'il a, fidèle et fourrée d'hermine, lumière d'un logis sans feu, chaleur d'un lit sans duvet, — qu'il a sur sa fenêtre ce bien inestimable, cet éclatant démenti : une chatte blanche ? »

AU LION NOIR

« Je ne peux pas dire que je sois mal, derrière cette vitre. J'y nargue les enfants féroces et les chiens stupides. Le géranium sent bon et le soleil est doux. Mais une inscription malencontreuse, deux fois répétée au long de la vitrine, m'offense... L'autre jour, ma blancheur et ma grâce avaient attroupé quelques passants. Une jeune fille, survenant, s'enquit : « Qu'est-ce qu'il y a donc dans la vitrine ? » Et son petit frère lui répondit : « Un lion noir. »

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA PATTE A L'AILE

ROUGE-GORGE

Une région voisine était aimée des mésanges. D'un couple à l'autre passent, par droit de conquête, les creux d'arbres, les troncs évidés par l'âge et l'anémie. Hardies en couples isolés, les mésanges en nombre sont merveilleusement jacassières et braves. L'homme fauteur de guerres, fabricant d'enfants martyrs, assure que la mésange est « féroce ». Ce n'est pas à ce propos humain que je m'arrêterai. Mais j'ai vu les valeureuses, les spirituelles mésanges, — mésange nonnette coiffée de noir, mésange bleue touchée d'azur, mésange charbonnière à camail modeste, — bannir, d'un rond-point qu'elles avaient élu, un couple de geais auquel elles n'ont littéralement pas laissé placer un mot. Le bec fort et souvent sale, le gros corps des geais et leurs habitudes de cambrioleurs, tout cela fondit devant la troupe des mésanges irritées, devant les ravissantes figures enivrées de colère, les injures chevrotées et les toutes petites serres fragiles. De même j'ai vu souvent la Chatte, — cette Chatte qui régnait sur nous — lâcher prise sous l'attaque d'un rouge-gorge mâle, toujours le même, établi avec sa famille dans un

Digitized by Google

bosquet d'ormeaux. Il n'était pas plus gros qu'une noix qui eût eu des ailes, et son petit poitrail bombé avait la couleur des giroflées rousses. Une autorité sans bornes émanait de lui. Dès que la Chatte entrait sous bois, il s'annonçait par un langage furieux, descendait de branche en branche au-dessus de son ennemie, oubliait le péril jusqu'à piquer du bec le doux front bleu et les oreilles sacrées de la Chatte. Hors de notre présence, qu'eût fait celle-ci ? Je ne sais. Mais elle était élevée à laisser les pinsons picorer le millet à portée de sa patte, et à baisser les yeux quand passait, volant dans l'air, certain écureuil. La Chatte supportait donc l'outrecuidance du rouge-gorge et détournait la conversation en feignant de chasser la taupe. « Une taupe ! Une taupe ! » s'écriait-elle. Et de gratter follement la terre friable, égrugée cent fois par les lapins et sans doute les taupes. Mais la taupe qu'annonçait notre Chatte, nous ne la vîmes qu'une fois, une fois que le rouge-gorge avait été, dirai-je, un peu fort et cherché à pincer le bout de la queue vénérée de la Chatte. « Il faut en rire, dit la Chatte, il faut en rire... Une taupe ! Une taupe ! » Et elle creusait la terre diligemment... Si diligemment que nous aperçumes, dans le trou, un groin lilas, des petites mains roses, un ventre en poire, des yeux que suppliciait la lumière du jour, — une taupe, enfin, une taupe tout entière et bien vivante...

— Bravo, Chatte ! Vous avez trouvé une taupe ! Chatte, bravo !

— C'est ça, une taupe ? s'écria sans paroles la Chatte. Dieu, quelle horreur !

Elle secoua, de dégoût, ses pattes qui avaient effleuré le monstre, et s'enfuit.

Digitized by Google

PERRUCHE BLEUE

Elle avait perdu son bouledogue, mort de vieillesse. La vieillesse vient tôt aux petits *french bulls*. Ils n'ont pas plus tôt dix ans que les voilà perclus de rhumatismes; ils claudiquent du train de derrière, un mauvais rhume chronique les fait pleurer, l'épilepsie les guette... Ce sont de pauvres petits monstres trop intelligents, nerveux et jaloux, et frileux comme des oiseaux des îles...

Elle avait donc perdu son bouledogue, et refusait de se consoler.

— Quel chien veux-tu ? lui demandait son mari. Tu n'as qu'à dire, et j'irai à Paris te le chercher.

Mais elle regardait un vieux fauteuil vide, et sur le fauteuil une couverture bien pliée, qu'on ne dépliait plus, et répondait :

— Je ne veux pas un chien, je veux un bouledogue. Un bouledogue avec un œil ici et un œil là, très loin l'un de l'autre, et un gros front de penseur; pas de nez ou si peu, le cou bien épais, la tête dans les épaules... Enfin un bouledogue !

Son mari partit pour Paris, et ne revint d'une semaine. Peut-être guettait-elle, seule au coin du feu, le bruit d'un grelot. Mais elle n'en laissa rien voir. Même, quand il entra, elle n'eut pas l'air de remarquer qu'il portait, précautionneux, une sorte de panier recouvert de toile, et elle ne marqua aucun espoir.

— Tu n'*en* as pas trouvé, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix morne.

— Non, dit-il, et il n'osa pas l'embrasser.

— Je le pensais bien, *ils* sont si rares, dit-elle. Et elle fit un soupir.

Digitized by Google

— Qu'est-ce que tu portes là ? reprit-elle par courtoisie pure.

— Oh ! rien... Rien pour toi, malheureusement... Une bestiole sans intérêt...

Il posa son colis et déboucla l'enveloppe de toile. Sous un rayon de soleil apparut, debout sur un barreau de la cage, une perruche bleue, à laquelle la jeune femme mélancolique ne jeta qu'un coup d'œil distrait.

Après quoi il fallut bien que le mari allât à ses affaires. Quand il rentra, la jeune femme et la perruche devisaient, et il se félicita de leur bon accord, qui continua par la suite sans qu'il en pénétrât le motif. Car il ne s'était pas, lui, avisé que la perruche avait un œil sur la tempe et l'autre œil très loin sur l'autre tempe, un gros front sphérique de penseur, pas de bec ou si peu, le cou bien épais et la tête dans les épaules...

LÉZARDS, GRENOUILLE, SAUTERELLE

A partir du moment où s'allumait le fanal électrique sous l'arc de la tonnelle, les tarentes prenaient leur faction sur le mur. Toutes les tailles de tarentes venaient au rendez-vous, depuis la grosse, cloutée comme un fauteuil Louis XIII, que Pauline appelait « le grand-père Tarente », jusqu'à ces petitonnes qui ne savent pas encore chasser, s'élancent sur les noctuelles en quittant le mur, et roulent dans la poussière.

Le poste, excellent, fournissait aux tarentes, par nuées, les papillons crépusculaires qui volaient autour du fanal.

Digitized by Google

Mais le plus malin, c'était le crapaud gris, qui au pied du mur recueillait phalènes et bombyx étourdis par la lumière. Il n'avait que la peine d'ouvrir chaque fois sa large bouche, en faisant « mop ». Nous l'appelions le Profiteur.

La chatte, sur la table, ne regardait ni les tarentes ni les papillons couleur de mite. La tête renversée, un reflet sur son menton d'argent, les yeux resplendissants, elle semblait suivre, là-haut, sur l'épais plafond de glycines qui ne laissait pas même passer les pluies d'orage, une des visions accessibles seulement à l'iris d'or, à la pupille verticale, et nos dévotes imaginations d'aller :

— Qu'est-ce que tu crois qu'elle voit ? Un ange-chat ?

— Sans doute. Quelles ailes peut avoir un ange-chat ?

— Les ailes assorties à son pelage, naturellement.

— Et un nimbe ?

— Mais non, voyons, ça le gênerait, à cause des oreilles.

Nous tenions sereinement ces propos inoffensifs, jusqu'au soir où l'un de nous crut deviner, sur un des tordions de la glycine, un mouvement, un glissement, à peine perceptible, mais si chargé de sens que nous nous mîmes debout incontinent... Un ange-chat, ni aucun autre passant, miraculeux ou non, ne ressemble par son allure au plus ancien habitant de l'Éden. C'était bien lui, Lui qui sans pieds ni pattes chemine...

Le beau zaménis vert et marron, sans venin mais mordant et inapprivoisable, venait tous les soirs au rendez-vous. Nous savons qu'il mange, dans les arbres, les œufs et les couvées écloses. Nous savons qu'il se promène parfois moustachu étrangement de gaze verte, quand il a happé la grande sauterelle à chanfrein busqué de cheval mecklembourgeois, et que vivante encore elle se défend, de ses grandes pattes à dents de scie, contre la déglutition du serpent...

Tous les soirs, le grand zaménis venait donc faire média-

Digitized by Google

noche chez nous, et seule la chatte l'avait vu. C'était lui que fuyait notre minuscule habituée, la raine verte rehaussée d'or, qui perche dans les arbres....

Mais depuis que Dieu lui a retiré ses membres, le rampant ne peut plus donner l'assaut aux surfaces verticales. Notre émoi superficiel apaisé, les rondes crépusculaires continuèrent à couronner le fanal lumineux, et la famille des tarentes collée au mur méprisa le zaménis, parce que les tarentes ont des ventouses aux pattes.

POISSON ROUGE

Il y avait au milieu de la table, en guise de surtout, un édifice assez compliqué de lumières et d'aquarium. Dans un bac en verre tournaient sans trêve ni repos trois poissons rouges « dont un noir », comme disait le petit garçon de la maison. Mais le petit garçon de la maison, selon le sort amer des enfants bien élevés, n'assistait pas au repas. Il écoutait, de son lit, les tintements de la vaisselle, l'écho indistinct des brillants propos, et sans doute il boxait, de dépit, son traversin.

Sous le bac en verre, des ampoules de lumière chauffaient l'eau, et allumaient au passage les écailles de cuivre et d'or. Une verdure légère buissonnait alentour, pour donner, je pense, aux poissons l'illusion d'un haut fond, et de la liberté.

— C'est ravissant, n'est-ce pas ?

— D'une fraîcheur !

— Et ces branches de corail, au fond de l'aquarium ! Une idée tellement... artistique !

Digitized by Google

Je me gardai d'observer que le corail, ou son imitation en verre moulé, allégeait de peu le sort des cyprins d'eau douce. Mais j'étais lasse de la giration des poissons captifs, du petit éclair, chaque fois pareil, qu'ils décochaient. Au vrai, ils n'amusaient que le chat, un de ces chats énormes que produisent Paris et la castration, le dos noir, le ventre et le poitrail d'un blanc de neige, coiffé en bandeaux à la vierge. Ses bandeaux noirs traversaient le bel œil citron-vert, plutôt rond qu'oblique, et s'écartaient harmonieusement de chaque côté du nez blanc et des narines roses. Pour la corpulence, Petit-Louis pesait ses sept kilos. Il avait opté pour la majesté, avec de brefs intermèdes d'acrobatie et de joyeuse humeur, par exemple à la vue d'une mouche, d'un brin de duvet volant, ou d'un de ces fantômes qui peuplent la solitude mystérieuse des chats. Quand il regardait trop longtemps les poissons, leur tournoiement lui donnait des bâillements nerveux.

Le dîner s'avançant, les trois poissons tournaient de plus en plus vite, et de leurs queues fouettaient l'eau échauffée que je tremblais de voir devenir court-bouillon.

— Regardez comme ils sont gais ! disait la maîtresse du logis.

Si gais, même, que l'un d'eux fit soudain un grand saut, apparut tout nu dans l'air, et retomba sur la nappe, où il accomplit en tous sens ce que l'on appelle justement des sauts de poisson. Ni plus ni moins qu'à une souris, les femmes présentes crièrent : « Ha ! » et les hommes montrèrent leur tempérament de chasseurs. L'un couvrit de sa serviette le poisson sautelant, un autre préconisa : « Un chapeau ! vite un chapeau ! » et le plus rêveur d'entre tous dit : « Il faudrait un filet à papillons... » Mais le vif cyprin d'or rouge évita tout barrage et se jeta en bas de la table, où Petit-Louis très excité, les yeux comme des lanternes, le poursuivit.

Digitized by Google

Un grand désordre bouleversa le couvert et toute la pièce. Nous offrions le spectacle, à jamais blâmable, d'une réunion amicale où l'on « parle » de l'affaire Dreyfus. Les uns à quatre pattes, les autres sur le ventre, nous courûmes sus au cyprin. « Aidez-nous, Maria ! » cria la maîtresse de la maison à la femme de chambre qui donna cette réplique inattendue :

— Je ne peux pas, Madame, je suis indisposée.

Un détective bénévole prit le commandement des opérations avec un : « Procédons par ordre », qui rendit tout le monde au bon sens, c'est-à-dire au rire, et nous allions gagner le salon, quand le regard de la maîtresse de la maison rencontra l'œil magnifique de Petit-Louis, qui trônait sur une console :

— C'est lui ! cria-t-elle. Il a mangé le poisson ! Jamais je n'aurais cru cela de lui !

Défendant mon parti, qui est toujours celui du chat, je m'interposai :

— Et comment l'aurait-il mangé en si peu d'instants ? Un chat avale-t-il d'un coup un poisson de vingt centimètres, avec ses écailles ? S'il l'avait fait, il aurait des nausées, ou tout au moins des renvois...

Des voix dégoûtées étouffèrent la mienne, et nous allâmes au salon, boire le café qui tiédissait à nous attendre.

La fin de l'histoire, il fallut bien qu'on me la contât, puisqu'elle ne se dénoua que le lendemain, à l'heure où, après une petite réception intime, il convient de faire le ménage « à fond », c'est-à-dire de traquer les bouts de cigarettes cachés dans les bonbonnières, noyés dans l'eau des fleurs, écrasés entre deux revues mensuelles, et les cendres des cigares déposées sous le couvercle du piano. L'odeur du havane refroidi ne quitterait pas, si l'on ne les secouait d'importance, les plis des doubles rideaux. Les « ronds » poisseux de tasses, de verres à liqueurs, réclament l'éponge mouillée...

Digitized by Google

C'est dans l'embrasure d'une fenêtre, derrière un épais métrage de lampas, que le valet de chambre trouva, le lendemain matin, un poisson terne, raide, pâle, aux écailles duquel adhéraient des brins de laine et des « moutons » de poussière. Il porta sa trouvaille à « Madame », avec un visage de circonstance. Mais Madame, déjà consolée, haussa les épaules :

— Il est mort ? Eh bien, quoi ? il est mort !

Et dédaigneusement elle le jeta dans l'aquarium, au risque de consterner les deux poissons survivants. Il flotta d'abord comme Ophélie. Puis il tomba roide sur le flanc, comme une sole. Mais il ne toucha le fond que pour rebondir, reprit vie miraculeusement, remonta d'un coup de queue, et se jeta gueule béante sur le poisson rouge noir à qui il enleva la moitié de sa nageoire dorsale...

C'est tout. Mon histoire est finie. Elle n'a d'autre mérite que d'être vraie, et de démontrer qu'un simple poisson d'eau douce est prêt — ainsi font les poissons exotiques, mangeurs d'anophèles, qui élisent domicile dans les racines des palétuviers émergées, — à mépriser son élément natal. C'est l'image du présomptueux qui... Mais j'allais oublier, Dieu me pardonne, que je ne suis pas un moraliste.

Digitized by Google

Digitized by Google

« REGARDE... »

« REGARDER, c'est apprendre. »

D'accord. Mais en général, nous l'accusons de regarder peu et mal, lui, notre souci, l'abîme, la forteresse inexpugnable, le sauvage, l'inconnu, l'enfant. Nous lui montrons ce qu'il semble ne pas voir, nous insistons, sans prendre garde qu'il est occupé à enregistrer — comment ? par l'ouïe, le tact, les pores de la peau, ou un éphémère sixième sens ? — un prodige qu'il tient secret...

— Regarde ! Regarde vite !

Il dit « oui, oui » d'un air un peu égaré, et nous baissons la voix pour nous plaindre à l'un de nos semblables, j'entends une grande personne :

— C'est curieux, cet enfant a des instants de stupidité inexplicable...

— Regarde le beau cheval qui passe ! tu n'en verras plus beaucoup, mon petit, de beaux chevaux !

Il a vu, près de l'oreille du cheval paré, un œillet artificiel, rouge, trois petites feuilles autour de l'œillet, vernissées, vertes, une nervure médiane sur chaque feuille, la dentelure

Digitized by Google

des bords, deux tigelles roulées en crosse qui imitent les étamines de la fleur... Il n'a pas vu le cheval.

— Regarde, mon chéri, la jolie fleur dans l'herbe ! Non, bête ! pas là, ici...

Mais, au même moment, un nuage passait au-dessus du pré et l'enfant courait à la suite de l'ombre énorme, bleue sur le pré vert, une ombre de dragon, d'éléphant, d'homme géant qui avait trois bras et qui s'est dissous en fumée... Nombre, couleur, forme, espèce, mouvement, vaste monde... Un enfant cherche, s'égare, frémit de cent poèmes cachés, s'effraie et se décourage... « Regarde ! »

Mais regarder quoi ? Sera-t-il, par préférence, myope, attaché au détail, indifférent à tout ce qui déborde les limites de sa chambre, de son jardin, ou aventureusement presbyte, réclamé par le mont, le nuage, la barque au loin ? « Regarde, regarde !... » Justement, nous lui désignons ce qu'il ne voulait pas voir, et son obéissance infructueuse le lasse, il se referme, rapetisse et nous irrite. Son refuge est dans l'image, à moins que, privilégié, il ne se livre tout entier aux plus grands maîtres : la forêt, les champs et la mer.

J'ai vu, j'ai respecté la solitude d'une enfant, confiée l'été à la mer, l'automne et l'hiver à un pays de collines et de châtaigneraies. Celui-ci, celle-là suffisaient si bien à tout que j'en étais un peu jalouse, la mer, surtout la mer... elle s'empare des êtres neufs, ils l'adoptent comme s'ils la reconnaissaient.

Le collier de châtaignes, le sifflet d'herbe et d'écorce, la pipe faite d'un culot de gland, la crécelle qui dépend d'une demi-coque de noix, d'un fil élastique et d'une allumette, je fus seule, longtemps, à les agencer pour les remettre à des mains enfantines, encore maladroites... Mais comment rivaliser avec le premier hippocampe ? Mais que savais-je, pratiquement, du crabe, du tourteau et du fucus à flotteurs ?

Digitized by Google

Quels trésors de connaissance apporterions-nous, qui vaillent ceux que verse la vague aux pieds de notre enfant ? La mer lui est familière déjà alors qu'elle nous inquiète encore. Il nomme « raisins » les œufs de la seiche, il appelle « pattes de devant » les barbillons du chabot, et il rit des ruses mimétiques du poisson plat : « Encore une sole qui se déguise en sable et qui croit que je ne la vois pas ! » Bientôt, il nous apprendra à regarder... S'il s'agit de guider, d'agrandir des regards, ne nous pressons pas, trompons-nous le moins possible. Ce n'est pas que nous manquions de miracles, mais nous ne sommes pas toujours dignes d'en faire, à un enfant, les honneurs.

Je me souviens d'avoir mené un enfant chaque année à la mer, comme à un élément maternel capable mieux que moi de mûrir, d'instruire, de parfaire ce que j'avais, corps et esprit, ébauché.

LA FLAQUE

Encore lui ? Encore ce trigle ? Nous n'en serons donc jamais débarrassés ? Ce n'est pas pour lui que je tends mon havenet, c'est pour le « bouquet », c'est pour le crabe indécis, c'est pour la petite pieuvre logée sous un toit plat de roche immergée. Je sais qu'elle est là, mais je ne connais d'elle que deux longs doigts minces, quelquefois trois, quelquefois quatre. Elle tend volontiers deux doigts, comme les avares quand vous quêtez leur poignée de main. Elle vise le bord de mon havenet, le tâte, le consulte mollement

Digitized by Google

de ses deux doigts noirs... Soudain, une force magique tire, arrache mon engin de pêche. Je lutte avec trouble contre la vigueur démesurée des deux doigts onduleux, une vigueur qui incite à la colère, à la crainte, je veux voir l'ennemi, qu'il paraisse au jour, que nous nous mesurions... Mais les deux, ou trois, ou quatre doigts redeviennent doux et mous, lâchent le cadre de fer, perdent leur caractère animal, redeviennent algue, ficelle, se résorbent, cessent d'exister... et je reste le cœur un peu flottant, délivrée et mécontente à la fois. Je retire mon havenet, — les doigts magiques ont rompu des mailles, — au moment même où la poche de filet émerge de la flaque, ah ! le voilà, le trigle ! Il saute dans le filet, un peu plus, il manquait son train.

C'est encore lui ! Lui, le chabot, le loup, il a, selon la région, plus de vingt noms. Lui, le frénétique, le myope, le goulu, le sans-malice. « Où pêche-t-on, s'écrie-t-il, que j'aille me faire prendre ? » Ici, sur cette côte bretonne, c'est une créature de dix à vingt centimètres, d'une familiarité lassante. Guetté-je, immobile et les jambes à l'eau, quelque gibier de roche ? Une petite bouche baise et mordille aussitôt mes orteils nus; à travers l'eau claire, j'aperçois mon loup, frétillant comme un chien. « Allons, viens ! » Je lui tends mon havenet, il y saute. Parfois je l'y cueille, pour le plaisir de le regarder. Hors de l'eau, il se gonfle, arrondit son jabot bleu de ciel tavelé d'or, ouvre ses éventails d'arêtes couleur d'aile d'hirondelle, déploie toutes ses lances et ses parures de pauvre petit guerrier inoffensif... Qu'il est content, quand je le rejette à la flaque, de redevenir un poisson gris furtif ! « Sauve-toi, et ne recommence pas, ou je te donne aux chats ! » Vaine menace, mes chats eux-mêmes ne veulent pas de lui.

La belle flaque, poche de roc, à chaque marée remplie, illuminée, vers l'heure de midi, par une grande épée de

Digitized by Google

soleil qui plonge, verticale, jusqu'à son fond de granit violâtre tapissé de zostères ! Il ne se passe guère de jour que je ne lui rende visite. Elle ne noierait pas un homme, mais j'ai de l'eau jusqu'aux aisselles quand j'y descends, et je n'y suis descendue que deux fois. Un auvent de rochers l'abrite du vent, elle est pure, immobile, faiblement azurée comme la gemme qu'on nomme aigue-marine. Un bouquet de laminaires fuse d'une paroi, à mi-profondeur, et balance ses sangles vertes, godronnées. Un rang de bigorneaux marque en grosses perles le niveau des hautes marées, des tribus de patelles soulèvent un peu, pour respirer ou boire, leurs chapeaux tonkinois, — un recoin se comble de moules, bleues et longues comme des figues fraîches.

Je ne distingue pas tout de suite la valve unique de l'ormeau mimétique, tout pareil au rocher, oreille de titan pétrifié, enseveli, qui écoute encore les bruits de ce monde... Mon regard fouille la vallée sous-marine et les arborescences qu'agite lentement tant de vie secrète. Un vol de crevettes s'élance, fuit l'ombre palmée des zostères. Je compte cinq ou six grosses crevettes d'agate transparente, élégantes, chevelues de pattes délicates, de longues barbes; chacune porte en son centre l'herbe qu'elle digère, comme un précieux joyau de jade. L'une d'elles capture au passage une infime provende, et s'en va la manger, assise sur une petite saillie de la pente immergée. Mais une autre crevette la poursuit, la rejoint, saisit l'extrémité du filament comestible, et toutes deux luttent, par saccades divergentes, arc-boutées sur leurs pattes, — ainsi mes deux chiens se disputent une pantoufle. Elles sont âpres et gloutonnes. Quelle leçon de bonnes manières leur donne, tout près, un dédaigneux petit crabe bleu, rechampi de rouge aux articulations ! Celui-ci, maniéré comme une coquette qui goûte en public, consomme un minuscule poisson mort qu'il tient, d'une pince, comme un

Digitized by Google

pain-flûte; de l'autre pince, il détache de menus fragments qu'il porte à sa bouche, sans hâte, distingué, un peu affecté. Qui l'effraie ? il jette sa proie, se fait plat, se confond avec l'ombre ocellée d'or... Il a vu, bien avant moi, la petite tête cruelle, à gueule de brochet, projetée à gauche, à droite, la tête de celui qui est tantôt son ami, tantôt son bourreau, tantôt son indifférent voisin : le congre. Un très modeste congre, mince, rubanné, flexible à miracle, mais il deviendra grand, si le homard, grand découpeur, ne le tronçonne avant. Pour l'instant, logé en troglodyte, le congre joue les gargouilles au-dessus de ma vallée océane, et sa petite gueule bâille à vide, régulièrement...

Il y a un bon moment que je suis immobile. Le petit peuple de ma flaque, rassuré, rampe, ploie, grignote, traverse son ciel liquide. Une algue d'un rose vineux, tout en bas, me tente...

L'anémone smaragdine, mêlée aux algues, vient d'éclore, et je plongerais bien, paupières ouvertes sous l'eau, jusqu'à ce jardin dont la fleur est verte et le feuillage empourpré, si... si je ne craignais un peu de rencontrer, trop près du mien, le grand œil rêveur de la pieuvre.

Digitized by Google

TABLE

PRÉFACE à *l'Ingénue libertine* 7

L'INGÉNUE LIBERTINE 9

LES VRILLES DE LA VIGNE 205

Rêverie de nouvel an 208
Chanson de la danseuse 214
Nuit blanche 216
Jour gris 221
Le dernier feu 225
Un rêve 229
Nonoche 232
Belles-de-Jour 238
De quoi est-ce qu'on a l'air ? 246
La guérison 255
La dame qui chante 263
En baie de Somme 267
Partie de pêche 275
Music-Halls 282
Maquillages 289
Amours 293

Digitized by Google

TABLE

DOUZE DIALOGUES DE BÊTES :

PRÉFACE DE FRANCIS JAMES 301
Sentimentalités 307
Le voyage 319
Le dîner est en retard 327
Le premier feu 337
Elle est malade 347
L'orage 355
Une visite 361
Music-Hall 371
Toby-chien parle 377
La chienne 385
Celle qui en revient 391
Les bêtes et la tortue 399

AUTRES BÊTES :

CHATS :

Le siamois 405
Simplette 406
Le petit chat noir 407
Capucin et Adimah 409
Fastagette 411

DOMINO 415

LE LONG-CHAT 421

CHATS DE PARIS :

La chatte du petit café 431
La fleur 432
Blanc 432
Noir 433
Ernesse 433
La chatte au miroir 434

Digitized by Google

L'honnête commerçant 434
Le trésor 435
Au lion noir 435

DE LA PATTE A L'AILE :

Rouge-gorge 437
Perruche bleue 439
Lézards, grenouille, sauterelle 440
Poisson rouge 442

« REGARDE... » 447
La flaque 449

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE COLETTE

ÉTABLIE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR PAR LES SOINS DE MAURICE GOUDEKET, A ÉTÉ IMPRIMÉE A DIJON SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE A CINQ MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES DONT : CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE I A 500, CINQ MILLE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE 501 A 5.500. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, POUR L'AUTEUR ET SES AMIS : VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLEUTÉ DES PAPETERIES D'ARCHES, FILIGRANÉ AU NOM DE COLETTE, NUMÉROTÉS DE I A XX, CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE XXI A LXX, ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE LXXI A CCCLXX.

JUSTIFICATION
DU TIRAGE

LE NUMÉRO DE CET EXEMPLAIRE
FIGURE SUR LE TOME PREMIER.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DARANTIERE A DIJON, JANVIER 1949
DÉPOT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1949
LE FLEURON, ÉDITEUR (N° 3)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google